BIBLIOTHÈQUE

DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

CENT CINQUANTE ET UNIÈME FASCICULE

VIE D'AL-ḤADJDJÂDJ IBN YOUSOF D'APRÈS LES SOURCES ARABES

PAR JEAN PÉRIER

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS (2e)

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

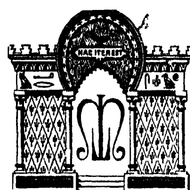
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

1904

VIE

D'AL-ḤADJDJADJ IBN YOUSOF

D'APRÈS LES SOURCES ARABES



CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

VIE
D'AL-HADJDJADJ
IBN YOUSOF

(41-95 DE L'HÉGIRE = 661-714 DE J.-C.)

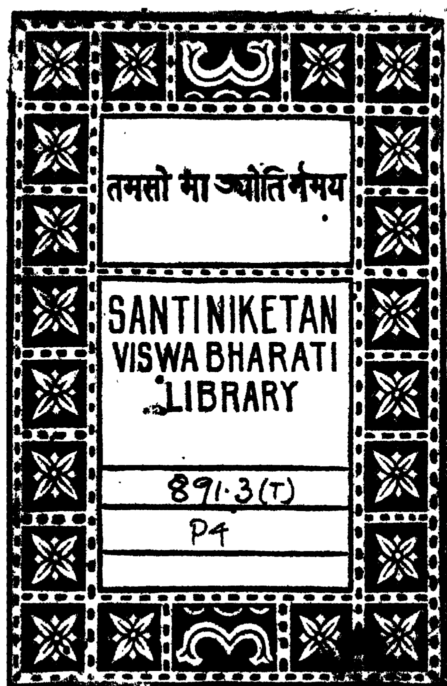
D'APRÈS LES SOURCES ARABES

PAR

JEAN PÉRIER
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS (2e)
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER
—
1904



A MON CHER MAÎTRE

MONSIEUR HARTWIG DERENBOURG

MEMBRE DE L'INSTITUT

En témoignage de mon amitié
Et de ma reconnaissance.

JEAN PÉRIER.

Sur l'avis de M. Hartwig DERENBOURG, directeur de la Conférence d'arabe, et de MM. Mayer LAMBERT et René DUSSAUD, commissaires responsables, le présent Mémoire a valu à M. Jean PÉRIER le titre d'*Élève diplômé de la Section d'histoire et de philologie de l'École pratique des Hautes Études.*

Paris, le 29 mars 1903.

Le Directeur de la Conférence,

Signé : Hartwig DERENBOURG.

Les Commissaires responsables,

Signé : Mayer LAMBERT,
René DUSSAUD.

Le Président de la Section,

Signé : G. MONOD.

AVANT-PROPOS

Mousâ ibn Noṣair en Occident et Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof en Orient sont, abstraction faite des khalifes, les deux plus grandes figures musulmanes de la seconde moitié du premier siècle de l'hégire ; ils remplissent de leur nom les règnes glorieux de ʿAbd al-Malik et d'Al-Walîd Ier.

La vie de Mousâ a fait l'objet de nombreuses recherches et elle est connue en Europe. Peut-on en dire autant de la vie d'Al-Ḥadjdjâdj? Sans doute les vieilles chroniques des Arabes, aussi bien que leurs collections de poésies et d'anecdotes sont pleines de lui; mais ces documents éparpillés n'ont jamais été rassemblés, analysés, classés par un Européen : il en est résulté que le rôle politique et militaire de ce personnage, ses institutions, sa vie privée, son caractère, ses qualités et ses défauts, sont demeurés, non pas tout à fait ignorés, mais diversement appréciés et, disons-le, assez vaguement définis. Cependant, Al-Ḥadjdjâdj exerça une immense influence en Orient, influence qui eut son contre-coup heureux jusque sur les victoires de Mousâ en Afrique et en Espagne. Nous avons pensé, et peut-être pensera-t-on avec nous, que sa vie méritait d'être écrite.

Cette étude se divise en trois livres :

Dans le premier, nous racontons les débuts d'Al-Ḥadjdjâdj et nous exposons comment il rétablit par les armes *l'unité politique* du khalifat, unité détruite par Ibn az-Zobair qui régnait à la Mecque. Le pouvoir souverain passe

définitivement dans la famille des Omayyades (Banou Omayya).

Le deuxième livre nous fait assister aux luttes d'Al-Ḥadjdjâdj contre les rebelles hérétiques qui déchiraient *l'unité religieuse* du khalifat. La conquête arabe que ces divisions intestines avait arrêtée un instant reprend son essor et la dynastie des Banou Omayya atteint l'apogée de sa splendeur.

Dans le livre troisième, nous étudions plus spécialement l'homme lui-même. Si Al-Ḥadjdjâdj, par son énergie, fit triompher la cause des Omayyades, en revanche, par la politique rancunière, intolérante et cruelle des dernières années de sa vie, il rendit impopulaire cette dynastie qu'il avait élevée et prépara lui-même sa décadence et sa chûte.

Nous n'avons pas eu la prétention de ne publier que de l'inédit. Mais c'est surtout à des sources peu utilisées jusqu'à présent que nous avons puisé et c'est sous un jour nouveau que nous avons présenté la plupart des faits connus. Si ce livre n'était pas intéressant, ce serait par notre faute, et non parce que le sujet manquait d'originalité. Al-Ḥadjdjâdj fut un homme peu banal : c'est un spectacle étrange, instructif, émouvant parfois, que nous offre cet acteur d'un long drame qui dure vingt trois ans, terrassant successivement tous ses adversaires et tombant prématurément le dernier, non pas sous le glaive, mais victime exténuée de son ambition effrénée, de ses colères de tyran et de ses rudes labeurs. Et le décor de la scène n'est pas moins remarquable que le héros lui-même. Sous le règne d'Al-Walîd Ier, et grâce surtout aux victoires antérieures d'Al-Ḥadjdjâdj, le khalifat omayyade « forme pour ainsi dire dans le monde un croissant colossal, dont une des extrémités va aboutir aux Pyrénées » et l'autre aux montagnes de la Chine, « en traversant la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte et tout le littoral de l'Afrique ; et c'est Damas le centre éblouissant de ce demi-cercle pro-

digieux; c'est dans cette ville que s'accumulent les richesses de la moitié du monde connu; c'est dans ses murs que reviennent les vainqueurs du Levant comme ceux du Couchant; c'est elle qui s'enorgueillit de toutes les victoires, qui profite de toutes les conquêtes[1]. »

Ajoutons que, malgré l'abondance des matériaux laissés par les chroniqueurs arabes, plusieurs points de la vie d'Al-Ḥadjdjâdj restent obscurs. Du moins avons-nous tenté de recueillir les parcelles de la vérité éparses çà et là, selon le conseil d'Abou'l-Fidâ qui écrivait : « Parce qu'une chose n'est pas connue dans son entier, ce n'est pas une raison pour la rejeter entièrement : ... il vaut mieux ne connaître qu'une partie d'une chose que de n'en rien savoir[2]. »

1. J. David, *Syrie moderne*, p. 141, dans la collection *L'Univers*.

2. Abou 'l-Fidâ, *Géographie*, traduite de l'arabe en français par Reinaud et Stanislas Guyard, II, 1, p. 3.

BIBLIOGRAPHIE

I

Sources Arabes

1. — Mahomet, *Corani Textus arabicus*, ed. G. Flügel. Lipsiæ, 1834. — *Le Coran*, traduction par M. Kasimirski. Paris, 1884.

2. — Djarîr (mort en l'an 110 de l'hégire = 728 de J.-C.), *Dîwân*[1]. Le Caire, 1896, 2 vol.

3. — Al-Farazdaq (mort vers 110 = 728), *Dîwân*, publié sur le manuscrit de Sainte-Sophie de Constantinople avec une traduction française par R. Boucher. Paris, 1870-1875, 4 livraisons. 2 compléments, par Joseph Hell. München, 1900 et 1901.

4. — Abou-Tammâm Ḥabîb ibn Aus (192 — 231 = 807 — 846), *Hamasæ carmina*, cum Tebrisii scholiis integris primum edidit, indicibus instruxit, versione latina et commentario illustravit G. G. Freytag. Bonnæ, 1828 1847, 2 vol.

5. — Ibn Qotaiba (213-276 = 828-889) : 1° *Kitâb al-ma'ârif*, éd. Wüstenfeld. Göttingen, 1850.

2° *Liber Poësis et Poëtarum*, quem edidit J. De Goeje. Lugduni Batavorum, 1904.

6. — Ya'qoub al-Kindî (écrivait pendant la première moitié du IX[e] siècle de notre ère, sous le règne d'Al-Mamoun), *Apologie de la religion chrétienne*, un des opuscules contenus dans le n° 204

1. Pour la traduction des trois *qaṣîdas* de Djarîr qu'on lira au Livre troisième de cette biographie, je me plais à reconnaître que je suis très redevable à mon frère, l'auteur de la *Nouvelle Grammaire arabe*, Paris, 1901, et à mon maître, M. Hartwig Derenbourg, membre de l'Institut.

du fonds syriaque de la Bibliothèque Nationale. Cet opuscule karschouni n'a pas de titre.

7. — Ibn Khordâdbeh (écrivait entre 230 et 234 = entre 844 et 848), *Le Livre des Routes et des Provinces*, publié, traduit et annoté par C. Barbier de Meynard. Paris, 1865[1].

8. — Al-Balâdhorî (mort en 279 = 892) : 1° *Liber expugnationis regionum* (*Fotouh al-boldân*), éd. M. J. De Goeje. Lugduni Batavorum, 1866.

2° *Anonyme arabische Chronik*. Band XI. Autogr. und herausg. von W. Ahlwardt (ouvrage attribué à Al-Balâdhorî). Leipzig, 1883.

9. — Abou-Ḥanîfa Aḥmad ibn Dâoud ad-Dînawarî (mort en 282 = 895), *Kitâb al-akhbâr aṭ-ṭiwâl*, éd. W. Guirgass. Leide, 1888.

10. — Al-Mobarrad (210-285 = 826-898), *Al-Kâmil*, éd. W. Wright. Leipzig, 1864-1874.

11. — Ibn Wâḍiḥ al-Ya'qoubi, proprement Aḥmad ibn Abî-Ya'qoub (IIIe siècle de l'hégire = IXe de J.-C.) : 1° *Kitâb al-boldân*, éd. Abrahamus Wilh. Theod. Juynboll. Leide, 1861[2].

2° *Tarîkh*, éd. M. Th. Houtsma. Leide, 1883, 2 vol.

12. — Aṭ-Ṭabarî (224-310 = 838-923) : 1° *Annales*... cum aliis edidit De Goeje. Leide, 1879-1901. Nous avons puisé à pleines mains dans la 2e série des *Annales*. Quelques indications ont été empruntées au tome Ier de la 3e série.

2° *Chronique de Tabarî*, traduite sur la version persane d'Abou-'Alî Bal'amî, par H. Zotenberg. Paris, 1867-1874, 4 vol.

13.— Ibn 'Abd Rabbihi (246-328 = 860-940), *Al-'Iqd al-farîd*. Boulâq, 1293 (1876), 3 vol.

14. — Al-Mas'oudî (mort en 345 = 956) : 1° *Les Prairies d'or*. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de

1. Nous n'avons pas eu à notre disposition la nouvelle édition que M. J. De Goeje a donnée de ce livre, auquel nous n'avons fait du reste que de très rares emprunts (Cf. Ibn Khordâdbeh, *Kitâb al-masâlik wa 'l-mamâlik*, texte arabe et trad. française par De Goeje. Leide, 1889).

2. Nous regrettons de n'avoir pas pu mettre à profit la nouvelle édition, publiée par M. J. De Goeje. Lugduni Batavorum, 1892.

Courteille. Paris, 1861-1877, 9 vol. On sait que le texte des récits des *Prairies d'or* et celui d'*Al-ʿIqd al-farîd* sont souvent identiques.

2° *Le Livre de l'Avertissement et de la Revision*, traduction par le Bon Carra de Vaux. Paris, 1896.

15. — Abou 'l-Faradj al-Ispahânî (284-356 = 897-967), *Kitâb al-agânî*. Boulâq, 1285 (1868), 20 vol.

16. — Abou-Isḥâq al-Qairawânî (mort vers 413 = 1022), *Kitâb zahr al-âdâb wa thamar al-albâb*. Imprimé en marge du *ʿIqd al-farîd*. Boulâq, 1293 (1873).

17. — Al-Maidânî (mort en 518 = 1124), *Arabum Proverbia*, trad. Freytag. Bonnæ, 1838-1843, 3 vol.

18. — Abou 'l-Ḥosain Moḥammad ibn Djobair (539-614 = 1144-1217), *The Travels* (*Riḥla*), edited from a ms. in the University Library of Leyden, by W. Wright. Leyde, 1852.

19. — Yâqout al-Ḥamawî (574-626 = 1179-1229), *Moʿdjam al-boldân*, éd. F. Wüstenfeld. Leipzig, 1866-1873, 6 vol.

20. — Ibn al-Athîr al-Djazarî (555-630 = 1160-1234) : 1° *Chronicon quod perfectissimum inscribitur*, ed. C. J. Tornberg. Lugduni Batavorum, 1867-1876, 12 vol. Ibn al-Athîr copie la Chronique de Ṭabarî en supprimant les *isnâds* ou références ; souvent aussi il complète l'œuvre de son devancier.

2° *Osd al-gâba fî maʿrifat aṣ-ṣaḥâba*. Le Caire, 1286 (1869), 5 vol.

21. — Abou 'l-Ḥasan ʿAli ibn Yousof ibn al-Qifṭi (568-646 = 1172-1248), *Ta'rîkh al-ḥokamâ*, auf Grund der Vorarbeiten Aug. Müller's herausgegen von J. Lippert. Leipzig, 1903.

22. — *Fragmenta Historicorum arabicorum*, ed. De Goeje et De Jong. Lugduni Batavorum, 1869, 2 vol. Nous n'avons fait des emprunts qu'au fragment intitulé : *Kitâb al-ʿoyoun wa 'l-ḥadâïq fî akhbâr al-ḥaqâïq*, dans le tome Ier. Ce fragment d'un auteur inconnu fut écrit vraisemblablement avant l'an 656 de l'hégire (1258).

23. — Schams ad-Dîn Abou 'l-Moṭhaffar Sibṭ ibn al-Djauzi (582-654 = 1186-1257), *Kitâb mirât az-zamân fî tarîkh al-a'yân*. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, ms. 6131 (années 50-89 de l'hégire).

24. — Mowaffaq ad-Dîn Abou 'l-'Abbâs ibn Abî-Oṣaibi'a (600-669 = 1203-1270), *Kitâb al-anbâ fî't-ṭabaqât al-aṭibbâ* Le Caire, 1882, et Königsberg, 1884.

25. — Ibn Khallikân (608-681 = 1211-1282), *Biographical Dictionary*, translated from the Arabic by Bn Mac Guckin de Slane. Paris-London, 1843-1871, 4 vol. Nous citons aussi l'édition arabe, *Wafayât al-a'yân*. Boulâq, 1275 (1858), 2 vol.

26. — Abou-Bakr ibn 'Abd Allâh al-Khoudjî, Histoire des Abassides (ouvrage écrit en 682 = 1283). Bibliothèque Nat., fonds arabe, ms. 4842.

27. — Abou 'l-Faradj, dit aussi Bar Hebræus (623-688 = 1226-1289), *Kitâb mokhtaṣar ad-dowal* (*Histoire abrégée des Dynasties*), éd. Salhani. Beyrouth, 1890[1].

28. — Ibn aṭ-Ṭiqṭaqâ (né en 660 = 1261, écrivait en 701 = 1302), *Al-Fakhrî fî 'l-âdâb as-solṭâniyya wa 'd-dowal al-islâmiyya* (*Histoire du Khalifat et du Vizirat*), éd. Hartwig Derenbourg Paris, 1894.

29. — Abou 'l-Fidâ Ismâ'îl (672-732 = 1273-1332) : 1° *Annales moslemici*, arabicè et latinè operâ et studiis Io. Jacobi Reiskii, ed. J. Chr. Adler. Hafniæ, 1789-1794, 5 vol.

2° *Géographie*, traduite de l'arabe en français par Reinaud et Stanislas Guyard. Paris, 1848-1883, 2 vol.

30. — Mohammad ibn Aḥmad adh-Dhahabî (673-748 = 1274-1348), *Tarîkh al-Islâm*. Bibliothèque Bodléienne, I, 652 (années 41-130)[2].

1. Du même auteur nous citons une fois *Chronicon ecclesiasticum*, éd. et trad. Abbéloos et Th. J. Lamy. Lovanii, 1872-1877, t. III, p. 138, note 2.

2. On sait que les volumes manuscrits de l'*Histoire de l'Islâm* par Adh-Dhahabî sont disséminés dans diverses bibliothèques. C'est à M. D. S. Margoliouth, professeur à l'Université d'Oxford, que nous devons la photographie des pages du ms. 652, qui renferment une notice sur Al-Ḥadjdjâdj. Que ce savant veuille bien agréer nos sentiments de très vive gratitude.

31. — Moḥammad ibn Schâkir al-Kotobî (mort en 764 = 1363), *'Oyoun at-tawârîkh*. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, ms. 1587.

32. — Ibn Baṭouṭa (703-779 = 1303-1377), *Voyages*, texte et trad. par Defrémery et Sanguinetti. Paris, 1853-1858, 5 vol.

33. — 'Alî ibn Abî-Bakr an-Nâschiri dédia en 806 (1406) au sultan Al-Malik an-Nâṣir le livre intitulé *Raudat an-nâthir lis-solṭân al-Malik an-Nâṣir*. Bibliothèque Nationale (Collection Schefer), ms. 5823.

34. — Schihâb ad-Din Moḥammad ibn Aḥmad al-Abschîhi (790-850 = 1388-1446), *Al-Mostaṭraf*, trad. franç. par G. Rat. Paris-Toulon, 1899-1902, 2 vol.

35. — (Anonyme). *Kitâb al-imâmie wa's-siyâsa*. Bibliothèque Nationale, fonds arabe, ms. 4835.

36. — Salîl ibn Raziq, *History of the Imâms and Seyyids of Omân*, from A. D. 661-1856, translated by G. P. Badger. London, 1871.

II

Auteurs européens consultés

1. — Simon Ockley, *History of the Sarracens*, trad. franç. par Jault. Paris, 1748, 2 vol.

2. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. *Hégiage ben Josef Al-Thakefi* (t. II). La Haye, 1777-1779, 4 vol.

3. — Th. Chr. Tychsen, *De numis cuficis* in bibliotheca regia gottingensi adservatis. Commentatio prior. Gottingæ, 1789.

4. — Quatremère, *Mémoire historique sur la vie d'Abdallah ben Zobaïr*, dans le *Nouveau Journal asiatique*. Paris, 1832.

5. — A. Caussin de Perceval, *Notice sur les trois poètes arabes Akhtal, Farazdak et Djerir*, dans le *Nouveau Journal asiatique*. Paris, 1834.

6. — Michaud, *Biographie universelle et moderne*, nouvelle édition. Paris, 1843-1865, 45 vol.

7. — Reinaud, *Fragments arabes et persans inédits relatifs à la conquête de l'Inde*. Paris, *Journal asiatique*, 4e série, V, année 1845.

8. — Weil, *Geschichte der Chalifen*. Mannheim, 1846-1851, 3 vol.

9. — Noël des Vergers, *Arabie*. Paris, 1847.

10. — Jules David, *Syrie moderne*. Paris, 1848.

11. — Hammer-Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*. Wien, 1850-1856, 7 vol.

12. — Nöldeke, *Geschichte des Qorans*. Gœttingen, 1860.

13. — C. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes*. Paris, 1861.

14. — *Nouvelle Biographie générale*... publiée par MM. Firmin Didot frères, sous la direction de M. le Docteur Hoefer. Paris, 1855-1877, 46 vol

15. — R. Dozy : 1° *Histoire des Musulmans d'Espagne*, jusqu'à la conquête de l'Andoulasie par les Almoravides. (711-1110 de notre ère). Leyde, 1861, 4 vol.

2° *Supplément aux Dictionnaires arabes*. Leyde, 1881, 2 vol.

16. — A von Kremer, *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*. Wien, 1875-1877, 2 vol.

17. — L. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*. Paris, 1876, 2 vol.

18. — Ch. Schefer, *Relation de l'Ambassade au Kharizm de Riza Qouly Khan*. Paris, 1876-1879, 2 vol. Nous n'avons mis à contribution que l'Introduction de M. Schefer.

19. — Elisée Reclus, *L'Asie antérieure* (t. IX de sa *Géographie universelle*). Paris, 1884.

20. — Brünnow, *Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden*. Leide, 1884.

21. — Max van Berchem, *La Propriété territoriale et l'Impôt foncier sous les premiers khalifes*. Genève, 1886.

22. — W. Muir: 1° *Annals of the early Caliphate from original Sources*. London, 1883.
2° *The Caliphate, its Rise, Decline and Fall from original Sources*. London, 1891.

23. — Snouck-Hurgronje, *Mekka*. Haag, 1888-1889, 2 vol. et atlas.

24. — Henri Lavoix, *Catalogue des Monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale*, publié par ordre du Ministre de l'Instruction publique. Paris, 1887-1896, 3 vol.

25. — Van Vloten, *Recherches sur la Domination arabe, le Chiitisme, les Croyances messianiques sous le khalifat des Omayyades*. Amsterdam, 1894.

26. — E. Sachau, *Ueber eine arabische Chronik aus Zanzibar* dans *Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, I, 2e partie. Berlin, 1898.

27. — C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*. Weimar et Berlin, 1898-1902, 2 vol.

28. — R. Dussaud, *Histoire et Religion des Nosairis*. Paris, 1900.

29. — M. Streck, *Die alte Landschaft Babylonien nach den arabischen Geographen*. Leide, 1900.

30. — Cl. Huart, *Littérature arabe*. Paris, 1902.

31. — Carl H. Becker, *Beiträge zur Geschichte Ægyptens unter dem Islam*. Strasbourg, 1202-1903, 2 fasc.

Paris, 2 mai 1904.

VIE D'AL-HADJDJÂDJ IBN YOUSOF

D'APRÈS LES SOURCES ARABES

LIVRE PREMIER

Enfance et débuts d'Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof. — Al-Ḥadjdjâdj en Arabie : il rétablit par les armes l'unité « politique » du khalifat. — Son gouvernement dans le Ḥidjâz.

CHAPITRE PREMIER

Naissance, enfance et première jeunesse d'Al-Ḥadjdjâdj.

Posée sur le rebord du plateau central de l'Arabie, au carrefour des routes de la péninsule et à une journée de marche au sud-est de la Mecque, entourée de vignes, de vergers et de champs fertiles, pourvue « d'eaux courantes » en abondance, la ville d'Aṭ-Ṭâïf, « le mur d'enceinte », que les Arabes appelaient Wadjdj avant qu'elle fût entourée de remparts, était, pendant les siècles qui précédèrent l'apparition de l'Islâm, la rivale et l'égale de la Mecque. Celle-ci devait sa prospérité à l'importance de son antique pèlerinage, Aṭ-Ṭâïf devait la sienne au commerce des caravanes et à la fécondité de sa campagne[1]. Les Arabes les désignaient toutes les deux sous le nom d'*Al-Qaryatain* « les deux Cités[2] ». Grâce à Mahomet qui la remplit de son nom, de ses doctrines et de ses rites, « l'étroite et stérile vallée sans

1. Balâdhorî, *Fotouḥ al-boldân*, p. 13, 56-58. Yâqout, *Mo'djam al-boldân*, III, p. 495 et 496. Cf. Élisée Reclus, *L'Asie antérieure*, p. 915.
2. Balâdhorî, *o. c.*, p. 37. Mobarrad, *Al-Kâmil*, p. 291.

céréales » dans laquelle est assise la Mecque[1] éclipsa bientôt la colline riante d'Aṭ-Ṭâïf. Désormais l'on parlera beaucoup d'*Al-Ḥaramain* « les deux Villes saintes » : la Mecque et Médine, mais Aṭ-Ṭâïf sera presque oubliée. Sans doute elle conservera sa prospérité agricole et son commerce, mais elle perdra son prestige. D'ailleurs la tribu de Thaqîf dont Aṭ-Ṭâïf est le centre n'est-elle pas, d'après une légende, le reste méprisable de Thamoud[2], peuplade infidèle et ingrate exterminée jadis par Allâh[3]? Puis Mahomet n'a-t-il pas prédit qu'il sortira de Thaqîf « un imposteur et un bourreau[4] »? Toutes ces légendes étaient fort répandues naturellement à la Mecque et à Médine, et elles n'étaient pas de nature à entretenir des relations amicales entre Aṭ-Ṭâïf et les Villes saintes.

La tribu de Thaqîf, mise, pour ainsi dire, au ban de ces deux dernières, donna le jour à un homme qui devait abaisser leur orgueil et venger sa ville de l'oubli auquel on la condamnait. Cet homme, ennemi déclaré de la famille de Mahomet et peu respectueux, nous le verrons, de la personne du Prophète lui-même, devint le serviteur fidèle et l'allié nécessaire des Banou Omayya, parce qu'il avait besoin de leurs bonnes grâces pour assouvir ses haines personnelles et contenter l'ambition qui le dévorait, parce que ceux-ci avaient besoin de ses services pour étendre et consolider un pouvoir toujours prêt à leur échapper.

Abou-Moḥammad Al-Ḥadjdjâdj[5] ibn Yousof ath-Thaqafi

1. Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 1. Cf. *Coran*, XIV, 40; Ibn Baṭouṭa, *Voyages*, I, p. 304, trad. Defrémery et Sanguinetti.

2. Mobarrad, *Al-Kâmil*, p. 266. *Agânî*, IV, p. 74.

3. *Coran*, VII. 71-77, XI. 64-71, etc.

4. L'imposteur fut Al-Mokhtâr et le bourreau, Al-Ḥadjdjâdj. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 26. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 294.

5. Al-Ḥadjdjâdj signifie « le faiseur de pèlerinages ». Ainsi fut appelé celui qui devait bombarder un jour, avec ses machines de guerre, la sainte Ka'ba. Le nom d'Al Ḥadjdjâdj n'était pas rare. Il fut en usage avant l'apparition de l'islamisme et plusieurs compagnons de Mahomet le portèrent. Cf. Ibn al-Athîr, *Osd al-gâba*, I, p. 380-385, et II, p. 192; Al-Abschîhî, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, II, p. 204. Un des enfants du khalife 'Abd al-Malik s'appelait Al-Ḥadjdjâdj. Cf. *Anonyme arabische Chronik, autogr. und herausg.* von W. Ahlwardt, p. 155. Des princes et des gouverneurs arabes d'Espagne portèrent également ce nom, d'autres celui de Yousof. Cf. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*,

naquit à Aṭ-Ṭâïf[1] sous le règne du premier khalife omayyade Mo'âwiya, et, vraisemblablement, en l'an 41 de l'hégire (661 de J.-C.)[2]. Il appartenait par sa naissance à la tribu de Thaqîf. Sa généalogie est la suivante : Al-Ḥadjdjâdj, fils de Yousof, fils d'Al-Ḥakam, fils d'Abou-'Aqîl, fils de Mas'oud, fils de 'Âmir, fils de Mo'attib, fils de Mâlik, fils de Ka'b, fils de 'Amr, fils de Sa'd, fils de 'Auf, fils de Qasî, appelé aussi Thaqîf[3]. De là vient qu'Al-Ḥadjdjâdj est souvent nommé *Ath-Thaqafî* (le Thaqafite).

Sa tribu se divisait en deux rameaux : les Aḥlâf et les Banou Mâlik. Notre héros appartenait à la fraction des Aḥlâf, descendants de 'Auf, qui tiraient leur nom de ce qu'ils s'étaient « alliés par serment » contre les Banou Mâlik, leurs cousins[4].

au mot *Hégiage*; R. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, I, p. 283 s.; II, p. 156 s. et p. 234 s.

1. H. Zotenberg, *Chronique de Tabari, traduite sur la version persane*, IV, p. 7.

2. Si la date de sa mort, qui arriva en l'an 95, ne fait aucun doute, il n'en est pas ainsi de la date de sa naissance. On connaît généralement l'année de la mort des hommes célèbres qui vecurent pendant le premier siècle de l'hégire, mais on ignore la plupart du temps la date de leur naissance, même lorsqu'il s'agit des khalifes. Cf. Ṭabarî (*Annales*, II, p. 1173, 1270) sur la question de l'âge de 'Abd al-Malik et d'Al-Walid, quand ils moururent. En ce qui concerne la date de la naissance d'Al Ḥadjdjâdj, il y a désaccord entre les auteurs. Ṭabarî se contente d'écrire (*Annales*, II, p. 16) : « *On dit* qu'en cette année (42) naquit Al-Ḥadjdjâdj. » Nous lisons dans Ibn Schâkir (*'Oyoun at-tawârikh*, fol. 35 r°) qu'il naquit en l'année 40. Adh-Dhahabî dit de son côté (Bibl. Bodl., I, ms. 652, fol. 68 v°) : « Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof, etc., naquit en l'an 40 ou 41. » Les autres écrivains que nous avons pu consulter restent muets sur ce point. Quelques-uns, il est vrai, donnent l'âge d'Al-Ḥadjdjâdj à sa mort, mais ils varient de 52 à 55 ans. Cependant les plus dignes de foi (Ṭabarî, II, p. 1268, et Mas'oudî, V, p. 382) préfèrent l'opinion qui assigne à la vie d'Al-Ḥadjdjâdj une durée de 54 ans. Nous sommes donc autorisés, étant donné qu'il mourut certainement pendant la seconde moitié de 95, à placer la date de sa naissance en 41.

3. Ibn Qotaiba, *Kitâb al-Ma'ârif*, p. 201. Cf. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, trad. de Slane, I, p. 356 (Boulâq, I, p. 173). D'après Al-Mobarrad (*Al-Kâmil*, p. 266) et Ibn Qotaiba (*o. c.*, p. 44), Thaqîf descendait de Moḍar par Monabbih, fils de Bakr, fils de Hawâzin, fils de Manṣour, fils de 'Ikrima, fils de Khaṣafa, fils de Qais, fils de 'Ailân, fils de Moḍar. Ce dernier nom et celui de Bakr sont omis dans *Ma'ârif*.

4. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 44. Cf. *Agâni*, IV, p. 74 s.; Ibn al-Athîr, *Osd al-gâba*, II, p. 37. Al-Mokhtâr sortait aussi des Aḥlâf (*Ma'ârif*, *ibid.*).

La famille d'Al-Ḥadjdjâdj était pauvre et de « basse condition[1] ». Ses « ancêtres » exerçaient une profession qui était l'apanage à peu près exclusif des esclaves. « Ils portaient des pierres sur leurs dos et ils creusaient des puits, de leurs propres mains, dans les vallées d'Aṭ-Ṭâïf là où ils trouvaient des sources[2]. » Ils étaient ouvriers maçons.

La mère d'Al-Ḥadjdjâdj, appelée Al-Fâri'a, fille de Homâm ibn 'Orwa ibn Mas'oud appartenait également, par sa naissance, a la tribu de Thaqîf[3].

Elle avait épousé, en premières noces, le poète Al-Mogîra ibn Scho'ba. Celui-ci, au dire de quelques auteurs, la répudia pour un motif assez étrange. Étant entré chez sa femme un matin, à l'aube, et l'ayant trouvée occupée à se curer les dents, il lui fit signifier son divorce. Comme elle lui demandait pourquoi il la répudiait et s'il avait quelque soupçon sur son compte : « Oui, répondit-il, je suis entré chez toi, à l'aube, et je t'ai trouvée, un cure-dent à la bouche. Ou bien tu as devancé l'heure du déjeûner et alors tu es gourmande; ou bien tu as passé la nuit avec des débris d'aliments dans tes dents, et, dans ce cas, tu es malpropre. » Pour s'excuser, Al-Fâri'a ne trouva qu'un pitoyable prétexte : « Rien de tout cela, dit-elle, j'enlevais seulement les morceaux du cure-dent! » Et son mari, dont l'inconstance et les débordements sont d'ailleurs restés célèbres, la répudia sans autre forme de procès[4].

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 291. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 313.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *Al-'Iqa al-farid*, III, p. 17. Ibn al Athîr, *ibid.*
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *o. c.*, III, p. 6. *Agâni*, VI, p. 25. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 289. Freytag, *Arabum Proverbia*, I, p. 746.

Tous ces auteurs écrivent الفارعة « grande et belle ». L'orthographe الفازعة donnée par Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 357 (Boulâq, I, p. 173) est certainement fautive.

4. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 6. — Mas'oudî (*Les Prairies d'or*, V, p. 288) et, à sa suite, Ibn Khallikân (*Biographical Dictionary*, I, p. 357. Boulâq, I, 173) donnent Al Ḥârith ibn Kalada comme le premier mari d'Al-Fâri'a, auteur de cette aventure. Mais, outre que dans une copie de Mas'oudî (*Les Prairies d'or*, Variantes et Notes, V, p. 497) on lit Al-Mogîra ibn Scho'ba, outre la leçon du *'Iqd* signalée par Ibn Khallikân lui-même (*l. c.*), l'*Agâni* nous dit (VI, p. 25) qu'Al-Fâri'a, fille de Homâm, eut de son premier mari, Al-Mogîra ibn Scho'ba, une fille qui mourut en bas âge. Nous lisons également dans *Arabum Proverbia* (éd. Freytag, I, p. 746) que la même femme était mariée à

Elle épousa alors Yousof, fils d'Al-Ḥakam, et c'est de cette nouvelle union que naquit Al-Ḥadjdjâdj[1]. Quand il vint au monde, il était laid, difforme et, ajoute Mas'oudî, « fermé par derrière ». On fut obligé d'employer des instruments de chirurgie pour le guérir de cette originale infirmité. Il refusa de prendre le sein de sa mère ou d'une nourrice[2]. L'état critique du nouveau-né jeta ses parents dans de cruelles inquiétudes. Mais Satan, qui veillait sur sa vie, consentit à remplir auprès de lui l'office de sage-femme. Sous les traits du médecin Al-Ḥârith ibn Kalada[3], il se présenta devant eux et leur prescrivit l'ordonnance suivante : « Vous égorgerez le premier jour un chevreau noir et vous lui en ferez boire le sang; le deuxième jour, vous agirez de même; le troisième jour, vous égorgerez pour lui un bouc noir et vous lui en ferez aussi boire le sang; ensuite, vous égorgerez pour lui un serpent noir, vous lui en ferez boire le sang et vous en frotterez son visage : dès le quatrième jour, l'enfant prendra le sein. » Mas'oudi nous apprend que ses parents suivirent le conseil de Satan déguisé et que ce fut à ce traitement de sa première enfance qu'Al-Ḥadjdjâdj dut le penchant irrésistible qui le poussait à répandre le sang[4]. Les Arabes, inspirés à la fois par leur amour du merveilleux et par la haine du tyran de l'Irâq, ont ainsi introduit la légende dans l'histoire de sa naissance. Ils

Al Mogîra ibn Scho'ba. Aussi, regardons-nous comme certaine la version adoptée dans le texte. Sur la vie mouvementée d'Al-Mogîra, cf. *Agâni*, XIV, p. 140 148; XXI, p. 282-286. Ce poète mourut à Koufa, en l'an 60, à l'âge de 70 années musulmanes, soit 68 années solaires (*Agâni*, XIV, p. 148).

1. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 289. Cf. Ibn Khallikân (*l. c.*), d'après Mas'oudî.

2. Mas'oudî, *ibid.* Cf. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Hégiage*.

3. Ce Ḥârith, dont nous avons déjà parlé dans une note précédente, naquit à Aṭ-Ṭâïf et fut un des compagnons de Mahomet. C'était un médecin renommé. Il dit un jour à Omar qui l'interrogeait sur le meilleur des remèdes : « Le meilleur remède contre la satiété excessive, c'est le jeûne qui la suit. » Il mourut sous le règne d'Omar, vingt ans environ avant la naissance d'Al-Ḥadjdjâdj. Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 147; Freytag, *o. c.*, II, p. 767; Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 357 (Boulâq, I, p. 173). Ce dernier auteur l'appelle حَكِيمُ الْعَرَبِ « le sage » ou « le médecin des Arabes ».

4. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 289-290.

ne pouvaient manquer de placer Iblîs (le Diable) près de son berceau.

Al-Ḥadjdjâdj avait un frère aîné appelé Moḥammad et une sœur qui portait le nom de Zainab[1]. Plusieurs fois nous aurons à parler d'eux dans cette biographie.

De l'enfance d'Al-Ḥadjdjâdj nous ne savons plus rien, sinon qu'il reçut le sobriquet de *Kolaib*[2] « Petit Chien », peut-être à cause de sa laideur, peut-être aussi à cause de son naturel querelleur et brutal qui dut troubler plus d'une fois l'harmonie du foyer domestique et la tranquillité du voisinage. Mais ce surnom déplaisait à Al-Ḥadjdjâdj qui le renia ; et, comme nous le verrons bientôt, il ne fut appelé Kolaib que dans les satires des poètes.

Au sortir de l'enfance, il remplit à Aṭ-Ṭâïf, avec son père, les fonctions d'instituteur : pour gagner sa vie, il apprenait aux enfants à épeler et à copier le Coran[3].

Plus tard, les poètes prirent soin de lui rappeler les occupations modestes de sa jeunesse. L'un d'eux, Mâlik ibn ar-Raib al-Mâzinî[4], poursuivi par lui, répétait dans sa fuite :

« Quels résultats obtiendront, à votre avis, les efforts d'Al-Ḥadjdjâdj, alors que nous avons dépassé Ḥafîr Ziyâd ?[5]

» Sans les Banou Marwân ['Abd al-Malik et ses frères], le fils de Yousof serait encore un des serfs d'Iyâd[6],

1. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 201. *Agânî*, VI, p. 25.

2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 290. Dans *Ma'ârif*, p. 271, dans *'Iqd*, III, p. 6, dans l'*Histoire abrégée des Dynasties* de Bar Hebræus, p. 195, nous lisons cependant que *Kolaib* était son nom.

3. Mobarrad, dans *Kâmil*, p. 290, écrit اخود sans aucune variante digne de remarque. Mais Ibn Qotaiba, dans *Ma'ârif*, p. 271, et Ibn 'Abd Rabbihi, dans *'Iqd*, III, p. 6, suivis par Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 357 (Boulâq, I, p. 173), écrivent ابود. La ressemblance de ces deux mots et l'absence si fréquente de points diacritiques ont donné lieu à cette confusion. Nous préférons la leçon du *Ma'ârif*. Il est possible du reste que le père et ses deux fils aient enseigné.

4. Voyez sur lui une notice dans *Agânî*, XIX, p. 162-169.

5. Ḥafîr Ziyâd, lieu à cinq journées de marche de Baṣra (Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 297).

6. D'après une tradition, Iyâd, le père des Banou Iyâd, aurait été un frère de Thaqîf (Mobarrad, *Kâmil*, p. 266). — Sur les Banou Iyâd, cf. *Agânî*, IV, p. 75; XV, p. 97, et XX, p. 23-25.

» Comme à l'époque où, esclave reconnaissant sa bassesse. il fréquentait, matin et soir, les enfants des villages[1]. »

Un autre poète, dont le nom nous est inconnu, disait à l'époque de la plus haute fortune d'Al-Ḥadjdjâdj :

« Kolaib oublie-t-il le temps de sa maigreur, alors qu'il enseignait la sourate du Kauthar[2] ?

» Une galette, qui lui est offerte [en cadeau, par ses élèves], lui paraît aussi petite qu'une tête d'épingle, et une autre lui paraît aussi grande que la lune dans tout son éclat[3]. »

Enfin, un rimeur d'Aṭ-Ṭâïf disait en s'adressant à des habitants de l'Irâq :

« Kolaib est puissant dans votre pays : il était de petite condition au milieu de nous[4]. »

Al-Ḥadjdjâdj n'exerça pas longtemps les devoirs d'une charge qui, à cette époque, semble avoir été plus spécialement réservée aux affranchis, aux Chrétiens ou aux Juifs[5]. Les Arabes libres avaient alors de bien autres soucis que ceux de l'enseignement et de l'étude : avant tout, il fallait, à coups de sabre, imposer aux Barbares « la vérité claire jusqu'à l'évidence[6] » et « amasser du butin[7] ».

Mais, pour apprécier exactement le rôle historique de ce personnage avec ses hauts faits et ses noirs forfaits, pour arriver à comprendre l'homme lui-même, sa vie, ses passions, ses qualités et ses défauts, il est nécessaire d'examiner brièvement quels étaient, avant lui, la situation et l'esprit des partis qui divisaient l'Islâm.

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 290. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 272. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 7.

2. C'est le nom d'un fleuve du Paradis et le titre de la sourate cviii du Coran.

3. Mobarrad, *Kâmil*, p. 290. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 272. Nous adoptons le sens que Fleischer croit devoir donner à ce dernier vers (Cf. Mobarrad, *Kâmil : Critical Notes*, p. 114).

4. Mobarrad, *Kâmil*, p. 291.

5. Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 271-272.

6. *Coran*, LXIX, 50.

7. *Coran*, VIII, 42; XLVIII, 18, 19. Cf. R. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, I, p. 35 s.

CHAPITRE II

Les disputes sur le mode d'élection des successeurs du Prophète. Les partis qui divisèrent l'Islâm. depuis la mort de Mahomet jusqu'à la campagne de 'Abd al-Malik contre Moṣ'ab ibn az-Zobair (10-72 de l'hégire = 632-691 de J.-C.): les Omayyades, les Schiites, les Khâridjites, le parti de 'Abd Allâh ibn az-Zobair[1].

La conquête musulmane n'atteignit ses dernières limites, elle ne fut définitivement assise qu'au déclin du premier siècle de l'hégire. Pour atteindre le même résultat, l'élan impétueux des Arabes n'aurait eu besoin que de la moitié de cette longue période; mais l'anarchie intérieure qui désolait l'Arabie et les plaines de l'Euphrate força les conquérants à interrompre fréquemment le cours de leurs rapides exploits. Al-Ḥadjdjâdj mit fin, — par quels moyens, nous le verrons! — aux intrigues des mécontents et aux ambitions personnelles des prétendants au khalifat, ce qui permit à la conquête de reprendre sa marche victorieuse. Avant de

1. Les grandes lignes de ce chapitre appartiennent à l'histoire générale des Arabes. Nous les empruntons à Ṭabarî, *Annales*, 2e série, années 10-72; à Weil, *Geschichte der Chalifen*, I; à R. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, I, et à Muir, *The Caliphate, its Rise, Decline and Fall, from original sources*. Pour les débuts d'Ibn az-Zobair et son arrivée au pouvoir, nous avons plus particulièrement mis à contribution : Quatremère, *Mémoire historique sur la vie d'Abdallah ben Zobaïr* dans *Nouveau Journal asiatique*, IX et X, avril-juillet 1832; pour les Khâridjites, nous nous sommes surtout servi de l'*Anonyme arabische Chronik*, publiée par Ahlwardt, p. 34 74, et du remarquable travail de M. Brünnow, *Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden*. Enfin, nous signalons en note, au fur et à mesure, quelques autres auteurs que nous avons consultés.

voir à l'œuvre « l'esclave de Thaqif[1] », nous devons jeter un coup d'œil d'ensemble, ainsi que nous l'avons annoncé, sur l'origine des factions, leurs développements successifs et leurs luttes sanglantes, depuis la mort de Mahomet jusqu'à l'époque où 'Abd al-Malik, accompagné d'Al-Ḥadjdjâdj, quitta la Syrie pour aller dans l'Irâq porter le premier coup à la puissance de son rival 'Abd Allâh ibn az-Zobair (10-72 de l'hégire = 632-691 de J.-C.).

Mahomet était mort sans désigner celui qui prendrait après lui le gouvernement de la communauté musulmane : les opinions étant partagées sur le point capital de la succession au pouvoir; deux tendances absolument opposées se manifestèrent D'un côté, nous voyons les partisans d'un khalifat électif avec Omar ibn al-Khaṭṭâb et ses compagnons, et, de l'autre, ceux qui soutiennent les revendications d'Ali, cousin germain et gendre de Mahomet. La question était celle-ci : le khalife devait-il être nommé par la libre élection du peuple ou de ses représentants, ou bien Alî, fils d'Abou-Ṭâlib, gendre du Prophète, devait-il prendre le pouvoir et perpétuer le khalifat dans sa famille? Le parti de l'élection l'emporta ; le peuple choisit pour premier khalife Abou-Bakr, beau-père de Mahomet et l'un de ses plus anciens compagnons. Conformément aux dernières volontés d'Abou-Bakr, Omar lui succéda. Pendant les règnes glorieux et féconds en exploits de ces deux premiers khalifes, les disputes sur la succession s'étaient apaisées : aussitôt après l'assassinat d'Omar, elles recommencèrent. Omar mourant avait d'abord désigné pour son successeur un des plus anciens compagnons de Mahomet, 'Abd ar-Raḥmân ibn 'Auf. Celui-ci ayant refusé la souveraineté, le khalife nomma six électeurs qui devraient choisir l'un d'entre eux ; ce furent : 'Abd ar-Raḥmân ibn 'Auf, Othmân ibn 'Affân, Alî, Az-Zobair, Ṭalḥa et Ṣa'd ibn Abî-Waqqâṣ. Chacun de ces personnages, à l'exception du premier, prétendait avoir le plus de droits au pouvoir. Après plusieurs tours de scrutin, Othmân fut élu, grâce à la voix prépondérante du président 'Abd ar-Raḥmân ibn 'Auf ; et Alî, qui avait eu un nombre égal de voix, se retira mécontent.

1. *Agânî*, VII, p. 171. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, I, p. 146.

Le choix d'Othmân était malheureux. Ce prince, faible et âgé[1], fut complètement sous la dépendance de ses plus proches parents, et ceux-ci étaient précisément ces Qoraischites qui avaient fait à l'islamisme naissant une si grande opposition. En prenant le khalifat, la tribu de Qoraisch, déjà gardienne de la sainte Ka'ba, recevait en quelque sorte une nouvelle et solennelle consécration. Alî s'associa Ṭalḥa et Az-Zobair[2], comme lui frustrés dans leurs espérances. Leur parti s'accrut rapidement, grâce à l'impopularité d'Othmân, et leur révolte aboutit à l'assassinat du khalife dans son palais de Médine (18 dhou'l-ḥidjdja 35 = 17 juin 656)[3].

Six jours après, Alî fut proclamé khalife par « les Défenseurs » ou « Auxiliaires » du Prophète (24 dhou'l-ḥidjdja 35 = 23 juin 656). Avec lui s'ouvre l'époque des grandes luttes intérieures. Il rencontre un terrible rival dans la personne de Mo'âwiya, fils de cet Abou-Sofyân qui avait été le plus redoutable adversaire de Mahomet et qui, comme le malheureux Othmân, descendait d'Omayya. Gouverneur de la province de Syrie depuis environ 20 ans[4], il y était devenu à peu près indépendant. Séduit par l'espoir de s'emparer du khalifat, grâce aux forces considérables dont il disposait, il refusa de reconnaître la souveraineté d'Alî et se posa en vengeur de son parent assassiné. Ṭalḥa et Az-Zobair se montrèrent également récalcitrants : mais ils durent bientôt se soumettre et prêter serment. Puis ils se révoltèrent avec la perfide 'Âïscha, la veuve du Prophète, qui auparavant avait conspiré contre Othmân, mais qui excitait maintenant le peuple à le venger, et ils s'emparèrent de Baṣra. Avec des subsides de Koufa, Alî marcha sur la cité rebelle et livra à ses adversaires la fameuse « Bataille du chameau » dans laquelle périrent les deux « Missionnaires », Ṭalḥa et Az-Zobair, où 'Âïscha tomba entre les mains du vainqueur qui la renvoya à Médine (36 = 656).

Un des enfants d'Az-Zobair, 'Abd Allâh, qui devint plus

1. Othmân avait 70 années musulmanes à l'époque de son élévation.

2. Ces deux personnages étaient du nombre des « Missionnaires » de Mahomet et ses parents comme Alî, mais beaucoup plus éloignés (Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 112, 113 et 117).

3. Cf. Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 2 s.

4. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 177.

tard, pour quelques années, le rival et l'égal des khalifes Omayyades, assistait à cette bataille, aux côtés de son père, et faillit y périr avec lui. Né à Médine vingt mois après l'hégire[1], il avait été présenté par sa mère Asmâ à Mahomet qui l'avait pris sur ses genoux et lui avait donné le nom de ʿAbd Allâh « Serviteur d'Allâh ». La famille de cet enfant était unie par les liens du sang à celle du Prophète : Ṣafiyya, l'aïeule maternelle de ʿAbd Allâh, était la tante de Mahomet; Asmâ était fille d'Abou-Bakr et sœur de ʿÂïscha. Celle-ci prit soin de l'éducation de son neveu et plus tard l'institua son héritier. Avant la Bataille du chameau, ʿAbd Allâh avait combattu en Égypte sous le commandement de ʿAmr et avait puissamment contribué à la défaite du patrice Grégoire. Moʿâwiya, qui le connaissait, le regardait comme un rival dangereux et disait à ses enfants, particulièrement à Yazîd, qui devait lui succéder: « Celui qui se mettra à l'affût comme le lion pour t'attendre, celui qui usera de stratagèmes comme le renard pour te duper et qui profitera d'une occasion favorable pour bondir de son repaire, c'est Ibn az-Zobair. Par conséquent, si tu remportes la victoire quand il s'élancera sur toi, coupe-le en morceaux, et, autant que tu le pourras, ne laisse pas verser le sang de ta famille[2]. »

Après son éclatante victoire, Alî était rentré à Koufa, et il y avait établi sa résidence pour, de là, tenir tête à Moʿâwiya, le gouverneur rebelle de Syrie, qui n'avait d'autre but, d'autre souci que d'obtenir le khalifat. Depuis l'année 36 jusqu'à l'année 40 (657-661), date de la mort d'Alî, les deux rivaux se firent une guerre meurtrière et presque continuelle. A Ṣiffîn, dans une plaine du moyen Euphrate, une rencontre eut lieu pour une action décisive : pendant trois mois, les deux armées se tinrent en présence, tantôt combattant, tantôt parlementant, sans se rapprocher du dénouement souhaité. A la fin, Alî ordonna une attaque générale. Les Syriens commençaient à plier, lorsque l'habile Moʿâwiya fit attacher les Corans à la pointe des lances pour marquer qu'il en appelait au livre d'Allâh; et Alî fut contraint par

1. Ibn Qotaiba, *o. c.*, p. 116.
2. Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhri, Histoire du Khalifat et du Vizirat*, p. 156-157, éd. Hartwig Derenbourg.

une partie de ses troupes qui menaçait de l'abandonner, s'il continuait un combat désormais regardé comme sacrilège, de conclure avec son adversaire un traité aux termes duquel la question de légitimité devait être soumise au jugement de deux arbitres. Ali nomma, toujours sous la pression de ses soldats, Abou-Mousâ ʿAbd Allâh ibn Qais al-Aschʿari, qui ne lui inspirait aucune confiance. Moʿâwiya choisit de son côté ʿAmr ibn al-ʿÂṣi as-Sahmi. Mais, aussitôt que la convention entre les deux prétendants fut connue, un grand mécontentement et une agitation extraordinaire se manifestèrent parmi les troupes d'Ali : 12.000 de ses soldats, estimant qu'il n'était pas juste de mettre la succession du Prophète entre les mains de deux arbitres, se séparèrent de leurs compagnons, et alors apparut, pour la première fois, le parti des Khâridjites.

Ces mécontents, composés d'éléments très divers, — vétérans de la guerre de Perse et Arabes du désert, brigands et aventuriers venus de partout en quête de butin, se retirèrent dans un village appelé Ḥaroura où ils établirent leur camp et d'où ils tirèrent leur nom populaire d'*Al-Ḥarouriyya*. Ali entra personnellement en pourparlers avec eux et les décida à regagner Koufa. Il ne put reconquérir leur confiance, car, bientôt, ils se nommèrent un khalife de leur choix[1]; leur élu s'appelait ʿAbd Allâh ibn Wahb ar-Râsibi. De cette rupture définitive sortit également le parti des Schiʿites qui resta toujours attaché à la personne et à la famille d'Ali et dont quelques fractions, finalement, le divinisèrent[2]. Mais, à dater de ce jour, Ali eut sur les bras deux adversaires, au lieu d'un seul : Moʿâwiya, que le conseil d'arbitrage venait de désigner comme khalife légitime, et le schisme khâridjite.

ʿAbd Allâh ibn Wahb s'éloigna de Koufa avec ses compagnons et s'établit dans le Nahrawân[3]. De là, comme d'un repaire, ils se jetaient sur les riches plaines du Tigre et de l'Euphrate, les pillaient et livraient les villages aux flammes. Une victoire incertaine qu'Ali remporta sur eux dans le Nahrawân, pendant cette première année de leur révolte,

1. C'était le 22 mai 658 de l'ère chrétienne.
2. Cf. R. Dussaud, *Histoire et religion des Noṣairis*, p. 56 s.
3. Territoire qui s'étend sur la rive gauche du Tigre, entre Bagdâd et Wâsiṭ (Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 846).

resta sans résultats, ou plutôt elle eut pour lui des suites désastreuses, car elle lui valut la défection d'une partie de ses troupes. Celles-ci, fatiguées de la lutte et contentes de ce demi-succès, refusèrent de continuer la guerre et rentrèrent dans leurs foyers, malgré les exhortations et les promesses de leur chef. D'autre part, les Khâridjites qui n'avaient pas combattu, rougissant de leur inaction et regardant comme des martyrs ceux de leurs compagnons qui étaient tombés dans ce combat inégal, se révoltèrent en masse et poursuivirent avec acharnement leur œuvre de dévastation. C'est ainsi qu'en l'année 40 de l'hégire, vingt-huit ans seulement après la mort du Prophète, ses disciples, oubliant la « guerre sainte » contre « les infidèles », s'égorgeaient les uns les autres!

Quatre grands partis se disputaient le pouvoir. Disons tout de suite qu'il n'existe encore aucune différence dans leurs opinions proprement dogmatiques; « ils poursuivent » avant tout « un but politique, quoique sous une apparence religieuse[1] ». Sans doute, ils peuvent interpréter certains points de leur doctrine d'une manière un peu différente, mais ceci est tout à fait secondaire, même à leurs yeux. « La question qui divise les esprits est celle de l'*Imâmat*, de la direction suprême de la communauté musulmane. »

« Le parti dominant », qu'on est convenu d'appeler *orthodoxe* et « dont le centre est la Syrie, défend la dynastie Omayyade. Il considère les princes de la maison d'Omayya comme les véritables successeurs des premiers khalifes, les vengeurs légitimes de leur parent Othmân.

« Font opposition : « 1° Le parti médinois, les « Défenseurs du Prophète[2] », avec 'Âïscha, « qui, se rattachant à la branche yéménite des Arabes, considéraient l'arrivée au pouvoir des Banou Omayya comme une victoire remportée sur eux par leurs ennemis païens et mekkites de la Mecque;

« 2° Le parti Chiite : des légitimistes, défenseurs acharnés des droits de la famille du Prophète, notamment du khalifat d'Alî et de ses descendants;

« 3° Les Khâridjites, des républicains qui voulaient qu'on

1. Van Vloten, *Recherches sur la domination arabe, le chiitisme et les croyances messianiques sous le khalifat des Omayyades*, p. 34.
2. Ce parti se fondit bientôt avec le suivant.

choisit les khalifes parmi les plus dignes, quelle que fût leur origine, leur opinion étant qu'on avait le droit de destituer un khalife du moment où il cessait de plaire à la majorité.

« Des quatre factions que nous venons de nommer la plus intolérante était certainement celle des Khâridjites[1]. » Ayant refusé de se soumettre à l'arbitrage de deux hommes, elle prit pour devise et aussi pour cri de guerre : « A Allâh seul la décision[2]. »

Suivant leur degré d'intransigeance, les Khâridjites (en arabe *Khawâridj*, pluriel de *khâridjî*, « révolté »), sont appelés très fréquemment *Schorât* (pluriel de *schârin*) « ceux qui vendent » leur vie, ou « ceux qui achètent » le paradis, pour désigner les fanatiques extrêmes, et *Qa'ad*, nom collectif qui signifie « ceux qui restent en repos et demeurent à la maison », pour désigner ceux qui sont animés de sentiments plus pacifiques[3].

Khâridjites, Schiites, Auxiliaires du Prophète nourrissent contre les Banou Omayya une même haine, constante et implacable ; mais, entre eux, — surtout entre Khâridjites et Schiites, — il existe également une aversion si grande qu'ils ne peuvent pas s'entendre pour attaquer et renverser, avec leurs forces réunies, l'usurpateur qui règne à Damas. C'est pourquoi trois Khâridjites qui, en l'année 39 (660), se trouvaient à la Mecque à l'époque du pèlerinage, ayant déploré, dans leurs entretiens, les divisions qui partageaient l'Islamisme et estimant que le seul moyen de rétablir l'unité était de le débarrasser des principaux fauteurs de troubles, ourdirent le célèbre complot dans lequel ils jurèrent d'assassiner, le même jour, Alî à Koufa, Mo'âwiya à Damas et 'Amr ibn al-'Âṣi en Égypte. Chacun des trois conjurés

1. Van Vloten, *o. c.*, p. 34.
2. *Ibid.*, p. 35.
3. Voyez sur ce sujet la dissertation de Brünnow dans *Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden*, p. 27 s. Les Khâridjites, surtout les premiers, sont aussi appelés bien souvent, — nous l'avons déjà dit dans le texte — *Ḥarouriyya*, dont nous avons fait Harourites. Quelquefois on les appelle *Moḥakkima* « ceux qui proclament la devise khâridjite : لا حُكْمَ إلّا للّه « la décision n'appartient qu'à Allâh », et *Mobayyiḍa*, parce qu'ils portaient des étendards « blancs » (Cf. Brünnow, *o. c.*, p. 29, note 3).

était à son poste au jour convenu. Alî seul tomba sous le poignard du fanatique qui s'était donné la mission de le frapper. Mo'âwiya fut atteint, mais il guérit de sa blessure. Un hasard sauva la vie de 'Amr (17 ramadân 40 = 24 janvier 661).

Le lendemain de l'assassinat d'Alî, Al-Hasan, son fils, fut proclamé khalife par le peuple de Koufa. Prince faible et incapable, il abdiqua bientôt et sans beaucoup de peine, en faveur de Mo'âwiya, à qui il prêta le serment de fidélité, en l'an 41 (661). Mo'âwiya, devenu khalife légitime par l'abdication d'Al-Hasan, fut universellement reconnu, et avec lui s'ouvre une période de paix à l'intérieur et de glorieux exploits à l'extérieur[1]. Au commencement de son règne, quand son pouvoir n'était pas encore pleinement établi, quelques soulèvements éclatèrent à Koufa parmi les Khâridjites. Le plus important fut celui d'Al-Mostaurid ibn 'Ollafa. Mais ce furent les dernières révoltes khâridjites qui partirent de Koufa. Cette ville était surtout animée de sentiments schiites. A Basra, au contraire, la lutte dura encore de longues années. Ziyâd, frère consanguin du khalife Mo'âwiya, gouverneur de Basra (45-50 = 665-670) et de tout l'Irâq (50-53 = 670-673), sut par une administration habile et une grande sévérité réprimer toutes les oppositions. Les Khâridjites reconnus pour tels ne trouvèrent jamais grâce devant lui. Seuls, les *Qa'ad* qui, à cause de leur modération, pouvaient cacher plus aisément leurs sentiments véritables, échappèrent à ses poursuites.

Mais, parmi ces derniers, la division éclata bientôt, et nous voyons ici un commencement de préoccupations dogmatiques et morales. Dès la fin du règne de Mo'âwiya, nous constatons, dans cette secte, des divergences d'opinions. Les uns prétendent que tous les Musulmans, excepté eux, sont de vrais infidèles, avec qui on peut cependant conserver les relations ordinaires de la vie et même contracter mariage. Ils furent nommés *Baihasiyya* du nom de leur

1. Sous le règne de Mo'âwiya la conquête reprend son essor. En Orient, Hérât, Kâboul, Balkh, Qondohar et nombre d'autres places fortes tombent au pouvoir des Arabes. Après la mort de Ziyâd (53 = 673). son fils 'Obaid Allâh traverse l'Oxus et s'empare de Bokhârâ en 54. Deux ans plus tard, Sa'îd, fils du khalife 'Othmân, ayant succédé à 'Obaid Allâh dans le gouvernement du Khorâsân, prend possession de Samarcande et de Tirmidh. En Occident, 'Oqba avait fondé Qairowân en l'an 50 (Muir, *The Caliphate*, p. 309).

premier chef, Abou-Baihas Haiṣam ibn Djâbir. Au contraire, un certain ʿAbd Allâh ibn Ibâḍ enseignait que les autres Musulmans sont de vrais croyants, puisqu'ils restent attachés au Coran et qu'ils reconnaissent la mission du Prophète, mais qu'ils sont infidèles aux grâces d'Allâh, dont ils ne profitent pas. On peut néanmoins sans scrupule demeurer au milieu d'eux et se mettre à leur niveau. Ce fut la secte des *Ibâḍiyya*. A côté de ces deux factions, nous trouvons encore les *Ṣofriyya* qui étaient sans doute une branche des *Ibâḍiyya*, dont ils ne se distinguent par aucune particularité importante à noter. Tout au plus étaient-ils animés de sentiments encore plus modérés[1].

Quoique réduits à l'impuissance pour un temps, les partisans de l'opposition, Khâridjites, Schiites et Auxiliaires du Prophète, étaient loin d'être exterminés quand Moʿâwiya mourut après un règne qui avait duré près de 20 ans (40-60 = 661-680). ʿAbd Allâh ibn az-Zobair, qui extérieurement se posait en défenseur des droits de la famille d'Alî, avait bien été obligé de dissimuler pendant longtemps la haine qu'il portait à l'usurpateur omayyade et d'ajourner les projets de son ambition. Il s'était condamné à une inaction complète dont il n'était sorti par intervalles que pour aller combattre les ennemis de l'Islâm, particulièrement en Afrique. Puis, il était venu se fixer à Médine, le refuge de tous les mécontents, et il avait constamment refusé, avec quelques autres, de prêter serment à Moʿâwiya.

Au commencement du règne de Yazid, fils de Moʿâwiya (60 = 680), ʿAbd Allâh ibn az-Zobair et Al-Ḥosain, refusèrent également de prêter serment de fidélité au nouveau khalife[2]. Voyant leurs jours menacés à Médine par suite de leur obstination, ils s'enfuirent à la Mecque. Là, tandis qu'Al-

1. Il est dit dans *Die Anonyme arabische Chronik*, p. 82, que ces derniers Khâridjites étaient appelés *Aṣ-Ṣofriyya* « les Cuivrés », à cause de la couleur de leur visage. D'autres disent qu'ils tiraient ce nom d'un de leurs chefs appelé Ziyâd ibn al-Aṣfar ou d'un autre personnage appelé ʿAbd Allâh ibn Ṣaffâr le Tamîmite (Voyez *Die Anonyme*, p. 82, et Djauharî, *Aṣ-Ṣaḥâḥ*, I, p. 348). Au déclin de la puissance des Omayyades, les grands soulèvements khâridjites sortirent précisément de ces Ibâḍiyya et de ces Ṣofriyya, maintenant si pacifiques (Cf. Brünnow, *o. c.*, p. 32 s.).

2. Deux autres personnages, ʿAbd ar-Raḥmân, fils d'Abou-Bakr, et ʿAbd Allâh, fils d'Omar, suivirent leur exemple.

Hosain restait enfermé dans sa maison, ʿAbd Allâh ibn az-Zobair, rusant avec la cour de Damas, intriguait sourdement pour lui-même. Il prit d'abord le titre modeste de « Protecteur de la Maison sainte »; puis il s'arrogea le droit de présider la prière publique dans la mosquée, à l'exclusion du gouverneur omayyade qu'il chassa de la ville.

Cependant Al-Ḥosain avait de nombreux partisans dans l'Irâq surtout à Koufa, où le souvenir de son père était demeuré très vivant. Lorsque les habitants de cette ville, toujours remuante, apprirent que le fils d'Ali avait dû chercher un refuge à la Mecque, ils lui envoyèrent un messager pour lui déclarer que, de même qu'ils avaient combattu pour son père contre Az-Zobair et Ṭalḥa à la Journée du chameau et contre les Syriens à Ṣiffîn, — ils ne disaient pas combien d'entre eux l'y avaient abandonné — ils prendraient les armes pour lui, s'il se rendait immédiatement auprès d'eux. Al-Ḥosain, conseillé en sens divers et hésitant sur le parti qu'il devait prendre, finit cependant par accepter l'offre de ses partisans et, escorté « de quarante cavaliers et de 100 hommes à pied[1] », il quitta la Mecque, avec toute sa famille, pour se rendre à Koufa.

Informé de son arrivée prochaine, ʿObaid Allâh ibn Ziyâd, gouverneur de l'Irâq, envoya à sa rencontre, pour le massacrer, une armée de 4.000 hommes, commandée par ʿOmar ibn Saʿd. Comme celui-ci manifestait quelque hésitation, ʿObaid Allâh lui adjoignit Schamir ibn Dhou'l-Djauschan. Après des pourparlers qui demeurèrent sans résultat, la rencontre eut lieu dans la plaine de Karbalâ, sur la rive droite de l'Euphrate. Al-Ḥosain aligna sa faible escorte et « se tint tranquille en attendant que l'ennemi commençât l'attaque[2] ». La chaleur était forte, les troupes de ʿOmar ibn Saʿd « occupaient les bords du fleuve, de sorte qu'Al-Ḥosain et les siens furent privés d'eau à boire[3] ».

1. H. Zotenberg, *Chronique de Ṭabari, traduite sur la version persane*, IV, p. 35.

2. H. Zotenberg, *o. c.*, IV, p. 39.

3. *Ibid.*, p. 38. C'est à cette traduction que nous empruntons, en y changeant quelques mots, le récit de la mort d'Al Ḥosain. Ce récit, quoique tiré d'un ouvrage de troisième main, rend bien la physionomie du tragique événement. Nous croyons qu'il reposera un peu le lecteur de cet exposé aride.

« 'Omar fit avancer les archers et leur ordonna de tirer tous à la fois. Vingt hommes de la troupe d'Al-Ḥosain tombèrent morts; tous les autres furent blessés, mais ils continuèrent la lutte. Le tour de combattre était venu pour Al-Ḥosain, et il s'avança. Mais ses compagnons lui dirent : « Fils de l'Apôtre d'Allâh, aussi longtemps qu'il en restera un seul d'entre nous, nous ne te laisserons pas aller au combat. » Al-Ḥosain, les larmes aux yeux, répliqua : « Qu'Allâh vous récompense ! » Ils partirent successivement et chacun qui s'avançait dit : « La paix sur toi, fils de l'Apôtre d'Allâh; salut ! » et Al-Ḥosain répondait : « Sur toi la paix; pars, je te suivrai. » Quand tous ses amis furent tués ou blessés, et qu'il ne resta avec lui que ses frères, ses fils, ses neveux et les membres de sa famille, Al-Ḥosain dit : « Voilà mon tour. » Ceux-ci dirent : « Tant que nous serons vivants, il ne serait pas juste que tu allasses au combat. » Puis son fils 'Alî, l'aîné, le premier d'entre les membres de sa famille..., chargea l'ennemi à dix reprises, et, à chaque assaut il tua deux ou trois hommes. Il était épuisé de soif, et sa langue était sèche. Il vint auprès d'Al-Ḥosain et lui dit : « Mon père, j'ai soif. » Al-Ḥosain répliqua : « Mon fils, que mon corps soit ta rançon ! que puis-je faire ? » Puis il s'approcha de lui et mit sa langue dans la bouche de son fils. 'Alî était retourné au combat : un homme, nommé Morra, fils de Sa'd, vint à sa rencontre, se glissa derrière lui et lui asséna un coup de sabre. 'Alî tomba et fut aussitôt entouré par un grand nombre d'ennemis, qui mirent son corps en pièces. Al-Ḥosain, en voyant son fils en cet état, se mit à pleurer et à sangloter (on ne l'avait jamais entendu pleurer jusqu'à ce jour, et Zainab (sa sœur) sortit de la tente et se jeta sur le corps de 'Alî en poussant des cris. 'Abd Allâh ibn Moslim ibn 'Aqîl s'avança ensuite. Un homme le visa et lui lança une flèche qui cloua sa main à son front. Lorsque 'Abd Allâh se retira, le même homme tira de nouveau sur lui; la flèche entra dans le dos et sortit par le ventre...

« Il ne resta plus avec Al-Ḥosain que ses cinq frères 'Abbâs, 'Abd Allâh, 'Othmân, Moḥammad et Dja'far. Ses deux autres frères, Moḥammad, fils de la Ḥanéfite, et 'Omar étaient restés à la Mecque. Qâsim, fils d'Al-Ḥasan, qui n'avait que dix ans, sortit de la tente, un sabre à la main. Al-Ḥosain

lui dit : « Rentre, tu es trop jeune pour combattre. » Qâsim répondit : « Mon oncle, je t'adjure par le Prophète, laisse-moi aller! » Et il partit. Un cavalier s'élança sur lui et lui asséna un coup de sabre qui lui fendit la tête en deux moitiés. Les frères d'Al-Ḥosain se jetèrent ensuite sur l'ennemi, tous les cinq en même temps. Ils furent entourés et tués. Puis le cheval d'Al-Ḥosain tomba, frappé d'une flèche. Al-Ḥosain mit pied à terre. Plusieurs soldats ennemis s'approchèrent de lui pour le tuer; mais aucun d'eux n'osa le frapper. Ils s'en allèrent en disant qu'ils ne voulaient pas se charger de la responsabilité de sa mort. Al-Ḥosain avait un enfant, nommé ʿAbd Allâh, âgé d'un an. Touché au cœur par ses cris, il le prit sur son sein et pleura. Un homme des Banou Asad tira sur lui : la flèche pénétra dans l'oreille de l'enfant qui expira sur le champ. Al-Ḥosain le déposa par terre et s'écria : « Nous sommes à Allâh et nous retournons à lui! Seigneur, donne-moi la force de supporter ces malheurs ! » Il se leva. Complètement épuisé par la soif, il se dirigea vers l'Euphrate et chercha un endroit où il pût boire! Schamir s'écria : « Malheur à vous! Ne le laissez pas boire! Il meurt de soif et, s'il buvait, il reviendrait à la vie ! » Au moment où Al-Ḥosain se penchait et aspirait l'eau, une flèche fut lancée sur lui et entra dans sa bouche. ʿOmar ibn Saʿd courut vers lui pour le tuer. Quand il se fut approché, Al-Ḥosain lui dit : « Tu viens pour me tuer? » ʿOmar en eut honte. Il s'en retourna et dit à ses fantassins : « Pourquoi restez-vous ainsi tranquilles, hésitant à l'entourer et à le tuer? » Alors, les soldats fondirent de tous les côtés sur Al-Ḥosain, qui les attaqua et en tua plusieurs... Blessé en trois ou quatre endroits de son corps par des coups de sabre, des coups de lance et par des flèches, il perdit une grande quantité de sang et ses blessures augmentèrent sa soif. Alors Schamir, avec six hommes de sa suite, se lança sur lui. Al-Ḥosain les reçut en faisant jouer son sabre. Un homme, nommé Zorʿa, lui asséna un coup de sabre qui lui détacha le bras de l'épaule. Al-Ḥosain tomba, puis il se releva et voulut se jeter sur cet homme, mais il tomba de nouveau. Zorʿa se glissa derrière lui et lui plongea dans le dos sa lance, dont la pointe sortit par la poitrine. Zorʿa, en retirant sa lance du corps d'Al-Ḥosain qui était tombé sur sa face, lui arracha le dernier souffle de la

Schamir s'approcha et lui trancha la tête... 'Omar, fils de Sa'd, entendant les cris des femmes, arriva au moment où Schamir, le sabre à la main, allait tuer 'Alî, le jeune, un autre fils d'Al-Hosain, qui était malade. 'Omar lui dit : « N'as-tu pas honte de tuer un enfant ? » Schamir répliqua : « L'émir 'Obaid Allâh, fils de Ziyâd, m'a ordonné d'exterminer tous les mâles de cette famille. » 'Omar dit : « Les infidèles mêmes ne tuent pas les enfants ! Amène-le auprès de l'émir ; il statuera à son égard. » Les soldats empêchèrent Schamir de tuer l'enfant[1]. » Ce drame sanglant se déroula, le 10 de moharram, en l'an 61 de l'hégire (10 octobre 680)[2]. Les partisans qu'Al-Hosain comptait à Koufa n'avaient rien fait pour lui porter secours !

Yazîd sentit bientôt le dommage qui résultait pour le khalifat de cette honteuse victoire : les sympathies populaires se portèrent avec violence vers les partis de l'opposition. C'est de la Mecque que partit le signal de la révolte. Aussitôt que le bruit de la catastrophe de Karbalâ se fut répandu dans la ville, Ibn az-Zobair, qui avait vivement désiré, sinon encouragé, le départ d'Al-Hosain, rassembla les habitants et, profitant de leur indignation pour achever de les gagner à sa propre cause, prononça une furieuse harangue contre les meurtriers du fils d'Alî. Le peuple répondit que personne désormais n'avait plus de droits au pouvoir qu'Ibn az-Zobair, et on lui prêta serment de fidélité.

La révolte de Médine suivit de près celle de la Mecque. Le parti des « Auxiliaires du Prophète » nourrissait une haine implacable contre la dynastie régnante. C'est pourquoi, en l'an 62, 'Othmân ibn Mohammad, gouverneur de Médine pour le compte de Yazîd, crut faire œuvre de bonne politique en envoyant à Damas une ambassade de dix notables médinois : il espérait que ces hommes influents pourraient être gagnés par les riches présents et le gracieux accueil du khalife. Ils revinrent, en effet, magnifiquement récompensés et comblés d'honneurs, mais ils firent à leurs concitoyens un tel rapport de la dissolution et de l'insouciance religieuse qui régnaient à la cour de Damas que les notables de

1. H. Zotenberg, *Chronique de Tabarî*, IV, p. 42-45.

2. « On sait quelle importance ont en Perse les fêtes du dix de moharram : il s'y joue de vrais drames de la Passion d'Al-Hosain » (R. Dussaud, *Histoire et Religion des Nosairis*, p. 115).

Médine, scandalisés, révoquèrent le serment de fidélité qu'ils avaient prêté au khalife impie et mirent en prison son gouverneur avec plusieurs membres de la famille d'Omayya. Yazîd, une fois encore, éteignit le feu de la révolte dans des flots de sang. Une armée de 10.000 hommes, commandée par Moslim ibn 'Oqba, fut envoyée de Syrie pour châtier les rebelles. Ceux-ci, battus à la journée d'Al-Ḥarra, aux portes de Médine, se réfugièrent dans la ville. Mais Moslim y entra à leur suite et, pendant trois jours, ces infortunés furent soumis aux déprédations, aux outrages, à toutes les violences des troupes syriennes (dhou'l-ḥidjdja 63 = août 683). « Jamais les Défenseurs ne se relevèrent de ce coup fatal; leur force fut brisée pour toujours[1]. »

Restait à châtier la rébellion de la Mecque. Pour y exercer les mêmes vengeances, Ḥosain ibn Nomair, qui avait succédé à Moslim dans le commandement des troupes, arriva devant la première des Villes saintes, au début de l'année 64. Il lança, avec ses mangonneaux, des projectiles enflammés sur la Ka'ba et la réduisit en cendres. La ville allait être prise, lorsque, par un revirement subit de la fortune, la face des choses changea. Yazîd venait de mourir. Ḥosain, à cette nouvelle, dut reprendre avec son armée le chemin de la Syrie. La Mecque était sauvée[2].

Dès lors, Ibn az-Zobair ne dissimule plus ses projets ambitieux; lui, qui se trouvait, quelques heures auparavant, à deux doigts de sa perte, se proclame maintenant seul khalife légitime et c'est aussitôt après la levée du siège (début de 64 = fin de 683) qu'il faut placer le commencement de son règne[3]. L'Arabie entière le reconnaît; l'Irâq,

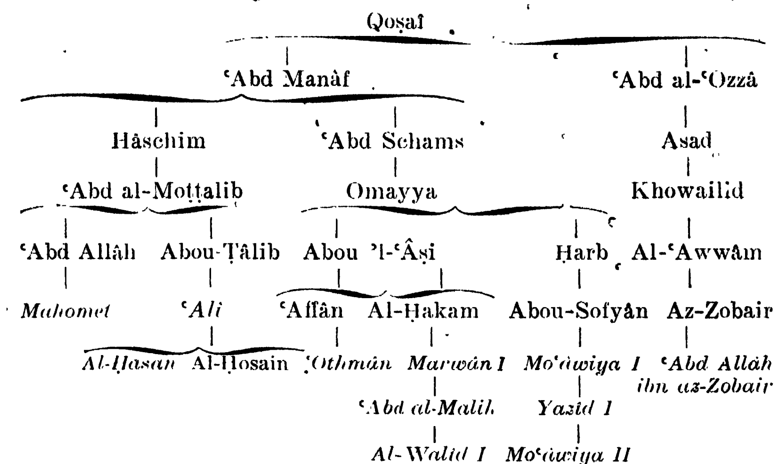
1. R. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, I, p. 108.

2. Maçoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 166. « L'année suivante, les disputes de la succession au trône et les luttes de parti en Babylonie empêchèrent les Omayyades de déployer leur énergie contre Ibn Zobair » (Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 28).

3. D'après Ibn Qotaiba (*Ma'ârif*, p. 181), Ibn az-Zobair ne fut promu au khalifat qu'en l'an 65. La généalogie suivante, dressée d'après Ibn Qotaiba (*Ma'ârif*, p. 32, 34, 35, 56, 95, 102 et 112), indique le degré de parenté de Mahomet avec les Banou Hâschim, les Banou Omayya et Ibn az-Zobair. On y voit que la succession naturelle du Prophète appartenait aux Banou Hâschim et, à leur défaut seulement, aux Banou Omayya. Ibn az-Zobair n'arrive qu'au 3e rang, si l'on ne tient compte que de ses ascendants mâles; mais il ne faut pas oublier que son

après avoir chassé le gouverneur syrien, ʿObaid Allâh ibn Ziyâd, se range également sous son autorité. Les Omayyades ne conservent que la Syrie et l'Égypte; encore Ibn az-Zobair compte-t-il de nombreux partisans dans ces deux pays et peu s'en faut qu'il n'y soit proclamé khalife à la mort de Moʿâwiya II, qui ne fit que passer : tant le mécontentement contre les Banou Omayya est devenu général[1] ! En 65 (684), sous le khalifat de Marwân ibn Al-Ḥakam, il prend à Ar-Rabadha[2] une éclatante revanche sur une armée syrienne, commandée par Hobaisch ibn Daladja, qui s'était de nouveau

aïeule maternelle était tante de Mahomet et que sa mère était sœur de ʿÂïscha. Les noms des princes qui ont régné sont écrits en lettres italiques. Abou-Bakr et Omar, dont la parenté était encore plus éloignée de Mahomet que celle des Banou Omayya et d'Ibn az-Zobair (Cf. Ibn Qotaiba, *o. c.*, p. 83 et 95), ne figurent pas dans ce tableau de la descendance de Qoraisch :



1. Le poète Al Komait ibn Zaid, mort en 126 de l'hégire, résume assez bien, dans les vers suivants, les haines et les aspirations d'un grand nombre, à cette époque :

« Dis aux Banou Omayya, partout où ils demeurent, quoique tu aies à craindre l'épée indienne et le fouet :

» Que Dieu affame ceux que vous avez rassasiés et qu'il rassasie ceux qui ont été affamés par votre injustice,

» Grâce à la politique heureuse d'un homme des Banou Hâschim qui sera aimé de sa nation comme un printemps! »

(*Agânî*, XV, p. 119).

2. Ar-Rabadha, bourgade située à l'est de Médine (Yâqout, *Moʿdjam*, II, p. 157).

emparée de Médine[1], et il est vraisemblable que, maître de la plus grande partie du monde musulman, il aurait supplanté les khalifes de Damas s'il eût voulu consentir à faire cause commune avec les Khâridjites. Sous les ordres de Nâfi' ibn al-Azraq, ils étaient venus lui offrir leur appui, lorsque Ḥoṣain ibn Nomair menaçait la Mecque; et il les avait accueillis avec joie. Puis, le danger passé, il les avait congédiés assez brusquement, aimant mieux leur faire la guerre.

Nâfi', revenu à Baṣra avec ses compagnons, profita des troubles qui s'y produisirent après la mort de Yazîd pour continuer ses brigandages et pour s'établir dans un des faubourgs de la ville. En même temps, cette malheureuse cité était inondée de sang par l'éternelle lutte entre Azdites et Tamîmites. C'était toujours la rivalité des Qaḥṭanites et des Ma'addites : deux peuples distincts et ennemis l'un de l'autre dont le premier, habitant le Yémen, se disait issu de Qaḥṭân et dont le second, qui occupait l'Arabie centrale et septentrionale, descendait, à ce que l'on prétend, de Ma'add. L'islamisme n'avait pas détruit les vieilles haines et c'est pourquoi les Tamîmites, qui appartenaient à la race du Nord, et les Azdites, originaires du Sud, continuaient à s'entr'égorger. Quand les deux tribus, lasses de se faire la guerre, eurent conclu une trêve, elles s'unirent pour combattre ensemble les compagnons de Nâfi', et elles les expulsèrent du territoire de Baṣra. Refoulés dans l'Ahwâz (Khouzistân) en 64, les Khâridjites en chassèrent les fonctionnaires du gouverneur et prélevèrent pour eux-mêmes les impôts. Les Schorât accouraient en foule et grossissaient leurs rangs. Seuls, les plus modérés, les Qa'ad, restaient à Baṣra ou dans les environs.

Mais un désaccord partagea bientôt en deux nouvelles sectes les Khâridjites de l'Ahwâz et, cette fois, les préoccupations dogmatiques se dessinent plus nettement. D'après la tradition, Nâfi' ibn al-Azraq affirmait que les enfants en bas âge autres que ceux des Khâridjites étaient infidèles comme leurs parents, et qu'il fallait les tuer avec eux. Au contraire, Nadjda ibn 'Âmir al-Ḥanafî soutenait que, ces enfants n'étant nullement responsables, on devait attendre qu'ils eussent l'âge de discrétion pour, alors, les faire opter.

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 157.

Comme Nâfi' persistait dans son sentiment, Nadjda et ses partisans se séparèrent de lui et gagnèrent le Yamâma où ils formèrent une secte nouvelle, les *Nadjdiyya* (Nadjdites), du nom de leur premier chef (65 = 685). Les adeptes de Nâfi' ibn al-Azraq, vraisemblablement les plus nombreux, formèrent la fameuse secte des *Azâriqa* (Azraqites)[1].

Les troupes, envoyées contre ces derniers par les gouverneurs qu'Ibn az-Zobair nommait dans l'Irâq, essuyèrent d'abord des revers cruels. Nâfi' ayant péri dans un combat, son successeur, 'Obaid Allâh ibn Baschîr ibn al-Mâhouz[2] se porta vers Basra avec une telle impétuosité que les habitants se mirent à gagner le désert. Heureusement Al-Mohallab ibn Abî-Sofra, que le khalife de la Mecque venait de nommer gouverneur du Khorâsân, se trouvait encore dans la ville. Ce général, né à Basra en l'an 9 de l'hégire (630 de J.-C.), était originaire de la tribu d'Azd; dans le Yémen[3]. Autrefois, sous le gouvernement de Ziyâd, il avait pris une part active à la conquête de Kâboul et du Zâboulistân et il avait donné, dans ces expéditions, des preuves de son génie militaire. A la prière du gouverneur qui maintenant dirigeait les affaires de l'Irâq, il se mit à la tête d'une armée promptement réunie. Il eut à soutenir de rudes combats pour refouler les Azraqites, de la plaine riante, aux montagnes âpres et stériles qui séparent la Perse de la vallée du Tigre. Finalement, à la journée de Sillibrâ[4], non loin de Djondaisâpour, dans le Khouzistân supérieur, il remporta une victoire décisive où son adversaire 'Obaid Allâh perdit la vie. Les Khâridjites qui purent échapper à Al-Mohallab s'enfuirent dans les déserts du Karmân. Basra reconnaissante prit le nom de son sauveur et s'appela « Basra d'Al-Mohallab[5] ». Les choses en étaient là, lorsque Mos'ab ibn az-Zobair, nommé gouverneur de l'Irâq par son frère le khalife de la Mecque, entra à Basra vers la fin de l'été de l'année 67 (686) et appela Al-Mohallab auprès de lui pour l'opposer à un autre ennemi dangereux.

1. Cf. Balâdhorî, *Fotouh*, p. 55-56, et Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, I, p. 261.
2. Dans *Die Anonyme arabische Chronik*, p. 87, nous lisons al-Mâhoun. Nous adoptons la leçon de Mobarrad, dans *Kâmil*, p. 617.
3. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 202.
4. Sillibrâ, montagne du Khouzistân (Yâqout, *Mo'djam*, III, p. 110).
5. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 202.

Al-Mokhtâr, fils d'Abou-'Obaid le Thaqafite, après avoir un moment combattu les Khâridjites, avait fait tout à coup volte-face. Il se posait maintenant en vengeur d'Al-Ḥosain, en agent et en lieutenant de son fils 'Alî qui vivait à Médine; mais, en réalité, il voulait se tailler une principauté indépendante dans l'Irâq, comme les Omayyades l'avaient fait en Syrie et Ibn az-Zobair en Arabie. Pendant un temps[1], tenant tête à la fois aux armées syriennes et aux troupes d'Ibn az-Zobair, il gouverna à Koufa où il fit trancher la tête à Şchamir et à 'Omar, les meurtriers d'Al-Ḥosain. Il assit son pouvoir sur une victoire que son général Ibrâhîm ibn al-Aschtar remporta, près de Mauṣil, sur 'Obaid Allâh ibn Ziyâd, qui commandait l'armée de 'Abd al-Malik. Dans cette bataille, 'Obaid Allâh fut tué et sa tête, portée au palais de Koufa, fut jetée dans l'endroit même où 'Obaid avait contemplé six ans auparavant la tête sanglante d'Al-Ḥosain (67 = 686). Ainsi fut vengée de bonne heure, et dans le sang de ses principaux acteurs, la mort du malheureux fils d'Alî. Trop faibles, après cette défaite, pour reprendre l'offensive, les Syriens se bornèrent, pendant plusieurs années, à défendre leurs frontières, et ils laissèrent à Moṣ'ab le soin de rétablir l'unité dans l'Irâq.

Al-Mokhtâr du reste ne jouit pas longtemps des fruits de sa victoire. Car, Koufa, avec sa proverbiale inconstance, était toujours prête à abandonner une cause après l'avoir défendue. Lorsque Moṣ'ab, accompagné d'Al-Mohallab, se dirigea bientôt après vers cette ville, l'armée koufite du rebelle, dans deux rencontres successives, abandonna le champ de bataille. Al-Mokhtâr fut assiégé dans le château de Koufa et trouva la mort dans une sortie désespérée, où il n'avait plus autour de lui que dix-neuf compagnons. Sa tête, séparée du tronc, fut suspendue par ordre de Moṣ'ab à la porte de la grande mosquée, et les soldats qui étaient restés dans le château, au nombre de 6.000, s'étant rendus à discrétion, furent tous massacrés sur la place principale de la ville (ramaḍân 67 = mars 687[2]).

Maître de l'Irâq, qu'il gouvernait pour Ibn az-Zobair, Moṣ'ab confia à la garde d'Al-Mohallab l'importante ville

1. Pendant les années 66-67 (685-686).
2. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement et de la révision*, p. 409.

frontière de Mauṣil et chargea le nouveau gouverneur du Fâris, ʿOmar ibn ʿObaid Allâh ibn Maʿmar, de poursuivre la guerre contre les Azraqites. Celui-ci ne réussit pas aussi bien qu'Al-Mohallab. Ses ennemis, sous les ordres d'un certain Az-Zobair ibn ʿAlî ibn al-Mâḥouz, se jetèrent de nouveau sur l'Irâq et poussèrent jusqu'à Koufa, semant partout la dévastation et la mort. Mais Koufa, défendue par une armée imposante, était à l'abri de leurs coups. Ne pouvant espérer de s'en rendre maîtres, ils retournèrent en Perse où ils vainquirent dans un combat et tuèrent le gouverneur de Raî; puis, ils vinrent mettre le siège devant la ville d'Ispahân, qui ne dut son salut qu'à l'intrépidité de son gouverneur, ʿAttâb ibn Warqâ. ʿAttâb, dans une sortie vigoureuse, mit en déroute les Khâridjites, après que leur chef eut été tué (68). Mais ils ne connaissaient pas le découragement. Sous les ordres du fameux Qaṭarî ibn al-Fodjâ'a al-Mâzinî, successeur d'Az-Zobair ibn al-Mâḥouz, ils descendirent encore une fois dans les plaines de l'Irâq. Moṣʿab, pour les repousser, jugea nécessaire de rappeler de Mauṣil son meilleur général, Al-Mohallab. Celui-ci les tint éloignés de Baṣra.

Par ces heureuses campagnes contre Al-Mokhtâr et contre les Khâridjites, deux partis hostiles aux Omayyades, Ibn az-Zobair, en réalité, préparait un chemin à la cour de Damas pour venir l'attaquer lui-même. ʿAbd al-Malik régnait depuis trois ans. Quand, à la mort de Marwân, son père (ramaḍân 65 = avril 685), on vint lui annoncer son élévation au khalifat, il était à Médine où il étudiait le Coran. On l'appelait « la Colombe de la mosquée », à cause de son assiduité à la prière. Proclamé khalife, il ferma le livre en disant : « Désormais nous resterons séparés[1]. » Ses loisirs, en effet, allaient devenir rares. La plus grande partie de son règne, qui dura 21 ans, fut remplie par les guerres qu'il dut soutenir, principalement contre Ibn az-Zobair et contre les Khâridjites, pour maintenir ou pour consolider son pouvoir. La tâche n'était pas facile. Les Omayyades en Syrie, Moṣʿab dans l'Irâq et Ibn az-Zobair dans le Ḥidjâz, les Nadjdites, maîtres de la moitié de l'Arabie, les Azraqites dans le Fâris et dans le Karmân, les Schiites répandus un

1. Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, p. 167.

peu partout : ce spectacle était assez triste pour décourager quiconque eût songé à étendre sa domination sur tout l'Empire. En mettant en œuvre l'indomptable énergie d'Al-Ḥadjdjâdj, 'Abd al-Malik réussit cependant à rétablir, à son profit, l'unité politique et religieuse du monde musulman et prépara ainsi le règne incomparable de son fils Al-Walîd Ier, qui fut le plus puissant, le plus riche, le plus heureux des khalifes omayyades.

CHAPITRE III

Les premières armes d'Al-Ḥadjdjâdj.

Nous avons laissé Al-Ḥadjdjâdj instituteur à Aṭ-Ṭâïf. Mais lui aussi, et plus facilement que tout autre, il dut céder au courant irrésistible qui entrainait les tribus arabes hors de leur presqu'île. Il laissa le *qalam* et prit l'épée pour défendre la cause alors bien compromise des Omayyades. Il n'est pas téméraire de croire d'ailleurs que les élèves regrettèrent peu le départ de leur maitre: la férule devait jouer un rôle prépondérant dans son enseignement.

Nous ne savons que peu de chose sur ses premières armes. Suivant une tradition rapportée par l'*Agânî*, il assistait, à la fin de 63 (août 683), à la terrible bataille d'Al-Ḥarra dans la banlieue de Médine. Il y prit la fuite tout d'abord, laissant derrière lui son père Yousof exposé au danger. Plus tard, Al-Ḥadjdjâdj s'excusait de cet acte de lâcheté en disant :

« Oui, j'ai pris la fuite le jour d'Al-Ḥarra;
» Mais ensuite, j'ai réparé ma faute en recommençant l'attaque,
» Car un Schaikh ne fuit qu'une fois[1]. »

En 65 (684), sous le khalifat de Marwân, nous retrouvons Al-Ḥadjdjâdj et son père à la bataille d'Ar-Rabadha. Cette fois, l'armée syrienne dont ils faisaient partie et qui était sous les ordres de Ḥobaisch ibn Daladja, fut taillée en pièces par celle d'Ibn az-Zobair. Ḥobaisch périt. Al-Ḥadjdjâdj et son père prirent encore la fuite, montés sur le même chameau, et Yousof abandonna à l'ennemi l'étendard qu'il portait. Sur ce sujet, un poète a dit :

« Une course rapide et heureuse sauva Yousof le Thaqafite, après qu'il eut laisse tomber l'étendard.

1. *Agânî*, XVI. p. 42.

» Si nous l'eussions atteint, nous aurions mis fin à ses jours; mais contre tout faux pas il y a une sauvegarde[1]. »

D'après Ibn ʿAbd Rabbihi, Yousof aurait péri ce jour-là[2]. Nous préférons le témoignage d'Ibn Qotaiba, témoignage qu'il confirme lui-même en rapportant les deux derniers vers que nous venons de citer. Suivant ce chroniqueur, Yousof, à qui ʿAbd al-Malik confia dans la suite « un gouvernement », mourut, tandis qu'Al-Ḥadjdjâdj était préfet de Médine, et le fils prononça dans la chaire de cette ville l'éloge funèbre de son père[3].

Il semble donc que la carrière militaire d'Al-Ḥadjdjâdj ne s'ouvrit pas sous de très heureux auspices. Ses débuts dans l'administration ne lui causèrent pas non plus un bien grand contentement. Le premier gouvernement qu'on lui confia fut celui de la ville de Tabâla dans le Tihâma. Il se rendit à son poste. Mais, quand il le vit, il le jugea indigne d'un homme de son mérite et, abandonnant Tabâla à sa destinée misérable, sans aucune sorte de scrupule, il s'en alla. D'où le proverbe : « Plus méprisable que ne le parut Tabâla aux yeux d'Al-Ḥadjdjâdj[4]. »

Ce fut vraisemblablement après cette désertion caractéristique, — peut-être avant, — mais, dans tous les cas, pendant les premières années du règne de ʿAbd al-Malik, qu'Al-Ḥadjdjâdj se rendit d'Aṭ-Ṭâïf[5] à Damas chez le célèbre Abou-Zarʿa Rauḥ ibn Zinbâʿ al-Djodhâmi. Ce personnage était le vizir et aussi le confident du khalife, qui ne faisait rien sans le consulter. Al-Ḥadjdjâdj entra dans la *Schorṭa* (compagnie de police) dont Rauḥ était alors le comman-

1. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 201. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 578. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 157.

2. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, II, p. 318.

3. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, *ibid.* La mort de Yousof arriva donc probablement en 71. La date de la mort d'Al-Fâriʿa, mère d'Al-Ḥadjdjâdj, nous est inconnue.

4. Yâqout, *Moʿdjem*, I, p. 816. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 202. Freytag, *Arabum Proverbia*, II, p. 892. Dans ce dernier ouvrage, Al-Maidânî dit que la Tabâla en question est une forteresse du Yémen. Mais Yâqout (*l. c.*) pense avec raison que la « Tabâla d'Al-Ḥadjdjâdj est une ville bien connue du Tihâma, sur le chemin du Yémen ». Cf. Ibn Khallikân, *Wafayât al-aʿyân*, éd. Boulâq, II, p. 429.

5. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 7.

dant[1]. Au rapport d'Ibn Qotaiba, Al-Ḥadjdjâdj fut ensuite nommé capitaine de la *Schorṭa* d'Abân ibn Marwân, frère du khalife et gouverneur de la Palestine[2].

Cependant 'Abd al-Malik, inquiet de la puissance d'Ibn az-Zobair, avait quitté Damas dès l'année 70 (689) pour aller attaquer Moṣ'ab, gouverneur de l'Irâq. En partant, 'Abd al-Malik laissait dans sa capitale, en qualité de lieutenant, 'Amr ibn Sa'id qui bientôt se révolta et s'attribua la souveraineté. Le khalife, revenu sur ses pas, massacra le rebelle dont il mit en prison le fils et les partisans[3].

Quand la révolte fut entièrement apaisée et que 'Abd al-Malik eut été proclamé définitivement khalife légitime, il reprit cette expédition de l'Irâq si inopinément interrompue. Un nouvel obstacle aussi redoutable que le premier se dressa devant lui, l'indiscipline de ses troupes. Les soldats désertaient ou bien refusaient de se mettre en marche et de faire halte en même temps que le khalife. Très inquiet pour l'issue d'une campagne entreprise dans ces conditions, celui-ci fit part de ses craintes à son vizir fidèle, Rauḥ ibn Zinbâ'. Rauḥ vanta à son maître l'énergie et le savoir-faire d'Al-Ḥadjdjâdj, qui sur-le-champ reçut la mission de rétablir la discipline dans l'armée. Pour faire sortir de leurs tentes les soldats paresseux quand l'heure de la marche était arrivée, le nouvel émir imagina un expédient sauvage, mais infaillible : quand il passait devant la tente d'un retardataire, il la livrait aux flammes[4].

1. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 357 (Boulâq, I, p. 173). Rauḥ fut le second mari de Ḥomaida, fille d'An-No'mân ibn Baschîr, laquelle épousa plus tard Al-Ḥadjdjâdj (Cf. *Agâni*, VIII, p. 138 et 140). Rauḥ mourut en 73 de l'hégire (692 ou 693 de J.-C.). Suivant Ibn Schâkir (*'Oyoun*, fol. 12 v°), il mourut en 84 (703).

2. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 180 et 202.

3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 785 s. En l'an 70 (689), 'Abd al-Malik, menacé par les armées de Justinien, avait dû conclure avec lui un traité de paix, par lequel il s'engageait à payer chaque jour à l'empereur de Byzance un tribut de mille dinârs (Bar Hebræus, *Histoire abrégée des Dynasties*, p. 193).

4. *Kitâb al-imâma was-siyâsa*, fol. 66 et 67. Il y est dit (fol. 66), qu'Al-Ḥadjdjâdj était alors dans la *Schorṭa* d'Abân ibn Marwân. Ce n'est pas impossible. Mais nous nous défions de cet ouvrage. Attribué à tort, par quelques-uns, à Ibn Qotaiba, il est un tissu de fables et de légendes et n'a qu'une assez mince valeur historique. Cf. Ibn Khallikân, *Biographical dictionary*, I, p. 327 (Boulâq, I, p. 173).

L'anecdote suivante, qui rapporte un exploit de ce genre, mérite d'être racontée en entier. Lorsque le khalife demanda conseil à son vizir, celui-ci lui répondit : « Si le Prince des croyants voulait donner le commandement des troupes à un homme appelé Al-Ḥadjdjâdj qui fait partie de ma *Schorṭa*, cet homme saurait bien les obliger à marcher quand le Prince des croyants marcherait et à camper quand il camperait. » — « Eh bien! dit le khalife, je lui donne le commandement de l'armée. » Seuls, « les Auxiliaires de Rauḥ ibn Zinbâʿ[1] » furent dispensés de l'obligation de marcher et de faire halte en conformité avec les mouvements du khalife. Or, un jour, quand il eut fait partir le reste de l'armée, Al-Ḥadjdjâdj les surprit en train de prendre tranquillement leur repas. « Qu'est-ce qui vous a empêchés, leur demanda-t-il, de partir avec le Prince des croyants? » — « Fais halte, lui dirent-ils, fils de la guenipe[2] et mange avec nous. » — « A Dieu ne plaise! répondit Al-Ḥadjdjâdj, ces temps-là ne sont plus! » Puis, par son ordre, ils furent battus avec des fouets et promenés en présence de l'armée pour lui servir de leçon. Par son ordre également, les tentes de Rauḥ furent livrées aux flammes. Outré de tant d'audace le vizir se présenta devant le khalife et lui dit en pleurant : « Prince des croyants, ce Ḥadjdjâdj qui était dans ma *Schorṭa* a frappé mes serviteurs et a brûlé mes tentes! » — « Qu'on me l'amène! » s'écria ʿAbd al-Malik. Et lorsque Al-Ḥadjdjâdj parut en sa présence : « Qu'est-ce qui t'a poussé, lui demanda le khalife, à faire ce que tu as fait? » — « Ce n'est pas moi qui l'ai fait! » — « Et qui donc l'a fait? » — « Toi-même, répondit Al-Ḥadjdjâdj; ma main est ta main, mon fouet est ton fouet. Et qu'est-ce qui empêche le Prince des croyants d'offrir à Rauḥ, à la place d'une tente, deux tentes, et à la place d'un serviteur, deux serviteurs, plutôt que de m'entraver dans l'accomplissement de la charge qu'il m'a confiée? » Le khalife, à ces mots, indemnisa Rauḥ de ses pertes, et traita, à dater de ce jour, Al-Ḥadjdjâdj avec une

1. C'est ainsi que nous traduisons les deux mots d'Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 174): اعوان روح.

2. يا ابن اللخناء. Cette expression employée fréquemment par les Arabes, indique tantôt la colère, et tantôt, comme ici, la familiarité.

faveur qui ne cessa de croître. Ce fut, ajoute le narrateur, la première preuve connue que ce général donna de ses talents militaires[1].

En présence d'une résolution aussi ferme, les soldats étaient bien obligés de lever le camp et de se mettre en marche au premier signal. ʿAbd al-Malik s'avança, ayant sous ses ordres les armées d'Égypte, de Mésopotamie et de Syrie et envahit les vallées du Tigre et de l'Euphrate.

Masʿoudî rapporte que l'avant-garde ou, suivant d'autres, l'arrière-garde de son armée était commandée par Al-Ḥadjdjâdj[2]. Mais il est certain que l'avant-garde était sous les ordres de Moḥammad ibn Marwân, frère du khalife. Sur ce point, les auteurs sont d'accord; Masʿoudî lui-même finit par se ranger à leur opinion[3]. ʿAbd Allâh ibn Yazîd ibn Moʿâwiya commandait l'aile droite et son frère, Khâlid ibn Yazîd, l'aile gauche[4]. Il faut donc, avec les auteurs auxquels Masʿoudî fait allusion sans les nommer, placer Al-Ḥadjdjâdj à l'arrière-garde. Là, sous le haut commandement de ʿAbd al-Malik, notre héros dirigea sans doute les opérations militaires et continua de remplir, auprès des soldats, les fonctions de chef de la police, dans lesquelles, nous l'avons vu, il excellait[5]. Du reste, les chroniqueurs ne signalent guère sa présence au cours des hostilités; nous savons seulement qu'il mérita l'admiration de ʿAbd al-Malik par ses courageux exploits, comme il avait gagné son estime par sa rare fermeté[6].

Ce fut dans la plaine de Maskin, sur les bords du Dodjail, et près du couvent du Catholicos, que les deux armées se rencontrèrent[7]. Ainsi que nous l'avons vu, les troupes de Koufa, aux heures décisives, avaient abandonné successi-

1. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 357-358 (Boulâq, I, p. 173-174).

2. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 242. Cf. Quatremère, *Mémoire historique* dans *Nouveau Journal asiatique*, X, p. 76 s.

3. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 115. *Anonyme arabische Chronik*, p. 2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 804. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 241.

4. Ṭabarî, *ibid*.

5. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 242. Bar Hebræus, *Histoire abrégée des Dynasties*, p. 193.

6. Bar Hebræus, *ibid*.

7. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 805. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 242. Cf. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 529.

vement Alî, Al-Ḥosain et Al-Mokhtâr : cette fois, elles trahirent Moṣ'ab[1].

'Abd al-Malik avait adressé des lettres secrètes, renfermant promesses et menaces, aux principaux officiers de l'armée du gouverneur, pour les attirer dans son parti. Un seul d'entre eux, Ibrâhim ibn Mâlik ibn al-Aschtar an-Nakha'î, ayant reçu une lettre semblable, eut assez de loyauté pour révéler à Moṣ'ab les intrigues du khalife syrien. Il supplia son chef d'ordonner une enquête et de mettre à mort ou de jeter dans les fers les officiers qui garderaient le secret. Moṣ'ab rejeta ce conseil. Ibrâhîm alors, plaça son seul espoir dans son propre courage : il conduisit l'avant-garde de Moṣ'ab, formée de cavalerie, contre l'avant-garde de 'Abd al-Malik, composée aussi de cavaliers et commandée par Moḥammad ibn Marwân. Il lutta avec avantage jusqu'à la nuit et la victoire se décidait en sa faveur, lorsqu'un de ses officiers, 'Attâb ibn Warqâ, gagné par les promesses de 'Abd al-Malik, se rendit à l'aile droite qui, sur son ordre, se replia. A partir de ce moment, Ibrâhîm fut accablé par le nombre : renversé de son cheval, il tomba, après une lutte héroïque, sous les coups des assaillants[2].

Le lendemain, la bataille recommença. Moṣ'ab, abandonné par les Arabes de Moḍar aussi bien que par ceux du Yémen, ne garda plus autour de lui que sept hommes. Le khalife, voyant son adversaire, abandonné de tous, faire face quand même à la multitude de ses ennemis, ne put se défendre d'un mouvement d'admiration et de pitié. Il lui fit proposer l'*amân*. Moṣ'ab le refusa et, avec son jeune fils appelé 'Îsâ, qui n'avait pas voulu abandonner son père à l'heure suprême, il tomba bientôt après sur le champ de bataille, à l'âge de 36 ans[3] (13 de djomâdâ Ier 72 = 12 octobre

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 804.
2. *Ibid.*, II, p. 805 s. Cf. *Anonyme arabische Chronik*, p. 1; Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 242 s.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 807. Cf. *Anonyme arabische Chronik*, p. 2 s. et 17; Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 246 s.; Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 408 s.; Quatremère, *Mémoire historique* dans *Nouveau Journal asiatique*, X, p. 76 s. Les poètes arabes se sont emparés de la mémoire de Moṣ'ab, les uns pour la glorifier, les autres pour la maudire, suivant leurs opinions politiques (Cf. *Anonyme Chronik*, p. 8 s.; Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 812; Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 251). Ce dernier dit (*ibid.*) : « Moṣ'ab était

691)[1]. Sa tête, séparée du tronc, fut apportée à ʿAbd al-Malik qui, s'étant prosterné pour remercier Allâh, quitta le couvent du Catholicos où il était descendu et vint camper aux portes de Koufa dans un endroit appelé An-Nokhaila. Il y resta 40 jours et y reçut le serment de fidélité des habitants. Puis, quand il leur eut prodigué les faveurs et les menaces, il entra à Koufa et descendit dans le palais du

doué d'une grande beauté ; son extérieur était si majestueux et sa personne si accomplie que le poète Ibn ar-Roqayyât a pu dire de lui :

« Moṣʿab est un flambeau allumé par Allâh ; l'éclat de son visage dissipe les ténèbres. »

Ce poète, né vers l'an 10 de l'hégire (631 de J.-C.), s'appelait ʿAbd Allâh ibn Qais ar-Roqayyât. Ce dernier nom lui fut donné à cause de son amour pour trois femmes appelées Roqayya (Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 47).

1. Weil (*Geschichte der Chalifen*; I, p. 407) et, après lui, Muir (*The Caliphate, its Rise, Decline and Fall, from original sources*, p. 338) placent la mort de Moṣʿab le 13 de djomâdâ second de l'année 71 (22 novembre 690). Weil étaye son opinion sur ce que ʿOmar (dans Ṭabarî, II, p. 813) et Masʿoudî (V, p. 249) fixent la mort de ce général au *mardi 13* de djomâdâ 1er ou 2e de l'année 72. Il dit, après avoir fait remarquer que Wâqidî, Ṭabarî et Abou 'l-Maḥâṣin ibn Tagrîbardî placent l'événement en question en l'an 71 : « Comparons maintenant ces différentes données ensemble et remarquons que sur le jour de la semaine et du mois il y a accord ; ainsi, il ne reste sur la date donnée dans le texte aucun doute ; car, dans le mois de dj. 2e de l'année 71, le 13 était un mardi, mais le 13 de dj. 1er (23 octobre) était un dimanche. En l'année 72, le 13 de dj. 1er (12 octobre 691) était un jeudi, et le 12 de dj. 2e (11 novembre) était un samedi. Abou'l-Fidâ place également la mort de Moṣʿab, sans cependant désigner le jour, dans le mois de dj. 2e de l'année 71. » Cette argumentation paraît sans réplique au premier abord, cependant la conclusion en est tirée de prémisses faibles. En effet, « l'accord » n'est pas grand parmi les chroniqueurs : deux seulement indiquent le mardi 13 de dj., et encore placent-ils ce jour en l'année 72. Aussi ne pouvons-nous partager l'opinion de Weil. La majorité des auteurs et des plus considérables, placent la mort de Moṣʿab en cette année 72. Citons *Anonyme Chronik*, p. 8, 26 et 38 ; Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 249 ; Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 529 ; Adh-Dhahabî d'après Weil, *ibid.*; dans Ṭabarî, Al-Ḥasan et ʿOmar, II, p. 813. Plus bas, II, p. 831, Ṭabarî, visiblement embarrassé, indique encore la date 72. Du reste, au témoignage de ce dernier (et cette remarque nous paraît concluante), ʿAbd al-Malik était à Koufa, sur le point de partir pour Damas, lorsqu'il envoya Al-Ḥadjdjâdj contre la Mecque. Or, Al-Ḥadjdjâdj partit certainement au milieu de l'année 72 (probablement en djomâdâ 2e) et arriva à Aṭ-Ṭâïf en schaʿbân de la même année. Mais il est impossible, d'après les récits des chroniqueurs, de prolonger le séjour de ʿAbd al-Malik dans l'ʿIrâq, après sa victoire, au delà de 50 ou 60 jours.

Gouvernement, où la tête de Moṣ'ab était exposée[1]. Alors, d'après une tradition, un homme se présenta devant le khalife et lui dit : « Prince des croyants, j'entrai dans ce palais quand on y apporta la tête d'Al-Ḥosain devant 'Obaïd Allâh ibn Ziyâd. Plus tard, j'y trouvai la tête de 'Obaid Allâh exposée devant Al-Mokhtâr. J'y ai vu ensuite la tête d'Al-Mokhtâr devant Moṣ'ab, et voici aujourd'hui la tête de Moṣ'ab devant toi ! Prince des croyants, qu'Allah te garde ! » A ce récit lugubre, le khalife bondit, saisi d'épouvante, et il ordonna qu'on démolit l'arcade où les têtes avaient été suspendues[2].

Maître désormais de Baṣra et de Koufa, 'Abd al-Malik résolut de détruire entièrement la puissance affaiblie d'Ibn az-Zobair. « J'ai vu, dit un jour Al-Ḥadjdjâdj au khalife qui se disposait à retourner en Syrie, j'ai vu pendant mon sommeil que je m'emparais de la personne d'Ibn az-Zobair et que je lui arrachais la peau. Envoie-moi contre lui et donne-moi le commandement de l'expédition[3]. » 'Abd al-Malik, comme nous allons le voir, accueillit cette demande. Puis, quand il eut préposé au gouvernement de Koufa son propre frère, Bischr ibn Marwân, et au gouvernement de Baṣra Khâlid ibn 'Abd Allâh, le khalife regagna Damas, sa capitale, avec le reste de son armée[4].

Moṣ'ab fut donc défait et tué en djomâdâ 1[er] ou 2[e] de l'année 72 et plus probablement en djomâdâ 1[er]. La guerre de la Mecque ne fut que la continuation naturelle et immédiate de celle de l'Irâq. C'est ce que Weil n'a pas remarqué, mais les auteurs le disent assez clairement (Cf. *Anonyme Chronik*, p. 18, 29 et 3 ; Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 829, 830, etc.). Remarquons enfin que 'Abd-Allâh ibn az-Zobair, frère de Moṣ'ab, mourut également un mardi du milieu de djomâdâ : cette coïncidence des *mardis* ne serait-elle pas le résultat d'une confusion ? (Cf. *Anonyme Chronik*, p. 57 ; Ṭabarî, II, p 844 et 849 ; Mas'oudî, V, p. 265). Nous regardons comme certaine la date de 72 (691).

1. *Anonyme Chronik*, p. 18 et 27. Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 814 ; Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p 252 s.

2. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 252.

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 829. Cf. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 326 ; Bar Hebræus, *Hist. abr. des Dyn.*, p. 173 ; R. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, I, p. 170 171.

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 816 et 818. Cf. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 253-254.

CHAPITRE IV

Siège et prise de la Mecque par Al-Ḥadjdjâdj. Mort d'Ibn az-Zobair.

Tandis que 'Abd Allâh ibn az-Zobair régnait à la Mecque, le khalife syrien restait privé de la direction du pèlerinage qui, alors comme aujourd'hui, était la manifestation religieuse par excellence de l'Islâm. Fixés à Médine, les quatre premiers successeurs de Mahomet s'étaient toujours réservé le droit et l'honneur de la présider en personne, ou, tout au moins, d'y envoyer à leur place un grand personnage que chaque fois ils désignaient eux-mêmes[1]. Sous le règne d'Ibn az-Zobair, chacun des partis qui divisaient l'Islamisme s'efforçant de monopoliser à son profit la direction de ces cérémonies solennelles, direction à laquelle les Musulmans attachaient une importance capitale, il arriva que quatre directeurs du pèlerinage se présentèrent concurremment de la part des quatre partis principaux dont nous avons parlé: Mecquois d'Ibn az-Zobair, Omayyades, Schiites et Khâridjites. Un arrangement fut conclu et chaque chef de secte marcha à la tête de ses partisans. Quatre étendards au lieu d'un seul se déployèrent autour de la Ka'ba comme pour attester le morcellement politique du monde musulman[2].

Cependant les sujets de 'Abd al-Malik, qui faisaient le pèlerinage des Villes saintes, étaient ébranlés dans leur fidélité par les imprécations que le khalife de la Mecque lançait, du haut de la chaire, contre l'usurpateur syrien. D'ailleurs, aux yeux de la foule ignorante, la possession de la Mecque par Ibn az-Zobair n'était-elle pas un titre incontestable à

1. Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 29. Cf. Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 47.

l'autorité légitime? Inquiet de cette situation, 'Abd al-Malik avait résolu l'expédition de la Mecque[1].

Pendant le mois de djomâdâ Ier de l'an 72 (octobre 691), Al-Ḥadjdjâdj, alors âgé de 31 ans, partit de Koufa, à la tête d'une armée de 2.000 hommes environ. C'étaient des troupes syriennes[2]. Il passa par Ar-Rabadha et, laissant à sa droite la route de Médine, il arriva, dans le mois de scha'bân, à Aṭ-Ṭâïf, sans avoir rencontré la moindre résistance[3]. Ainsi, et pour plusieurs motifs que les historiens européens n'ont pas suffisamment exposés, selon nous, ou qu'ils ont même totalement ignorés, il évita de marcher directement sur la Mecque.

Aṭ-Ṭâïf, nous l'avons déjà dit, avait en partage la richesse du sol. Beaucoup d'habitants de la Mecque y possédaient des propriétés qu'ils mettaient en rapport et d'où ils tiraient leur subsistance. Plusieurs riches Qoraischites y avaient aussi des maisons de plaisance où ils allaient, pendant l'été, se soustraire aux chaleurs étouffantes de la Ville sainte, située dans une vallée morne et sans ombrages.

De plus, Aṭ-Ṭâïf, bâtie sur le mont Gazwân et seulement à une journée de marche de la Mecque, était une position très forte qui commandait sa rivale et lui fermait les routes de l'intérieur. Et Al-Ḥadjdjâdj savait qu'un chef d'expédition, surtout lorsqu'il a contre lui des forces supérieures aux siennes, doit choisir, s'il le peut, comme centre de ses opérations, une de ces hauteurs faciles à défendre qui inspirent aux soldats la confiance naturelle que tout homme éprouve dans une position plus élevée que celle de son ennemi.

Dans la ville d'Aṭ-Ṭâïf, du reste, s'étaient écoulées l'enfance et la première jeunesse d'Al-Ḥadjdjâdj, et les Thaqafites seraient peut-être bien aises de le recevoir pour prendre une éclatante revanche sur ces Qoraischites ambitieux et inso-

1. Quatremère, *Mémoire historique sur 'Abdallâh ibn Zobéir* dans *Nouveau Journal asiatique*, IX, p. 34 s. Cf. Noël des Vergers, *Arabie*, p. 307.

2. *Anonyme Chronik*, p. 38. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 830. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 284. — Weil (*Geschichte der Chalifen*, I, p. 416), dit qu'Al-Ḥadjdjâdj « partit de Syrie », et Quatremère (*o. c.*, p. 143) dit, ce qui revient au même, qu'il « partit de Damas ». Mais il est impossible d'aller contre l'autorité de l'*Anonyme Chronik* et de Ṭabarî qui s'accordent à dire qu'Al-Ḥadjdjâdj partit de Koufa. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 340.

3. *Anonyme Chronik*, p. 38. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 830.

lents qui leur avaient ravi la liberté et qui en outre les méprisaient. Cette prévision d'Al-Ḥadjdjâdj se réalisa. Les chroniqueurs ne nous signalent aucun combat autour d'At-Ṭâïf qui se donna sans coup férir[1].

Enfin Al-Ḥadjdjâdj n'avait reçu du khalife que des pouvoirs restreints. C'était bien pour aller faire la guerre à Ibn az-Zobair qu'il était parti de Koufa, mais Ibn az-Zobair demeurait à la Mecque, sur ce « territoire sacré » où il est interdit de se battre et de verser le sang. Aussi ʿAbd al-Malik avait-il ordonné à son général d'essayer d'abord les voies de la douceur et lui avait-il remis des pouvoirs pour accorder à Ibn az-Zobair et à ses partisans, s'ils se soumettaient, une amnistie pleine et entière[2]. Si le rebelle déclinait l'offre, Al-Ḥadjdjâdj devait se contenter de l'assiéger dans sa ville, « jusqu'à ce qu'il mourût de faim ou qu'il se rendit, dépouillé du pouvoir». Mais Al-Ḥadjdjâdj avait défense « d'effrayer les oiseaux » de la sainte Kaʿba, « d'en déchirer les voiles », d'en battre les murailles avec ses machines de guerre[3]. C'est pour cette dernière raison principalement, car une de ses qualités dominantes était l'obéissance servile aux ordres de ses maitres, qu'Al-Ḥadjdjâdj se contenta, tout d'abord, de s'emparer d'At-Ṭâïf.

De cette ville il dirigea vers le mont ʿArafa des détachements de cavalerie. Ces détachements engageaient la lutte avec ceux qu'Ibn az-Zobair envoyait à leur rencontre et, chaque fois, disent les chroniques, les troupes d'Al-Ḥadjdjâdj revenaient victorieuses[4].

Les tentatives par lesquelles le chef des Syriens essaya de ramener le rebelle à la soumission demeurèrent sans résultat. Al-Ḥadjdjâdj était incapable de contenir longtemps son impatience[5]. Il écrivit à ʿAbd al-Malik une lettre pressante, dans laquelle il lui demandait deux choses : premièrement, la permission d'envahir le territoire sacré de la Mecque; deuxièmement, des renforts en hommes; moyennant quoi, il s'engageait à soumettre sans peine la pre-

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 56 s. Yâqout, *Moʿdjam*, III, p. 495 s. Cf. Ibn Baṭouṭa, *Voyages*, I, p. 305 et 359.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 831. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 284; Quatremère, *o. c.*, p. 113; Muir, *The Caliphate*, p. 340.
3. *Anonyme Chronik*, p. 38.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 830. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 38.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 831.

mière des Villes saintes et à détruire entièrement la puissance déjà affaiblie d'Ibn az-Zobair. Le khalife qui avait crié au scandale lorsque, huit ans auparavant, son cousin Yazîd avait fait incendier la Ka'ba, accorda cette fois à son général la permission d'attaquer la Mecque et le temple. Il ordonna aussi à Țâriq ibn 'Amr qui était préposé à la garde de la frontière syrienne, entre Wâdî 'l-Qorâ et Aila, de partir à la tête d'une armée de 5.000 hommes pour aller rejoindre Al-Ḥadjdjâdj. Satisfait de voir ses demandes accueillies favorablement, celui-ci dit alors à ses hommes : « Faites vos préparatifs pour le pèlerinage! »

Aussitôt, sa petite avant-garde, que suivait de près le reste de l'armée, se mit en mouvement et descendit des hauteurs qui dominent la Mecque à l'est.

Al-Ḥadjdjâdj établit son nouveau camp sur la montagne d'Abou-Qobais qui est située au sud-est de la Mecque. De là le voyageur découvre, à ses pieds et à une faible distance, la Ville sainte dans toute son étendue et « la Ka'ba vénérée.[1] » Ce fut le premier jour de dhou' l-qa'da de l'an 72 (25 mars 692), un mois avant le pèlerinage, qu'Al-Ḥadjdjâdj, pour empêcher Ibn az-Zobair de faire servir à ses fins les pèlerins qui arriveraient au mois de dhou'l-ḥidjdja, vint attaquer son rival « sur le territoire sacré et pendant un mois sacré ». Des mangonneaux furent placés sur le mont Abou-Qobais et le siège commença. Le séjour d'Al-Ḥadjdjâdj à Aț-Țâif avait duré un peu plus de trois mois[2].

Le khalife de la Mecque avait bien envoyé un émissaire dans l'Irâq pour ramener cette contrée à l'obéissance et pour y lever des troupes. Mais, de même que le Khorâsân épuisé par ses luttes intestines n'avait pas secondé les courageux efforts de Mos'ab, l'Irâq, fatigué de la guerre, resta sourd à l'appel d'Ibn az-Zobair. Son envoyé fut pris et mis à mort par Bischr ibn Marwân, gouverneur de cette province[3].

La fortune, au contraire, secondait les Syriens. En dhou 'l-qa'da de la même année (72), Țâriq atteignit Médine avec

1. Cf. Ibn Bațouța, *Voyages*, I, p. 335 et 336.
2. *Anonyme Chronik*, p. 39, 42 et 57. Țabarî, *Annales*, II, p. 830 et 831. Cf. Ibn aț-Țiķțaķâ, *Al-Fakhrî*, p. 167; Quatremère, *Mémoire historique*, dans *Nouveau Journal asiatique*, X, p. 143, et Muir, *The Caliphate*, p. 341.
3. *Anonyme Chronik*, p. 71-72.

son armée et obligea le faible gouverneur d'Ibn az-Zobair à prendre la fuite. Maître de la « Ville du Prophète », l'auxiliaire d'Al-Ḥadjdjâdj y laissa, en qualité de préfet, un certain Tha'laba et continua sa route vers la Mecque. On rapporte que ce Tha'laba, homme vindicatif, cruel et impie (comme il convenait à un digne représentant des Omayyades), châtiait les Médinois avec une rigueur extrême pour les plus petits comme pour les plus grands délits, et qu'il prenait plaisir à les irriter « en suçant des os et en mangeant des dattes » dans cette même chaire d'où Mahomet avait si souvent prêché les instructions de l'ange Gabriel[1].

Le premier de dhou 'l-ḥidjdja 72 (24 avril 692), Țâriq, avec ses renforts, rejoignit Al-Ḥadjdjâdj devant la Mecque. C'était l'époque du pèlerinage annuel. Pour sauver les apparences, Al-Ḥadjdjâdj conduisit son armée à Minâ et à 'Arafa; mais lui et ses soldats, bravant le sacrilège, étaient munis de leurs armes. « Je le vis sur les collines de 'Arafa, rapporte un témoin oculaire: il était monté sur son cheval et il portait le casque ainsi que la cotte de mailles. » Al-Ḥadjdjâdj voulait aussi faire les tournées rituelles autour de la Ka'ba et la course entre Aṣ-Ṣafâ et Al-Marwa[2]. Empêché d'accomplir ces cérémonies par Ibn az-Zobair, à qui il avait lui-même refusé la permission d'aller à 'Arafa, Al-Ḥadjdjâdj se vengea en lançant, avec les mangonneaux qu'il avait disposés sur les hauteurs environnantes[3], une grêle de pierres sur l'édifice sacré et sur les pieux pèlerins accourus pour les fêtes de toutes les provinces du monde musulman. Furieux de ne pouvoir vénérer la Ka'ba, Al-Ḥadjdjâdj trouvait tout simple de la détruire[4].

1. *Anonyme Chronik*, p. 42. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 285. Ibn 'Abd Rabbihi attribue une conduite semblable à cet autre gouverneur omayyade de Médine, Ḥobaisch ibn Daladja, qui fut défait à Ar-Rabadha en 65 (*'Iqd*, II, p. 318). Cf. *Coran*, LIII, 4 et 5. Voyez ci-dessus, p. 22.

2. On sait qu'une des prescriptions du pèlerinage de la Mecque est de faire une course entre Aṣ-Ṣafâ « le Rocher » et Al-Marwa, une des collines de la Mecque (Cf. Yâqout, *Mo'djam*, III, p. 397-398 et IV, p. 513).

3. Les deux principaux sommets, peu élevés d'ailleurs, qui dominent la Mecque sont les deux Akhschab (al-Akhschabâni): Abou-Qobais au sud-est et Qo'aiqi'ân à l'ouest (Ibn Baṭouṭa, *Voyages*, I, p. 303 et 305).

4. *Anonyme Chronik*, p. 43. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 830-831. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 324. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 285.

Cependant 'Abd Allâh, fils du khalife Omar, qui se trouvait alors à la Mecque, conjura le chef des assiégeants de ne plus lancer de pierres sur la foule des pèlerins qui désiraient accomplir les prescriptions de la loi et tout particulièrement, faire le tour de la maison sainte. Al-Ḥadjdjâdj ne resta pas insensible, paraît-il, aux remontrances d'un prince dont l'ascendant était grand : il fit suspendre le jeu des machines de guerre. Profitant de cette armistice, Ibn az-Zobair fit les tournées prescrites autour de la Ka'ba et égorgea quelques victimes à Al-Marwa « le jour de l'immolation » (10 de dhou 'l-ḥidjdja). Puis, quand les cérémonies religieuses eurent été ainsi accomplies par moitié de part et d'autre, le héraut d'Al-Ḥadjdjâdj sortit du camp, s'avança vers les pèlerins et les somma de retourner dans leurs pays, parce que les mangonneaux allaient recommencer tout de suite « à lancer des pierres sur l'hérétique, sur Ibn az-Zobair[1] ».

Des pèlerins nombreux, surtout parmi les Égyptiens et les Abyssins, avaient offert leurs services à Ibn az-Zobair : celui-ci les éloigna par ses injustes préventions et par ses défiances mesquines. Vainement ses partisans lui rappelaient que le Prophète lui-même, pour établir son autorité, avait fait appel aux impies et aux Juifs : le khalife de la Mecque, peut-être par avarice, resta sourd aux prières de ses amis et congédia tous les étrangers qui voulaient combattre à ses côtés pour la défense de sa cause[2].

Le siège se poursuivit pendant les premiers mois de l'année 73. Les Mecquois, étroitement bloqués, connurent toutes les horreurs de la faim. Ils égorgèrent leurs montures pour se nourrir de leur chair. Telle était la rareté des vivres qu'une poule se vendait dix dirhems, un boisseau de maïs vingt dirhems. Un jour, le mangonneau lança un chien et les assiégés s'en régalèrent. Cependant les maisons d'Ibn az-Zobair étaient remplies de froment, d'orge, de maïs et de dattes.

Al-Ḥadjdjâdj attendait que ces provisions fussent épuisées, mais son adversaire les distribuait avec une parcimonie raisonnée, et n'en utilisait juste que ce qu'il fallait pour

1. *Anonyme Chronik*, p, 43-44. Ṭabarî, *l. c.* Cf. Quatremère, *o. c.*, p. 145; Muir, *The Caliphate*, p. 341.
2. *Anonyme Chronik*, p. 44-45.

ne pas mourir de faim. Il espérait que ses compagnons garderaient du courage tant que les magasins de vivres ne seraient pas vides[1].

A la famine s'ajoutaient les périls d'une sorte de bombardement qui augmentait tous les jours en intensité. Un témoin oculaire nous dit que les pierres lancées par les catapultes « étaient aussi grandes que des tuniques de femme ». La sainte Ka'ba et la ville étaient menacées d'une destruction totale[2].

Au contraire, les troupes syriennes, postées sur les collines des alentours, vivaient non seulement dans la sécurité, mais encore dans l'abondance. Des caravanes de chameaux arrivaient de Damas sans interruption et apportaient aux assiégeants des biscuits et de la farine[3].

Al-Ḥadjdjâdj regardait déjà sa victoire comme assurée, lorsqu'un événement, qui n'était pas de première importance, faillit décourager ses soldats superstitieux. Un jour, tandis que les machines de guerre poursuivaient leur œuvre destructrice, un orage terrible éclata sur le camp syrien; d'effrayants éclairs sillonnaient les nuages amoncelés, et les coups de tonnerre retentissaient avec un tel fracas qu'on n'entendait plus le bruit des pierres qui tombaient dans la ville, lancées par les catapultes. Dans ce phénomène naturel les Syriens crurent voir une preuve que le ciel condamnait leur entreprise sacrilège et, saisis de frayeur, ils suspendirent leurs travaux.

Al-Ḥadjdjâdj, témoin de ces fâcheuses dispositions, s'approcha d'une machine de siège, releva ses vêtements, les enfonça dans sa ceinture, prit lui-même une grosse pierre et, la plaçant sur le mangonneau : « Lancez-la ! » dit-il, et il les aida à la lancer. Cet exemple releva les courages défaillants. Mais, le lendemain matin, au rapport de Ṭabari, l'orage recommença et deux coups de tonnerre successifs tuèrent douze hommes de l'armée d'Al-Ḥadjdjâdj. Cette fois, les Syriens furent entièrement déconcertés et découragés par ce qu'ils regardaient comme un signe évident de la vengeance

1. *Anonyme Chronik*, p. 46-47. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 286. Quatremère, *Mémoire historique* dans *Nouveau Journal asiatique*, X, p. 147.

2. *Anonyme Chronik*, p. 46.

3. *Ibid.*, p. 43. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 831.

divine : « N'interprétez pas cela défavorablement, s'écria leur général. Je suis natif du Tihâma et je sais que de pareils orages n'y sont point rares. Ceci nous annonce que la prise de la ville est imminente. Réjouissez-vous : le même accident frappera nos ennemis ! » En effet, le jour suivant, un nouvel orage se déchaîna et la foudre impartiale tua, dans la Mecque, plusieurs compagnons d'Ibn az-Zobair. « Vous voyez, dit alors Al-Ḥadjdjâdj à ses soldats, que le ciel n'épargne pas plus vos ennemis que vous. La différence qu'il y a entre vous et eux, c'est que vous obéissez à Allâh tandis qu'ils lui désobéissent[1]. »

L'habileté qu'Al-Ḥadjdjâdj déploya pour tirer de ces accidents un heureux présage rassura ses hommes, et la lutte continua, plus vive et plus acharnée. Tout en lançant ses lourds projectiles, la soldatesque syrienne lançait aussi des épigrammes menaçantes qui parvenaient aux oreilles de l'ennemi, réfugié dans l'enceinte sacrée :

« O Ibn az-Zobair, depuis longtemps tu désobéis,
» Depuis longtemps tu nous fatigues,
» Mais tu seras bien marri de ce qui t'arrive[2] ! »

Assiégés depuis six longs mois, les habitants de la Mecque étaient réduits à la dernière extrémité. Une foule d'entre eux, poussés par la faim, abandonnèrent le parti d'Ibn az-Zobair, pour passer dans le camp d'Al-Ḥadjdjâdj, qui avait promis l'*amân* à ceux qui feraient leur soumission. Le nombre des déserteurs atteignit bientôt le chiffre de 10.000 environ : parmi eux, on remarquait deux fils du khalife mecquois, Ḥamza et Khobaib[3]. Un troisième, appelé Az-Zobair, ayant refusé d'abandonner son père infortuné, continua de combattre avec courage et trouva, à ses côtés, une mort glorieuse[4].

En présence de ces nombreuses défections, nous voyons Ibn az-Zobair hésitant, et il n'est pas douteux qu'il ait alors incliné à accepter l'amnistie qui lui était encore offerte par Al-Ḥadjdjâdj, au nom de 'Abd al-Malik[5]. Il entra chez sa

1. *Anonyme Chronik*, p. 47 s. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 844-845.
2. *Anonyme Chronik*, p. 48.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 845. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 286.
4. *Anonyme Chronik*, p. 73.
5. *Ibid.*, p. 71 et 73. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 262. Ibn aṭ-

mère Asmâ pour lui faire part de ses angoisses, lui exposer sa situation désespérée et lui demander conseil[1]. Asmâ, quoique centenaire et aveugle, avait gardé toute la lucidité de son esprit, toute l'énergie de sa volonté[2]. Avec le courage surhumain et l'affectueuse tendresse des anciennes matrones du désert, elle raffermit l'âme chancelante de son fils :

« O ma mère ! lui dit Ibn Az-Zobair en entrant, mon peuple m'a abandonné, mes enfants eux-mêmes et ma famille m'ont délaissé. Il ne reste plus autour de moi qu'un très petit nombre de guerriers incapables de repousser une attaque pendant plus d'une heure. Or, mes ennemis me promettent tous les avantages temporels que je puis désirer. Quel est ton avis ? — Par Allâh ! ô mon fils chéri, répondit la centenaire, tu connais mieux que moi ce qui te concerne. Si tu es convaincu que la justice est de ton côté et qu'elle seule a dirigé ton ambition, soutiens tes droits, pour lesquels tes partisans ont versé leur sang, et ne livre point aux serviteurs des Banou Omayya ta tête dont ils se feraient un jouet. Si, au contraire, tu ne désires que la fortune de ce monde, tu es un bien mauvais serviteur d'Allâh ! Car tu es l'auteur de ta mort et de celle des hommes qui ont péri pour la défense de ta cause. Que si tu me dis : Mes droits étaient fondés sur la justice, mais, en voyant la lâcheté de mes compagnons, je suis tombé dans le découragement je te répondrai que ce n'est pas ainsi que se comportent les hommes de cœur, ni les serviteurs de la religion ! D'ailleurs combien de temps espères-tu vivre dans ce monde ? Mieux vaut la mort ! — C'est aussi mon avis, répondit Ibn az-Zobair, en s'approchant de sa mère pour la baiser au front, et ce sont là également les droits que j'ai soutenus jusqu'à ce jour. Je n'ai jamais mis ma confiance en ce monde, jamais je n'ai désiré y prolonger ma vie. Le zèle pour la cause d'Allâh et le désir d'empêcher la profanation de son sanc-

Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, p. 168. Un des frères d'Ibn az-Zobair, appelé ʿOrwa, qui avait fait sa soumission au khalife, lui offrait l'*amân* de la part de ce prince. Jusqu'à son dernier jour, Ibn az-Zobair déclina l'offre en disant « qu'il préferait la mort d'Al-Ḥosain à celle d'Al-Ḥasanʿ ».

1. Il faut lire dans le *Mémoire historique* de Quatremère (*l. c.*, p. 148 s.) le récit détaillé de cette entrevue touchante.

2. Masʿoudî, les *Prairies d'or*, V, p. 261; *Le Livre de l'Avertissement*, p. 486. Cf. Ibn al-Athîr, *Osd al-gâba*, V, p. 392-393.

tuaire, voilà les mobiles qui m'ont poussé à la révolte. Je voulais connaître tes sentiments, ta manière de voir confirme la mienne[1]. » Et il retourna au combat.

La veille de l'assaut final, Al-Ḥadjdjâdj harangua ses troupes pour les exciter à la lutte : « Voici, leur dit-il, la victoire qui vient à vous ! Vous voyez maintenant le nombre restreint et méprisable des soldats qui restent auprès de l'hérétique Ibn az-Zobair ! Vous voyez l'état d'épuisement et de misère auquel ils sont réduits ! » Et, en même temps, il donnait aux Syriens l'ordre de remplir « l'espace compris entre Al-Ḥadjoun et les portes » de l'enceinte sacrée[2]. C'est là qu'ils passèrent la nuit. Le lendemain, qui était un mardi, il cria à ses hommes dès le matin : « Occupez les portes, afin qu'Ibn az-Zobair ne puisse s'évader. » Celui-ci ayant entendu ces paroles : « Le fils de la mère ignoble, dit-il, a de moi l'opinion qu'il garde de son père et de lui-même, lorsque tous deux prirent la fuite devant Al-Ḥonaif ibn as-Sidjf[3]. » Cependant les détachements syriens, commandés chacun par un *qâïd*, se conformèrent aux ordres du général en chef : « Les soldats d'Émèse occupèrent la porte qui fait face à celle de la Ka'ba, ceux de Damas la porte des Banou Schaiba, ceux du Jourdain la porte d'Aṣ-Ṣafâ, ceux de la Palestine la porte des Banou Djomaḥ, ceux de Qinnasrîn la porte des Banou Sahm, tandis qu'Al-Ḥadjdjâdj et Târiq étaient postés près du lit du torrent, non loin d'Al-Marwa[4]. » Les issues de la mosquée, c'est-à-dire du vaste parallélogramme au centre duquel s'élève la Ka'ba, étaient donc fermées : le vieux « renard » était pris.

Après qu'il eut présidé la prière du matin, pour la dernière fois et lu d'un bout à l'autre, mot par mot, la sourate

1. Traduit de Ṭabarî, *Annales*, II, p. 846. Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 261.

2. *Anonyme Chronik*, p. 50.

3. *Ibid.*, p. 53. Al-Ḥonaif ibn as-Sidjf est le nom d'un général d'Ibn az-Zobair qui avait amené à Ar-Rabadha des renforts de Baṣra et contribué à la défaite des Syriens (Ṭabarî, *Annales*, II, p. 579). V. ci-dessus, p. 22.

4. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 849. Cet auteur ne nomme que cinq portes : plus tard, Ibn Baṭouṭa en comptait dix-neuf (Ibn Baṭouṭa, *Voyages*, I, p. 321 s.). Pour se rendre compte des positions occupées par les troupes syriennes et par leurs deux généraux, on consultera utilement la carte de Snouck-Hurgronje, *Mekka*, à la fin du tome I.

intitulée : *Noun*[1], Ibn az-Zobair retroussa ses vêtements et courut à l'ennemi, en récitant ce vers du mètre *radjaz* :

« Quand je connais mon dernier jour, je m'arme de constance : seul, l'homme bien né connaît son premier et son dernier jour ! [2] »

« Où est le fils de la femme aux deux ceintures demandaient les Syriens railleurs, en se jetant sur sa petite troupe[3] ? » Et ce disant, ils envahissaient, de tous les côtés à la fois, les portes de l'enceinte sacrée. Débordé par le nombre des assaillants, Ibn az-Zobair chargeait, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre : « c'était un lion dans son repaire, contre lequel les hommes n'osaient avancer. » Il frappait sur l'ennemi qui se pressait en foule autour de lui et le mettait en déroute[4]. Voyant la terreur que causaient ses terribles coups d'épée, il dit à son compagnon fidèle, ʿAbd Allâh ibn Ṣafwân : « J'égalerais mon rival, s'il était seul ! — Par Allâh, répondit le guerrier, tu égalerais tes adversaires, s'ils n'étaient que mille[5] ! »

Ces combats se livraient autour de la Kaʿba, mais, après chacune de ces charges désespérées, le fils d'Asmâ revenait vers la maison sainte et priait quelques instants dans l'intérieur de l'édifice[6]. Son étendard étant tombé entre les mains des Syriens, il se jeta sur eux avec une telle fureur qu'il les repoussa hors de l'enceinte sacrée, et jusqu'à la colline d'Al-Ḥadjoun. Là, il les combattait encore, lorsqu'une

1. Sourate LXVIII. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 850.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 847-848. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 53 et 55.
3. *Anonyme Chronik*, p. 54. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 262. D'après Ibn al-Athîr (*Osd al-gâba*, V, p. 392), Asmâ tenait ce sobriquet de Mahomet lui-même. Lorsque le Prophète s'enfuit de la Mecque à Médine, elle prépara pour lui et ses compagnons des provisions de bouche. Mais, ne trouvant rien pour les attacher, elle partagea en deux sa ceinture, et c'est alors que l'Apôtre d'Allâh la nomma ذات النطاقين. Il n'est pas douteux du reste qu'en la circonstance présente, la soldatesque syrienne n'ait attaché à ces mots le sens bas que l'on peut lire dans les dictionnaires. Masʿoudî y fait assez visiblement allusion dans *Les Prairies d'or*, V, p. 263.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 848 et 849.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 849. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, II, p. 325.
6. *Anonyme Chronik*, p. 53-55. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 264.

brique l'atteignit à la tête et l'étourdit : le sang inonda son visage et sa barbe.

« Ce n'est pas sur nos talons, s'écria-t-il, que coule le sang de nos blessures : c'est sur nos pieds qu'il dégoutte[1]. »

Rentré dans la Ka'ba, couvert de blessures, Ibn az-Zobair ordonna à ses compagnons de jeter les fourreaux de leurs sabres : « Que personne ne demande où est 'Abd Allâh, ajouta-t-il, quiconque me cherche me trouvera au premier rang[2]! ». Au rapport de la *Chronique arabe anonyme*, Al-Ḥadjdjâdj fut obligé de mettre pied à terre et de conduire lui-même contre ce lion furieux ses soldats épouvantés[3]. Ils affluèrent alors par milliers de toutes les portes. Ibn az-Zobair voulut se jeter sur eux; mais, frappé de nouveau à la tête par les pierres qu'on lui lançait, il tomba. Une esclave s'était postée par ordre d'Asmâ, aux portes de la mosquée : elle avait mission d'annoncer à la fille d'Abou Bakr, le résultat de la lutte. Quand elle vit Ibn az-Zobair succomber, cette esclave poussa un grand cri : « Hélas! Prince des croyants! » dit-elle en pleurant. Ainsi, elle le désigna aux coups des Syriens qui se jetèrent sur lui et l'achevèrent (14 de djomâdâ I[er] 73 = 1[er] octobre 692). Il avait vécu 72 années musulmanes. Le siège de la Mecque, depuis l'arrivée d'Al-Ḥadjdjâdj sur le mont Abou-Qobais, avait duré six mois et demi.

Avec Ibn az-Zobair périrent deux de ses affranchis qui avaient essayé de lui faire un rempart de leurs corps; le reste de sa petite troupe fut massacré ou se dispersa[4].

1. *Anonyme Chronik*, p. 52-53 et 58. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 850-851. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 264. — Nous avons lu encore bien d'autres vers qu'Ibn az-Zobair aurait débités pendant sa dernière lutte (Cf. Quatremère, *Mémoire historique*, p. 152 s.); mais ils diffèrent souvent dans les divers auteurs. Le vers que nous donnons dans le texte est rapporté par tous, et c'est à peu près le seul. Il a été mal traduit la plupart du temps (Cf. Mas'oudî, *o. c.*, V, *l. c.*; Quatremère, *o. c.*, p. 153; *Biographie universelle* (Michaud), I, p. 40). L'idée est celle-ci : « Je ne suis pas blessé par derrière comme les lâches, mais par devant, comme les braves. »

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 850; Mas'oudî, *l. c.*

3. *Anonyme Chronik*, p. 52.

4. *Ibid.*, p. 53 et 58. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 851. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 265. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 325. Cf. Abou 'l-Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 425; Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 418 et 424; Muir, *The Caliphate*, p. 341. — La divergence qui existe dans les sources

Quand la nouvelle de la mort de « l'hérétique » se répandit, une immense clameur de victoire monta de l'armée syrienne. C'est par les cris : « *Allàh akbar* » que les vainqueurs annoncèrent leur triomphe. Ce cri, célèbre dans les grandes journées de l'Islàm, Mahomet l'avait poussé à la naissance d'Ibn az-Zobair, qui était le premier-né des *émigrants* (*mohâdjiroun*); ce cri, Al-Ḥadjdjâdj le poussa à la mort du même Ibn az-Zobair[1], en se prosternant pour remercier Allâh[2] !

Accompagné de Ṭâriq, le général en chef entra ensuite dans la Ka'ba ruinée où il pria deux *rak'a*[3]. Ils en sortirent tous deux pour aller contempler le cadavre d'Ibn az-Zobair qui gisait à terre, baigné dans son sang. « Jamais, dit alors Ṭâriq, les femmes n'ont donné le jour à un homme plus vaillant que celui-ci ! » — « Tu fais l éloge d'un homme qui était en révolte contre le Prince des croyants ! » s'écria Al-Ḥadjdjâdj. — « Oui, et ce sera notre excuse, répliqua Ṭâriq : sans cela, nous serions impardonnables d'avoir tenu assiégé, depuis sept mois, cet homme qui n'avait ni fossé, ni forteresse, ni moyens de défense, et qui cependant nous égalait ou même nous surpassait. » Cette conversation fut rapportée au khalife qui approuva les sentiments de Ṭâriq[4].

La mosquée et la Ka'ba qui étaient souillées de sang et encombrées de pierres « furent nettoyées et balayées » par ordre d'Al-Ḥadjdjâdj, et les Qoraischites de la Mecque prê-

arabes sur la durée de ce siège de la Mecque n'est qu'apparente. Elle provient de ce que les unes le font commencer à l'arrivée d'Al-Ḥadjdjâdj à Aṭ-Ṭâïf, et les autres, à son arrivée devant la Mecque. Cf. Weil, *o. c.*, p. 418, en note. — Selon *Ma'ârif*, p. 181, la révolte d'Ibn az-Zobair, depuis la mort du khalife Yazîd, avait duré 9 ans 3 mois et quelques jours. — Remarquons enfin que l'âge d'un homme chez les Musulmans ne correspond pas tout à fait au même âge des Occidentaux. Les 72 années lunaires d'Ibn az-Zobair ne font en réalité que 70 ans de notre calendrier.

1. *Anonyme Chronik*, p. 60. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 326.

2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 851. Nous regardons comme peu digne de créance une tradition donnée par Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 326, suivant laquelle Ibn az-Zobair, couvert de blessures et ne pouvant plus se relever, aurait eu la tête tranchée par Al-Ḥadjdjâdj lui-même, dans la mosquée de la Ka'ba. D'après l'*Anonyme Chronik*, p. 58, ce fut un Arabe de la tribu de Morâd qui sépara la tête du tronc.

3. C'est-à-dire qu'il fit deux prières en inclinant le corps par deux fois.

4. *Anonyme Chronik*, p. 69. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 851.

[illegible]t serment de fidélité aux Omayyades, entre les mains [illegible]ainqueur[1].

Les têtes d'Ibn az-Zobair et de ses deux compagnons principaux, 'Abd Allâh ibn Ṣafwân et 'Omâra ibn 'Amr ibn Ḥazm, tombés aux côtés de leur chef, furent envoyées à Médine. Elles y furent exposées, un temps, aux regards du peuple; puis, quand elles eurent servi de jouets à la garnison syrienne de la ville, elles furent portées à 'Abd al-Malik[2].

D'autres anecdotes caractéristiques révèlent le tempérament bizarre et cruel d'Al-Ḥadjdjâdj.

Un des compagnons d'Ibn az-Zobair, 'Abd Allâh ibn Moṭî', étant mort des suites de ses blessures, Al-Ḥadjdjâdj voulut présider lui-même à ses funérailles et réciter sur lui les prières prescrites : « Tu pries sur lui, alors que c'est toi qui l'as tué! » s'écria quelqu'un de son entourage. — « Savez-vous ce que j'ai dit? répondit l'officiant. Je n'ai dit que ceci : Ô Allâh! si cet homme était l'ennemi de tes amis et l'ami de tes ennemis, fais-le rôtir dans le feu de l'enfer[3]! »

Non content d'avoir envoyé au khalife la tête d'Ibn az-Zobair, Al-Ḥadjdjâdj eut la cruauté de refuser à Asmâ la permission d'ensevelir le corps de son fils. Il fit crucifier « à rebours » à Al-Ḥadjoun, cimetière de la Mecque, le cadavre de son rival, et il plaça des gardes auprès de lui pour prévenir toute tentative d'enlèvement. Et comme Ibn az-Zobair, prévoyant l'avenir, avait, pendant plusieurs jours avant sa mort, absorbé de la myrrhe et du musc pour préserver de la puanteur son corps, lorsqu'il serait exposé, Al-Ḥadjdjâdj, d'après une tradition, fit attacher au gibet, avec le cadavre, une chienne ou une chatte crevées, pour détruire la senteur des parfums et des aromates. Il eut le courage d'annoncer lui-même au khalife les humiliations posthumes infligées à l'ennemi des Banou Omayya et à sa famille. Mais 'Abd al-Malik blâma la barbarie sauvage de son général et lui ordonna de remettre aussitôt le corps d'Ibn az-Zobair à sa mère. Comme toujours, Al-Ḥadjdjâdj obéit, et Asmâ, ayant

1. *Anonyme Chronik*, p. 67. Ṭabarî, *o.c.*, II, p. 852. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 292.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 852. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 325.
3. *Anonyme Chronik*, p. 66.

lavé avec un soin pieux le cadavre de son fils, l'enterra à Al-Ḥadjoun[1].

Cependant le parvenu de Thaqîf, qui n'eut jamais la notion de la courtoisie la plus élémentaire, brûlait d'humilier davantage cette femme, malgré sa vieillesse et ses malheurs. Il fit donc intimer à la centenaire l'ordre de venir lui faire une visite. Asmâ, qui n'attendait du cruel général que railleries et injures, refusa d'obéir. En vain, Al-Ḥadjdjâdj la menaça « de la faire traîner chez lui par les cheveux ». Asmâ n'en persista pas moins dans son premier refus. Tremblant de colère, l'émir « chaussa ses sandales de cuir et, marchant à pas saccadés », se rendit chez la fille d'Abou-Bakr. « Que penses-tu, lui demanda-t-il avec un accent d'ironie méchante, de la façon dont j'ai traité Ibn az-Zobair? » Asmâ répondit par ces paroles demeurées célèbres : « J'ai entendu dire à l'Apôtre d'Allâh qu'il sortirait de Thaqîf un bourreau et un imposteur. L'imposteur fut Al-Mokhtâr ; quant au bourreau, je ne pense pas que ce soit un autre que toi ! » Et, comme Al-Ḥadjdjâdj se retirait en répétant : « Je suis le bourreau des imposteurs, je suis le bourreau des imposteurs ! » — « Tu en es le pilier ! » lui répondit Asmâ[2]. Cette femme héroïque ne survécut à son fils que quelques semaines[3].

Ainsi finit le règne d'Ibn az-Zobair qui, pendant neuf ans, eut le titre et aussi une grande partie du pouvoir réel des khalifes[4]. Par son courage et ses vertus domestiques, il méritait un sort moins dur, mais la bravoure personnelle ne suffit pas à un souverain : il doit y joindre l'activité. Or, Ibn az-Zobair « manquait d'énergie morale[5] ». Lorsque l'Arabie, l'Irâq et le Khorâsân obéissaient à ses lois, il aurait pu, au lieu

1. *Anonyme Chronik*, p. 57-60 et 62. *Agânî*, XIII, p. 44. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 290. D'après une tradition rapportée par ce dernier chroniqueur, (IV, p. 292), Al-Ḥadjdjâdj aurait fait jeter le corps de son ennemi dans le cimetière des Juifs. Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 265 et Ibn Baṭouṭa, *Voyages*, I, p. 330-331.

2. *Anonyme Chronik*, p. 60-61. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 325. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 265. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 293 et 294. Cf. Quatremère, *Mémoire historique*, p. 155.

3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 847. Ibn al-Athîr, *Osd al-gâba*, V, p. 393.

4. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 181. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 209.

5. R. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, I, p. 172.

de couler des jours paisibles à l'ombre de la Ka'ba, porter la guerre en Syrie et, peut-être, eût-il été assez heureux pour détruire la puissance alors mal affermie des Omayyades et planter sur leurs ruines sa propre dynastie ; plus tard, il aurait pu, avec des troupes nombreuses, se porter a la rencontre d'Al-Ḥadjdjâdj marchant sur Aṭ-Ṭâïf et conjurer ainsi l'orage ; mais il n'avait pas d'initiative[1]. — Ajoutons que « le renard » manqua d'habileté dans son administration : il était aveuglé par son avarice et par ses défiances. Pendant le siège de la Mecque, un Arabe de son armée brisa trois lances en tuant trois soldats syriens. « Retire-toi à l'instant, lui aurait dit Ibn az-Zobair, car mon trésor ne pourrait suffire à une pareille dépense[2]. » Ce vice, le plus honteux de tous dans l'esprit des Arabes, avait enlevé « au Protecteur de la Maison sainte » les sympathies de la multitude[3]. — Ibn az-Zobair ne fut pas non plus un modèle de justice : il foula aux pieds les droits des enfants d'Ali, dont il s'était d'abord porté le défenseur. Mais, contrairement à ce que nous lisons dans un ouvrage récent, dans un livre magistral[4], il fut un modèle de piété, au sens musulman du mot : il accomplissait rigoureusement toutes les pratiques extérieures de sa religion. Et c'est ce qui explique sans doute pourquoi « notre seigneur Ibn az-Zobair est resté jusqu'à notre époque un saint éminent des Mecquois[5] ».

Grâce à l'énergie d'Al-Ḥadjdjâdj, 'Abd al-Malik règne désormais sur la plus grande partie des pays soumis à l'islamisme. Rassuré, ce khalife devient plus juste et plus libéral. Il devra souvent réprimer les passions féroces de son « serviteur », à qui les habitants du Ḥidjâz décernent le titre de « sacrilège » (*al-moḥill*). — Il est vrai que les Syriens donnaient la même épithète à Ibn az-Zobair[6] !...

1. Cf. *Aġâni*, VI, p. 169 ; Quatremère, *Mémoire historique*, p. 158 s. ; Muir, *The Caliphate*, p. 342.
2. Cf. Quatremère, *l. c.*
3. Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhri*, p. 168.
4. Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 29.
5. Snouck-Hurgronje, *ibid.* Cf. *Anonyme Chronik*, p. 59, et Ṭabarî, *Annales*, II, p. 847 et 850.
6. *Aġâni*, VI, p. 31.

CHAPITRE V

Al-Ḥadjdjâdj gouverneur du Ḥidjâz, du Yémen et du Yamâma[1]

Désirant témoigner sa reconnaissance aux deux généraux qui lui avaient conquis le Ḥidjâz, le khalife 'Abd al-Malik nomma Ṭâriq ibn 'Amr gouverneur de Médine[2] et confirma Al-Ḥadjdjâdj dans l'investiture de la Mecque. Celui-ci reçut en outre le gouvernement du Yémen et du Yamâma (73=692). Dans l'Irâq, le gouverneur de Baṣra, appelé Khâlid ibn 'Abd Allâh ibn Khâlid ibn Asîd fut destitué et remplacé par Bischr ibn Marwân, frère du khalife et déjà gouverneur de Koufa[3]. 'Abd al-Malik pouvait compter sur la fidélité de son frère et sur celle de son « serviteur » : il voyait ainsi les liens de l'unité se resserrer chaque jour davantage[4].

Dans le Ḥidjâz, Al-Ḥadjdjâdj se signala par la basse vengeance qu'il tira tant des adversaires du khalife que de ses ennemis personnels, et aussi par la reconstruction de la sainte Ka'ba qu'il avait à moitié ruinée.

S'il faut en croire un chroniqueur, le fils de Yousof trouva dans le palais des finances d'Ibn az-Zobair dix millions de dirhems, dont il s'empara[5]. Mais, comme il jugeait ce butin insuffisant, il écrivit au khalife une lettre dans laquelle il accusait 'Orwa ibn az-Zobair de s'être emparé des biens de son frère et priait le Prince des croyants de lui envoyer le recéleur pour qu'il retirât de ses mains des trésors qui ne lui appartenaient pas. 'Abd al-Malik refusa de livrer 'Orwa. Celui-ci, monté sur une chamelle rapide, avait pris, aussitôt après la mort de son frère, la route de la Syrie et, le pre-

1. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 343.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 852.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 853-854. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 266.
4. *Agânî*, XI, p. 59.
5. *Anonyme Chronik*, p. 73.

mier, avait annoncé au khalife de Damas la victoire de ses généraux. En même temps, il avait imploré sa grâce et le khalife, lui sachant gré de ses promesses spontanées et des démarches qu'il avait faites pour amener 'Abd Allâh ibn az-Zobair à la soumission, lui avait accordé l'*amân*. Al-Ḥadjdjâdj cependant ne désespéra point de parvenir à ses fins : sa première lettre fut suivie de plusieurs autres où il insistait avec tant d'habileté et de force que le khalife, fatigué, était sur le point de céder à ses instances. 'Orwa s'aperçut de ces dispositions nouvelles et fâcheuses. S'approchant de 'Abd al-Malik, pendant une audience, il lui dit : « Ce n'est pas un personnage méprisable que vous avez fait mourir, mais c'est à un homme bien abject que vous avez donné la puissance ! » Ce parallèle inattendu entre Ibn az-Zobair et Al-Ḥadjdjâdj fit monter la rougeur au front du khalife qui ordonna à son gouverneur, non seulement de ne pas inquiéter 'Orwa, mais encore de veiller à ce que sa vie et ses biens fussent à l'abri de toute atteinte[1].

Contre 'Abd Allâh, fils du khalife Omar, Al-Ḥadjdjâdj fut plus heureux. Le gouverneur de la Mecque dirigea le pèlerinage de l'année 73, ainsi que celui de l'année 74, et les chroniqueurs nous font remarquer à ce sujet que, chaque fois, les cérémonies de la grande manifestation musulmane furent accomplies entièrement, et non pas à moitié comme pendant le siège de la Mecque[2]. Grâce à la victoire des Syriens, le pèlerinage de cette année 73, que certains écrivains arabes appellent « l'année de l'unité[3] », dut même revêtir un caractère nouveau. Il n'est pas douteux, en effet, qu'Al-Ḥadjdjâdj ait exclu sévèrement du pèlerinage les étendards particuliers des dissidents schiites et khâridjites qui se rangeaient jadis autour de la Ka'ba. Il n'est guère douteux non plus que le gouverneur jaloux ait voulu pré-

1. *Anonyme Chronik*, p. 61-63. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 261-262. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 291. Cf. Quatremère, *Mémoire historique* dans *Nouveau Journal asiatique*, X, p. 157 et 158, et Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 20. Il est dit dans ce dernier ouvrage (*ibid.*) que 'Orwa était alors gouverneur du Yémen pour 'Abd al-Malik, et que ce fut de là qu'il s'enfuit pour aller chercher un refuge auprès du khalife.

2. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 202. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 853 et 862. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, IX, p. 58 et 59.

3. عام الجماعة (Ibn 'Abd Rabbihi. *'Iqd*, III, p. 16).

sider seul aux cérémonies. Seulement, le khalife n'avait qu'une confiance médiocre en la piété de son général, et c'est pourquoi il lui écrivit (73) d'imiter 'Abd Allâh ibn 'Omar dans ses pratiques de dévotion[1]. Al-Ḥadjdjâdj ne pouvait recevoir un ordre plus pénible : il détestait déjà ce prince qui avait, à ses yeux, le grand tort de n'être ni Thaqafite, ni Omayyade ; qui, pendant le siège de la Mecque, s'était permis de blâmer l'impiété du général en chef des Syriens[2] ; qui, un jour que le vainqueur retardait la prière publique, avait osé lui déclarer en face que le soleil, lui, ne l'attendait pas[3]. Ce fils d'Omar, le Prince des croyants le lui donnait maintenant comme un exemple à imiter, et, pour ainsi dire, comme un tuteur à qui il fallait obéir : c'en était trop. Refoulant son dépit, mais non sa haine ni ses appétits de vengeance, « l'esclave de Thaqîf » obéit. Il fit, accompagné de son guide détesté, le pèlerinage de cette année 73 et il prononça la *khoṭba* d'usage sur le mont 'Arafa. Mais il portait ses armes pendant les cérémonies sacrées. 'Abd Allâh ibn 'Omar, fidèle à sa mission, le lui reprocha. Alors une pointe de lance fut fichée en terre sur le passage du prince importun, qui fut grièvement blessé au pied : « Qui t'a fait cela ? » lui demanda Al-Ḥadjdjâdj. — « C'est toi, ce sont tes compagnons qui causez mon trépas, » répondit 'Abd Allâh ibn 'Omar. Peu de jours après, il mourut de sa blessure[4]. Le fils de Yousof, qui portait déjà le titre de « sacrilège », fut soupçonné, non sans vraisemblance, d'avoir attenté aux jours du prince, et il mérita encore, aux yeux de plusieurs, le titre d'assassin[5].

Cependant, au début de l'année 74 (mai 693), Ṭâriq ibn 'Amr, gouverneur de Médine depuis cinq mois, reçut la nouvelle de sa destitution. Dut-il son renvoi aux intrigues d'Al-Ḥadjdjâdj dont il n'avait pas approuvé tous les sentiments de vengeance à la mort d'Ibn az-Zobair ? Nous ne saurions l'affirmer. Quoi qu'il en soit, Al-Ḥadjdjâdj ajouta la se-

1. Ibn 'Abd Rabihhi, *'Iqd*, *l. c.*
2. V. ci-dessus, p. 41.
3. *Anonyme Chronik*, p. 71. Cf. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 188.
4. 'Abd Allâh ibn 'Omar avait, à sa mort, 87 années musulmanes, soit 85 ans environ (Abou'l-Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 420).
5. *Anonyme Chronik*, p. 71. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 16. Cf. Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 349.

conde des « Villes saintes » à son gouvernement de la Mecque[1].

Il estimait que ni l'assassinat d'Othmân par les habitants de Médine, ni les révoltes successives de cette ville, amie d'Alî et foyer de la réaction, n'avaient été assez sévèrement châtiés[2]. C'est pourquoi, dès le mois de ṣafar de la même année, il partit de la Mecque pour se rendre à Médine. Il y resta un mois ou deux[3]. Et, non seulement « il traita les Médinois avec un souverain mépris et punit leurs fautes avec une extrême dureté[4] », mais encore il chercha les moyens d'avilir « les Compagnons » du Prophète. Le peuple, qui avait ces vétérans en haute vénération, écoutait leurs discours et suivait avec empressement leurs conseils. Pour les dépouiller de l'honneur et de l'influence dont ils jouissaient, le gouverneur se saisit de quelques-uns d'entre eux et leur fit imprimer sur la peau une marque infamante[5] : celle dont les Romains stigmatisaient leurs esclaves, celle dont les Musulmans flétrissaient les captifs et les *dhimmiyyoun*[6], c'est-à-dire « les Juifs et les Chrétiens placés sous leur protection ».

Les chroniqueurs nous ont laissé les noms de trois compagnons de Mahomet ainsi outragés. C'est d'abord « Djâbir ibn ʿAbd Allâh qui fut marqué d'un sceau sur la main[7] ». — C'est ensuite Anas ibn Mâlik. Ce « compagnon » avait huit ans à l'époque de l'hégire. Sa mère l'avait alors présenté au Prophète, qui avait retenu l'enfant à son service et n'avait cessé de lui donner, jusqu'à la fin, des marques particulières de sa bienveillance et de son affection. Al- Ḥadj-

1 Ṭabarî, *Annales* II, p. 852 et 854.

2. *Anonyme Chronik*, p. 67.

3. Les chroniqueurs sont en désaccord sur la durée du séjour d'Al-Ḥadjdjâdj à Médine. Ṭabarî, II, p. 854, l. 10, dit « un mois », et un peu plus bas, l. 14, « trois mois ». Ibn al-Athîr, *Chronicon* (IV, p. 292) et *Anonyme Chronik*, p. 67, disent « un ou deux mois ».

4. Nous lisons dans Ibn ʿAbd Rabbihi (*ʿIqd*, II, p. 123) qu'à Médine Al-Ḥadjdjâdj fit donner 700 coups de fouet à un voleur.

5. *Anonyme Chronik*, p. 67. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 854. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 292. Ibn Schâkir, *ʿOyoun*, fol. 22 r°.

6. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 286, et Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1276 et 1630.

7. *Anonyme Chronik*, p. 67. Ṭabarî, *o. c.*, II, p, 854. Ibn al-Athîr, *Osd al-ghâba*, II, p. 366.

djâdj le fit marquer d'un sceau, au cou[1]. Nous rencontrerons de nouveau le même personnage aux prises avec le même tyran. Mentionnons enfin le « compagnon » de Mahomet, Sahl ibn Sa'd. Al-Ḥadjdjâdj fit appeler cet homme qui avait alors 89 années musulmanes, soit 86 ans de notre calendrier, et lui dit : « Qu'est-ce qui t'empêcha de porter secours au Prince des croyants, Othmân ibn 'Affân ? » — « Mais je le secourus ! » — « Tu en as menti ! » s'écria Al-Ḥadjdjâdj. Et aussitôt, par son ordre, le vieillard « fut marqué d'un sceau au cou, avec du plomb[2] ». Le khalife dut encore intervenir pour obliger son gouverneur à suspendre ces châtiments barbares[3].

La piété des habitants de Médine, leur vénération pour le Prophète offusquaient également Al-Ḥadjdjâdj. Quand il voyait les pieux habitants de cette ville tourner autour de la chaire et du tombeau de Mahomet, il s'écriait : « Que font-ils, sinon tourner autour de quelques pièces de bois et autour de vieux os vermoulus[4] ? » Nous avons vu naguère que Tha'laba, gouverneur de Médine, prenait ses repas dans la chaire du Prophète : à son tour, Al-Ḥadjdjâdj, désireux d'éclipser ses prédécesseurs, quels qu'ils fussent, ravalait la dignité des compagnons de Mahomet et insultait l'Apôtre d'Allâh dans ses restes sacrés. Tous deux, sans doute, contribuèrent puissamment à accréditer l'opinion déjà si répandue que les Banou Omayya étaient des impies, puisqu'ils nommaient de tels gouverneurs.

Après ses écarts et ses méfaits, Al-Ḥadjdjâdj s'attachait cependant à donner au khalife, son maître, des preuves de son dévouement absolu. C'est ainsi que nous le voyons se poser en défenseur de l'honneur de la famille omayyade.

1. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 157. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 855. Ibn al-Athîr, *Osd al-gâba*, I, p. 127-128.

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 855. Ibn al-Athîr, *o. c.*, II, p. 366. Cf. Dozy, *Supplément aux Dict. arabes*, au mot خزم, et le *Glossaire* qui se trouve à la fin de Ṭabarî, p. CCXIII : « In manu sæpe colore scribebatur aliquid..., aut luto agglutinato imprimebatur... » Ce Sahl ibn Sa'd vécut jusqu'en l'année 91 (710) : c'est le dernier des Compagnons du Prophète qui soit mort à Médine (Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 22 r°).

3. Ibn al-Athîr, *Osd al-gâba*, II, p. 366.

4. Mobarrad, *Kâmil*, p. 127. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 292.

Le poète 'Omar ibn Abî-Rabî'a[1] avait chanté, dans ses vers, les grâces charmantes d'une fille de 'Abd al-Malik : la jeune fille aimait passionnément ces poésies et les recherchait. Al-Ḥadjdjâdj, scandalisé, défendit au poète, sous les peines les plus sévères, de faire mention de la princesse dans ses *qaṣîdas*[2].

Khâlid, fils du khalife Yazîd, avait profité d'un pèlerinage qu'il fit à la Mecque pour demander en mariage une sœur d'Ibn az-Zobair, appelée Ramla. Cette union mécontenta si vivement l'ombrageux gouverneur qu'il envoya aussitôt son chambellan, 'Obaid Allâh ibn Mauhab, à Khâlid, avec mission de lui tenir ce langage hautain et blessant : « Il n'était pas à propos, ce me semble, que tu demandasses en mariage une fille de la famille d'Ibn az-Zobair, sans m'avoir auparavant consulté. Comment as-tu osé t'adresser à des gens qui sont indignes de toi, ainsi que l'a déclaré Mo'âwiya lui-même, ton aïeul ? Ignores-tu qu'ils ont disputé à ton père le khalifat, qu'ils l'ont accablé d'outrages, déclarant que lui et ton grand-père suivaient la religion de l'erreur ? » A ce discours inattendu, Khâlid fixa longuement l'envoyé d'Al-Ḥadjdjâdj : « Si tu n'étais inviolable en tant que messager, lui dit-il ensuite, je te couperais en morceaux et te jetterais, ainsi dépecé, devant la porte de ton maître ! » Et il congédia brusquement le chambellan, non sans lui avoir recommandé de dire au gouverneur que, dans les affaires de cette nature, sa puissance n'était pas assez grande pour qu'il pût forcer Khâlid à le consulter. La querelle s'envenima : le prince et le parvenu eurent recours aux armes de la satire. Chacun d'eux rangea autour de sa personne un certain nombre de poètes qui usèrent largement de l'injure et de la délation. Un partisan d'Al-Ḥadjdjâdj alla jusqu'à insinuer, — suprême outrage, — que Khâlid avait embrassé le christianisme. Ce qui pouvait donner quelque apparence de vérité à cette accusation, c'est que Khâlid, surnommé par les Arabes « le plus savant des Qoraischites », avait étudié l'alchimie à l'école d'un moine grec, appelé

1. Mort en l'an 101 (719). Cf. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, p. 47.

2. *Agânî*, II, p. 128.

Marianos. Il connaissait également la médecine et quand il mourut, en l'an 85 (704), il laissait plusieurs opuscules sur ces matières[1]. — Les deux ennemis ne déposèrent jamais les armes. 'Al Ḥadjdjâdj comptait désormais au sein de la famille des Banou Omayya un adversaire irréconciliable et puissant qui allait lui faire expier ses exigences tyranniques et ses accusations mal fondées.

L'esclave de Thaqîf voulut se hausser par les moyens qu'il réprouvait chez ses adversaires. Lui qui se portait comme le défenseur le plus zélé des droits et de l'honneur du khalifat, lui que 'Abd al-Malik avait besoin de retenir sans cesse pour l'empêcher de sévir cruellement contre la famille d'Ali et en particulier contre Moḥammad fils d'Alî et de la Ḥanafite[2], épousa, « tandis qu'il était émir de Médine », une femme des Banou Hâschim qui était fille de 'Abd Allâh ibn Dja'far ibn Abî-Ṭâlib, et, par conséquent, petite-nièce d'Alî[3]. Cette femme, appelée Omm Kolthoum, avait été littéralement arrachée à son père par le féroce gouverneur dont les demandes de mariage étaient des ordres d'amener. Cependant 'Abd Allâh ibn Dja'far avait obtenu un délai d'un an avant de conduire sa fille à l'émir. Il cherchait les moyens qu'il pourrait employer pour obtenir la rupture de ce douloureux contrat, lorsque le nom de Khâlid ibn Yazîd se présenta à sa mémoire. Il lui écrivit aussitôt. L'occasion était favorable pour tirer du parvenu

1. *Agânî*, XVI, p. 88-89. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 14. Cf. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 67.

2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 317. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 267 s.— Ibn al-Athîr dit (*Chronicon*, V, p. 209): « Il voulait le mettre à la torture à la Mecque. » Et Mas'oudî ajoute l'anecdote suivante : « Al-Ḥadjdjâdj, rencontrant Moḥammad pendant les processions autour de la Ka'ba, lui dit en se mordant les lèvres : « Le Prince des croyants m'a privé de tout pouvoir sur toi. » Moḥammad lui répondit : « Eh bien! ne sais-tu pas qu'Allâh jette trois cent soixante coups d'œil (ou suivant une variante de la tradition, regards) sur ce monde? Sans doute, il a dirigé sur moi un de ces regards (ou suivant une variante, il m'a lancé un coup d'œil) et aura eu pitié de moi. Voilà pourquoi il n'a laissé aucune autorité sur moi ni à ta bouche, ni à ta main ». (Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 269). Ce fils d'Alî mourut à Médine en l'an 81 (*Ibid.*, p. 267).

3. *Agânî*, XIII, p. 107. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 292. Selon Mas'oudî (*o. c.*, V, p. 387), « Al-Ḥadjdjâdj n'avait épousé la fille de 'Abd Allâh que pour humilier la famille d'Abou-Ṭâlib ».

une vengeance éclatante : Khâlid la saisit avec empressement. Mais, comme Al-Ḥadjdjâdj avec conclu cette alliance avec l'autorisation du khalife, Khâlid résolut de porter la question sur le terrain politique et, pour donner au Prince des croyants une haute idée de la gravité de l'entretien et produire sur son esprit une plus vive impression, il se rendit chez lui au milieu de la nuit. « Sais-tu, dit-il, à ʿAbd al-Malik, en l'abordant, que les sentiments d'hostilité et de haine qui divisaient deux clans, je veux dire les deux familles d'Ibn az-Zobair et d'Abou-Sofyân, ont cessé d'exister? » — « Non. » — « Mon mariage avec une fille de la famille d'Ibn az-Zobair a changé les sentiments de mon cœur à leur égard et maintenant aucune maison ne m'est plus chère que la leur. » — « Tu dis vrai. » — « Mais, s'il en est ainsi, comment donc as-tu permis à Al-Ḥadjdjâdj d'épouser une fille des Banou Hâschim, étant donné ce que tu sais de leurs prétentions et de celles de leurs partisans, étant donné que tu as confié à Al-Ḥadjdjâdj une aussi grande part de ta puissance[1]? » Le khalife, persuadé qu'il avait commis une faute politique en permettant ce mariage, écrivit aussitôt au gouverneur du Ḥidjâz et, non seulement il lui ordonna de répudier cette femme au plus vite, mais encore il jura de le réduire à l'état d'eunuque s'il osait la toucher. De plus, il lui enjoignit d'abandonner à ʿAbd Allâh la dot que lui, Al-Ḥadjdjâdj, avait payée[2], et dont le montant s'élevait à un million cinq cent mille dirhems[3]. Al-Ḥadjdjâdj obéit[4]. Mais, quand il reçut « les gens » qui se présentèrent à son domicile pour le consoler dans sa tristesse, le gouverneur des « Villes saintes » exhala, cette fois, des plaintes amères et, oubliant sa propre conduite envers Khâlid, s'irrita contre les exigences despotiques des Banou Omayya. Il ne manqua pas d'attribuer à l'intervention de son ennemi mortel la lettre sévère et les ordres désagréables qu'il venait de recevoir. Dans sa colère mêlée de dépit, il déclara qu'il

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 197-198. Cf. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 292.
2. *Agânî*, XIII, p. 107.
3. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 146, et III, p. 292. Dans ce dernier passage, il est dit que cette dot était de 90.000 dinârs, ce qui revient à peu près au même.
4. Mobarrad, *Kâmil*, p. 198. *Agânî*, XIII, p. 107.

allait se dédommager en épousant une femme sur laquelle personne n'aurait aucun pouvoir; il épousa en effet Omm al-Djolâs, fille de ʿAbd Allâh ibn Khâlid ibn Asîd[1].

Cet affront infligé au puissant émir réjouit bien des gens. Un poète appelé Djaʿfar, frère d'Ibn az-Zobair, disait à propos de cette histoire :

> « Fils de Yousof, tu trouvas le Prince des croyants brûlant de colère, parce que tu repoussais son ordre.
>
> » Tu murmuras lorsque, après ton mariage avec elle, il te fit dire, par des messagers qui arrivèrent faisant trotter et galoper leurs chevaux :
>
> » Tu sauras que j'ai rougi de ce qui est arrivé, et — par le nom d'Allâh! — un homme comme toi devrait en avoir honte!
>
> » Sans les vicissitudes du siècle qui renverse toutes choses, tu n'aurais pas obtenu une femme de cette condition : Yousof n'eut jamais cette espérance!...
>
> » Quoi ! tu veux la fille du Purifié aux deux ailes?... mais tu désires une alliance dont le prix est inestimable[2]! »

Plus tard, nous rencontrons encore ce Khâlid ibn Yazîd aux prises avec Al-Ḥadjdjâdj devenu gouverneur de l'Irâq. A la cour de Damas, où il était allé, le fils de Yousof passait un jour auprès du prince omayyade qu'accompagnait un personnage syrien. « Quel est cet homme? » demanda celui-ci, en désignant Al-Ḥadjdjâdj qui se pavanait et faisait l'important. — « C'est ʿAmr ibn al-ʿAṣi[3], » répondit Khâlid en manière de persiflage. Al-Ḥadjdjâdj avait entendu cette parole. « Par Allâh! s'écria-t-il, en se retournant furieux, je ne suis pas ʿAmr ibn al-ʿAṣi, et il n'est ni mon fils, ni mon père. Mais je suis le fils des nobles seigneurs de Thaqîf et des vertueuses matrones de Qoraisch[4]. Avec ce sabre, j'ai tué plus de 100.000 hommes qui témoignent tous que ton père buvait du vin, que lui, ton aïeul et toi-même, vous êtes du nombre des habitants de l'enfer. Malgré ces services, je n'ai trouvé chez toi ni salaire ni

1. Mobarrad, *l. c.*
2. *Agânî*, *l. c.*
3. Le conquérant de l'Égypte.
4. Nous savons ce qu'il faut penser de cette déclaration.

reconnaissance! » Et il s'éloigna en répétant : « C'est 'Amr ibn al-'Âṣi! C'est 'Amr ibn al-'Âṣi[1]! »

L'opinion que les habitants du Ḥidjâz avaient de l'administration de leur gouverneur et du khalife régnant à Damas nous paraît assez fidèlement exprimée dans l'anecdote suivante. Dans une partie de chasse aux environs de Médine, le fils de Yousof rencontra un Arabe du désert qui faisait paître ses chameaux. « Que penses-tu, demanda-t-il au berger, de la conduite de votre émir? » — « C'est un violent et un oppresseur, répondit l'Arabe; puisse Allâh lui ôter la vie! » — « Mais alors, pourquoi n'avez-vous pas porté plainte contre lui au Prince des croyants 'Abd al-Malik? » — « C'est parce que celui-ci est encore plus violent et plus despote que son émir! » Les cavaliers d'Al-Ḥadjdjâdj, sur un signe de lui, entourèrent le pâtre, et l'emmenèrent prisonnier. « Quel est donc cet homme? » demanda le captif, chemin faisant. — « C'est Al-Ḥadjdjâdj, » lui répondit-on. Pressant alors sa monture, l'Arabe se rapprocha du gouverneur et lui dit : « O Al-Ḥadjdjâdj! » — « Que demandes-tu, bédouin? » — « Je demande que le secret de la conversation que nous avons eue ensemble ne soit pas divulgué. » Al-Ḥadjdjâdj, qui aima toujours les reparties ingénieuses, se mit à rire et lui rendit la liberté[2].

En quittant Médine, où il fit du reste plusieurs séjours, pour rentrer à la Mecque, siège de son gouvernement, Al-Ḥadjdjâdj voulut laisser aux disciples préférés du Prophète un souvenir durable de son passage au milieu d'eux : il fit construire, dans le quartier des Banou Salima, la mosquée qui lui était attribuée, et qui existait encore à l'époque de Ṭabarî[3].

A la Mecque, Al-Ḥadjdjâdj s'occupa d'une construction plus importante, celle de la sainte Ka'ba. Cet édifice avait été

1. *Agânî*, XVI, p. 89. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 151, et III, p. 9. Dans ce dernier passage, l'auteur du *'Iqd* place la scène que nous venons de raconter dans la mosquée de Médine, lorsque 'Abd al-Malik visita cette ville. De même *Anonyme arabische Chronik*, p. 187. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 464.

2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 122. Cette anecdote est rapportée d'une manière différente, mais avec le même dénouement, dans Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 38 v°.

3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 854.

relevé par les soins des Qoraischites, cinq ans avant la naissance de Mahomet[1]. Battu et ruiné en 64 (683) par les mangonneaux de l'armée syrienne qui assiégeait la Mecque rebelle[2], il fut démoli par ordre d'Ibn az-Zobair et reconstruit en 65 (684), lorsque cette ville devint la capitale du contre-khalifat. Ibn az-Zobair agrandit de sept coudées les dimensions du temple précédent, donnant ainsi à l'édifice l'étendue qu'il avait, lorsque, d'après une légende, il fut construit pour la première fois, « par Abrahâm, l'ami d'Allâh, et son fils Ismâ'îl ». La Ka'ba du khalife mecquois eut « la forme d'un talon de botte ». Deux portes y donnaient accès : l'une au nord-est pour l'entrée, et l'autre au sud-ouest pour la sortie. La pierre noire était placée à l'intérieur[3]. Au rapport de Mas'oudi, la nouvelle « Maison sainte » avait été décorée d'une mosaïque et de trois magnifiques colonnes de marbre, ornées d'or et de couleurs, dépouilles d'une église chrétienne érigée à San'â, dans le Yémen, par Abraha l'Abyssin[4].

La Ka'ba d'Ibn az-Zobair ne resta debout que pendant un espace de huit années. Al-Hadjdjâdj, qui l'avait gravement endommagée pendant le dernier siège, voulut en relever les murs chancelants et, par ordre de 'Abd al-Malik, à qui il avait demandé conseil, il démolit de nouveau l'édifice tout entier. Ensuite il le rebâtit sur les fondations creusées avant Mahomet par la famille de Qoraisch. Mais, non content de donner au temple la forme qu'il avait reçue des Qoraischites et qui était celle d'un parallélogramme, Al-Hadjdjâdj réduisit d'une longueur de sept coudées les dimensions de l'édifice d'Ibn az-Zobair, ne laissa au sien qu'une seule porte et plaça la pierre noire à l'extérieur (74 = 693). Il prenait le contre-pied de tout ce que son rival avait fait : c'était encore une vengeance[5].

1. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 277.
2. Tabarî, *o. c.*, II, p. 537, et ci-dessus p. 21.
3. Tabarî, *o. c.*, II, p. 529 et 854. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 193. Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 3.
4. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 192-193. Abraha, roi d'Abyssinie, avait entrepris de conquérir la Mecque l'année même de la naissance de Mahomet, en 570. Il partit avec treize éléphants, mais, d'après la légende, l'éléphant Mahmoud qu'il montait refusa de marcher vers la Ville-sainte et Abraha revint sur ses pas.
5. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 277. Tabarî, *o. c.*, II, p. 843. Mas'oudî,

« Pendant la *Djâhiliyya*, raconte Balâdhorî, le revêtement de la Ka'ba consistait en tapis de cuir et en étoffes de Ma'âfir [tribu du Yémen]. Mahomet la revêtit d'étoffes du Yémen; Omar et Othmân de fine toile de lin, fabriquée en Égypte. Yazîd ibn Mo'âwiya la couvrit d'une étoffe de soie à ramages, appelée *Khosrawânî*, « royale » [de Chosroès]. Ibn az-Zobair et, après lui, Al-Ḥadjdjâdj se servirent aussi d'étoffes de soie ornementées de dessins, pour revêtir la Ka'ba. Pendant une partie de leur règne, les Banou Omayya employèrent à cet usage les robes magnifiques que les habitants de Nadjrân [Juifs et Chrétiens] donnaient comme tribut[1]. »

Quand la construction de la Ka'ba est achevée, le gouvernement d'Al-Ḥadjdjâdj en Arabie touche à sa fin. En cette année 74 (693), il se rendit à Damas. Par ordre du khalife, il amenait avec lui Moḥammad, fils d'Ali et de la Ḥanafite, père d'Abou-Hâschim qui donna son nom à la secte des *Hâschimiyya*. Sans doute, Moḥammad fit à 'Abd al-Malik une description saisissante des cruautés de son représentant. Car le khalife, saisi de pitié, interdit expressément à Al-Ḥadjdjâdj d'inquiéter la famille d'Ali et renvoya le prince comblé de marques d'honneur et de respect[2].

Dans un entretien particulier, 'Abd al-Malik demanda à Al-Ḥadjdjâdj le nom de celui qu'il avait laissé à Médine en qualité de lieutenant. « C'est 'Abd Allâh ibn Qais, » répondit le gouverneur. — « Tu as pris ton lieutenant dans la plus sotte famille de Qoraisch[3]! » répondit le khalife mécontent. Une audience accordée à un favori d'Al-Ḥadjdjâdj aurait achevé de dessiller les yeux de 'Abd al-Malik[4]. Parmi

o. c., V, p. 193. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 68; Abou-'l-Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 420; Ibn Baṭouṭa, *Voyages*, I, p. 384; Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 3. « Plus tard, le khalife Abou-Dja'far al-Manṣour voulut rétablir la Ka'ba dans l'état où l'avait laissée Ibn az-Zobair. Ce fut Mâlik qui l'en empêcha » (Ibn Baṭouṭa, *o. c.*, I, p. 385).

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 47.

2. *Anonyme Chronik*, p. 68. Cf. Van Vloten, *Recherches*, p. 42 s.

3. *Anonyme Chronik*, p. 68.

4. L'anecdote suivante est rapportée à la fois par la *Chronique arabe anonyme*, publiée par Ahlwardt, et par l'auteur du *'Iqd*. Seulement, dans le premier de ces deux ouvrages, le dénonciateur est appelé 'Isâ ibn Ṭalḥa, tandis que, dans le second, il est nommé Ibrâhîm ibn

les gens de l'escorte qui avait accompagné Al-Ḥadjdjâdj à la cour, il y avait son favori, Ibrâhîm ibn Moḥammad ibn Ṭalḥa, qu'il avait choisi après la mort d'Ibn az-Zobair et « dont il avait élevé le rang ». Le gouverneur présenta sa créature au khalife, fit d'elle un pompeux éloge et raconta ses mérites en détail. Ibrâhîm cependant, dans la même séance, pria le Prince des croyants de lui accorder une audience particulière, donnant pour raison qu'il avait un conseil important à lui donner. ʿAbd al-Malik prêta l'oreille à la demande du favori d'Al-Ḥadjdjâdj : celui-ci se retira « et le rideau fut baissé ». Ibrâhîm, alors, fit à son souverain un effrayant tableau des actes tyranniques, des injures sanglantes dont le gouverneur « des deux Villes saintes », en qui le khalife avait placé sa confiance, s'était rendu coupable « envers des compagnons et des auxiliaires » de Mahomet, après avoir déjà auparavant versé le sang d'un grand nombre d'entre eux pendant le siège de la Mecque. Il termina son réquisitoire en suppliant le khalife d'avoir pitié de ses malheureux sujets et de mettre fin à une situation aussi lamentable. ʿAbd al-Malik traita de mensongères les accusations d'Ibrâhîm et, ayant chassé brusquement ce favori délateur, il le fit mettre en prison. Mais Al-Ḥadjdjâdj, qui ne savait pas ce qui venait de se passer, fut mandé de nouveau auprès du khalife : ils passèrent à s'entretenir ensemble une grande partie de cette journée. Sans doute, le gouverneur raconta ses prouesses et confirma ainsi, sans s'en douter, la vérité du récit d'Ibrâhîm. Celui-ci fut appelé chez le khalife à la fin de l'entretien. Comme il entrait, il rencontre Al-Ḥadjdjâdj qui sort rayonnant de joie, qui se jette à son cou, qui le baise au front, qui le remercie chaleureusement et qui lui promet les plus belles faveurs... Le pauvre favori croit rêver et prend pour des moqueries toutes ces démonstrations d'amitié. Rempli de trouble, il s'approche de ʿAbd al-Malik. Le khalife lui annonce alors qu'il vient de destituer le préfet des Villes saintes pour le nommer gouverneur « des deux Iràqs », où lui seul est capable de rétablir l'ordre ; il ajoute qu'il a fait croire à Al-Ḥadjdjâdj que sa nouvelle

Moḥammad ibn Ṭalḥa (Cf. *Anonyme Chronik*, p. 166-167, et *ʿIqd*, I, p. 149-150). Nous donnons la préférence à la narration du *ʿIqd*, plus naturelle et plus complète.

élévation est due aux conseils amicaux de son favori. Puis il congédia ce dernier, non sans lui avoir recommandé de rejoindre son maître et de rester attaché à sa personne[1].

Il est donc vraisemblable que le mécontentement manifesté par les habitants du Ḥidjâz, les rapports adressés au khalife sur le gouvernement tyrannique du fils de Yousof aidèrent à le faire déplacer. Toutefois la cause déterminante de son changement fut la mort de Bischr ibn Marwân arrivée en 75 (694), et la nécessité où se trouvait ʿAbd al-Malik de confier le gouvernement de l'Irâq, toujours inconstant et toujours menacé par les Khâridjites, à un homme plein d'énergie. Suivant une tradition, la nouvelle de la mort de Bischr était parvenue à Damas pendant le séjour d'Al-Ḥadjdjâdj à la cour du khalife, et c'est de là que le nouveau gouverneur de l'Irâq serait parti pour Koufa[2]. Mais il est certain qu'Al-Ḥadjdjâdj revint auparavant dans le Ḥidjâz et que c'est à Médine qu'il reçut de ʿAbd al-Malik les lettres patentes qui le nommaient gouverneur de l'Irâq « à l'exclusion du Khorâsân et du Sidjistân ». Tel est le renseignement donné par Ibn Qotaiba, Ṭabarî et par la Chronique arabe anonyme, attribuée à Balâdhori : il est impossible de rejeter des témoignages aussi autorisés[3].

Al-Ḥadjdjâdj était resté gouverneur du Ḥidjaz pendant trois ans, si l'on compte depuis la date de son arrivée à Aṭ-Ṭâïf en schaʿbân 72 (janvier 692) jusqu'à son départ en schâbân 75 (décembre 694)[4], et deux ans seulement si l'on compte depuis la mort d'Ibn az-Zobair[5]. A sa place, le

1. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 149-150.

2. *Anonyme Chronik*, p. 69. Nous n'accordons aucune créance à la scène dramatique rapportée par Masʿoudî (*Les Prairies d'or*, V, p. 291-292) et d'autres à sa suite : ʿAbd al-Malik, apprenant qu'Al-Mohallab manque de troupes pour combattre les Azraqites, fait appel à la vaillance des généraux qui l'entourent. Aucun ne lui répond, excepté Al-Ḥadjdjâdj, qui demande avec insistance à être envoyé dans l'Irâq. Et le khalife le nomme gouverneur de cette province. Nous lisons dans l'*Agânî* (XX, p. 118) une scène semblable dont le héros est le poète Ibn Abî-Maʿqil ʿAbd Allâh, qui demande à Mosʿab le commandement d'une expédition vers Zarandj. Cf. Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 428.

3. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 181. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 863. *Anonyme Cronik*, p. 69.

4. Ibn Qotaiba, *o. c.*, p. 202. *Anonyme Chronik*, p. 269-270, Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 872. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 266.

5. *Anonyme Chronik*, p. 189.

khalife nomma 'Abd ar-Raḥmân ibn Nâfi' gouverneur de la Mecque, et Yaḥyâ ibn al-Ḥakam, gouverneur de Médine[1].

Maintenant le parti Alite est réduit à l'impuissance[2], le parti des Défenseurs humilié et presque anéanti. Les familles qui restent encore attachées à ces clans politiques cherchent une autre revanche; elles se livrent avec ardeur à l'étude du Coran et de la tradition : ce qui oblige les Omayyades à leur laisser le pouvoir spirituel pour se contenter à peu près exclusivement du pouvoir temporel péniblement acquis par une longue lutte[3]. A Médine, à côté des écoles de poésie et de musique dont l'*Agânî* nous révèle l'existence presque à chaque page, nous voyons surgir la plus ancienne école pour l'étude de la loi : dans la science sacrée, la voix des docteurs « des deux Villes saintes » demeurera longtemps prépondérante[4].

Remarquons aussi que, pendant la domination des Omayyades, Médine devient la ville principale de l'Arabie. Et c'est pourquoi les chroniqueurs, dans leurs récits disposés année par année, ne mentionnent plus ordinairement que le gouverneur de cette ville. Ils se contentent d'ajouter, çà et là, que le même homme était également préposé à la Mecque et à Aṭ-Ṭâïf ou bien encore ils nomment le lieutenant du gouverneur de Médine dans ces deux villes[5].

1. *Anonyme Chronik*, p. 69. Ṭabarî (*o. c.*, II, p. 873) ne parle que de la nomination de Yaḥyâ.

2. 'Abd al-Malik considérait la puissance des Alites comme peu dangereuse depuis la mort d'Al-Ḥosain. Par son ordre, Al-Ḥadjdjâdj les laissa toujours en repos dans l'Irâq (Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 317 ; Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 389).

3. Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 29.

4. Snouck-Hurgronje, *ibid.*

5. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 873, 940, 1127, 1230, etc. Snouck-Hurgronje, *Mekka*, I, p. 30.

LIVRE DEUXIÈME

Al-Ḥadjdjâdj dans l'Irâq. — Guerres contre les Khâridjites; Al-Ḥadjdjâdj, malgré ses fautes, rétablit et consolide par les armes l'unité «religieuse» du khalifat. — Par ses lieutenants, il termine les conquêtes de l'Islamisme en Orient. — Son influence sur les progrès des armes musulmanes en Occident. — Apogée de la puissance des Omayyades.

CHAPITRE PREMIER

Al-Ḥadjdjâdj quitte Médine pour se rendre dans l'Irâq. — Son discours aux habitants de Koufa. Exécution de ʿOmair : départ des Koufites pour le camp d'Al-Mohallab. — Al-Ḥadjdjâdj à Baṣra; nouvelles exécutions : départ des milices de cette ville pour le camp d'Al-Mohallab.

Ici nous devons d'abord jeter un coup d'œil rapide sur la situation de l'Irâq pendant le gouvernement de Bischr ibn Marwân, nommé, nous l'avons vu, en l'an 72 (691), après la mort de Moṣʿab, ainsi que sur la situation de la même province pendant le gouvernement des deux lieutenants que le frère de ʿAbd al-Malik désigna en mourant.

Les Khâridjites sont toujours maîtres du Fâris et des montagnes escarpées étagées en gradins qui ferment la vallée du Tigre du côté de l'est. Non seulement ils travaillent sans relâche à étendre leurs conquêtes dans la direction du Khorâsân et de l'Inde, mais ils sont une perpétuelle menace suspendue sur les riches plaines et sur les deux villes les plus florissantes de l'Irâq.

Bischr, dans son administration, paraît avoir manqué de justice, d'initiative et d'élévation d'esprit. Le khalife fut obligé de rappeler à son frère que la guerre contre les ennemis des Banou Omayya était le premier de ses devoirs. En 74, il

lui ordonna de mettre en campagne, pour les opposer aux Azraqites qui se remuaient, une armée de Baṣriens sous les ordres d'Al-Mohallab et une armée de Koufites sous les ordres d'un général expérimenté, que lui, Bischr, pourrait choisir[1]. Bischr, qui appartenait à la race de Moḍar, détestait Al-Mohallab qui était yéménite et dont la haute influence et les vertus militaires éclipsaient sa médiocrité; « il reçut avec colère et murmures » l'ordre du khalife, son frère, qui lui « enjoignait de mettre Al-Mohallab, et nul autre, à la tête des troupes ». Il obéit cependant, « mais de fort mauvaise grâce ». Il raya sur les listes d'Al-Mohallab les noms des soldats les plus vaillants et donna à 'Abd ar-Raḥmân ibn Mikhnaf le commandement des meilleures troupes de Koufa, en lui prescrivant de faire preuve d'indépendance dans ses fonctions et de ne tenir aucun compte des avis de son collègue[2]. Les deux généraux partirent chacun avec son armée : Al-Mohallab établit son camp à Râmahormoz où il rencontra les Khâridjites, et 'Abd ar-Raḥmân ibn Mikhnaf, de son côté, campa non loin de là, « à la distance d'un mille ou un mille et demi seulement », de sorte que les deux armées orthodoxes pouvaient se voir de leurs cantonnements respectifs. Elles étaient depuis dix jours à peine en présence de l'ennemi, lorsqu'elles apprirent que Bischr venait de mourir à Baṣra (74), laissant comme remplaçant, dans cette ville, Khâlid ibn 'Abd Allâh, et à Koufa, 'Amr ibn Ḥoraith[3]. Aussitôt les soldats de l'Irâq, toujours mobiles et toujours las de la guerre, abandonnèrent en foule leurs étendards et se dispersèrent. Les deux généraux, surtout 'Abd ar-Raḥmân ibn Mikhnaf, furent impuissants à retenir ces hommes efféminés qui se ruèrent vers la plaine, espérant y retrouver, avec l'impunité, une vie plus molle et plus facile que celle des camps. En vain les lieutenants de Bischr firent appel tour à tour aux exhortations religieuses, aux menaces d'expropriation et de mort : rien ne put ramener au devoir les soldats fugitifs. 'Amr ibn Ḥoraith déploya cependant une certaine énergie : suivant une tradition, il leur ferma l'entrée de Koufa et ainsi, ces

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 855.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 856. Cf. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, I, p. 198-199.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 857.

déserteurs furent contraints de rester dans un village voisin qui appartenait à la famille d'Al-Ascha'th[1].

Pendant ce temps, Al-Mohallab, qui n'avait plus avec lui qu'une poignée d'hommes, voyait l'hérésie relever la tête et recouvrer son ancienne audace. « Jamais, dans cette guerre si longue et si opiniâtre, le danger n'avait été plus imminent. L'Irâq était en proie à l'anarchie la plus complète; il n'y avait pas la moindre ombre d'autorité et de discipline[2]. » Al-Mohallab, dans une lettre qu'il écrivit au khalife, jeta ce cri d'alarme dans lequel perce également un sentiment d'impatience et de colère: « Ou vous m'enverrez des hommes, ou vous ouvrirez à l'ennemi le chemin de Baṣra! » 'Abd al-Malik n'envoya qu'un seul homme, mais c'était Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof[3].

Le nouveau gouverneur de l'Irâq avait 33 ans[4]. Il partit de Médine au mois de scha'bân de l'année 75 (décembre 694). Douze Arabes, montés sur des chamelles de race, formaient toute son escorte[5]. En quittant la « Ville du Prophète », il ne put s'empêcher d'exprimer un regret, mais un de ces regrets irrévérencieux et pleins de haine qui lui étaient familiers: « Louange à Allâh, s'écria-t-il, qui m'a fait sortir d'un foyer de sédition dont les habitants sont les plus perfides et les plus faux envers le Prince des croyants, sont ceux qui lui envient le plus sa fortune! Par Allâh, sans les lettres que j'ai reçues du Prince des croyants à leur sujet, j'aurais rendu leur ville semblable à la Vallée d'Al-Ḥimâr[6]; je n'aurais épargné ni ces pièces de bois qu'ils visitent souvent, ni un cadavre depuis longtemps consumé, choses

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 857-859.

2. Dozy, *o. c.*, I, p. 199.

3. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 291. D'après ce chroniqueur, Alî aurait annoncé aux Koufites, dans une prophétie, l'arrivée « du jeune homme de Thaqîf... spoliateur... indifférent pour les bons, inexorable pour les méchants » (Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 328). Dans Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 202, cette prophétie est attribuée à Omar.

4. *Fragmenta Historicorum arabicorum*, publiés par De Goeje et De Jong, I, p. 11. Il s'agit de 33 années lunaires. Al-Ḥadjdjâdj n'avait guère que 32 ans, si l'on compte d'après notre calendrier.

5. *Anonyme Chronik*, p. 69. Ṭabarî, *Annales*, II, 863 et 872. Cf. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p 187; Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 428, et Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 45. La date du mois est incertaine.

6. C'est-à-dire ruinée et déserte comme cette vallée de l'Arabie.

dont ils disent : C'est la chaire de l'apôtre d'Allâh ! c'est le tombeau de l'apôtre d'Allâh[1] ! » Tels furent ses adieux à Médine et aux restes de Mahomet.

Al-Ḥadjdjâdj suivit ensuite le chemin le plus direct pour se rendre à Koufa. Il entra dans cette ville à l'improviste, un jour du mois de ramadân 75 (janvier 695), à une heure assez avancée de la matinée[2]. « Partout, raconte Mas'oudî, les soldats étaient assis chez eux, entourés de leurs familles et de leurs affranchis, par groupes de vingt, de trente et au delà[3]. » L'arrivée de l'esclave de Thaqîf, qu'on n'attendait point, passa d'abord presque inaperçue. Allant droit à la mosquée principale[4], il y entra, monta en chaire et dit : « Qu'on fasse entrer le peuple ! » Poussés par la curiosité, les Koufites accoururent. Ils virent alors, assis dans la chaire, un homme immobile et silencieux, la tête couverte d'un voile de soie rouge qui lui cachait le visage[5] ; il était ceint de son épée, il avait un arc passé à l'épaule[6]. Le peuple se demandait avec inquiétude quel était ce personnage étrange, peu édifiant : il le prenait, lui et ses compagnons, pour des Khâridjites[7] et il méditait leur perte[8]. Déjà 'Omair ibn Ḍâbî al-Bordjomî, qui venait d'entrer suivi de ses affranchis, ramassait des cailloux dans la cour de la mosquée pour les jeter au chef de la petite troupe. « Attends, dit quelqu'un à 'Omair, que nous entendions ce qu'il va dire[9] ! » — « Il est oppressé et ne peut parler ! » avançaient les uns. — « C'est un Arabe du désert, comme cela se voit facilement », disaient les autres[10]. Immobile dans sa chaire, Al-Ḥadjdjâdj continuait

1. *Anonyme Chronik*, p. 77.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 872. Nous lisons dans *Anonyme Chronik*, p. 270, qu'Al-Ḥadjdjâdj arriva à Koufa en radjab. Mais nous croyons avec plusieurs chroniqueurs qu'il n'avait pas encore quitté le Ḥidjâz à cette époque. V. plus haut, p. 65. Brünnow (*o. c.*, p. 45) pense qu'il arriva à Koufa en ce mois de radjab (novembre 694).
3. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 292. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 215.
4. Mobarrad, *ibid.*
5. Ṭabarî, *o. c.*, p. 863. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 292.
6. Mobarrad, *l. c.* Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 8.
7. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 187.
8. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 863. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 303. Cf. Weil, *Geschichte*, I, p. 429.
9. Mobarrad, *Kâmil*, p. 215. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 292-293. Cf. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 8.
10. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 293.

de garder le silence, attendant que le peuple fût rassemblé. Quand il vit la mosquée remplie[1] et les yeux de tous braqués sur lui[2], il se leva lentement et, ôtant le voile qui lui cachait le visage, supprimant aussi les formules ordinaires de louanges à Dieu et de prières pour le Prophète[3], il commença son discours par ce vers solennel du poète Soḥaim ibn Wathîl ar-Riyâḥî[4] :

« Je suis le fils de la clarté matinale, celui qui s'élève sur les sommets escarpés[5]. Dès que je déposerai mon turban, vous me reconnaîtrez.

» O habitants de Koufa ! [je vous le déclare au nom d'Allâh, j'imposerai à la méchanceté sa propre charge, je la chausserai de sa chaussure, je rendrai le mal pour le mal]. Je vois des têtes arrivées à maturité, dont il est temps de faire la vendange : elles m'appartiennent, et il me semble déjà que je contemple des ruisseaux de sang inondant vos turbans et vos barbes !

» Voici l'heure de l'attaque[6] : défends avec courage des

1. Mas'oudî, *ibid.*
2. Mobarrad, *l. c.*
3. Mas'oudî, *l. c.*, Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 863.
4. Mobarrad, *l. c.* Il est impossible de reconstituer ce discours tel qu'il a été prononcé par Al-Ḥadjdjâdj. Nous donnons la traduction du texte que le *Kâmil* de Mobarrad, p. 215-216, nous a transmis. Quelques mots, certainement authentiques, omis dans le *Kâmil* et rapportés par Ṭabarî (*Annales*, II, p. 864-865), sont placés entre crochets. Du reste, dans ces deux auteurs, le texte du discours d'Al-Ḥadjdjâdj est à peu près le même et celui, sans doute, qui se rapproche le plus de l'original. Chez les autres écrivains, les divergences sont plus nombreuses et plus importantes. Mas'oudî en particulier nous paraît avoir amplifié et embelli les célèbres paroles du gouverneur de l'Irâq (Voir *Les Prairies d'or*, V, p. 294 s.; *'Iqd*, II, p. 187, et III, p. 8 ; *Anonyme arabische Chronik*, p. 267 s.; *Agâni*, XIII, p. 42; Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 429 s.; Muir, *The Caliphate*, p. 344). Plusieurs, sans en excepter notre grand Silvestre de Sacy lui même, puisant sans doute dans un ms. presque sans valeur intitulé *Kitâb al-imâma was-siyâsa*, et faussement attribué à Ibn Qotaiba, donnent aux événements de Koufa des proportions fantaisistes : ainsi Al-Ḥadjdjâdj aurait fait massacrer après son discours *70.000 personnes !* (Cf. *Biographie universelle* (Michaud), XIX, p. 23-24 ; Weil, *Geschichte*, I, p. 429, en note).
5. Cest-à-dire : « Je suis un homme illustre qui tente les entreprises les plus difficiles. » Cf. Freytag, *Arabum proverbia*, I, p. 46.
6. L'auteur de ces deux premiers vers est Rowaischid ibn Romaiḍ

troupeaux que la nuit a réunis sous la main d'un conducteur sans pitié.

» Ce n'est pas un pasteur de chameaux ni de brebis, ni un boucher paisible derrière son étal.

» La nuit les a réunis sous la main d'un homme énergique et habile qui sait se tirer du danger, d'un émigrant qui n'est pas un arabe nomade.

» La guerre a retroussé ses vêtements et mis ses jambes à nu : luttez! Elle est devenue redoutable pour vous : redoublez d'efforts[1] !

» Tandis que la corde de l'arc est aussi dure que le tibia de la jeune chamelle ou plus dure encore[2] !

» Quant à moi, ô habitants de l'Irâq, sachez que je ne me laisse point effrayer par le son des vieilles outres desséchées[3], que je ne me laisse point palper les côtes comme on palpe une figue. L'on m'a choisi pour ma pénétration et recherché pour mon expérience; le Prince des croyants a répandu son carquois devant ses yeux, il a mordu ses flèches: celle dont il a trouvé le bois le plus amer et le plus dur, c'est moi! Il m'a donc lancé sur vous, car il y a trop longtemps que vous persévérez dans la rébellion et que vous êtes couchés dans les lits des égarés. Par Allâh! je vous dépouillerai comme le bois de son écorce[1], je vous lierai comme on lie le *salama*[4], je vous rouerai de coups comme des chamelles qui s'écartent du troupeau.

» Vous ressemblez aux habitants d'une ville qui jouissait de la sécurité et de la tranquillité et qui recevait de toutes

al-Anbârî. (Mobarrad, *Kâmil*, p. 215). Sur ce poète, voyez *Agânî*, XIV, p. 45-46.

1. Cf. Freytag, *Arabum Proverbia*, II, p. 244.

2. Mobarrad, *l. c.*, ajoute entre crochets un dernier hémistiche qui manque dans plusieurs mss.: « Il faut se résigner aux événements qui n'offrent pas d'échappatoire. » A la place des deux derniers vers, nous lisons dans Ṭabarî les trois hémistiches suivants : « Ce n'est pas l'heure où l'on dédaigne les troupeaux de chameaux qu'elle a amenés — ni les jeunes chamelles qui n'ont jamais été bridées — et qui dans leur course rapide devancent les *qaṭâṭ* » (Ṭabarî, *Annales*, II, p. 864. Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 294).

3. Les Arabes frappaient sur des outres vides pour écarter ou mettre en fuite les chameaux (Mobarrad, *o. c.*, p. 219. Cf. Freytag, *o. c.*, II, p. 588).

4. Buisson épineux dont on lie les branches pour le couper plus aisément (Mobarrad, *o. c.*, p. 49. Cf. Freytag, *Arabum Proverbia*, II, p. 96).

parts une subsistance abondante; elle se montra ingrate envers les bienfaits d'Allâh, et il la frappa de la famine et de la terreur pour prix des actions de ses habitants[1].

» Mais, sachez-le bien, si je promets, je tiens; si je conçois un projet, je l'exécute; si je décrète, j'accomplis[2]. [Assez de ces réunions où vous vous dites les uns aux autres : « On a dit, il a dit, que dit-il? » Eh! que vous importe cela? Je le jure, vous marcherez droit dans le chemin du devoir, sinon recevez l'assurance que j'assujettirai vos corps à une rude besogne!] Le Prince des croyants m'a ordonné de vous distribuer votre solde et de vous envoyer combattre vos ennemis, sous les ordres d'Al-Mohallab ibn Abî-Ṣofra. J'en fais donc en présence d'Allâh le serment solennel et sacré : A tout homme que je trouverai ici retardant son départ de trois jours, après qu'il aura reçu sa solde, je couperai le cou! [En outre, je livrerai ses biens au pillage.]

» Page, donne lecture au peuple de la lettre du Prince des croyants. » Un jeune homme lut alors ce qui suit : « Au nom d'Allâh, le clément, le miséricordieux, le serviteur d'Allâh, ʿAbd al-Malik, aux musulmans de Koufa, salut! » Dans la mosquée, personne n'ouvrit la bouche pour rendre au khalife les saluts accoutumés. « Arrête, page! » dit le gouverneur frémissant de colère, et, s'étant tourné vers le peuple : « Le Prince des croyants vous salue, s'écria-t-il, et vous ne lui rendez pas son salut ? Ceci est la politesse d'Ibn Nihya[3]. Mais je vous apprendrai une autre politesse, si vous ne marchez pas droit! Page! reprends la lecture de la lettre du Prince des croyants. » Cette fois, quand le lecteur arriva à ces mots : « Salut à vous! » toute l'assemblée, « effrayée par l'expression menaçante et terrible du visage d'Al-Ḥadjdjâdj », répéta d'une seule voix : « Et sur le Prince des croyants soient le salut [et la miséricorde d'Allâh][4] ! »

1. *Coran*, XVI, 113.
2. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 492 ; Ṭabarî, *Annales*, II, p. 867. Au lieu de : « Si je décrète, j'accomplis », on peut aussi traduire, comme Dozy (*Histoire des Musulmans d'Espagne*, I, p. 202) : « Une fois que j'ai tracé sur le cuir la forme d'une sandale, je coupe hardiment. »
3. Un ancien chef de la police à Baṣra (Ṭabari, *o. c.*, II, p. 870. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 298).
4. Dans les deux pages qui précèdent, nous avons emprunté quelques

Puis, sans rien ajouter à ces paroles, raconte Ṭabarî, Al-Ḥadjdjâdj descendit de la chaire et gagna sa demeure[1]. Là, il ne perdit pas une minute : il ordonna aux hommes de se présenter pour recevoir leur solde, et il présida lui-même à cette distribution[2]. Il n'entendait pas gaspiller l'argent du Trésor pour l'entretien d'une nouvelle armée de déserteurs ; c'est pourquoi, ayant fait appeler, en même temps, les inspecteurs militaires, il leur prescrivit de se rendre également auprès d'Al-Mohallab pour lui demander des lettres attestant l'arrivée des troupes devant l'ennemi. Les gardiens du pont de l'Euphrate reçurent l'ordre d'en laisser les portes ouvertes nuit et jour[3].

Al-Ḥadjdjâdj n'avait pas encore de commandant de la police. Il désirait confier cette fonction difficile à un homme constamment sévère, inexorable, impartial, incapable de le trahir. ʿAbd ar-Raḥmân ibn ʿObaid le Tamîmite lui fut signalé comme réunissant toutes ces qualités. Al-Ḥadjdjâdj le fit donc venir en sa présence et lui fit part de ses intentions. « Je n'accepte cette charge, déclara le Tamîmite, qu'à une condition, c'est que tu m'affranchiras des sollicitations de tes administrateurs, de tes enfants et des gens de ton entourage. » — Page ! dit alors Al-Ḥadjdjâdj, fais à haute voix la proclamation suivante : « Quiconque, parmi ceux-là, osera adresser une requête au préfet de police sera mis hors la loi ! [4] »

expressions à la traduction des *Prairies d'or* (V, p. 294 s.), par M. Barbier de Meynard, et à l'*Histoire des Musulmans d'Espagne* (I, p. 201-204) de Dozy.

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 865. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 305.
2. Mobarrad, *o. c.*, p. 216.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 866. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 301.
4. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 9. « Je n'ai jamais vu, raconte Asch-Schaʿbî (dans *ʿIqd, l. c.*), un préfet de police comme celui-là. Il n'emprisonnait que pour dettes, car si on lui amenait un homme coupable de vol avec effraction, il lui plongeait dans le ventre l'outil dont il s'était servi, jusqu'à ce que cet outil lui sortît par le dos ; quand on lui amenait un homme qui avait exhumé un cadavre [pour s'emparer des objets que le tombeau pouvait renfermer], il faisait creuser une fosse et ordonnait qu'on l'y enterrât vivant ; quand on lui amenait un homme qui avait fait usage du fer dans une rixe ou qui avait été aperçu portant des armes, il lui coupait la main. Par suite de sa sévérité, il se passait parfois quarante jours sans qu'on lui amenât personne ; aussi Al-Ḥadjdjâdj ajouta-t-il à sa charge la préfecture de police de Baṣra. »

'Abd ar-Raḥmân ibn 'Obaid, ainsi que le capitaine des gardes d'Al-Ḥadjdjâdj — nous ignorons le nom de cet officier — reçurent l'ordre de prendre leur sabre à l'expiration du délai accordé « et de s'en servir comme de bâtons[1] ».

Quand le troisième jour arriva, l'émoi fut grand dans la ville : le trouble, la crainte ou la colère du peuple faillirent tourner à la sédition et à l'émeute. Al-Ḥadjdjâdj était dans son palais lorsqu'il entendit du côté du marché une sourde rumeur, dans laquelle dominait le cri des heures décisives : *Allâh akbar*. Sans hésiter, il se rendit à la mosquée et, s'étant assis dans la chaire, il adressa au peuple cette apostrophe grosse d'injures et de menaces : « Habitants de l'Irâq, hommes de discorde et d'hypocrisie, natures méchantes ! j'ai entendu un *takbîr* qui n'est pas celui par lequel on intéresse Allâh à sa cause, mais celui par lequel on s'attire la menace[2]. Oui, j'ai bien compris que c'était une populace tumultueuse soulevée par un vent d'orage. Enfants de la femme abjecte ! esclaves du bâton[3] ! rejetons des serpents[4] ! Est-ce que pas un d'entre vous ne mesurera sa marche à l'infirmité de ses jambes ? est-ce que pas un d'entre vous n'épargnera son sang, ne regardera l'endroit où il pose le pied[5] ? J'en fais le serment en présence d'Allâh, je suis sur le point de frapper un coup qui sera un châtiment exemplaire du passé et, pour l'avenir, une leçon de savoir-vivre[6]. »

Al-Ḥadjdjâdj tint parole. Le même jour, il se rendit au camp pour passer les troupes en revue. Un des notables de

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 665.

2. On lit dans Mobarrad : « qui n'est pas celui par lequel on recherche Allâh, mais celui par lequel on recherche Satan » (*Kâmil*, p. 152).

3. Le poète Ibn Mofarrig al-Ḥimyarî avait dit auparavant : « L'esclave est dompté par le bâton ; à l'homme libre, le blâme suffit » (Mobarrad, *o. c.*, p. 154. Freytag, *Arabum Proverbia*, II, p. 99).

4. C'est la leçon de l'*Anonyme arabische Chronik*, p. 271, et de Ṭabarî, *Annales*, II, p. 868 : أبناء الأيامى. Le *Kâmil* de Mobarrad (p. 152) porte : الإماء, fils « des servantes ».

5. Cf. Freytag, *Arabum Proverbia*, I, p. 634.

6. *Anonyme Chronik*, p. 271, et Ṭabarî, *o. c.*, p. 868. Nous lisons le même discours, mais abrégé, dans Mobarrad, *Kâmil*, p. 152, et dans Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 185.

Koufa, ʽOmair ibn Ḍâbî le Tamimite le Bordjomite, dont nous avons déjà parlé et qui faisait partie de l'armée destinée à Al-Mohallab, osa demander au gouverneur, en passant devant lui pendant la revue, une dispense de service : « Qu'Allâh protège l'émir ! dit-il : je ne suis qu'un pauvre vieillard accablé par l'âge et les infirmités, et cependant je suis enrôlé dans cette armée. Or, mon fils Ḥanṭhala que voici n'a pas son égal, parmi les Banou Tamîm, pour la vigueur et la force. Si vous jugez à propos de l'envoyer à la guerre en mon lieu et place, faites-le ! » — « Par Allâh ! dit Al-Ḥadjdjâdj, en désignant le fils, celui-ci vaut mieux pour nous que son père ! » Et il était sur le point d'agréer l'échange, ou même il l'avait déjà accepté, lorsque ʽAnbasa ibn Saʽîd, son ami et son conseiller, lui dit : « Connaissez-vous cet homme ? » — « Non », répondit Al-Ḥadjdjâdj. — « C'est ʽOmair ibn Ḍâbî le Tamîmite le Bordjomite, l'un des meurtriers du Prince des croyants, Othmân. » — « Vieillard ! s'écria alors le gouverneur irrité, est-ce donc toi qui sautas sur le cadavre d'Othmân, Prince des croyants, et lui brisas deux côtes ? » — « Il avait, répondit ʽOmair, emprisonné et laissé mourir dans un cachot mon père vieux et infirme. » — « Oui, reprit le gouverneur, mais ton père n'avait-il pas dit :

> « J'ai pensé et je n'ai pas agi ; sur le point d'agir, plût au ciel que j'eusse laissé les femmes d'Othmân occupées à le pleurer[1] ! »

« J'estime, ô vieillard ! que ta mort sera un bien pour les deux cités [Koufa et Baṣra]. Ennemi d'Allâh ! tu seras envoyé en compensation au Commandeur des croyants, Othmân ! » — « Et il le toisait, ajoute Masʽoudi, des pieds à la tête, tantôt se mordant la barbe et tantôt la laissant retomber ; puis il s'approcha de lui et dit : « ʽOmair, as-tu entendu ce que j'ai dit en chaire ? » — « Oui », répondit le vieillard. — « Eh bien ! il serait honteux qu'un homme comme moi se donnât à lui-même un démenti. Garde ! lève-toi et coupe-lui le cou ! » Un homme se leva aussitôt et exécuta cet ordre. Puis les biens de ʽOmair furent livrés au pillage[2].

1. Le père de ʽOmair appelé Ḍâbî ibn al-Ḥârith voulut un jour assassiner Othmân, mais son dessein fut éventé et ce fut alors qu'il composa ce vers (Mobarrad, *o. c.*, p. 219).
2. Mobarrad, *o. c.*, p. 216-217 et 665. *Anonyme Chronik*, p. 274-275.

L'*Agânî* ajoute que les Barâdjim, à la tribu desquels appartenait ʿOmair, accoururent pour voir le cadavre de leur compagnon infortuné. Al-Ḥadjdjâdj, les entendant s'avancer en tumulte, cria à ses gardes : « Jetez-leur la tête de ʿOmair ! » On leur jeta la tête sanglante, et ces hommes, saisis d'horreur et de crainte, prirent la fuite[1]. Ce fut le signal du départ général des Koufites. Les soldats, jusque-là hésitants, coururent droit devant eux pour gagner le pont de bateaux qui reliait les deux rives de l'Euphrate et aller rejoindre Al Mohallab. Sur ce pont, la précipitation était si grande, la foule si pressée que plusieurs tombèrent dans le fleuve et se noyèrent[2].

C'était maintenant le règne de la terreur. Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof, que les chroniqueurs nous représentent comme « issu de Thamoud, la plus méchante des tribus arabes, efflanqué des deux jambes, aux cuisses effilées et maigres, aux yeux petits[3], à la voix grêle[4] », avait ainsi, malgré sa chétive apparence, vaincu la mollesse, l'obstination, toutes les résistances d'un peuple, rien que par un seul acte d'autorité.

Un certain Ibrâhîm ibn ʿÂmir, de la tribu des Banou Asad, rencontrant un homme appelé ʿAbd Allâh ibn az-Zobair, qui appartenait aussi à cette tribu et qui avait fui de Koufa, lui demanda des nouvelles : « Mauvaises ! mauvaises ! s'écria ʿAbd Allâh ibn az-Zobair ; ʿOmair un des soldats d'Al-Mohallab, vient d'être exécuté[5]. » Puis il débita ces vers[6] :

> « Je dis à Ibrâhîm en le rencontrant : je vois que la situation devient accablante et enchevêtrée.
>
> » Choisis : ou tu visiteras ʿOmair, fils de Ḍâbî, [dans l'autre monde] ou tu feras visite à Al-Mohallab :
>
> » Deux alternatives auxquelles tu ne peux échapper qu'en t'élançant sur le dos d'un coursier agile et plus blanc que la neige,

Ṭabarî, *Annales*, II, p. 869 s. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 8-9. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 299-300. *Agânî*, XIII, p. 42.

1. *Agânî*, *ibid*.
2. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 300. Cf. *Agânî*, *l. c.* et Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 870.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 871. Cf. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 327-328.
4. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 202.
5. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 301.
6. A l'exception du premier qui est visiblement une addition postérieure.

» Et qui, même après avoir laissé le Khorâsân derrière lui, considère ce chemin comme aussi court que celui du marché ou plus court encore.

» Car je ne crois pas qu'Al-Ḥadjdjâdj remette jamais son épée dans le fourreau, tant qu'il n'aura pas fait blanchir la tête des enfants[1]. »

Cependant, au rapport de Mas'oudî, les soldats de Koufa, après avoir passé l'Euphrate, essayèrent encore de chercher un refuge dans les plaines coupées de canaux du Sawâd, d'où ils demandaient des vivres à leurs familles, afin de subsister dans leur retraite. Mais Al-Ḥadjdjâdj ordonna au gardien du pont d'en permettre l'accès aux partants et d'empêcher qui que ce fût de repasser le fleuve[2]. Alors, ces hommes, privés des secours nécessaires et désespérant d'en obtenir, rentrèrent en masse au camp d'Al-Mohallab qui était toujours à Râmahormoz, en face des Khâridjites[3]. Les inspecteurs qu'Al-Ḥadjdjâdj avait envoyés auprès du général en chef reçurent de lui des lettres attestant l'arrivée des milices à leur poste de combat. Aucun soldat ne manquait à l'appel. Rempli d'admiration, Al-Mohallab disait en un langage militaire : « Aujourd'hui, il est arrivé dans l'Irâq un *homme mâle ;* aujourd'hui, la guerre a été déclarée à l'ennemi[4] ! »

Ce fut ensuite le tour de Baṣra. Al-Ḥadjdjâdj s'y rendit sans retard, après avoir confié le gouvernement de Koufa, pendant son absence, à un lieutenant appelé Abou-Ya'for 'Orwa ibn al-Mogîra ibn Scho'ba[5]. Dans la seconde grande

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 666. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 301. Le texte de cette poésie est identique dans ces deux auteurs, sauf trois légères variantes : dans Mobarrad, le dernier vers de notre traduction est l'avant-dernier ; les deux leçons de cet auteur مُتَشَبِّبا *enchevêtrée,* et تَخَيَّرْ *choisis,* nous paraissnt préférables à celles de Mas-'oudî مُتَصَعِّبا *difficile,* et تَجَهَّزْ *prépare-toi.* Voyez aussi Mobarrad, *o. c.*, p. 217 et 289 ; Ṭabarî, *Annales*, II, p. 871-872 ; *Anonyme Chronik*, p. 272-273 ; Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 9 ; *Agânî*, XIII, p. 42 ; Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 307.

2. Mas'oudî, *l. c.*

3. Ṭabarî, II, p. 870. Cf. Mas'oudî, *l. c.*

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 870. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 275. et Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 302.

5. 'Orwa ibn al-Mogîra était fils du premier mari de la mère d'Al-Ḥadjdjâdj (*Agânî*, VI, p. 146).

cité de l'Irâq les scènes dramatiques de Koufa se renouvelèrent : même discours et mêmes menaces suivies d'un redoublement de sévérité. Un homme des Banou Yaschkor lui fut amené[1] ; c'était un vieillard « décrépit et borgne », surnommé Dhou 'l-Korsofa « l'homme au flocon », parce qu'il couvrait l'œil dont il avait perdu l'usage avec un flocon de laine[2]. « Voici un rebelle[3], dit-on au gouverneur. » — « J'ai, prétexta l'infirme, une hernie que Bischr a vue et à cause de laquelle il m'a dispensé du service militaire. Voici du reste ma solde qui doit retourner au Trésor[4]. » — « Je sais bien, répondit simplement Al-Ḥadjdjâdj, que tu dis la vérité ! » Et, sans autre explication, il lui fit trancher la tête[5]. C'est après cette nouvelle et brusque exécution que le poète Ka'b ibn Ma'dân al-Aschqarî[6], ou peut-être Al-Farazdaq, disait :

> « Dans la grande ville, Al-Ḥadjdjâdj vient de frapper un coup qui a fait grouiller le ventre de tous ceux qui en sont instruits[7]. »

Il est raconté dans le *Kâmil* de Mobarrad qu'un autre soldat, également accusé de vouloir se soustraire aux périls et aux fatigues de cette guerre, fut conduit devant Al-Ḥadjdjâdj pendant que celui-ci était à table. Le gouverneur impitoyable lui fit sur-le-champ couper le cou et, comme les convives, attristés et dégoûtés par ce qu'ils venaient de voir, avaient perdu tout appétit et cessé de manger, il les traita d'hommes pusillanimes et les accabla de reproches[8].

Aussi, l'épouvante gagna-t-elle les habitants de Baṣra. Semblables aux Koufites, ils sortirent de leur ville « avec une telle précipitation et en multitude si serrée, dit Ṭabari, que les passants qui se trouvaient sur le pont de Râma-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 873. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 344.
2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 666.
3. عاصى litt. *désobéissant*, c'est-à-dire : « Voici un homme qui refuse de rejoindre l'armée. »
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 873.
5. Mobarrad, *l. c.* Cf. Ṭabarî, *l. c.*
6. Poète remarquable, que Brockelmann n'a pas mentionné dans sa *Geschichte der arabischen Litteratur*. Voyez sur lui *Agâni*, XI, p. 56-64; Hammer-Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*, II, p. 505-507.
7. Mobarrad, *l. c.*
8. *Ibidem*, *l. c.*

hormoz furent culbutés ». Et Al-Mohallab répétait en les voyant accourir à leur tour : « Il est arrivé pour commander aux gens un *homme mâle*[1] ! »

Tel fut le mode rigoureux, mais efficace, qu'Al-Ḥadjdjâdj adopta pour ressusciter la discipline morte dans les armées arabes de l'Orient. « Il fut le premier à punir de mort ceux qui tentaient de se soustraire au service militaire. Omar, Othmân et Alî se contentaient de décider que le délinquant ne pourrait plus porter le turban et qu'il serait exposé au pilori. Moṣ'ab, trouvant cette punition insuffisante, faisait, de plus, raser les cheveux et la barbe au coupable. Bientôt ces sanctions déshonorantes furent inutiles. Le sentiment de l'honneur s'était affaibli et l'aversion pour le service militaire avait pris des proportions inquiétantes. Bischr aggrava cette peine : il faisait clouer à un mur les mains du déserteur, après l'avoir fait élever au-dessus du sol. Al-Ḥadjdjâdj, trouvant que tout cela n'était qu'un jeu, fut encore plus expéditif : il fit décapiter les coupables[2]. »

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 873-874.
2. A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 8. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 308.

CHAPITRE II

Révolte d'Ibn al-Djâroud : sa défaite et sa mort. — Révolte des Zandjs : leur défaite. — Violences d'Al-Ḥadjdjâdj contre Anas ibn Mâlik, l'ancien serviteur du Prophète ; le khalife oblige son gouverneur à faire amende honorable à Anas (76 de l'hégire = 695 de J.-C).

Al-Ḥadjdjâdj avait réussi à ramener au devoir les milices des deux grandes cités de l'Irâq, mais il était peu assuré de leur constance : c'est pourquoi, prenant avec lui les troupes qui lui restaient et qui étaient composées en grande partie de la noblesse de Baṣra, il quitta cette ville, traversa l'Euphrate et alla camper à Rostaqobâdh[1], bourgade célèbre dans les guerres des Khâridjites, située vers l'est de Baṣra et à dix-huit parasanges du camp d'Al-Mohallab. L'intention du gouverneur était de fortifier les derrières d'Al-Mohallab, de l'encourager, lui et ses troupes, dans la rude campagne du Fâris contre les Khâridjites. Dans une *khoṭba* adressée aux soldats, il leur faisait part de ses résolutions en ces termes : « O gens des deux grandes villes, ce lieu sera votre séjour un mois après l'autre et une année après l'autre, jusqu'à ce qu'Allâh ait détruit vos ennemis, je veux dire ces Khâridjites qui sont une menace perpétuelle suspendue sur vos têtes[2]. »

Tout allait selon les désirs du gouverneur, lorsqu'une menace inopportune qu'il lança dans un autre de ses discours — peut-être dans le même — faillit remettre les choses au point où elles étaient avant son arrivée dans l'Irâq et briser pour toujours sa carrière militaire et politique. « L'augmentation de paye consentie en votre faveur par Ibn az-Zobair, dit-il un jour aux milices, est l'œuvre d'un scélérat et d'un

1. Rostaqobâdh « dépend du canton de Dastawâ », dans le Fâris (Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 232 et 260).
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 874. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 309.

hypocrite : je ne la maintiendrai pas ! » — « Il est faux, répondit un des notables, qui se nommait ʿAbd Allâh ibn al-Djâroud al-ʿAbdî, que cette augmentation soit l'œuvre d'un scélérat et d'un hypocrite, car elle a été approuvée et ratifiée par le Prince des croyants ʿAbd al-Malik[1] et mise à exécution par Bischr, son frère[2]. » Cette réplique ferma la bouche au gouverneur qui, ne trouvant rien à répondre, eut recours aux injures : il traita Ibn al-Djâroud de menteur et, comme argument suprême, il le menaça de lui faire trancher la tête. Puis il descendit de la chaire[3].

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que cette question pratique revînt à l'ordre du jour. Mais bientôt elle se présenta de nouveau avec toute sa gravité. Aux réclamations de ses soldats Al-Ḥadjdjâdj opposa le même refus catégorique et Ibn al-Djâroud fit à son chef la même réponse courageuse. Ce fut en vain que Maṣqala ibn Karib al-ʿAbdî appuya les déclarations du gouverneur de l'Irâq en disant que le peuple, dans ce qui lui déplaît comme dans ce qu'il aime, doit à son « pasteur » l'obéissance : telle n'était pas, dans ce litige, l'opinion des notables. A la suite de cette nouvelle discussion, ils se rassemblèrent chez Ibn al-Djâroud. Les principaux d'entre eux étaient Al-Hodhail ibn ʿImrân al-Bordjomi, ʿAbd Allâh ibn Ḥakîm ibn Ziyâd al-Modjâschiʿi et Qotaiba ibn Moslim, le futur conquérant de la Transoxiane. A l'unanimité, ils approuvèrent les paroles et les ressentiments d'Ibn al-Djâroud et ils lui dirent : « Nous sommes avec toi pour te soutenir, car cet homme n'aura pas de repos qu'il n'ait supprimé l'augmentation de notre solde. Viens ! nous te prêterons le serment de fidélité pour le chasser de l'Irâq. Ensuite nous écrirons à ʿAbd al-Malik pour lui demander de nous donner à sa place un autre gouverneur. Si le khalife refuse, nous le déposerons lui-même, mais il ne refusera pas, car il nous craint, tant que les Khâridjites ne sont pas anéantis. » Alors la noblesse et les gens de marque qui se trouvaient dans cette armée prêtèrent serment en secret entre les mains d'Ibn al-Djâroud, et ils jurèrent aussi de se soutenir et de se défendre mutuellement[4]. Instruit du complot, Al-Ḥadjdjâdj

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 874. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 309.
2. Ibn al-Athîr, *l. c.*
3. Ṭabarî, *l. c.* Ibn al-Athîr, *l. c.*
4. Ibn al-Athîr, *l. c.* Cf. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 281.

fit entourer de gardes la tente qui renfermait le trésor et bâtir autour d'elle un mur d'enceinte.

La révolte éclata un matin du mois de rabî' second de l'an 76 (juillet ou bien août 695). Tout entière, l'armée s'était rangée sous les étendards d'Ibn al-Djâroud. Il ne restait auprès du gouverneur que ses favoris et les gens de sa maison : pour comble de malheur, il était séparé de son trésor et de son arsenal par les lignes des rebelles. Dans cette situation critique, il manda à leur chef de venir lui parler : « Qui commande ici ? s'écria Ibn al-Djâroud, je refuse absolument d'y aller... Que lui-même s'éloigne de nous, chargé de nos blâmes et de notre réprobation, sinon nous allons l'attaquer. » Aux menaces terribles qu'A'yan[1], affranchi de Sa'd ibn Abî-Waqqâs, lui adressa par ordre du gouverneur, le chef des révoltés répondit : « Si tu n'étais un messager, je te tuerais, ô fils d'une mère infâme ! » Puis, sur un signe d'Ibn al-Djâroud, il fut pris par les épaules et jeté dehors.

Les troupes séditieuses s'avancèrent rangées en bataille dans la direction d'Al-Ḥadjdjâdj. Leur dessein était de le chasser, non de le combattre. Arrivées auprès du gouverneur, qui ne leur opposa aucune résistance, mais qui ne prit pas non plus la fuite, elles pillèrent sa tente et firent main basse sur son mobilier et sur ses montures. Les soldats du Yémen enlevèrent sa première femme, qui était fille d'An-No'mân ibn Baschîr, et les soldats de Moḍar sa seconde femme, appelée Omm Salima, fille de 'Abd ar-Raḥmân ibn 'Amr. « Mais les insensés, dit Ibn al-Athîr, furent saisis de crainte et revinrent sans avoir osé toucher à la personne d'Al-Ḥadj-djâdj. » Réfléchissant alors aux conséquences que pourrait avoir cet acte de révolte contre l'autorité établie, un parti de Baṣriens se sépara d'Ibn al-Djâroud et alla faire sa soumission au gouverneur de l'Irâq. Cette première défection inspira au poète Al-Gaḍbân ibn al-Qaba'thara des Banou Schaibân une parole demeurée célèbre : « Soupe du chevreau avant qu'il ne déjeune de toi ! » dit-il au chef des rebelles. Et il l'engagea vivement à renouveler l'attaque ce jour-là, parce qu'à la faveur de la nuit, des hommes pusillanimes

1. Ce personnage était le propriétaire des célèbres bains d'A'yan, à Koufa (Ibn al-Athîr, *l. c.*).

iraient encore grossir la troupe du gouverneur détesté. Ibn al-Djâroud répondit que l'heure avancée ne permettait plus de tenter l'aventure, mais que le lendemain, dès l'aube, il fondrait sur son adversaire. C'était une faute difficile à réparer[1].

Pendant ce temps, Al-Ḥadjdjâdj tenait conseil avec deux de ses officiers fidèles, dont l'un, Ziyâd ibn ʿAmr al-ʿAtakî, voyant l'insuffisance des forces dont disposait le gouverneur, lui conseilla de demander l'amân au chef des troupes mutinées, pour aller se réfugier auprès de ʿAbd al-Malik. ʿOthmân au contraire, — c'était le nom du second conseiller — représenta à son maître que ses intérêts et son pouvoir étaient ceux du Prince des croyants lui-même. Il lui rappela les bienfaits dont le khalife l'avait comblé, lui, Al-Ḥadjdjâdj, en l'appelant d'abord au gouvernement des Villes saintes, puis à celui de l'Irâq. Il ajouta que si, parvenu à la dignité la plus haute à laquelle il pût aspirer, il retournait en Syrie dans de pareilles circonstances, il n'obtiendrait jamais plus de ʿAbd al-Malik une égale faveur. ʿOthmân termina en disant que la capitulation équivalait pour Al-Ḥadjdjâdj à une honteuse déchéance et que par conséquent il n'y avait pas à balancer : il fallait, ou bien forcer la victoire, ou bien trouver dans la mêlée une mort glorieuse. « Ton avis est le bon », lui dit le gouverneur. Des messagers envoyés successivement essayèrent alors d'attirer dans son parti trois des principaux rebelles avec leurs hommes, mais ces démarches furent vaines. Al-Ḥadjdjâdj croyait que c'en était fait de lui, lorsqu'une nouvelle faute d'Ibn al-Djâroud lui rendit l'espoir. Un certain ʿAbbâd ibn al-Ḥoṣain al-Ḥabaṭî, passant auprès d'Ibn al-Djâroud, d'Al-Hodhail ibn ʿImrân et de ʿAbd Allâh ibn Ḥakîm qui s'entretenaient secrètement leur demanda d'être associé à leurs confidences. « A Dieu ne plaise, lui répondirent-ils, qu'un homme des Banou 'l-Ḥabaṭ entre jamais dans nos conseils privés! » ʿAbbâd, offensé de ce dédain, passa dans le camp d'Al-Ḥadjdjâdj avec cent hommes. Pour se l'at-

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 310. Quelques mots de cette narration sont tirés de Balâḍhorî, *Fotouḥ*, p. 281. Le proverbe : « Déjeune, etc., » est aussi rapporté par Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 341. Mais le mot جَدْى « chevreau » y est remplacé par le nom d'Al-Ḥadjdjâdj. Cf. Freytag, *Arabum Proverbia*, I, p. 237.

tacher, en le dédommageant un peu de l'affront qu'il avait reçu, l'adroit gouverneur lui dit cette parole flatteuse : « Je ne me soucie pas de ceux qui sont restés en arrière, puisque tu n'es plus avec eux ! » Bientôt après, Qotaiba ibn Moslim rejoignit également, avec ses hommes, la petite armée d'Al-Ḥadjdjâdj, qui retrouva dès ce moment son sang-froid et son assurance ordinaires. Pendant la nuit, d'autres guerriers imitèrent ces exemples[1]. Un chef révolté, Misma' ibn Mâlik, venu à résipiscence, resta dans le camp d'Ibn al-Djâroud et promit à Al-Ḥadjdjâdj d'empêcher ses ennemis de le combattre. Celui-ci rangea ses soldats en ordre de bataille : le matin venu, ils étaient 6.000. « Quel parti prendre? » demanda Ibn al-Djâroud saisi de crainte à l'un de ses officiers. — « Tu as laissé hier le bon parti, lui fut-il répondu, lorsque Al-Gaḍbân te disait : « Soupe du chevreau avant qu'il ne déjeune de toi. » Maintenant, c'est trop tard : il ne nous reste plus qu'à combattre avec persévérance. » A ces mots, Ibn al-Djâroud se fit apporter une cotte de mailles et s'élança au-devant de l'ennemi. Son aile droite était commandée par Al-Hodhail ibn 'Imrân, et son aile gauche par 'Abaid Allâh ibn Ziyâd ibn Ṭhabyân. Al-Ḥadjdjâdj, qui avait placé sur sa droite Qotaiba ibn Moslim[2] et sur sa gauche Sa'îd ibn Aslam, adressa à ses troupes une courte harangue dans laquelle il les rassurait et les exhortait à mépriser le nombre de leurs ennemis. L'attaque d'Ibn al-Djâroud fut si impétueuse qu'il traversa du premier coup, à la tête de ses compagnons, les lignes du gouverneur. Ce fut ensuite une lutte acharnée qui dura une heure. Cette lutte finit brusquement : le chef de la révolte avait l'avantage lorsqu'une flèche perdue l'étendit mort sur le champ de bataille. Les rebelles étaient vaincus.

Aussitôt Al-Ḥadjdjâdj fit proclamer une amnistie pour tous, excepté pour Al-Hodhail ibn 'Imrân et pour 'Abd Allâh ibn Ḥakîm, et il défendit à ses troupes de poursuivre les fuyards. Les têtes d'Ibn al-Djâroud et de dix-huit de ses compagnons furent envoyées au camp d'Al-Mohallab et dressées en présence des Khâridjites, qui avaient espéré

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 310-311.
2. D'autres disent : 'Abbâd ibn al-Ḥoṣain al-Ḥabaṭî (Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 312).

pouvoir reprendre l'offensive à la faveur de la guerre civile entre orthodoxes. Le gouverneur de l'Irâq fit aussi quelques prisonniers : parmi eux, on remarquait le poète Al-Gaḍbân ibn al-Qaba'tharâ, qui fut relâché ensuite par ordre du khalife 'Abd al-Malik[1].

De retour à Baṣra[2], Al-Ḥadjdjâdj dut encore réprimer la révolte de certaines tribus vagabondes venues de l'Afrique orientale et principalement de la côte des Somalis; ces tribus sont désignées par les chroniqueurs arabes sous le nom de *Zandj*. Déjà, à la fin du gouvernement de Moṣ'ab ibn az-Zobair, ces bandes étrangères s'étaient rassemblées, — mais en petit nombre, — dans la vallée de l'Euphrate, aux environs de Baṣra : elles semaient partout le désordre et pillaient les jardins. Sous le gouvernement de Khâlid ibn 'Abd Allâh, successeur immédiat de Moṣ'ab, les Zandjs étaient devenus plus nombreux et plus redoutables. Le peuple se plaignit au gouverneur de leurs vexations. Khâlid réunit une armée pour leur faire la guerre, et cette nouvelle suffit alors pour les disperser. Ceux qui tombèrent entre les mains du gouverneur furent décapités et leurs cadavres pendus au gibet. Pendant la révolte d'Ibn al-Djâroud, ces pillards, s'étant réunis en grand nombre dans la région de l'Euphrate, placèrent à leur tête un homme appelé Rabâḥ ou plutôt Riyâḥ « dont le surnom était Schîr Zandjî, c'est-à-dire Lion des Zandjs ». Ils recommencèrent leurs déprédations et leurs violences; c'est pourquoi Al-Ḥadjdjâdj, après la mort d'Ibn al-Djâroud, ordonna au préfet de police de Baṣra, appelé Ziyâd ibn 'Amr, d'envoyer une armée contre « ces chiens » pour en purger la plaine. Ziyâd donna le commandement de cette expédition à son fils Ḥafṣ, qui fut tué dans un combat et dont les troupes prirent la fuite. Une nouvelle armée entra en campagne sous les ordres de Korâz ibn Mâlik as-Salamî. Plus heureux que son prédécesseur, celui-ci dispersa les Zandjs, les tailla en pièces et rendit à Baṣra la paix et la sécurité (76 = 695)[3].

1. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 312-313. Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 874, dont le récit est très abrégé. D'après ce chroniqueur, Al-Ḥadjdjâdj n'envoya à Al-Mohallab que dix têtes, onze avec celle d'Ibn al-Djâroud. Cf. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, I, p. 204-206.

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 874. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 313.

3. Ce récit est emprunté presque tout entier à Ibn al-Athîr, *Chro-*

Ainsi Al-Ḥadjdjâdj triomphait de tous ses ennemis. Un vieillard cependant osa lui résister et remporta sur lui, la même année, une éclatante victoire. Ce vieillard était Anas ibn Mâlik, ancien serviteur du Prophète, maintenant citoyen honoré de Baṣra, où il possédait une famille très nombreuse et une fortune considérable[1].

Parmi les victimes qu'Al-Ḥadjdjâdj avait immolées à sa vengeance dans l'affaire de Rostaqobâdh se trouvait justement 'Abd Allâh, fils d'Anas ibn Mâlik. Al-Ḥadjdjâdj, non content d'avoir fait mourir le fils, avait encore, à son retour à Baṣra, confisqué les biens du père. Celui-ci se présenta devant le gouverneur pour protester : « Je ne te salue pas, lui dit Al-Ḥadjdjâdj en l'apercevant, je ne te souhaite point la bienvenue, ô fils de la mère ignoble! ô vieillard égaré et versatile dans les séditions! tantôt partisan d'Abou-Torâb ['Alî ibn Abî-Ṭâlib], tantôt d'Ibn az-Zobair, tantôt d'Ibn al-Djâroud! Par Allâh! je te dépouillerai comme le bâton de son écorce, je te lierai comme le *salama*, je te déracinerai comme on arrache la gomme. » — « A qui l'émir adresse-t-il ces paroles? » demanda Anas. — « A toi-même! répondit le gouverneur. Puisse Allâh te faire périr[2]! »

Une autre tradition rapporte que, pendant la révolte d'Ibn al-Djâroud, Al-Ḥadjdjâdj avait ordonné à Anas, malgré son grand âge, d'entrer en campagne avec lui pour l'aider et que, sur le refus du vieillard, il lui avait écrit une lettre pleine d'injures et l'avait fait rouer de coups[3].

Quoi qu'il en soit, — et remarquons du reste que les deux récits ne sont pas contradictoires, — Anas ibn Mâlik, si cruellement atteint dans sa famille, dans son honneur et

nicon, IV, p. 314 et 315. Quelques mots appartiennent à l'*Anonyme arabische Chronik*, p. 304-306, qui place le dernier soulèvement des Zandjs à l'époque de la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath. Volontairement ou involontairement, un copiste médiocre a peut-être confondu ce nom célèbre avec celui moins connu d'Ibn al-Djâroud.

1. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 157.

2. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 313. Ces menaces : « Je te dépouillerai, etc. », Al-Ḥadjdjâdj les a déjà lancées du haut de la chaire de Koufa. Voir plus haut, p. 72. Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 865, et Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 295.

3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 16.

dans ses biens, écrivit au khalife une lettre où il se plaignait amèrement de la conduite du gouverneur de l'Irâq à son égard. 'Abd al-Malik, songeant que le peuple ne manquerait pas d'accuser de faiblesse ou de connivence un chef d'État qui laissait maltraiter ainsi le serviteur du Prophète, entra dans une violente colère. Il écrivit aussitôt deux lettres, l'une pour Anas, l'autre pour Al-Ḥadjdjâdj. Il les confia toutes deux à un affranchi des Banou Makhzoum, qui s'appelait Ismâ'îl ibn 'Abd Allâh. L'affranchi reçut l'ordre de partir sur-le-champ « par le service des postes[1]. » et de se rendre tout d'abord auprès d'Anas pour lui remettre la lettre qui lui était destinée, lui dire combien l'inhumanité du gouverneur avait douloureusement ému le Prince des croyants et lui donner l'assurance qu'à l'avenir il n'aurait plus à redouter d'aussi cruelles épreuves.

Ismâ'îl remplit habilement sa mission. Entré chez Anas, il lui conseilla amicalement de se réconcilier avec Al-Ḥadjdjâdj, et le vieillard, touché par la lettre du khalife, si pleine d'égards et de respect, promit de suivre les conseils qui lui étaient donnés.

L'affranchi se présenta ensuite devant Al-Ḥadjdjâdj qui lui souhaita la bienvenue et ajouta avec une politesse mêlée de fierté et d'orgueil : « Il me tardait véritablement de te voir dans ce pays que je gouverne.» — « Pour moi, répondit Ismâ'îl, j'aurais préféré te voir et venir chez toi pour une affaire autre que celle qui m'amène.» — « Qu'est-ce donc? » — Tu as rompu avec le khalife, qui est le plus irrité des hommes contre toi. » — « Et pourquoi ? » — L'affranchi ne répondit pas, mais il tendit au gouverneur la lettre du Prince des croyants. Al-Ḥadjdjâdj la lut, et tandis qu'il la lisait, son visage changeait de couleur et devenait terreux ; une sueur froide ruisselait de son front[2] : « O fils de la mère d'Al-Ḥadjdjâdj, disait le khalife, tu es un esclave dont les occupations sont au-dessus de son mérite. Tu t'es enorgueilli, dans ton élévation, au point d'être présomptueux et de dépasser les bornes de ton pouvoir. O enfant de celle qui pra-

1. « La poste paraît avoir été établie par Mo'âwiya qui aurait emprunté cette institution aux Byzantins, ou aux Perses » (A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 165).

2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 16-17. Cf. Ibn al-Athîr (*Chronicon*, IV, p. 313) qui résume les mêmes faits.

tiquait l'*istifrâm* avec les pépins de raisins secs d'Aṭ-Ṭâïf[1] ! je te palperai à la façon dont les lions palpent les renards[2], je te frapperai si fort du pied que tu souhaiteras de rentrer dans le ventre de ta mère. As-tu perdu le souvenir de la condition de tes pères dans la ville d'Aṭ-Ṭâïf, où ils transportaient des pierres sur leur dos et creusaient des puits de leurs propres mains dans les combes où ils trouvaient des sources? As-tu oublié quelle était la bassesse de tes ancêtres et leur ignominie? quel était leur courage et leur caractère? Le Prince des croyants a été informé de ta conduite pleine de hardiesse et d'audace envers Anas ibn Mâlik. J'imagine que tu as voulu sonder quelles étaient les dispositions du Prince des croyants à son égard : or, sache qu'il réprouve ces procédés-là et que tu es devenu pour lui un objet d'horreur. S'il t'avait permis d'agir ainsi, tu aurais marché droit; mais maintenant, que la malédiction d'Allâh soit sur toi par la bouche d'un serviteur à la vue faible, aux pieds branlants, aux jambes amaigries[3]! Si le Prince des croyants ne pensait pas que le secrétaire a exagéré dans la lettre qu'il a écrite sur ton compte, de la part du vieillard, il chargerait quelqu'un de te traîner à reculons jusque chez Anas, afin que tu reçusses de ce dernier ta sentence de condamnation. Honore cet homme et les membres de sa famille; reconnais ses droits et les services qu'il a rendus à l'Apôtre d'Allâh; ne le prive d'aucune des choses dont il a besoin. Et que le Prince des croyants n'apprenne plus que tu as transgressé ses ordres aux dépens d'Anas, de la vénération et des honneurs qui lui sont dus, parce qu'il enverrait un homme pour te donner la bastonnade, pour te dépouiller de ton honneur

1. Nous adoptons pour ce passage la leçon du *'Iqd* (III, p. 17) يا ابن المستفرِمة بِعَجَم زبيب الطائف « O fili mulieris quæ pudenda sua nucleis passarum uvarum Aṭ-Ṭâïfi coarctare studet. » (Cf. Freytag, *Lexicon arabico-latinum*, à la racine فَرَم). Cette leçon nous paraît préférable à celle d'Ibn al-Athîr, *l. c.*, qui écrit : يا ابن المستعرِب بعَجَم الزبيب.

2. Cf. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd, l. c.*

3. Dans le texte original ce passage est un peu obscur. N'est-il pas une interpolation? Voir plus haut, p. 77.

et faire ainsi la joie de tes ennemis. Fais rentrer Anas dans son domicile en lui présentant des excuses, et qu'il écrive au Prince des croyants qu'il est content de toi, si telle est la volonté d'Allâh. Salut[1]. »

En achevant la lecture de cette lettre, si inquiétante pour son ambition, si humiliante pour son orgueil, le fils de Yousof s'essuya le front de la main droite. Dans le trouble où il était, il voulait monter aussitôt à cheval pour aller faire ses excuses à Anas. Ismâ'îl, désirant lui épargner cet affront public, lui promit d'amener à son palais, pour l'acte de réconciliation, le serviteur du Prophète. Et, en effet, Anas, malgré ses vives répugnances, se laissa gagner par les prières de l'affranchi et se présenta chez le gouverneur. Celui-ci se leva dès qu'il aperçut le vieillard, alla à sa rencontre, l'embrassa et le conduisit à son trône, où il le fit asseoir à ses côtés[2].

Anas donna libre cours à la tristesse et à l'amertume dont son âme débordait. Il se plaignit en particulier de ce que lui et ses compagnons avaient été traités « de méchants et d'hypocrites » alors qu'Allâh lui-même les avait décorés du titre d'*anṣâr* (Auxiliaires), « parce qu'ils avaient défendu et affermi la foi ». Il se plaignit également des traitements injustes qu'il avait eu à supporter et en appela au jugement d'Allâh, « aux yeux duquel le droit et l'injustice, la vérité et le mensonge ne sont pas semblables ». Enfin, il termina ses doléances par cette mémorable parole qui aurait dû toucher Al-Ḥadjdjâdj plus que les réprimandes du khalife : « Si les Juifs ou les Chrétiens, tout infidèles qu'ils sont, avaient vu un homme qui eût servi Moïse ou Jésus pendant un seul jour, ils lui eussent certainement reconnu des droits que tu ne m'as pas reconnus, à moi qui ai servi l'Envoyé d'Allâh pendant dix ans[3] ! » Al-Ḥadjdjâdj demanda pardon, fit la meilleure amende honorable qu'il put, et finalement, obtint un écrit dans lequel Anas se déclarait satisfait de ses

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 313. Cf. Ibn 'Abd Rabbihi (*'Iqd*, III, p. 17), qui rapporte aussi cette lettre.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 17. Ibn Schâkir, *'Oyoun at-tawârîkh*, fol. 24 v°.
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 17-18. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 314. Mais ce dernier ne fait pas mention des Juifs dans ce passage. Il est suivi par Muir, *The Caliphate*, p. 345.

excuses. Puis, dans une lettre qu'il adressait au khalife, le gouverneur de l'Irâq lui représentait la tristesse et la terreur qui étaient tout à coup devenues son partage ; il avouait humblement ses torts, déclarait qu'il avait donné satisfaction à Anas, priait le Prince des croyants de lui laisser la vie sauve et même de le maintenir au poste éminent qu'il tenait de sa munificence. Il terminait en demandant à ʿAbd al-Malik de lui envoyer l'assurance du retour de ses bonnes grâces, pour dissiper des craintes et des angoisses qui ne lui laissaient plus aucun repos.

Le khalife, en cette circonstance, ne pouvait pas être moins généreux qu'Anas ibn Mâlik, qui avait pardonné : il fit écrire à son « serviteur » une lettre amicale où il lui disait que sa faveur et son crédit restaient les mêmes auprès du Prince des croyants[1].

Ainsi finit cette violente querelle entre Anas et Al-Ḥadjdjâdj (76= 695). Le vieil « auxiliaire » rentra en possession de sa fortune, et il vécut à Baṣra encore une quinzaine d'années, honoré et respecté de tous, même du gouverneur qui n'avait pas envie sans doute de renouveler des scènes aussi désagréables pour son amour-propre[2].

1. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 18.

2. Ibn ʿAbd Rabbihi, *l. c.* Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 314. De tous les compagnons de Mahomet qui étaient allés se fixer à Baṣra, c'est Anas ibn Mâlik qui mourut le dernier : sa fin arriva en l'an 91 de l'hégire (709). D'autres le font mourir en 93 (711), à l'âge de 107 années musulmanes, soit un peu plus de 104 ans de notre calendrier. Avec lui se brisait le dernier lien vivant qui rattachât encore, dans l'Irâq, l'époque d'Al-Ḥadjdjâdj à celle du Prophète (Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 157. Ibn Schâkir, *ʿOyoun*, fol. 25 r°. Cf. Muir, *l. c.*). Ṭabarî ne parle pas de la querelle entre Al-Ḥadjdjâdj et Anas.

CHAPITRE III

Guerre contre les Azraqites. — Divergence d'idées et de méthode entre Al-Ḥadjdjâdj et Al-Mohallab. — Division des Azraqites en deux partis; défaite et mort de ʿAbd Rabb al-Kabîr; défaite et mort de Qaṭarî. — Al-Ḥadjdjâdj rend justice aux talents militaires d'Al-Mohallab. — Les Nadjdites en Arabie.

Al-Ḥadjdjâdj n'avait pas attendu la défaite d'Ibn al-Djâroud pour écrire à Al-Mohallab et à ʿAbd ar-Raḥmân ibn Mikhnaf ce court et tranchant billet : « Quand vous recevrez ma lettre que voici, courez sus aux Khâridjites. Salut[1]. » Ce billet fut bientôt suivi d'un autre plus étendu, dans lequel le fougueux gouverneur se montrait déjà impatient de terminer cette guerre à peine commencée. Il disait à son principal émir : « Certes Bischr ibn Marwân (qu'Allâh ait pitié de lui !) n'éprouvait pour toi que de l'aversion, et il affectait de te montrer qu'il pouvait se passer de tes services. Moi, au contraire, je te montre que j'ai besoin de toi; mais, à ton tour, montre-moi de l'ardeur à combattre tes ennemis. Fais mourir, parmi les soldats placés sous ton commandement, ceux dont tu crains la révolte. Désigne-moi aussi le lieu de l'Irâq où se sont réfugiés les protecteurs des déserteurs de ton armée, car je juge à propos de rendre l'ami responsable de l'ami et l'homonyme responsable de l'homonyme. » Al-Mohallab répondit au gouverneur : « Il n'y a, auprès de moi, que des hommes soumis. Quand les hommes redoutent le châtiment, ils commettent des fautes très graves, et quand ils jouissent de la sécurité, ils n'en commettent que de légères; quand ils désespèrent d'obtenir le pardon, cela les conduit à l'infidélité. Abandonne-moi ces hommes que tu as appelés *ʿoṣât* (rebelles). Ce sont des cavaliers remplis de bravoure, par les bras desquels j'espère qu'Allâh

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 874-875. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 309.

taillera l'ennemi en pièces, lors même qu'il se repentirait de ses fautes[1]. »

Ces deux dernières lettres, à elles seules, renferment les portraits militaires d'Al-Ḥadjdjâdj et d'Al-Mohallab : l'un partisan de la force jusqu'à la tyrannie, l'autre doux et patient, supportant les hommes tels qu'ils sont, afin de les amener plus sûrement à ce qu'ils devraient être.

Nous ne pouvons raconter ici, dans tous ses détails, la longue et monotone campagne d'Al-Mohallab contre les Azraqites, mais nous sommes obligés d'en tracer les grandes lignes et d'en exposer les épisodes les plus saillants, afin de mettre dans tout leur jour les mesquines tracasseries, les exigences jalouses et les préventions parfois injustes d'Al-Ḥadjdjâdj à l'égard d'un général tel qu'Al-Mohallab, une des plus nobles et des plus attachantes figures guerrières de l'Islâm, au premier siècle de l'hégire.

C'était donc en l'année 75 (694) que la guerre de l'orthodoxie contre le schisme avait été reprise avec vigueur. Après une légère résistance, les Azraqites abandonnèrent Râmahormoz et firent mine de battre en retraite. Poursuivis par les troupes de l'Irâq, ils allèrent planter leur camp dans le territoire de Sâbour[2]. Al-Mohallab, chef des milices de Baṣra, et Ibn Mikhnaf qui commandait les Koufites atteignirent l'ennemi pendant le mois de ramaḍân de la même année. Pour prévenir toute attaque soudaine, Al-Mohallab fit creuser un fossé autour de son camp. Quant à ʿAbd ar-Raḥmân ibn Mikhnaf, il négligea obstinément cette mesure élémentaire de prudence, et cela, malgré les instances réitérées du général en chef, qui craignait pour les Koufites une agression nocturne. Djaʿfar, le fils du général qui commandait ces derniers, aurait même répondu aux conseils d'Al-Mohallab par cette grossière fanfaronnade : « Nous nous moquons de cela comme du vent lâché par un chameau. » Les chefs et les soldats de Koufa aimaient à répéter : « Nos épées, voilà nos retranchements[3] ! » Or, après une journée de combats, pendant laquelle les troupes d'Al-Mohallab avaient

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 667.
2. Le district de Sâbour « forme un des principaux gouvernements du Fâris » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 293).
3. Mobarrad, *o. c.*, p. 667. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 875.

eu l'avantage, un chef azraqite, Ṣâliḥ ibn Mikhrâq, à la tête de 4.000 hommes d'élite, fondit à l'improviste, pendant la nuit, sur le camp des Koufites endormis, les défit et les mit en déroute. Leur général, qui avait voulu résister, et « 70 lecteurs du Coran » restèrent sur le champ de bataille. Al-Mohallab n'avait pas eu le temps de porter secours à son collègue, et il ne put que recueillir les tristes débris de son armée[1].

Informé de ce désastre, Al-Ḥadjdjâdj manda au gouverneur d'Ispahân ʿAttâb ibn Warqâ d'aller prendre le commandement des troupes de Koufa qui faisaient la guerre aux Azraqites. Il lui ordonna en même temps d'obéir à Al-Mohallab toutes les fois que les besoins de la campagne réuniraient les deux armées, et de suivre toujours ses conseils. ʿAttâb ibn Warqâ, quoique mécontent d'être placé au second rang, obéit au gouverneur de l'Irâq. Il savait que les décisions d'Al-Ḥadjdjâdj étaient sans appel. Il arriva donc à Sâbour, dont Al-Mohallab s'était déjà emparé pendant le mois de djomâdâ Ier de l'année 76 (août 695). Les Azraqites, encore très puissants dans le Fâris où ils entouraient de toutes parts l'armée orthodoxe, étaient de plus les maîtres absolus du Karmân[2].

Comme cette guerre dans une contrée montagneuse se poursuivait sans grandes batailles rangées et consistait presque uniquement en petites escarmouches journalières[3], Al-Ḥadjdjâdj perdit bientôt patience. Il se mit à envoyer vers Al-Mohallab messagers sur messagers pour le blâmer de ses lenteurs, le surveiller, le menacer, l'aiguillonner. Il traitait ce brave général avec hauteur et dédain, parce qu'il était originaire de l'Omân et qu'il appartenait à la tribu d'Azd. L'antagonisme entre les tribus du Nord de l'Arabie et celles du Sud se perpétuait même après la diffusion de l'Islamisme. Aux menaces et aux reproches, Al-Mohallab répond toujours avec beaucoup de calme, de dignité et de simplicité; puis, il continue à guerroyer comme il lui plaît[4]. Semblable à un habile joueur d'échecs, il aime mieux pour-

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 668-669. Cf. Ṭabarî, *Annales*, p. 875-877.
2. Mobarrad, *o. c.*, p. 675. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 877.
3. Cf. Mobarrad, *o. c.*, p. 673 et 681.
4. Mobarrad, *o. c.*, p. 668.

suivre graduellement ses ennemis jusque dans leurs derniers retranchements que s'exposer, par une action téméraire, à un désastre irréparable[1].

Le premier messager (ou l'un des premiers) dépêché vers Al-Mohallab, fut Al-Barâ ibn Qabîṣa. Il portait une lettre dans laquelle Al-Ḥadjdjâdj accusait son général, en termes durs, de ne désirer rien tant que la prolongation de cette guerre contre l'hérésie, afin de pouvoir dévorer le *kharâdj* (impôt foncier) des pays environnants. En conséquence, Al-Mohallab avait ordre de pousser les hostilités vivement, d'éviter les excuses, les mensonges et toutes les causes d'embarras, parce que le gouverneur de l'Irâq n'était pas disposé à les supporter. Le général fit monter Al-Barâ sur une colline du haut de laquelle il pourrait embrasser d'un seul regard tout le champ de bataille. Puis, plaçant chacun de ses fils à la tête d'un détachement de cavaliers et prenant lui-même le commandement de l'infanterie, il donna le signal du combat. Cavaliers contre cavaliers, fantassins contre fantassins se battirent, dans une mêlée sanglante, depuis la prière du matin jusqu'au milieu du jour. A ce moment, les deux armées se séparèrent et le messager d'Al-Ḥadjdjâdj dit à Al-Mohallab : « Par Allâh! jamais je n'ai vu des guerriers comme tes enfants ni comme tes cavaliers arabes; jamais je n'ai vu non plus des ennemis plus tenaces ni plus intrépides que tes adversaires. Tu es excusable assurément! » Pendant l'après-midi, la bataille recommença et se poursuivit avec la même furie jusqu'à la nuit tombante. « Qu'en penses-tu? » demanda alors Al-Mohallab à l'envoyé. — « J'ai vu, répondit celui-ci, des ennemis dont Allâh est visiblement l'auxiliaire! » — Pour achever de gagner à sa cause l'espion du gouverneur, Al-Mohallab le traita avec honneur et, outre les présents obligatoires, lui donna une somme de 10.000 dirhems. Al-Barâ, quand il fut de retour auprès d'Al-Ḥadjdjâdj, raconta ce qu'il avait vu et disculpa le général en chef qui, du reste, dans une lettre, protesta avec énergie contre les accusations dont il était l'objet : « Si, pouvant extirper les hérétiques et les chasser de leurs positions, je me fusse abstenu, j'aurais dupé les

1. Cf. Brünnow, *Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden*, p. 45.

Musulmans, manqué à mes obligations envers le Prince des croyants et agi déloyalement à l'égard de l'émir (qu'Allâh le protège!). Qu'Allâh me garde d'un dessein aussi criminel! qu'il me garde de le servir de cette manière! Salut![1] »

Cependant un deuxième messager, Al-Djarrâḥ ibd 'Abd Allâh, fut envoyé bientôt après au camp d'Al-Mohallab avec une mission semblable : « Tu perçois le *kharâdj*, écrivait Al-Ḥadjdjâdj au général, sous prétexte de subvenir aux besoins de l'armée. Tu te mets à couvert dans des camps retranchés, et tu temporises avec l'ennemi, quoique tes auxiliaires soient plus puissants et tes troupes plus nombreuses. Ce n'est pas, j'imagine, révolte ou lâcheté de ta part ; mais tu cherches à gagner ta vie, et tu trouves plus commode de laisser subsister tes ennemis que de leur faire la guerre. Attaque-les; sinon, tu me renies. Salut! » A l'arrivée du nouveau messager, Al-Mohallab combattit les Khâridjites, matin et soir, pendant trois jours[2]. Al-Djarrâḥ ibn 'Abd Allâh fit à son maître un rapport favorable, et Al-Mohallab de son côté adressa au gouverneur de l'Irâq ce court billet : « J'ai reçu ta lettre dans laquelle tu m'accuses de retarder sans cesse toute rencontre avec l'ennemi. Tu ne crois pas cependant, dis-tu, qu'il y ait de ma part, révolte ou lâcheté, et pourtant tu me réprimandes comme on réprimande un poltron, tu me menaces comme si j'étais un rebelle! Interroge donc Al-Djarrâḥ. Salut! »

Mais il était écrit qu'Al-Ḥadjdjâdj ne céderait pas. Peu de temps après, il dépêcha vers Al-Mohallab deux messagers au lieu d'un pour sommer le général de presser les hostilités. Dans un combat meurtrier qui s'engagea entre Azraqites et troupes orthodoxes, l'un des deux envoyés, Ziyâd ibn 'Abd ar-Raḥmân, qui accompagnait Ḥabîb, fils d'Al-Mohallab, fut atteint mortellement. L'autre, un Thaqafite, s'égara pendant l'action et faillit périr. Retrouvé, il assista le lendemain à un nouveau combat, dans lequel il voyait les flèches pleuvoir autour d'Al-Mohallab. Il s'en

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1004-1006. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 671-672. Celui-ci place le message d'Al-Barâ avant l'arrivée de 'Attâb dans le Fâris.

2. Mobarrad, *o. c.*, p. 674.

retourna, rempli d'admiration pour le courage et les vertus militaires du héros[1].

Al-Mohallab, en effet, était un guerrier remarquable non seulement par sa bravoure et sa prudence rares, mais encore par son dévouement et sa douceur admirables. Ainsi, il ne confiait à personne le soin de veiller à la sûreté de son camp : il s'en chargeait lui-même, aidé de ses fils; si un soldat manifestait du mécontentement à son égard, il le reprenait comme un père et le gagnait par sa bonté[2]. Il introduisit dans son armée quelques réformes utiles. Ce fut lui qui fit fabriquer le premier des étriers en fer pour les simples soldats. Les étriers en bois, qui avaient été en usage jusqu'à cette époque dans les armées arabes, étaient facilement rompus par un coup d'épée, et le cavalier qui les avait perdus demeurait à la merci de ses adversaires, parce qu'il manquait d'appui et ne pouvait plus frapper avec force[3].

'Attâb ibn Warqâ, collègue d'Al-Mohallab depuis huit mois, n'était pas résigné à son rôle de général en second; il ne consultait presque jamais son supérieur. Un jour, la sourde animosité qui existait entre les deux généraux éclata. 'Attâb, mécontent de ce qu'Al-Mohallab avait refusé d'accorder des secours aux troupes de Koufa, osa, dans une entrevue, l'accuser de lâcheté et de ladrerie. Al-Mohallab avait bondi sous l'injure, et il aurait frappé de son bâton celui qui l'outrageait ainsi, sans l'intervention d'Al-Mogîra qui retint le bras de son père et mit fin par des paroles de paix à cette altercation. Mais 'Attâb écrivit à Al-Ḥadjdjâdj une lettre de plaintes, dans laquelle il demandait à être rappelé. Ceci coïncidait avec l'apparition du terrible Schabîb. Le gouverneur de l'Irâq rappela donc 'Attâb pour l'opposer à ce nouvel adversaire (77). Et dès lors le commandement de toute l'armée du Fâris fut dévolu à Al-Mohallab qui préposa son fils Ḥabîb aux milices de Koufa[4].

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 676.
2. Mobarrad, *o. c.*, p. 672. Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 351.
3. Mobarrad, *o. c.*, p. 675. Cf. Ibn Khallikân, *Wafayât al-a'yân*, éd. Boulâq, II, p. 214.
4. Mobarrad, *o. c.*, p. 676-677. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 877-878.

Ce fut en l'année 77 (696) que les Azraqites, commandés par Qaṭarî ibn al-Fodjâ'a, furent complètement refoulés dans le Kirmân. Al-Mohallab les y poursuivit, s'empara d'As-Sîrdjân, capitale de cette province, qu'ils occupaient, et enfin mit le siège devant la ville importante de Djîroft, dernier boulevard de leur résistance[1].

A peine les Azraqites étaient-ils sortis du Fâris qu'Al-Ḥadjdjâdj envoya ses agents dans cette province pour y lever les impôts[2]. A la tête de ces fonctionnaires, il plaça un certain Kardam, contre lequel un des soldats d'Al-Mohallab composa cette épigramme :

«Si Kardam (nabot) avait vu le Fâris [pendant la guerre], il eût détalé de toute la vitesse de ses petites jambes (*kardama*), semblable au chameau qui a flairé l'odeur du lion[3]. »

Ainsi Al-Ḥadjdjâdj, qui voulait que la guerre fût poussée avec vigueur, privait son général des ressources indispensables ! Le khalife dut intervenir : « Laisse à Al-Mohallab, écrivit-il à son serviteur, le *kharâdj* des montagnes du Fâris, car l'armée ne peut pas se passer tout à fait d'argent, ni son commandant de secours. Abandonne-lui la contrée de Fasâ et de Darâbdjird, ainsi que celle d'Iṣṭakhr. » Comme toujours, Al-Ḥadjdjâdj obéit à son maître et retira ses percepteurs[4]. Ce furent Al-Mogîra ibn al-Mohallab et le brave Ar-Roqâd ibn Ziyâd, favori d'Al-Mohallab, qui, par des incursions à main armée, levèrent l'impôt dans ces régions[5]. Ajoutons à la décharge d'Al-Ḥadjdjâdj que l'argent provenant de ces sortes de pillages paraît avoir profité surtout à la famille d'Al-Mohallab et à ses amis. C'est ce que nous apprend un poète de la tribu d'Azd (celle d'Al-Mohallab). Ce poète manifesta son mécontentement par

1. Mobarrad, *o. c.*, p. 683-684. Ṭabarî nous apprend (*Annales*, II, p. 880 et 1003) que, dans le district de Sâbour, la guerre contre les Azraqites avait duré un an environ. Cf. Ibn Khordâdhbeh, *Le Livre des Routes et des Provinces*, p. 175-176.

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1003.

3. Mobarrad, *o. c.*, p. 684.

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1004. On sait que Fasâ et Darâbadjard ou Darâbdjird (l'antique Pasagarda) sont, ainsi qu'Iṣṭakhr, près des ruines de Persépolis, des villes du Fâris (Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 48, 226 et 422).

5. Mobarrad, *o. c.*, p. 684. Cf. Ṭabarî, *l. c.*

le vers suivant, qui venge en partie le gouverneur de l'Irâq :

« Nous combattons pour prendre les forteresses de Darâbdjird, et c'est pour Al-Mogîra et Ar-Roqâd que nous percevons le tribut[1] ! »

Après tant de luttes opiniâtres d'où ses hommes revenaient toujours couverts de blessures,— ce qui les forçait de rester sous la tente jusqu'à ce qu'elles fussent cicatrisées, — Al-Mohallab eut la satisfaction de voir la division éclater dans les rangs ennemis. Ces divisions, habilement préparées et entretenues par lui, avaient déjà commencé dans le Fâris. Là, un forgeron khâridjite fabriquait des flèches empoisonnées qui semaient la mort dans l'armée de l'Irâq. Pour se défaire de cet artisan, Al-Mohallab, qui ne dédaignait pas les ruses, fit jeter dans le camp des Azraqites une bourse pleine d'argent avec une lettre ainsi conçue : « Les fers de flèches que tu fabriques m'étant parvenus, je t'envoie 1.000 dirhems. Accepte-les et continue de me procurer des armes semblables. » Le billet et la somme furent trouvés par un soldat et portés à Qaṭari, qui fit aussitôt mettre à mort le malheureux forgeron. Cette sentence précipitée souleva les murmures de plusieurs Khâridjites.

Selon le *Kâmil* de Mobarrad, un autre jour, Al-Mohallab imagina de soudoyer un chrétien pour lui faire adorer Qaṭari. « L'adoration n'est due qu'à Dieu », dit le chef des Azraqites, en voyant cet homme se prosterner devant lui. — « Je n'adore que toi », répondit l'envoyé secret d'Al-Mohallab. Et il paraît que cette déclaration ne déplut pas trop à Qaṭari, qui laissa l'adorateur faire ce qu'il voulut. Alors, un soldat azraqite, indigné, s'avança et massacra le sacrilège. — « Comment ! s'écria Qaṭari, tu as osé mettre à mort un protégé de l'Islâm (*dhimmi*) ? » Cette réprimande intempestive, jointe à l'attitude singulière du chef des hérétiques, accrut dans son parti le nombre des mécontents.

Al-Mohallab posait également aux Azraqites des questions doctrinales difficiles à trancher, qui soulevaient parmi eux de graves disputes, irritaient les esprits et augmentaient les divisions[2]. Enfin la partialité criante de Qaṭari

1. Ṭabarî, *l. c.*
2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 677-679.

pour ses favoris, même coupables, avait achevé de le rendre impopulaire[1].

Un jour, les trois quarts de ses compagnons l'abandonnèrent et, à sa place, investirent de l'autorité suprême 'Abd Rabb al-Kabîr, un des leurs[2]. Les Azraqites restés fidèles à Qaṭarî étaient de race arabe. Après une lutte sanglante qui dura deux jours, ils furent chassés de la ville de Djîroft, par les partisans de 'Abd Rabb al-Kabîr, qui étaient des Persans. Ils campèrent aux portes de la cité où ils continuèrent à guerroyer contre leurs frères[3] pendant un mois environ[4].

Témoin d'une rupture si désirée, Al-Mohallab s'empressa d'en informer Al-Ḥadjdjâdj. Le gouverneur, dont les envoyés ne quittaient pas d'un pouce le général, redoubla d'instances auprès de lui : « J'ai reçu, lui écrivit-il, la lettre dans laquelle tu me racontes les dissensions qui divisent les Khâridjites. Quand celle-ci te parviendra, profite de leurs discordes pour les attaquer avant qu'ils ne se réunissent de nouveau et ne t'opposent des forces plus redoutables. Salut! » — « Je ne trouve pas à propos de leur livrer bataille, répondit Al-Mohallab, tant qu'ils s'entre-tuent et s'exterminent de leurs propres mains. S'ils arrivent à se détruire ainsi, c'est ce que nous voulons, et c'est là leur ruine; si, au contraire, ils se réunissent ensuite, ce ne sera qu'après s'être affaiblis réciproquement. Alors je les attaquerai, car ils seront plus faciles à vaincre et moins redoutables pour nous qu'auparavant, si telle est la volonté d'Allâh. Salut ! »

La suite des événements justifia les prévisions d'Al-Mohallab. Qaṭarî, désespérant de rentrer jamais dans Djîroft, leva son camp et prit la direction du Nord, dans le dessein de gagner le Ṭabaristân[5]. Cette résolution du chef des Azraqites était due encore, au moins en partie, a un nouveau stratagème d'Al-Mohallab qui, avec son adresse ordinaire, avait fait répandre partout le bruit que Qaṭari

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 685.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1006. — Mobarrad (*o. c.*, p. 686) et Mas'oudî (*Les Prairies d'or*, V, p. 350) appellent le chef des dissidents 'Abd Rabb aṣ-Ṣagîr. Sur ces dissensions entre Khâridjites on peut consulter aussi Ibn al-Athîr (*Chronicon*, IV, p. 353-355), qui, à la suite de Ṭabari, appelle le chef dont nous parlons 'Abd Rabb al-Kabîr.
3. Mobarrad, *o. c.*, p. 686.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1006.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1007.

commettait une imprudence extrême en restant au pied des murailles de la ville, pressé comme dans un étau entre l'armée de l'Irâq et les partisans de 'Abd Rabb al-Kabîr [1].

Le pouvoir effectif d'Al-Ḥadjdjâdj s'étendait déjà aux provinces orientales du khalifat, sauf le Khorâsân. Qaṭarî, sortant du Kirmân, tombait sur les bras du gouverneur. Al-Mohallab n'en était pas fâché et il ne manqua pas d'annoncer à son chef la fuite du rebelle. La scission définitive du parti azraqite mit le gouverneur au comble de la joie, mais il ne pardonna pas à Al-Mohallab d'avoir laissé échapper Qaṭarî, et de Koufa où il suivait les événements, il envoya au général un messager [2] pour lui reprocher encore son apathie et ses lenteurs. Al-Ḥadjdjâdj l'accusait spécialement de ne pousser la guerre avec énergie que lorsqu'il était sous les yeux des inspecteurs venus de l'Irâq. En lisant ses lettres, on croirait vraiment qu'il ignorait toutes les difficultés d'une guerre entreprise sur le plateau de l'Irân, coupé de hautes montagnes inaccessibles, et dans les vastes solitudes du Kirmân. Al-Mohallab nia toutes les accusations dont il était l'objet et ne changea rien à sa méthode, qui était celle d'un homme prudent, mais non pas inactif. Son camp était maintenant au pied des murailles de Djîroft, sur l'emplacement de celui de Qaṭarî, et tous les jours, matin et soir, assiégeants et assiégés en venaient aux mains [3].

A la fin, les Azraqites de 'Abd Rabb al-Kabîr, fatigués d'une longue guerre et pressés par la faim, résolurent d'évacuer la place. Emmenant leurs femmes, emportant leur argent et leurs bagages légers, ils sortirent de la ville. Al-Mohallab venait de recevoir de l'insupportable gouverneur de l'Irâq un nouveau message qui lui reprochait de transgresser les ordres de « l'émir », de n'aimer rien tant que les délais et les temporisations. Le porteur de ces lettres de blâme, 'Obaid ibn Abî-Rabî'a, un Thaqafite, était accompagné de deux intendants, hommes de confiance d'Al-Ḥadjdjâdj. Cette fois, le patient général se contenta de répondre au gouverneur : « Je n'ai épargné aucun effort. » Il voulait poursuivre les hostilités à sa manière. Car, au moment du départ des Azraqites, il dit à ses soldats : « Demeurez rangés

1. Mobarrad, *o. c.*, p. 686-687.
2. Ce messager s'appelait 'Obaid ibn Mauhab.
3. Mobarrad, *o. c.*, p. 687-688.

en bataille, vos lances en arrêt, et laissez les Khâridjites s'éloigner. » — « C'est, en effet, ce qu'il y a de plus commode », interrompit 'Obaid ibn Abî-Rabî'a. Piqué au vif, Al-Mohallab ordonna aussitôt à ses troupes de couper la retraite des Azraqites, à ses fils de se disperser dans les rangs de l'armée pour la soutenir par leur présence et leur intrépidité. Puis, recommençant une expérience qu'il avait faite quelques mois auparavant, il envoya au combat 'Obaid ibn Abî-Rabî'a, accompagné de Yazîd, et l'un des deux intendants, escorté d'Al-Mogîra. Il recommanda aux deux messagers de ne pas ménager ses fils pendant la bataille, de ne souffrir de leur part aucune mollesse. La lutte fut très vive et pendant longtemps la victoire balança : que de montures eurent les jarrets coupés, que de cavaliers furent jetés par terre et massacrés ! Les Khâridjites défendaient avec fureur non seulement leurs personnes, mais encore leurs gobelets, leurs fouets et autres objets de mince valeur qu'on voulait leur arracher. L'un d'eux ayant laissé tomber sa lance, plusieurs de ses compagnons se firent tuer pour la ramasser. Le soleil se couchait lorsque Al-Mohallab fit cesser le combat. Les Azraqites, qui n'étaient qu'à demi vaincus, établirent leur camp à quatre parasanges de Djiroft. Al-Mohallab entra dans la ville déserte, mit en sûreté les richesses que l'ennemi n'avait pu emporter et, le lendemain ou le surlendemain, il s'élança de nouveau à sa poursuite.

Un nouveau combat s'engagea. Au cours de l'action, 'Obaid ibn Abî-Rabî'a fut mis en déroute et l'un des deux intendants d'Al-Hadjdjâdj trouva la mort. Alors Al-Mohallab proposa malicieusement à celui qui restait d'aller prendre la place de son compagnon. « Tu ne désires qu'une chose, répondit l'intendant effrayé, c'est de me faire mourir comme tu as fait mourir mon collègue ! » Al-Mohallab se mit à rire et n'insista pas[1].

A la suite de cet engagement, les deux armées ennemies demeurèrent plusieurs jours en présence, occupées à s'observer, se gardant soigneusement. La patience de 'Abd Rabb al-Kabîr fut plus courte que celle d'Al-Mohallab : fatigué d'attendre, il résolut de tenter un suprême effort,

1. Mobarrad. *Kâmil*, p. 689-692.

Un matin, après avoir enflammé ses troupes par une harangue, il prit la tête des bataillons azraqites et fondit, résolu à vaincre ou à mourir, sur les milices d'Al-Mohallab. Dans cette rencontre, l'acharnement des combattants fit oublier tout ce qu'on avait vu au cours de cette guerre. Après une lutte terrible, les cavaliers khâridjites, pour échapper à la tentation de prendre la fuite, mirent pied à terre et coupèrent eux-mêmes les jarrets de leurs montures. « Mon cher enfant, disait Al-Mohallab, à son fils Yazîd qui faisait des prodiges de valeur sous ses yeux, voici un champ de bataille sur lequel les hommes persévérants seuls trouveront le salut. Depuis que je fais la guerre, je n'avais jamais vu une journée comme celle-ci. » Les Khâridjites, dont le désespoir augmentait la fureur, brisèrent ensuite les fourreaux de leurs épées. Par un mouvement tournant, ils essayèrent de prendre l'ennemi en flanc; mais, pendant qu'ils décrivaient cette courbe, leur chef ʿAbd Rabb al-Kabîr fut tué : ils se débandèrent, laissant 4.000 morts et de nombreux blessés sur le champ de bataille. Al-Mohallab s'empara de leur camp et reprit le chemin de Djiroft avec l'allégresse de la victoire[1].

De cette ville, il dépêcha deux messagers à Al-Ḥadjdjâdj pour lui annoncer la mort de ʿAbd Rabb al-Kabîr et l'anéantissement de son parti. Ces messagers étaient le poète Kaʿb ibn Maʿdân al-Aschqarî[2] et un certain Morra ibn Talîd. Ils appartenaient tous deux à la tribu d'Azd qui était, nous l'avons dit, celle d'Al-Mohallab lui-même[3].

« Es-tu poète ou orateur »? demanda Al-Ḥadjdjâdj au premier. — « L'un et l'autre », répondit le messager, et il récita au gouverneur de l'Irâq une longue *qaṣîda* dans laquelle il célébrait les journées héroïques de Râmahormoz, de Sâbour et de Djîroft[4]. Al-Ḥadjdjâdj goûta cette poésie

1. Mobarrad, *o. c.*, p. 693-694. Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1007 et 1017. Dans ce dernier passage de Ṭabarî nous lisons une poésie d'Aṭ-Ṭofail ibn ʿÂmir ibn Wâthila sur la mort de ʿAbd Rabb al-Kabîr.

2. Voir ci-dessus, p. 79, et la note 6.

3. Mobarrad, *o. c.*, p. 694.

4. Mobarrad, *l. c.* Cet auteur ne cite que le premier vers de la *qaṣîda*. Mais on peut la lire en entier dans Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1008-1017. On en trouve aussi des fragments dans *Agânî*, XIII, p. 57.

nerveuse et sonore, qui résonnait à ses oreilles comme un hymne triomphal[1]. Et, pour expérimenter si le poète parlerait aussi bien en prose, il lui posa les questions suivantes : « Donne-moi des nouvelles des fils d'Al-Mohallab. » — « Al-Mogîra est leur cavalier en chef et leur seigneur; Yazîd est un guerrier sans peur, et cela suffit à sa gloire; Qabîṣa est le meilleur et le plus généreux d'entre eux; un brave ne rougit pas de prendre la fuite devant Modrik; 'Abd al-Malik est un poison macéré dans l'eau; Ḥabîb est la mort subite en personne; Moḥammad est le lion du hallier, et l'intrépidité d'Al-Mofaḍḍal a de quoi te plaire[2]. » — « En quel état as-tu laissé les troupes? » — « Je les ai laissées en bon état, ayant atteint ce qu'elles désiraient, en sûreté contre ce qu'elles craignaient. » — « Comment les fils d'Al-Mohallab se comportaient-ils au milieu de vous? » — « Pendant le jour, ils étaient les protecteurs des troupeaux qui paissaient en liberté; pendant la nuit, ils étaient des cavaliers qui conduisaient les attaques soudaines. » — « Quel est le plus brave d'entre eux? » — « Ils ressemblent à un anneau fondu dans un moule et dont on ne peut distinguer l'extrémité. » — « Quels étaient vos procédés envers l'ennemi? » — « Nous pardonnions aux prisonniers, quand nous en faisions; mais si l'ennemi en faisait, nous désespérions de leur salut. Nous prenions l'offensive dans les combats. » — « Le succès final est pour ceux qui craignent Allâh. Mais, comment Qaṭarî vous a-t-il échappé? » — « Nous avons usé contre lui de ses propres stratagèmes[3] et nous l'avons amené à prendre le parti que nous voulions. » — « Pourquoi donc ne l'avez-vous pas poursuivi? » — « Parce que nous aimons mieux ne pas dépasser la frontière du pays qui nous est assigné que poursuivre une armée en déroute. » — « Comment Al-Mohallab vous traitait-il et quelles étaient vos dispositions à son égard? » — « Il avait pour nous la sollicitude d'un père et nous avions pour lui un amour filial. » — « Les soldats étaient-ils contents? » — « Ils jouissaient

1. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 319.
2. Aḥmad ibn Dâoud ad-Dînawarî dans son *Kitâb al-akhbâr aṭ-ṭiwâl*, p. 289, fait aussi mention de tous ces enfants d'Al-Mohallab, à l'exception de Qabîṣa.
3. Dans Mas'oudî (*Les Prairies d'or*, V, p. 350), on lit au contraire « Il s'est servi contre nous de nos propres stratagèmes. »

partout de la sécurité, et ils étaient entourés de dépouilles. » — « Avais-tu préparé ces réponses ? » — « Allâh seul connaît ce qui est invisible ! » — « En vérité, c'est bien ainsi que les hommes sont faits ! ajouta Al-Ḥadjdjâdj ; Al-Mohallab te connaissait à merveille, et il savait bien à qui il t'envoyait[1]. »

Nous avons dit que Qaṭarî s'était réfugié dans le Ṭabaristân, c'est-à-dire dans la région montagneuse qui borde au sud-est la mer Caspienne. Une armée syrienne équipée par les soins d'Al-Ḥadjdjâdj et commandée par un général habile, Sofyân ibn al-Abrad le Kalbite, alla renforcer les contingents koufites qu'Isḥâq ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath commandait dans cette province éloignée. Ces deux généraux, quand ils eurent opéré leur jonction, se mirent à la poursuite de Qaṭarî. Ils l'atteignirent dans un défilé et lui livrèrent bataille. Le chef des Azraqites fut vaincu. Alors, abandonné de presque tous ses compagnons, il chercha son salut dans la fuite, mais il tomba de sa monture, roula sur les pentes abruptes de la montagne et fut précipité, la face contre terre, au fond d'un abîme[2]. Il n'avait cependant que de légères contusions, mais il était exténué de fatigue et mourant de soif. — « Donne-moi de l'eau », dit-il à un indigène qui, témoin de sa chute, s'était approché de lui. — « Donne-moi quelque chose en retour », répondit le « barbare » (*'ildj*). — « Y penses-tu ? reprit Qaṭarî. Il ne me reste plus que ces armes ; je te les donnerai quand tu m'auras apporté de l'eau. » Nouveau refus de l'indigène qui, ayant reconnu un chef « aux riches vêtements et aux armes

1. Mobarrad, *o. c.*, p. 690-695. Cf. *Agânî*, XIII, p. 56-58. Cette conversation est aussi rapportée dans *Les Prairies d'or* de Mas'oudî (V, p. 350-351) et dans *Al-'Iqd al-farîd* d'Ibn 'Abd Rabbihi (I, p. 150) qui tous deux ont manifestement puisé aux mêmes sources. Dans l'un et l'autre ouvrage le fond de l'entretien est identique à celui du *Kâmil* de Mobarrad, mais les termes en sont différents ; de plus, l'envoyé d'Al-Mohallab y est appelé Bischr ibn Mâlik al-Djoraschî. Nous adoptons la leçon du *Kâmil* qui, d'accord avec *Agânî* (XIII, p. 57), désigne le poète Ka'b al-Aschqarî comme chargé de cette mission auprès d'Al-Ḥadjdjâdj. Ṭabarî ne parle pas du message, mais il semble l'indiquer en rapportant la *qaṣîda* de Ka'b al-Aschqarî (*Annales*, II, p. 1007 s.).

2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1018. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV p. 357.

d'un travail achevé » que cet homme portait, gravit les flancs de la montagne et, détachant un quartier de roc, le fit rouler sur lui. Qaṭarî eut la hanche brisée. En même temps, l'indigène, apercevant les troupes de Koufa, leur cria d'accourir ; elles arrivèrent, entourèrent le blessé incapable de leur opposer aucune résistance et l'égorgèrent[1]. Sa tête fut portée à Al-Ḥadjdjâdj, puis au khalife ʿAbd al-Malik[2].

Telle fut la fin peu héroïque de ce rebelle, l'un des plus fameux des annales de l'Islamisme. Il s'était révolté sous le gouvernement de Moṣʿab, et pendant vingt ans, ses partisans l'avaient salué du titre de khalife[3].

Les derniers débris de son armée, conduits par ʿAbida ibn Hilâl, se réfugièrent dans le château de Qoumis. Sofyân ibn al-Abrad les y assiégea, les y affama, et dans une sortie désespérée qu'ils firent, les tailla en pièces (77=696). Leurs têtes furent aussi portées à Al-Ḥadjdjâdj. Depuis son arrivée à Koufa, la guerre contre les Azraqites avait duré deux ans et quelques mois[4].

Il écrivit à Al-Mohallab, lui prescrivant de laisser dans le Kirmân un lieutenant de son choix avec des troupes d'occupation et de revenir sans retard dans l'Irâq. Al-Mohallab donna le gouvernement du Kirmân à son fils Yazîd, puis partit pour Baṣra où Al-Ḥadjdjâdj lui donnait rendez-vous. C'était en l'an 78[5].

Le gouverneur, qui s'était montré si tracassier pendant la guerre, ne se montra pas ingrat après la victoire. Il accueillit avec de grandes marques d'honneur, d'affection et de reconnaissance le vainqueur des Azraqites. Dans une assemblée solennelle, il le fit asseoir à ses côtés, sur son trône, disant au peuple et aux soldats : « Habitants de l'Irâq, vous êtes les esclaves d'Al-Mohallab ! » Celui-ci assura au gouverneur

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1019. Cf. Ibn al-Athîr, *l. c.*
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1020.
3. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 210.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1021. Ce chroniqueur place la mort de ʿAbd Rabb al-Kabîr, de Qaṭarî et l'extermination des Azraqites parmi les événements de l'année 77. Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 613) place la mort de Qaṭarî en l'an 78. Elle arriva pendant les derniers jours de l'année 77 ou les premiers de l'année 78. Cf. Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 46.
5. Vers le commencement de 697 de J.-C.

qu'il eût bien voulu conduire les hostilités plus rapidement, mais qu'il n'avait pu s'y résoudre, parce que le meilleur parti n'était pas celui de la précipitation. Al-Ḥadjdjâdj, contenant sa joie avec peine, approuvait tout, pardonnait tout. Il pria le général de lui désigner les guerriers qui s'étaient distingués par de beaux faits d'armes. Al-Mohallab les nomma par ordre de mérite, en commençant par ses huit enfants. « Si quelque autre, dit-il, l'eût emporté sur mes fils à l'épreuve de la valeur, je lui donnerais la préférence et, sans la crainte où je suis de commettre une injustice envers eux, je le mettrais au dernier rang. » — « Tes préférences sont légitimes, répondit Al-Ḥadjdjâdj. Tu connais mieux que moi leurs mérites, car tu étais avec ces vaillants, et j'étais loin d'eux : il faut assurément les mettre au nombre des épées d'Allâh ! » Après ses enfants, Al-Mohallab mentionna son petit-fils Ma'n ibn al-Mogira, puis l'intrépide Ar-Roqâd et tous les guerriers les plus méritants. Al-Ḥadjdjâdj augmenta de 2.000 dirhems la solde de chacun de ces braves, et pour achever d'exciter l'émulation dans les rangs de l'armée victorieuse, il fit encore classer par ordre de mérite les tribus qui la composaient[1].

Au début de ce livre, nous avons signalé l'existence d'une autre secte de la même époque, celle des Nadjdites[2]. Elle est moins célèbre et nous n'en dirons qu'un mot. Son fondateur, Nadjda ibn 'Âmir al-Ḥanafi, s'étant séparé de Nâfi' ibn al-Azraq, le fondateur des Azraqites, retourna dans l'Arabie centrale et y fut proclamé khalife par ses partisans. En l'an 67 (686), il fit une guerre victorieuse à une armée envoyée contre lui par Moṣ'ab. Enhardi par ce succès, il forma le projet de s'emparer de la Mecque. Sa tentative ayant échoué, il fut déposé et mis à mort par ses compagnons mécontents, vers 71 (690). Son successeur, Abou-Fodaik 'Abd Allâh ibn Thaur, fut vaincu et tué, environ deux ans après sa proclamation, par une armée venue de l'Irâq[3].

On rapporte qu'une vingtaine d'années plus tard, c'est-

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 695-699. Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1033.
2. V. ci-dessus, p. 23 24.
3. *Anonyme Chronik*, p. 125-147. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 168-170; Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 46 s.

à-dire à l'apogée de la puissance d'Al-Ḥadjdjâdj, un Khâridjite nommé Mas'oud ibn Abî-Zainab soumit le Baḥrain et le Yamâma et qu'il y régna en souverain pendant une période de dix-neuf ans[1]. Il ne paraît pas que cette domination rivale ait inquiété beaucoup le gouverneur de l'Irâq. Elle reste enveloppée de mystère.

1. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, V, p. 88-89; Brünnow, *o. c.*, p. 47.

CHAPITRE IV

Guerre contre les Schorât. — Leur chef Ṣâliḥ ibn Mosarriḥ est tué dans un combat. — Exploits de son successeur Schabîb ibn Yazîd ; il entre à Koufa, résidence d'Al-Ḥadjdjâdj.

Al-Ḥadjdjâdj déploya une incroyable activité pendant les années 76 et 77. Tandis qu'il suivait de Koufa les mouvements d'Al-Mohallab aux prises avec les Azraqites, il combattait sans relâche, dans l'Irâq, une autre secte plus redoutable encore, celle des Schorât[1]. Mais nous verrons que, s'il était plein d'énergie dans les circonstances difficiles, toujours maître de ses soldats, il manquait de la patience prudente d'Al-Mohallab. Sa manière de conduire la guerre contre les Schorât ne lui donnait guère le droit d'être arrogant à l'égard de ce général ni de lui reprocher « sa lenteur et sa lâcheté ».

Il est curieux de voir le gouverneur de l'Irâq aux prises avec ces schismatiques, qui ne font cas ni de la vie, ni des richesses et qui combattent avec une égale bravoure, quelles que soient les chances de succès.

Les exploits du révolté héroïque — nous n'osons dire fanatique — qui s'appelait Schabîb ibn Yazîd tiennent parfois du merveilleux et, si l'autorité de Ṭabari que nous suivons ne nous était garant de la vérité, nous reléguerions peut-être ses prouesses au nombre des vieilles légendes épiques ; mais il est impossible de suspecter l'exactitude ou la véracité du scrupuleux chroniqueur[2].

1. Voir ci-dessus, p. 14.
2. Sur l'histoire des Schorât, on peut consulter aussi Ibn al-Athîr (*Chronicon*, IV, p. 317-350), qui copie le récit de Ṭabarî, en retranchant les *isnâds* ; Abou 'l Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 420-421, où le traducteur, amplifiant le sens du texte arabe, donne à Schabîb « une

Ṣâliḥ ibn Mosarriḥ le Tamîmite qui, selon Ṭabari, partageait les opinions hétérodoxes des Ṣofriyya et qui, au rapport d'Ibn al-Athîr, prit les armes le premier à la tête de cette secte[1], fit son apparition dès l'année 75[2] (694). Il est digne de remarque que les féroces Schorât eurent le concours effectif des Ṣofriyya qui, d'après la tradition, étaient les moins fanatiques des Khâridjites : sans doute, la distinction des sectes restait plus théorique que réelle[3].

Ṣâliḥ ibn Mosarriḥ avait fait le pèlerinage de la Mecque cette année-là. Il était accompagné de quelques-uns de ses partisans les plus dévoués, notamment de Schabîb, de Sowaid ibn Solaim al-Hindî et d'Al-Baṭîn. Tous ensemble avaient formé le projet d'assassiner le khalife ʿAbd al-Malik, qui visitait également les lieux saints. Mais le complot fut découvert, les conspirateurs prirent la fuite et gagnèrent l'Irâq, où Al-Ḥadjdjâdj venait alors d'arriver. Le khalife écrivit à son « serviteur » pour lui ordonner de s'emparer de leurs personnes. Les recherches demeurèrent sans résultat. Ṣâliḥ, interrompant la propagande qu'il faisait à Koufa, s'était éloigné vers le Nord[4].

« Ce Khâridjite, dit Ṭabari, était un homme dévot, humble, adonné aux pratiques religieuses. » Il avait, à Dârâ et dans plusieurs autres villes ou bourgades de la Mésopotamie, des partisans auxquels il apprenait et expliquait le Coran dans de pieux entretiens[5]. Il affermissait ses adeptes dans la croyance « en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et en Mahomet, l'envoyé d'Allâh, le prédicateur de la vérité, l'homme doux et indulgent qui, jusqu'à sa mort, leur avait enseigné le Livre et la sagesse ». Il les exhortait à renoncer aux biens de la vie présente, à se vouer au service d'Allâh, à désirer la vie future, à se rappeler souvent la pensée de la mort, à éviter le contact

multitude de sectateurs »; Noël des Vergers, *Arabie*, p. 313-314; *Biographie universelle* (Michaud), I, p. 47, où Schabîb nous est représenté comme « le chef du parti Alide » (!), et VIII, p. 68; Muir, *The Caliphate*, p. 345-346.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 880. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 317.
2. Ṭabarî, *l. c.* Cf. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 209.
3. Voir ci-dessus, p. 16. Cf. Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 49, et Muir, *The Caliphate*, p. 345-346.
4. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 881.
5. Ṭabarî, *ibid.*

des pervers[1]. Il résumait aussi, en l'appréciant à sa manière, l'histoire de la religion musulmane :

Après Mahomet, Allâh donna le pouvoir à Abou-Bakr le Véridique, qui gouverna « selon les lois et la tradition », puis à Omar, qui, conformément aux prescriptions divines, fit fleurir les traditions de l'Apôtre d'Allâh et qui remplit d'une manière irréprochable les devoirs de sa charge. Mais leur successeur, Othmân, revendiqua pour lui et pour ses amis tout le butin, abrogea les anciennes lois, rendit des jugements iniques, abaissa les vrais fidèles et exalta les transgresseurs. C'est pourquoi les Musulmans l'attaquèrent et le mirent à mort. Après lui, le gouvernement passa aux mains d'Ali, qui n'avait non plus aucun souci de juger les hommes selon les commandements d'Allâh, mais qui s'attacha opiniâtrément aux défenseurs de l'erreur : aussi les Schorât le renient, lui et ses sectateurs. « Préparez-vous, ajoutait Sâliḥ, à combattre ces troupes coalisées et ces tyrans qui prennent la défense de l'imposture ; préparez-vous à sortir de cette vie périssable pour entrer dans la vie éternelle et pour retrouver les croyants vos frères qui, ayant la certitude de posséder la vraie religion, vendirent ce monde pour acquérir la vie future et dépensèrent leurs biens afin de se ménager la faveur d'Allâh au dernier jour. Ne craignez pas de vous faire tuer pour la cause d'Allâh. Être tué est chose plus douce que mourir de la mort naturelle. Au reste, celle-ci vous frappera au moment où vous y penserez le moins et vous séparera de vos parents, de vos enfants, de vos femmes, de tous les biens de ce monde, quelles que soient vos craintes et vos résistances. Cela étant, vendez spontanément à Allâh vos personnes et vos fortunes : ainsi, vous entrerez sûrement dans le paradis où vous embrasserez de belles femmes aux yeux noirs. Qu'Allâh vous place les uns et les autres au nombre de ceux qui gardent la mémoire de ses bienfaits et qui, lui en témoignant leur reconnaissance, sont dirigés dans le chemin de la vérité et jugent conformément aux règles qu'elle prescrit[2] ! »

La cause principale de cette révolte fut, sans doute, les

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 882.

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 883-884. Cf. S. Ockley, *History of the Saracens*, trad. fr., I, p. 422 s.

mesures sévères prises par Al-Ḥadjdjâdj sous la protection des khalifes omayyades[1]. Schabib, sachant que Ṣâliḥ était disposé à prendre les armes, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui offrait ses services, le reconnaissait pour son chef et l'engageait à commencer tout de suite la guerre contre ces hommes impies. « La mort frappe matin et soir, ajoutait-il, et je ne suis pas à l'abri des coups du destin[2]. »

Ṣâliḥ répondit qu'il faisait tous les préparatifs et réunissait les munitions nécessaires pour tenir la campagne : une seule chose le retenait encore, l'absence de Schabîb, homme indispensable qui n'arrivait pas.

Suivi d'une bande de ses compagnons, celui-ci se mit alors en marche et rejoignit Ṣâliḥ à Dârâ, dans la Mésopotamie. Là, les deux chefs khâridjites échangèrent des doléances sur l'effacement progressif des traditions du Prophète et sur l'accroissement proportionnel de l'impiété des infidèles. Puis, quand tous leurs partisans furent rassemblés, ils levèrent ouvertement l'étendard de la guerre sainte. C'était le premier jour du mois de ṣafar de l'année 76, un mercredi (21 mai 695)[3]. Ṣâliḥ reçut le titre pompeux de « Prince des croyants[4] ».

Toutefois ces rebelles n'étaient que 120 et la plupart d'entre eux n'avaient pas de chevaux : ils s'en procurèrent en faisant main basse sur un troupeau de montures qui appartenait à Moḥammad ibn Marwân, frère du khalife régnant ʿAbd al-Malik et gouverneur de la Mésopotamie. Les sages habitants de Dârâ, de Naṣîbin et de Sindjâr fortifièrent leurs cités ; mais Moḥammad ibn Marwân accueillit avec dédain la nouvelle de cette révolte et ce n'est qu'à regret qu'il se décida à lui opposer une petite armée de 1.000 hommes. Cette petite armée était commandée par ʿAdî ibn ʿAdî ibn ʿOmaira, des Banou 'l-Ḥârith. « Marchant à l'ennemi avec autant de répugnance que si on l'eût conduit à une mort certaine », cet émir vint camper à Daugân[5]. Il voulut parlementer, mais les pourparlers furent vains. Au

1. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 346.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 884.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 885. Cf. Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 48.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 886.
5. Daugân, grande bourgade de la Mésopotamie, entre Râs ʿAin et Naṣîbîn (Yâqoût, *Moʿdjam*, II, p. 621).

moment où il faisait sa prière, il fut attaqué avec furie d'abord par Schabîb, puis par Sowaid ibn Solaim et il n'eut que le temps de sauter sur son cheval pour aller se mettre à l'abri de leurs coups. Ses troupes prirent également la fuite sans combat. Les vainqueurs s'enrichirent des dépouilles du camp abandonné[1].

La honte de cette défaite rejaillissait sur Moḥammad ibn Marwân : son dédain se changea en colère. Il nomma aussitôt deux nouveaux émirs : Khâlid ibn Djaz' as-Solamî et Al-Ḥârith ibn Dja'wana. Il mit chacun d'eux à la tête d'une colonne de 1.500 hommes et décida, pour les stimuler, que celui des deux qui arriverait le premier devant l'ennemi aurait le commandement en chef de l'armée. Ils atteignirent les Khâridjites à Âmid, tous deux en même temps. On se battit avec ardeur. Malgré la disproportion du nombre (les Schorât n'étaient pas un contre vingt), les deux généraux de Moḥammad plièrent au commencement devant la cavalerie khâridjite. Puis, étant descendus de cheval, ils combattirent à pied et arrêtèrent à coups de lances l'élan de la cavalerie ennemie; ils étaient aidés par des archers qui la criblaient de flèches et par une réserve de cavaliers qui la chargeaient avec vigueur. L'action avait commencé à la prière de l'après-midi, elle dura ainsi et fut toujours très vive jusqu'à la nuit. Les rebelles perdirent environ 30 hommes et les troupes du gouverneur de la Mésopotamie plus de 70 : la victoire restait indécise. Les deux partis, harassés, se retirèrent chacun dans son camp, et après avoir récité leurs prières, ils prirent un peu de repos et de nourriture[2].

Pendant la nuit, Ṣâliḥ et Schabib, voyant qu'ils étaient trop faibles pour tenir devant l'armée ennemie et désespérant de la surprendre, parce qu'elle s'entourait de fossés, levèrent leur camp, prirent vers le Sud-Est, traversèrent la Mésopotamie, ainsi que la région de Mauṣil, et arrivèrent sur le territoire de Daskara[3], prêts à tenter une incursion dans les plaines de l'Irâq.

Il semble qu'Al-Ḥadjdjâdj, informé de leur approche, eut

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 887-888.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 889-890. Cf. S. Ockley, *History of the Saracens*, trad. fr., p. 432.
3. Gros village situé vers l'ouest de Bagdâd (Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 575).

aussi quelque peine à se persuader qu'il avait à défendre sa province contre un ennemi redoutable. Ce qui le prouve peut-être, c'est le mépris profond qu'il affiche à l'égard de ces aventuriers et l'outrecuidance avec laquelle il ordonne à ses généraux de les exterminer tous, sans retard. Cependant il envoya contre eux une première armée composée de 3.000 Koufites, sous le commandement d'Al-Ḥârith ibn 'Omaira ibn Dhî 'l-Misch'âr al-Hamdânî. Ces milices s'avancèrent dans la direction de Daskara, alors que Ṣâliḥ avait déjà pris par Djaloulâ et Khâniqîn, à l'est du Tigre. Il ne fut atteint qu'à Al-Modabbadj, village situé sur les confins de la province de Mauṣil et du vaste territoire appelé Djoukhâ [1]. Quoiqu'il n'eût avec lui qu'un faible contingent de 90 hommes, Ṣâliḥ ne refusa pas la bataille. Partageant sa petite troupe en trois bandes, chacune de 30 hommes, il garda le centre, confia la droite à Schabîb et la gauche à Sowaid ibn Solaim. De son côté, Al-Ḥârith divisa son armée de 3.000 hommes en trois corps, un centre et deux ailes, qu'il aligna devant cette poignée de Khâridjites. Puis, ayant récité la prière de l'après-midi, il prit le commandement du centre et chargea Ṣâliḥ à fond de train [2]. Ṣâliḥ voulut soutenir le choc et succomba. Sowaid prit la fuite. Schabîb fut désarçonné et renversé par terre. Il se releva et combattit à pied avec une telle rage qu'il dispersa la fourmilière humaine qui l'entourait. Il vint jusqu'à l'endroit où gisait le cadavre de Ṣâliḥ. Debout auprès de lui, il cria : « A moi, ô réunion de Musulmans ! » Et les Khâridjites survivants, comme un seul homme, se rangèrent sous son égide : « Que chacun de nous, ajouta-t-il, place son dos contre le dos de son compagnon d'armes, et qu'ainsi appuyé, il frappe son adversaire à coups de lance, jusqu'à ce que nous soyons entrés dans cette forteresse où nous tiendrons conseil ! » Ce disant, il leur montrait un château voisin, inhabité. Les Schorât formèrent donc une sorte de phalange macédonienne, et pénétrant en coin dans les lignes ennemies, atteignirent la tour que Schabîb leur avait désignée. Quand ils

1. Cf. Yâqout, *Mo'djam*, IV, p. 448. — Le Djoukhâ est une province fertile, arrosée par le Tigre et située à l'est de Bagdâd, entre Khâniqîn, au nord, et le Khouzistân, au sud (Yâqout, *o. c.*, II, p. 143).

2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 890.

se comptèrent, ils étaient 70. Le soir du même jour, Al-Ḥârith les assiégea : « Mettez le feu à la porte du château, dit-il à ses hommes, et quand elle sera embrasée, retirez-vous. Les Khâridjites ne pourront sortir et demain matin, à la première attaque, nous les exterminerons. » Cet ordre fut exécuté, et les milices s'éloignèrent non sans échanger, avec Schabib et ses compagnons qui les contemplaient du haut de la tour, de fort vilaines injures[1]. Les Khâridjites, confiants dans l'habileté et la bravoure de Schabib, lui prêtèrent le serment de fidélité qui l'élevait, à leurs yeux, à la dignité de Prince des croyants.

Maintenant, la porte du château et le bois que les soldats avaient entassé devant elle formaient un brasier inabordable. Il était impossible de le franchir et, d'autre part, songer à la résistance était folie. Coûte que coûte, il fallait sortir pendant la nuit de cette souricière ou bien se résigner à mourir le lendemain. Le camp d'Al-Ḥârith reposait tranquille. Schabib et ses soldats prirent des couvertures de laine qu'ils mouillèrent; puis, jetant ces couvertures sur les charbons allumés, ils passèrent dessus, sortirent du château et fondirent sur l'ennemi qui dormait. Les milices de Koufa, réveillées en sursaut par le cliquetis des sabres et les cris des assaillants, s'enfuirent, affolées, et ne s'arrêtèrent qu'à Madâïn. Schabib s'empara de leur camp (13 de djomâdâ I[er] 76 = 29 août 695). Ṣâliḥ était vengé. Ce succès encouragea le parti des rebelles qui devint chaque jour plus nombreux[2]. Schabib se porta ensuite sur les frontières de la province de Mauṣil, fit un circuit dans les montagnes de l'Adharbaidjân, au nord-est, et les quitta bientôt pour revenir sur le territoire de Daskara[3].

Alors, par ordre d'Al-Ḥadjdjâdj, l'émir Sofyân ibn Abi 'l-ʿÂliya al-Khathʿami, qui faisait la guerre au prince (*ṣâḥib*) du Ṭabaristân, abandonna son poste et vint établir son camp à Daskara. Il lui était prescrit de ne commencer les hostilités qu'après le retour des troupes défaites qui s'étaient réfugiées à Madâïn et après l'arrivée des éclaireurs à cheval. En même temps, Al-Ḥadjdjâdj, selon son habitude, faisait

1. Ṭabari, *o. c.*, II, p. 891. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 320.
2. Ṭabari, *o. c.*, II p. 892. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 320-321, et Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 49.
3. Ṭabari, *o. c.*, II, p. 893 s.

proclamer à Madâïn et à Koufa que tout homme de l'armée d'Al-Ḥârith qui n'irait pas rejoindre l'armée de Sofyân à Daskara serait mis hors la loi. Les soldats qui savaient, par expérience, qu'Al-Ḥadjdjâdj parlait très sérieusement, partirent sans retard. Seul, l'émir chargé de les conduire, Saura ibn Abdjar le Tamîmite, resta en arrière et se fit attendre[1]. Sofyân, impatient de se mesurer avec l'ennemi et voulant sans doute tous les honneurs de la victoire, devança l'arrivée de Saura, à la recherche de Schabîb et l'atteignit au pied des montagnes de Khâniqîn. Le chef des rebelles, à la tête des siens, vint d'abord offrir la bataille dans la plaine; puis, après un simulacre de combat, s'éleva de nouveau sur les pentes, comme s'il avait peur de ses ennemis. Les troupes de Sofyân, enhardies par la fuite de Schabîb, coururent tête baissée sur les traces des Khâridjites, sans vouloir entendre les conseils d'un certain ʿAdî ibn ʿOmaira asch-Schaibâni, qui demandait qu'on ne commît pas d'imprudence. Or, Schabîb avait placé 50 hommes en embuscade, sous le commandement de son frère Moṣâd. Quand les troupes de Sofyân eurent dépassé l'embuscade, Schabîb, subitement, fit volte-face et les attaqua de front; Moṣâd, avec sa bande qui poussait de grands cris, les chargea à revers. Et l'armée de l'Irâq, prise de panique, fut mise en déroute sans avoir combattu.

Cependant Sofyân, qui manquait de patience, mais non pas de courage, voulut tenir tête aux Khâridjites, avec 200 hommes environ; il lutta héroïquement et crut un moment qu'il égalerait Schabîb et ses compagnons endiablés. Mais il lui fut impossible de percer le cercle étroit qui l'environnait. Sowaid, qui cherchait à le tuer pour réparer sa fuite précipitée sur le dernier champ de bataille, s'acharna sur lui avec une fureur particulière. Les deux émirs luttèrent d'abord à coups de lances, mais sans résultat; puis ils se battirent à l'épée; enfin ils se saisirent par le cou et tombèrent ensemble. Ils se débattaient encore, renversés par terre, lorsque Schabîb, dans une nouvelle charge, dispersa les compagnons de Sofyân. Celui-ci, blessé, avait perdu son cheval. Un de ses serviteurs, qui portait son étendard, lui donna sa propre monture, lui fit un rempart de son corps et se fit tuer pour lui sauver la vie. Ce serviteur s'appelait Gozwân.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 896.

Sofyân vaincu se refugia à Bâbil Mahroudh[1], d'où il écrivit à Al-Ḥadjdjâdj : « J'annonce à l'émir (qu'Allâh le protège!) que j'ai poursuivi ces hérétiques et que je les ai atteints à Khâniqîn. Dans le combat que je leur ai livré, Allâh a frappé leurs visages et nous a d'abord accordé la victoire. Mais, tandis que nous avions l'avantage, une troupe d'hommes embusqués est venue à leur secours. Elle a fondu sur mes soldats et les a mis en déroute. Alors, je suis descendu de cheval et, à la tête d'hommes religieux et tenaces, j'ai continué la lutte, mais j'ai été renversé par terre, au milieu des cadavres. On m'a chargé à demi mort sur un cheval et l'on m'a transporté à Bâbil Mahroudh, où je suis présentement. Les troupes que l'émir m'avait envoyées me joignirent [avant le combat], à l'exception de Saura ibn Abdjar qui n'arriva pas assez tôt pour affronter le martyre avec nous. Il est venu depuis que je suis à Bâbil Mahroudh, donnant des explications dont je révoque en doute la valeur, et s'excusant, alors qu'il est sans excuses. Salut[2]! »

En lisant cette lettre, Al-Ḥadjdjâdj s'écria : « Quiconque agit de la sorte et se bat en héros, comme Sofyân, est digne d'éloges. » Et il lui écrivit ces quelques mots : « Tu as donné une grande preuve de ta valeur; tu as rempli ton devoir. Reviens auprès des tiens quand tes souffrances seront plus légères : tu seras récompensé. Salut! »

Mais il écrivit à Saura ibn Abdjar : « O fils de la mère de Saura! Il ne t'appartenait pas d'oser transgresser mes ordres et de rester en arrière, loin de mon armée. Quand ma lettre te parviendra, choisis un homme énergique parmi ceux de ton entourage et envoie-le vers les cavaliers qui se sont enfermés dans Madâïn. Il en prendra 500, te les amènera et, à leur tête, tu reprendras la guerre contre ces hérétiques. Montre de la fermeté dans ton commandement et tends des pièges à tes ennemis ; car l'art supérieur de la guerre réside dans les stratagèmes bien combinés. »

Saura obéit et reçut à Bâbil Mahroudh un renfort de 500 hommes. Avec ces troupes, il se mit à la poursuite de Schabîb qui parcourait le Djoukhâ et qui bientôt tomba à l'improviste sur Madâïn dégarnie, entra dans cette ville,

1. Vers l'est de Bagdâd, sur le chemin de Madâïn à Djaloulâ (Yâqout, *Mo'djam*, IV, p. 700).
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 896-898.

s'empara d'une grande quantité de bêtes de somme et tua les habitants qu'il rencontra. Toutefois, la population s'étant retranchée dans ses demeures, Schabîb ne put pas se rendre maître de la place. A l'approche de Saura qui était accouru, il en sortit et alla établir son camp sur les bords du Nahrawân[1], où il fit ses ablutions et ses prières. Les Schorât visitèrent le lieu où étaient tombés autrefois leurs frères, massacrés par ʿAlî ibn Abî-Ṭâlib[2]. Ils implorèrent pour eux le pardon d'Allâh, versèrent des larmes abondantes, renièrent de nouveau ʿAli et ses partisans. Puis, passant le pont, ils campèrent sur la rive orientale de la rivière.

Saura, qui savait par ses espions que le nombre des rebelles ne dépassait guère une centaine, laissa un jour la garde de son camp à l'un de ses officiers, prit 300 hommes d'élite et fondit sur Schabîb à la faveur des ténèbres. Mais les Schorât faisaient bonne garde. Quand ils aperçurent leurs ennemis à une faible distance, ils sautèrent à cheval et, se jetant sur Saura et ses compagnons, les mirent en fuite[3]. Schabîb les poursuivit avec ardeur, espérant pénétrer dans leur camp et s'en emparer. Il fut déçu. L'armée de l'Irâq eut le temps de rentrer à Madâïn avec ses bagages. Aux premières maisons de la ville, le chef khâridjite fut accueilli par une grêle de flèches et de pierres qui tombaient du haut des toits. Il s'éloigna, mais, pour se dédommager de cet échec, il fit main basse, à Kalwâdhâ[4], sur un troupeau de bêtes de somme qui appartenaient au gouverneur de l'Irâq. Pour la troisième fois, il parcourut le Djoukhâ puis il prit la direction de Takrît[5].

Or, pendant ce temps, des bruits alarmants circulaient à Madâïn. Soldats et habitants, blêmes de terreur, se disaient entre eux : « Schabîb approche et se propose de fondre sur nous pendant la nuit. » Les troupes qui avaient assisté aux dernières rencontres cédèrent bientôt à l'affolement général : tandis que Schabîb était encore à Takrît, c'est-à-

1. Affluent de la rive gauche du Tigre, qui donne son nom au pays qu'il traverse. Voir ci-dessus, p. 12, note 3.
2. V. ci-dessus, p. 12.
3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 899-900.
4. Près de Bagdâd (Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 301).
5. Ville bien connue, bâtie sur le Tigre, entre Bagdâd et Mauṣil (Yâqout, *o. c.*, I, p. 861).

dire à 150 milles environ au nord de Madâïn, elles montèrent à cheval et s'enfuirent à Koufa où elles espéraient trouver plus de sécurité, tant étaient grandes et la terreur que Schabîb inspirait et la lâcheté des Koufites[1]! On devine la colère d'Al-Ḥadjdjâdj à l'arrivée des fuyards; il couvrit de malédictions Saura ibn Abdjar, le mit en prison et songea à le faire périr. Il lui reprochait d'avoir tenté une attaque nocturne, mais ne lui avait-il pas recommandé d'user de stratagèmes? C'est ce que le pauvre émir avait essayé de faire, sans adresse et sans énergie, il est vrai. Plus tard, Al-Ḥadjdjâdj lui rendit la liberté[2].

Après cette honteuse débandade, le gouverneur de l'Irâq appela Al-Djazl, dont le vrai nom était 'Othmân ibn Sa'îd, et lui dit : « Fais tes préparatifs pour aller combattre ces hérétiques. Et, quand tu les auras atteints, ne les aborde pas avec la précipitation d'un maladroit, ne te comporte pas non plus avec la lenteur craintive d'un poltron. As-tu compris?... » — « Oui, j'ai compris (qu'Allâh protège l'émir!). » — « Dans ce cas va établir ton camp à Dair 'Abd ar-Raḥmân et attends en cet endroit l'arrivée des troupes. » — « Je conjure l'émir (qu'Allâh le protège!) de ne m'envoyer aucun des soldats de l'armée qui a été dispersée et mise en déroute, parce que l'épouvante les ayant gagnés, je crains qu'aucun d'eux ne soit utile à ta cause, ni à celle des Musulmans. » — « Ta demande est exaucée, lui répondit Al-Ḥadjdjâdj, car ton avis me paraît excellent et inspiré par Allâh lui-même. » Puis, le gouverneur fit venir les inspecteurs et les chefs du bureau de la guerre et leur ordonna de lever promptement une armée de 4.000 hommes, en prenant une recrue sur chaque groupe de 250 habitants[3]. On se hâta. Al-Ḥadjdjâdj fit proclamer, une fois de plus, par un crieur public que tout retardataire aurait la tête coupée. Les milices

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 901. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 324.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 902.
3. Ṭabarî, *l. c.*, D'après ces chiffres, la population de Koufa et de ses faubourgs se serait élevée, à cette époque, à un million d'habitants environ. Dans une lettre adressée à Al Djazl, le gouverneur de l'Irâq dit qu'il « l'a envoyé à la guerre à la tête de cavaliers et de nobles pris parmi les habitants de la capitale » (V. infrà, p. 121). De ce passage il est peut être permis de conclure que la levée fut faite à Koufa exclusivement.

nouvelles se mirent donc sous le commandement d'Al-Djazl qui les conduisit à Madâîn, puis dans le Djoukhâ, à la recherche des Schorât.

Schabîb, fertile en expédients, résolut de lasser, par des marches et des contremarches, la patience de ses ennemis. Simulant la crainte, il passait d'un village à un autre village, d'un canton à un autre : il attendait le jour où ses ennemis, devenus plus négligents, lui offriraient, pour les attaquer à l'improviste, une occasion favorable. Mais Al-Djazl conduisait la guerre selon la méthode d'Al-Mohallab; son armée avançait dans un ordre irréprochable et entourait chacun de ses campements d'un fossé protecteur. Cela dura longtemps. Le plus fatigué de tant de lenteurs fut bientôt Schabîb lui-même. Une nuit, il disparut[1].

C'était une feinte. Arrivé à un endroit appelé Dair Bîrimmâ, il prit ses dispositions pour attaquer de nuit et de quatre côtés à la fois le camp endormi d'Al-Djazl établi plus loin, à Dair Yazdadjird. Il voulait en finir. Il divisa donc sa petite armée de 160 hommes en quatre détachements égaux. Il prit lui-même le commandement du premier, mit le second sous les ordres de son frère Moṣâd, confia le troisième à Sowaid et le quatrième à Al-Moḥallil ibn Wâïl. Cela fait, les Schorât s'élancèrent, « collés sur leurs chevaux[2] ». Les avant-postes qu'Al-Djazl avait établis à la distance d'un mille environ furent refoulés et battirent en retraite vers son camp, poursuivis par les rebelles qui espéraient y entrer à leur suite. Mais quand les fuyards, l'épée dans les reins, arrivèrent au pied des retranchements, ils furent repoussés par leurs propres compagnons d'armes qui leur criaient : « Combattez et évitez les flèches ! » Cette résistance et cette vigilance inattendues étonnèrent Schabîb. Comprenant que tous ses efforts étaient présentement inutiles, il rappela ses soldats et s'éloigna vers l'Est, sur la route qui mène à Ḥolwân[3]. C'était une seconde ruse. Après un temps de marche, il dit à ses hommes : « Campez, cassez la croûte,

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 902-903.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 903-904. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 325.
3. « Petite ville dans le Qouhistân, ou région montagneuse de la province de Nîsâbour, sur la frontière qui sépare le Khorâsân de la province d'Ispahân » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 191).

préparez vos flèches, reposez-vous, priez deux *rak'a* et puis... à cheval! »

La même nuit, un peu avant l'aurore, il ramena ses Schorât. Dans le même ordre et de quatre côtés à la fois, ils fondirent de nouveau sur le camp des Koufites, en poussant de grands cris. Les avant-postes étaient maintenant rentrés dans le camp. Schabîb poussa la courtoisie jusqu'à rappeler son frère Moṣâd qui barrait le chemin de Koufa; mais l'armée d'Al-Djazl ne voulut pas profiter de cette issue. Criblés de flèches, les Schorât n'obtinrent aucun avantage et durent se retirer sous les huées des Koufites qui leur criaient : « Où allez-vous, chiens de l'enfer, bande d'hérétiques? Revenez donc que nous sortions pour vous livrer bataille[1] ! » Pour la cinquième fois, Schabîb retourna dans le Djoukhâ, semant partout la dévastation, « détruisant le *kharâdj* », dans ce district et dans les pays limitrophes. Al-Djazl ibn Sa'îd, sans jamais abandonner les mesures de prudence qu'il s'était prescrites, le suivait d'étape en étape. Seulement, les longueurs de cette campagne qui vidait les coffres de deux manières fatiguèrent bientôt le gouverneur de l'Irâq. Il écrivit à son général : « Je t'ai envoyé à la guerre, à la tête des meilleurs cavaliers et des nobles de la capitale; je t'ai ordonné de poursuivre ces hérétiques, égarés et séducteurs, jusqu'à ce que tu les aies rencontrés; je t'ai défendu de leur accorder de relâche jusqu'à ce que tu les aies tués et anéantis. Mais tu trouves plus commode de séjourner dans les villages et de planter tes tentes dans un camp retranché que de te jeter sur ces infidèles et de les combattre, comme je t'en ai donné l'ordre. Salut! » Al-Djazl lut cette lettre à ses soldats; ils aimaient leur général et ils se retirèrent tristement, se disant les uns aux autres : « Notre émir sera révoqué. »

En effet, son successeur, Sa'îd ibn al-Modjâlid, arriva quelques jours après sur les bords du Nahrawân, avec ordre « de courir sus aux hérétiques, de tenir ferme en leur présence, d'implorer contre eux le secours d'Allâh », avec défense « de discuter avec eux, de temporiser, d'imiter la tactique d'Al-Djazl[2] ».

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 905-906.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 907.

Al-Ḥadjdjâdj connut bientôt les résultats de la méthode qu'il préconisait. Le nouveau général, malgré les instances d'Al-Djazl, qui lui conseillait d'attendre les Khâridjites avec toute son infanterie et toute sa cavalerie, rangées en bataille et immobiles, voulut se porter à leur rencontre avec la cavalerie seule. L'infanterie resta alignée dans la plaine sous les ordres d'Al-Djazl[1].

Lorsque Schabîb, qui s'était enfermé dans la citadelle de Qaṭîṭiyâ, aperçut au pied des murailles la cavalerie de l'Irâq, il fit servir à ses troupes, par le *dihqân*[2], un bon déjeuner; puis, ayant accompli ses exercices de dévotion, il sortit monté sur un mulet. Il commanda l'attaque en prononçant la fameuse devise khâridjite : « *La décision n'appartient qu'à l'Arbitre très sage !* Je suis Abou 'l-Modallah. Résistez, si vous voulez[3] ! »

De son côté, Sa'îd, réunissant sa cavalerie, la lança sur « les hérétiques ». Ceux-ci s'enfuirent au premier choc et attendirent plus loin. Puis, sur un signe de Schabîb, ils se rallièrent, tombèrent sur leurs ennemis qui s'étaient dispersés à leur poursuite et les mirent en déroute. Sa'îd cependant tenait tête aux assaillants et criait aux fuyards : « A moi ! à moi ! » Mais les Koufites l'abandonnèrent lâchement; demeuré presque seul, il fut reconnu par Schabîb qui le cherchait; le chef khâridjite lui fendit le crâne à coups de sabre. Pour compléter sa victoire, Schabîb fondit ensuite sur l'infanterie d'Al-Djazl. En vain, ce brave général combattit comme un lion; en vain il cria : « A moi, soldats! »; en vain un de ses compagnons harangua les troupes en disant : « Soldats, si votre nouvel émir a péri, l'émir au génie heureux, l'émir béni que vous connaissez est vivant! » Rien ne put retenir ces hommes fous de terreur : ils coururent à Koufa par le plus court chemin. Al-Djazl, couvert de blessures, fut transporté à Madâïn[4].

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 908.
2. On sait qu'on appelait *dihqân* « les seigneurs ruraux persans », qui, « ayant embrassé l'islamisme, réussirent à se faire confier les emplois lucratifs de l'administration fiscale » (Van Vloten, *Recherches*, p. 13).
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 909. Dans Ibn Qotaiba (*Ma'ârif*, p. 209), la *konya* de Schabîb est Abou 's-Ṣaḥârâ, et dans Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 315), Abou 'ḍ-Ḍaḥḥâk.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 909-910.

De cette ville il écrivit à Al-Ḥadjdjâdj pour lui parler de son triste état et pour lui raconter sa défaite[1]. Le gouverneur fut forcé de reconnaître qu'il avait manqué de prudence dans les ordres qu'il lui avait donnés. Il répondit à Al-Djâzl par cette lettre dans laquelle les compliments se mêlent aux excuses : « Je suis satisfait de la précipitation de Sa'îd, aussi bien que de ta lenteur : quant à sa précipitation, elle l'a fait entrer dans le paradis; quant à ta lenteur, elle ne t'a pas empêché de profiter des bonnes occasions. Laisser les circonstances quand elles ne sont pas favorables, c'est encore agir avec fermeté. Tu as combattu héroïquement et mérité une récompense. A mes yeux, tu es de ceux qu'il faut écouter, à qui il faut obéir et demander conseil. Je t'envoie Ḥayyân ibn Abdjar pour te soigner et panser tes blessures et je te fais porter 2.000 dirhems. Emploie cette somme à tes besoins personnels et au soulagement des souffrances que tu endures[2]. »

L'audace de Schabîb grandit : ayant passé le Tigre près de l'emplacement[3] de Bagdâd, il prit la direction de Koufa. Les habitants de cette ville étaient consternés. Par ordre du gouverneur, Sowaid ibn 'Abd ar-Raḥmân se porta à la rencontre des Schorât avec 2.000 cavaliers d'élite; ces hommes étaient tristes « comme si on les eût conduits à la mort ». Un soir, Schabîb, qui venait de passer l'Euphrate[3], les attaqua dans la banlieue de la capitale; mais, cette fois, leurs escadrons demeurèrent impénétrables malgré la peur, et Schabîb dut se retirer sans avoir obtenu aucun avantage marqué. En s'éloignant, il passa à une faible distance des maisons de Koufa, où il n'essaya pas d'entrer, et il prit la route d'Al-Ḥîra, dont il coupa le pont. Sowaid ibn 'Abd ar-Raḥmân, qui le poursuivait, s'arrêta, croyant sa tâche remplie; mais, le lendemain, il reçut d'Al-Ḥadjdjâdj l'ordre de suivre la trace des Khâridjites. Ceux-ci, infatigables, descendirent dans la vallée du bas Euphrate, d'où ils exercèrent leurs brigandages sur les Bédouins du désert voisin : les membres de la tribu et de la famille de Schabîb, qui s'y trouvaient, furent traités en infidèles et plusieurs d'entre eux

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 913.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 914. Ce chroniqueur nous dit (*ibid.*), que le médecin Ḥayyân ibn Abdjar al-Kinânî, des Banou Firâs, traitait les blessures surtout par la cautérisation.
3. Cf. Ibn aṭ-Ṭiḳṭaḳâ, *Al-Fakhrî*, p, 220.

massacrés[1]. Puis, continuant leurs marches et contremarches déconcertantes, les Khâridjites remontèrent le cours de l'Euphrate, passèrent par Al-Ḥaṣṣâṣa[2] et Al-Anbâr[3], s'emparèrent de Daqouqâ[4] et gagnèrent une fois encore les régions voisines de l'Adharbaidjân. Alors seulement, Al-Ḥadjdjâdj fit cesser de les poursuivre.

Koufa respirait. Al-Ḥadjdjâdj crut qu'il pouvait profiter de l'éloignement des « hérétiques » pour faire un voyage à Baṣra. Il partit, laissant à Koufa, en qualité de lieutenant, 'Orwa ibn al-Mogîra ibn Scho'ba le Thaqafite, dont le père fut le premier mari de la femme de notre héros.

Bientôt ce lieutenant reçut du *dihqân* de Bâbil Mahroudh[5] une dépêche lui annonçant que Schabîb avait formé le projet d'entrer à Koufa au commencement du mois suivant et qu'il était en ce moment à Khânîdjâr[6]. Un messager porta ces nouvelles à Baṣra, où Al-Ḥadjdjâdj venait d'arriver. Le gouverneur, très inquiet, monta aussitôt à cheval et reprit le chemin de Koufa. Schabîb, de son côté, avançait à marches forcées ; il avait déjà passé le Tigre à Ḥarba[7]. Quand il fut à 'Aqraqouf, il dit à ses compagnons : « Al-Ḥadjdjâdj n'est pas à Koufa et, si Allâh le veut, nous ne rencontrerons aucun obstacle en deçà de la ville. En avant! » Et ils couraient, entraînés par l'espoir d'une grande conquête, tandis que 'Orwa ibn al-Mogîra, le cœur plein d'angoisse, écrivait au gouverneur : « Schabîb avance et se précipite pour atteindre Koufa. Vite! vite! » Le gouverneur doublait les étapes pour vaincre son rival à la course. Il le vainquit, car il entra dans Koufa un jour à midi, et Schabîb ne campa aux portes de la ville qu'au coucher du soleil. Mais là se bornèrent pour Al-Ḥadjdjâdj les honneurs de la

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 910-915. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 328.
2. Al-Ḥaṣṣâṣa, village du Sawâd (Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 274).
3. Al-Anbâr, ville sur l'Euphrate, à dix parasanges à l'ouest de Bagdâd. Les Perses l'appelaient Fîrouzsâbour (Yâqout, *o. c.*, I, p. 367).
4. Daqouqâ, ville entre Irbil (Arbelles) et Bagdâd (Yâqout, *o. c.*, II, p. 581).
5. Ce *dihqân* s'appelait Mâdhrou'âsb (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 916).
6. Khânîdjâr, localité mentionnée par Yâqout (*Mo'djam*, II, p. 394) et située entre Bagdâd et Irbil.
7. Ḥarba, petite ville bâtie sur l'un des deux affluents du Tigre, qui portent le nom de Dodjail, entre Bagdâd et Takrît (d'après Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 235 et 555).

journée. Les Schorât, après avoir prié et pris leur repas, sautèrent sur leurs chevaux et, à la nuit tombante, entrèrent dans les rues de la ville, qui n'était pas fortifiée à cette époque[1].

Dans ses campagnes, Schabîb amenait avec lui sa mère Djahîza (hyène) et sa femme Gazâla[2] (gazelle). « Cette dernière, dit Mas'oudi, avait acquis un grand renom pour sa vaillance et son habileté à manier un cheval : telle était aussi la mère de Schabîb[3]. » Ṭabarî ne mentionne aucune résistance de la part d'Al-Ḥadjdjâdj, ni de la part des Koufites, en cette circonstance; bien plus, le *Kitâb al-Agânî* nous assure qu'Al-Ḥadjdjâdj prit la fuite devant Gazâla la Harourite[4], et qu'il se retira dans son château, où il se barricada. C'est ce que le poète 'Imrân ibn Ḥiṭṭân[5], poursuivi avec persistance par le fils de Yousof, eut soin de lui rappeler plus tard dans ces vers :

> « Contre moi c'est un lion, mais devant l'ennemi c'est une autruche grise qui s'enfuit aux cris du passereau.
>
> » Pourquoi donc n'as-tu pas marché contre Gazâla pendant la guerre? C'est que ton cœur était entre les deux ailes d'un oiseau craintif[6]. »

Les habitants de Koufa étaient également blottis dans leurs demeures. Les Khâridjites se présentèrent devant le château; Schabib en frappa la porte avec sa masse d'armes, dont chaque coup, tombant comme un boulet, y creusait une empreinte profonde. Des injures à l'adresse de

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 916-917. Nous lisons dans Muir (*The Caliphate*, p. 346), que Schabîb « donna plusieurs fois l'assaut aux murailles de Koufa »; mais il résulte clairement des données des chroniqueurs que cette ville, au premier siècle de l'hégire, n'avait pas d'enceinte.

2. Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 315. Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 321.

3. Mas'oudî, *ibid.*

4. Les Schorât sont parfois appelés Harourites par les chroniqueurs et non sans raison. Harourites et Schorât étaient en réalité une même secte. Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 907. Voir ci-dessus, p. 12, p. 14, note 3, et p. 118.

5. Notice dans *Agânî*, XVI, p. 152-157.

6. *Agânî*, XVI, p. 155. On lit dans cet ouvrage (*ibid.*) que 'Imrân ibn-Ḥiṭṭân, poursuivi par Al-Ḥadjdjâdj trouva un asile en Syrie auprès de Rauḥ ibn Zinbâ'. — Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 450; Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 209; Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 367. Celui-ci rapporte également les deux vers traduits dans le texte.

« l'esclave bâtard issu de Thamoud » accompagnèrent cette menace.

Les Khâridjites se dirigèrent ensuite vers la grande mosquée dans laquelle priait sans interruption une foule de croyants[1], et ils y massacrèrent plusieurs fidèles[2]. « Gazâla avait fait vœu, dit Mas'oudi, si elle entrait dans la mosquée de Koufa, d'y faire une prière de deux *rak'a* et d'y lire la sourate de *la Vache* et celle de *la Famille de 'Imrân.* » Accompagnée de 70 Khâridjites, elle entra, récita avec eux la prière du matin et accomplit son vœu[3].

Continuant son brigandage nocturne, la bande des Schorât passa devant la demeure de Ḥauschab, commandant de la *Schorṭa* (compagnie de police) d'Al-Ḥadjdjâdj. « L'émir demande Ḥauschab », dirent les rebelles. L'officier sortit de sa maison, puis, effrayé de l'allure étrange de ces hommes qu'il ne connaissait pas, il rentra vivement et ferma sa porte, laissant dehors son serviteur Maimoun, qui l'avait accompagné. Maimoun fut massacré sur-le-champ. De là ils se portèrent vers la demeure d'Al-Djaḥḥâf ibn Nobaiṭ, de la famille de Ḥauschab. C'est en vain que Sowaid ibn Solaim essaya d'attirer dans la rue ce personnage, sous prétexte de lui payer le prix d'une jeune fille qu'il lui avait achetée dans le désert de Syrie : la porte d'Al-Djaḥḥâf resta close. Enfin, quand ils eurent encore tué un pieux musulman qui venait de faire sa prière dans la mosquée des Banou Dhohl, ils sortirent de Koufa.

Ce ne fut qu'après le départ de Schabîb que le gouverneur ordonna à son héraut de faire un appel aux armes. Le héraut parut sur la muraille du château, au-dessus de la porte d'entrée; il était suivi d'un serviteur qui portait une lanterne; il cria dans la nuit : « Cavaliers d'Allâh, montez à cheval et réjouissez-vous ! » 'Othmân ibn Qaṭan répondit le premier à l'appel avec ses affranchis et ses soldats. Ensuite les troupes accoururent de tous côtés pour passer le reste de la nuit devant le château. Le lendemain, Al-Ḥadjdjâdj envoya contre les Khâridjites une armée de 6.000 hommes, divisée en quatre colonnes ayant chacune à sa tête un émir.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 917.
2. Ṭabarî, *o. c.*, p. 918. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 346.
3. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 321. Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 963, et Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 315.

Or, sur ces entrefaites le khalife 'Abd al-Malik avait nommé Moḥammad ibn Mousâ ibn Ṭalḥa gouverneur du Sidjistân et chargeait « son serviteur » de fournir tout de suite à ce fonctionnaire un contingent de 2.000 hommes. Al-Ḥadjdjâdj, qui avait à la fois sur les bras les hérétiques de l'Irâq et ceux du Kirmân, envoya le gouverneur préposé au Sidjistân renforcer les quatre émirs dont nous avons parlé, ajoutant qu'il n'irait dans sa province qu'après son retour de cette guerre[1].

Les émirs, maintenant au nombre de cinq, réunirent leurs troupes, non loin de Baṣra, dans la vallée inférieure de l'Euphrate, où les Schorât poursuivaient leur course vagabonde. Mais Schabib, changeant tout à coup de direction, se porta de nouveau vers le Nord-Ouest, du côté d'Al-Qâdisiyya. Al-Ḥadjdjâdj dut encore détacher de Koufa une colonne de 1.800 cavaliers pour les lancer à la poursuite du rebelle. Ils furent dispensés de le poursuivre longtemps : Schabîb accourut à leur rencontre et leur offrit la bataille à Sailaḥoun[2]. Sa cavalerie, serrée en masse compacte, fondit sur la cavalerie de Koufa, en perça les lignes, la mit en déroute, renversa par terre et laissa pour mort Zahr ibn Qais, qui en était le général. La fraîcheur du matin réveilla ce dernier qui avait passé la nuit gisant dans la plaine ; il eut la force de se traîner jusqu'à un village voisin, d'où il fut transporté à Koufa. Quand il parut, quelques jours après, devant Al-Ḥadjdjâdj, la tête enveloppée dans des touffes de coton, parce qu'elle était labourée de blessures, le gouverneur l'accueillit avec de grandes marques de respect, le fit asseoir à ses côtés sur son trône et dit aux gens qui étaient là : « Que ceux qui désirent avoir la satisfaction de contempler un des habitants du ciel marchant parmi les hommes et un martyr, jettent les yeux sur Zahr ibn Qais ! » Ainsi, Al-Ḥadjdjâdj ne manquait aucune occasion d'exalter le courage, même malheureux[3].

Mais, d'autre part, l'audace de Schabîb ne connut plus de bornes : enhardi par tant de succès inouïs qu'il croyait avoir couronnés par la mort de Zahr ibn Qais, il revint sur ses pas

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 918-920.
2. Bourgade voisine d'Al-Ḥîra et d'Al-Qâdisiyya (Yâqout, *Mo'djam*, III, p. 218).
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 921-922.

pour livrer bataille aux émirs qu'il avait laissés près de Roudhbâr[1], à 24 parasanges environ au sud de Koufa. Il voulait, s'il remportait la victoire, tomber ensuite sur cette ville où Al-Hadjdjâdj restait presque sans défense. Le gouverneur prévint ses généraux des intentions du rebelle et donna le commandement supérieur de l'armée à l'un d'entre eux, Zâïda ibn Qodâma, son compatriote. Schabîb arriva. « Monté sur un cheval bai portant au front une étoile blanche »; il observa, d'un œil infaillible, la disposition des troupes de l'Irâq. Puis, il partagea sa cavalerie en trois escadrons : le premier, commandé par Sowaid ibn Solaim, fit face à l'aile droite ennemie ; le second, sous les ordres de Moṣâd, fit face à l'aile gauche ; le troisième, commandé par Schabîb en personne, se plaça devant le centre.

Zâïda ibn Qodâma, général en chef des milices koufites, paraissait inquiet : « Allant de l'aile droite à l'aile gauche », il exhortait ses soldats, « eux les nombreux, eux les braves », à combattre résolument « ces bandits, ces voleurs, ces hérétiques qui n'étaient pas 200[2] ».

Sa droite, chargée à plusieurs reprises par Sowaid, prit la fuite, entraînant avec elle plusieurs émirs et une partie de l'armée. Quant à lui, il tint bon jusqu'au soir ; il combattait à pied et criait de toutes ses forces : « O Musulmans, à terre, à terre ! à moi, à moi ! Que l'ennemi ne soit pas plus tenace pour la défense de son infidélité que vous pour la garde de votre foi ! » Il se battit ainsi toute la nuit, jusqu'à l'aube du lendemain. Alors Schabîb, l'homme de fer, s'approcha de cet homme épuisé et le tua, lui et la poignée de braves qui ne l'avaient pas abandonné[3].

Le combat fini, les captifs furent appelés à prêter le serment de fidélité entre les mains de Schabîb. Pendant la cérémonie, celui-ci se tenait à cheval, entouré de ses hommes. On enlevait à chacun des captifs son épée et son armure, puis il s'avançait vers le chef khâridjite et, après l'avoir salué du titre de « Prince des croyants », il était remis en liberté[4]. Parmi ceux qui prêtèrent serment à Schabîb après cette bataille, il faut signaler Abou-Borda 'Âmir ibn 'Abd

1. Cf. Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 831.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 922-923.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 925.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 926.

Allâh, qui devait être plus tard cadi de Koufa et dont le père, Abou-Mousâ 'l-Asch'ari, fut l'un des « deux arbitres[1] ». — « N'es-tu pas Abou-Borda? » lui demanda Schabîb. — « Oui, certes. » — « Mes amis, reprit le chef khâridjite, s'adressant à ses compagnons, le père de cet homme était l'un des deux arbitres. » — « N'allons-nous pas le tuer? » s'écrièrent-ils. — « Il n'est pas coupable de ce qu'a fait son père », observa Schabîb. — « C'est vrai », répondirent-ils. Abou-Borda fut remis en liberté[2].

Quand l'aurore éclata, le gouverneur nommé du Sidjistân, Moḥammad ibn Mousâ, qui restait encore à l'autre extrémité du camp avec des troupes, ordonna à son muezzin d'annoncer la prière du lever du jour. « Qu'est ceci? » demanda Schabîb, entendant des cris. — « C'est Moḥammad ibn Mousâ qui n'a pas abandonné son poste », lui répondit-on. Schabîb alors descend de cheval, préside la prière au milieu de ses compagnons, puis conduit une charge contre les soldats de Moḥammad. Un grand nombre prend la fuite. A la fin, Moḥammad, qui combat presque seul, est joint par le chef des Schorât. Celui-ci, de « son bâton de fer » qui pesait 12 *raṭl* (livres), lui brise le casque et lui fracasse la tête. Et l'infortuné gouverneur ne vit jamais sa belle province du Sidjistân!

Les captifs qui avaient prêté serment prirent tous la fuite, pas un ne demeura fidèle à Schabîb[3].

Les Schorât voulaient aussitôt marcher sur Koufa, mais leur chef, voyant qu'il avait perdu beaucoup de monde, aima mieux laisser cette ville pour reprendre vers le nord sa course aventureuse. Pour la sixième fois, il partit avec eux vers le Djoukhâ et s'arrêta à Khânidjâr. Al-Ḥadjdjâdj trembla pour Madâïn dont la position commandait la ville et le territoire de Koufa. Quoique très effrayé par le nouveau désastre, il ne perdit cependant pas courage. Il confia la défense de Madâïn, à 'Othmân ibn Qaṭan, dont nous avons déjà parlé, et, bientôt après, il envoya encore une armée de 6.000 hommes d'élite, sous les ordres du fameux 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath, à la poursuite de son terrible ennemi. Mais il avait sur le cœur l'incorrigible pol-

1. Voir ci-dessus, p. 12.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 928-929. Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 136.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 926-927.

tronnerie des habitants de l'Irâq : cette lutte prolongée de vingt contre un devenait ridicule et honteuse. Aussi écrivit-il aux troupes fraîches qui partaient une lettre pleine de menaces, dont voici le passage principal : « Vous avez pris les habitudes des âmes viles ; vous avez tourné le dos au jour du combat : ce sont là les coutumes des infidèles. Pour moi, je vous ai déjà pardonné une fois après une fois, et puis encore une fois après une autre fois ; mais, j'en atteste le ciel par le plus sacré et le plus irrévocable des serments, si vous recommencez, je vous infligerai un châtiment que vous trouverez bien plus terrible que cet ennemi devant lequel vous fuyez pour aller vous cacher dans le creux des vallées et des gorges, à couvert duquel vous vous mettez dans les replis des fleuves et dans les détours des montagnes. Qu'il tremble donc pour lui-même, tout homme doué de la faculté de comprendre, et qu'il ne s'expose pas à mes représailles ! Je vous ai prévenus ; je serai excusable[1] ! »

'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath passa par Madâïn, où il rendit visite au gouverneur 'Othmân ibn Qaṭan, ainsi qu'à Al-Djazl, l'héroïque vaincu de Schabîb : « Tu vas combattre les meilleurs cavaliers des Arabes, lui dit celui-ci ; ce sont les enfants de la guerre ; ce sont des hommes inséparables de leurs chevaux et qui semblent être créés de leurs côtes, puis bâtis sur leur dos. Un seul d'entre ces cavaliers est plus redoutable que cent des autres. » Ensuite, il conseilla au nouvel émir de marcher toujours en ordre de bataille et d'entourer très exactement son camp d'un fossé « Voici, ajouta-t-il, ma jument Fosaifisâ (Mosaïque) ; prends-la. Elle n'a pas sa pareille à la course. » Le général accepta le présent et partit.

Traqué par lui, Schabîb s'éleva jusqu'à Daqouqâ et Schahrazour[2], d'où il passa sur le territoire de Mauṣil. Alors 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath s'arrêta,

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 929-930.

2. « Ville du Djibâl, entre Irbil et Hamadhân » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 356). « C'est le pays que les Persans ont l'habitude d'appeler Irâq (al-'adjamî) ; il comprend tout le territoire circonscrit entre Ispahân, jusqu'à Zandjân, ainsi que Qazwîn, Hamadhân, Dînawar, Qirmîsîn et Raî » (*O. c.*, p. 151). « Il est à remarquer que les anciens auteurs considèrent Qazwîn et Raî comme appartenant au Dailam » (*Ibid.*, note 1).

laissant les habitants de cette province libres de faire la guerre à l'hérésie ou de lui accorder la paix. Mais l'impatience d'Al-Ḥadjdjâdj ne pouvait plus supporter aucun délai. Il envoya à son émir l'ordre de « poursuivre Schabîb partout où il irait, de le tuer ou d'anéantir son parti ». ʿAbd ar-Raḥmân se remit en marche; il suivait scrupuleusement les conseils que lui avait donnés Al-Djazl. Schabîb, pour lasser la persévérance de son adversaire, reprit ses folles courses en zigzag. Il parcourait à cheval une distance de 20 parasanges, puis campait dans une région sauvage et stérile où il se reposait. Il arriva ainsi, pour la septième fois, dans le Djoukhâ[1]. Ce vaste district fut complètement dévasté, et le gouverneur de Madâïn, ʿOthmân ibn Qaṭan, écrivit à Al-Ḥadjdjâdj la lettre suivante : « J'annonce à l'émir (puisse Allâh le protéger!) que ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad [ibn al-Aschʿath] a converti tout le Djoukhâ en fossés, qu'il a laissé Schabîb y anéantir le *kharâdj*, tandis que lui-même en dévore les habitants. Salut! »

ʿOthmân ibn Qaṭan paya de sa vie cette dénonciation méchante : « J'ai compris, lui répondit Al-Ḥadjdjâdj, ce que tu m'as raconté sur ʿAbd ar-Raḥmân. Je sais, par ma vie! qu'il a fait ce que tu rapportes. Mets-toi donc en route pour aller joindre l'armée : tu en as désormais le commandement. Ensuite hâte-toi d'attaquer les hérétiques. Allâh te donnera la victoire, si c'est sa volonté. Salut! » Pour le remplacer à Madâïn, Al-Ḥadjdjâdj envoya Al-Moṭarrif ibn al-Mogîra ibn Schoʿba[2], frère de ʿOrwa ibn al-Mogîra.

ʿOthmân ibn Qaṭan arriva au camp pendant le mois de dhou 'l-ḥidjdja de l'année 76 (mars 696). Presque aussitôt, il harangua l'armée, la divisa en quatre corps et donna le signal du combat. Schabîb, lui, avait partagé sa petite troupe de 181 cavaliers en trois escadrons : il commandait celui de droite, Sowaid celui de gauche et Moṣâd le centre. Au premier choc, le chef des Khâridjites mit en déroute l'aile gauche de ʿOthmân. Alors Sowaid, chargeant à son tour, attaqua l'aile droite ennemie par-devant, tandis que Schabîb, venu à la rescousse, l'attaquait par derrière : cette aile fut aussi mise en déroute après avoir perdu son chef Khâlid ibn Nahîk ibn Qais al-Kindî, que Schabîb tua de sa propre

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 930-932.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 933.

main. Avec l'élite de ses troupes, 'Othmân avait attaqué le centre des Schorât commandé par Moṣâd et composé de 60 hommes environ. Il avait réussi à disperser cette bande, lorsque Schabîb, qui se multipliait, fondit tout à coup sur les derrières du centre koufite. Se sentant piqués dans le dos par la pointe des lances et voyant plusieurs de leurs compagnons « renversés sur leur visage », les soldats de 'Othmân commencèrent à plier Pour comble de malheur, Sowaid amena le renfort de ses cavaliers victorieux. 'Othmân combattit en héros, mais ne put tenir contre la fureur des Schorât réunis. Entouré de ces forcenés qui, en toute rencontre, visaient principalement à tuer l'émir, il reçut de Moṣâd un coup d'épée qui le fit tourner sur lui-même et l'étendit sur le sol. « Il fallait que le décret d'Allâh s'accomplît », dit-il[1]. Les Khâridjites l'achevèrent. Al-Ḥadjdjâdj perdit, ce jour-là, 1.120 hommes, d'autres disent 720. Comme toujours, les débris de l'armée vaincue s'enfuirent à Koufa. 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath, soupçonné d'avoir eu des relations secrètes, presque amicales, avec Schabîb, se tint caché dans la ville jusqu'à ce que le gouverneur eût proclamé l'amân.

C'est sur cette triste défaite qu'Al-Ḥadjdjâdj vit s'achever l'année 76 de l'hégire (695-696 de J.-C.)[2].

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 934.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 933 et 939.

CHAPITRE V

Guerre contre les Schorât (suite). — Bataille de Souq Ḥakama : 50.000 Koufites vaincus par 1.000 Schorât.— Bataille de Koufa : Al-Ḥadjdjâdj, à la tête d'une petite armée syrienne, met Schabîb en déroute; mort de ce rebelle. — Révolte d'Al-Moṭarrif; sa défaite et sa mort.

Al-Ḥadjdjâdj ne pouvait quitter la ville remuante de Koufa, toujours portée à la révolte, pour conduire lui-même ses troupes à la victoire. Tenant la capitale sous sa main de fer, il y étouffait jusqu'aux velléités d'émeute. De plus, il gardait en son pouvoir tous les fils de l'administration; il recevait régulièrement et directement les messages du khalife aussi bien que ceux d'Al-Mohallab, des gouverneurs de province et des généraux qu'il avait envoyés contre les Schorât. Mais il faut reconnaître que le fils de Yousof, cédant à la colère ou à l'impatience qui conseillent mal, manquait souvent de suite dans les instructions qu'il donnait à ses lieutenants. Quand ceux-ci conduisaient les opérations lentement, mais sûrement (Al-Mohallab, Al-Djazl, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad), il leur écrivait des lettres très dures et parfois les révoquait. Si, au contraire, agissant avec précipitation, ils trouvaient la mort ou revenaient vaincus, il les blâmait, quoiqu'ils n'eussent fait que lui obéir. Difficile à contenter, bizarre, capricieux, il offrit, toute sa vie, le spectacle des plus étranges contradictions. Ajoutons, pour être juste, que la mollesse, l'inconstance et la lâcheté des Koufites étaient vraiment exaspérantes et rendaient la mission du gouverneur singulièrement difficile.

Ṭabarî ne nous dit pas comment Al-Ḥadjdjâdj reçut les fuyards de la dernière expédition; il fit preuve, semble-t-il, d'une certaine indulgence. Mais sa rancune et son mépris pour les habitants de l'Irâq grandirent sans mesure, jusqu'à l'époque où ces sentiments éclatèrent en des accès de fureur sanguinaire voisins de la folie.

Après leur victoire, les compagnons de Schabîb, couverts de blessures ou exténués, s'étaient transportés à Mâh Bahrâdhân[1], pour y passer, dans le repos, la saison des fortes chaleurs. Ils virent leurs rangs se grossir de gens poursuivis par Al-Ḥadjdjâdj pour l'argent qu'ils devaient au fisc ou pour d'autres motifs et de bandes d'aventuriers[2]. A la fin de l'été, Schabîb avait 800 hommes environ sous son commandement. Il marcha sur Madâïn.

Al-Ḥadjdjâdj, de son côté, adressa au peuple de Koufa, assemblé dans la mosquée, les paroles suivantes : « O peuple! Allâh m'est témoin que vous combattrez pour la défense de vos cités et pour la conservation des biens que vous avez conquis sur les infidèles, sinon je m'adresserai à des gens plus obéissants, plus réfléchis, plus constants que vous dans l'adversité et dans la colère. Ces gens feront la guerre à vos ennemis et mangeront votre butin! » — « Nous combattrons nos ennemis, s'écrièrent les Koufites, qui, blessés à l'endroit sensible, s'étaient levés comme un seul homme. Nous donnerons satisfaction à l'émir! Qu'il nous envoie vers ces rebelles où il lui plaira : nous irons! » Zohra ibn Ḥawiyya prit la parole. « C'était un vieillard infirme qui ne pouvait se lever que si on lui donnait la main. » Il dit au gouverneur : « Qu'Allâh protège l'émir! Tu te contentes d'envoyer au combat des détachements isolés. Fais donc une levée générale et que toutes les troupes rassemblées courent de concert à l'ennemi! Puis, place à leur tête un homme ferme et brave, ayant l'expérience de la guerre, choisi parmi ceux qui considèrent la fuite comme une honteuse faiblesse et la ténacité comme une gloire et un honneur. » — « Va, lui répondit Al-Ḥadjdjâdj, tu es cet homme! » — « Qu'Allâh protège l'émir, reprit Zohra; mais, dans cette entreprise, il ne faut donner le commandement de l'armée qu'à quelqu'un qui puisse porter la lance et la cotte de mailles, brandir l'épée et demeurer ferme sur le dos de son cheval. Or, rien de tout cela ne m'est possible. Car ma vue est faible, et je suis sans forces. Par ton ordre cependant, je conduirai les soldats à la guerre, mais, comme je ne tiens en selle que sur une monture de caravane,

1. Localité de la Perse, au-dessous de Ḥolwân (Yâqout, *Mo'djam*, IV, p. 406).
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 941.

nomme un autre émir : je serai avec lui à la tête de l'armée et je l'aiderai de mes conseils. » Al-Ḥadjdjâdj appela sur ce courageux vieillard toutes les bénédictions imaginables.

Néanmoins, pour parer aux conséquences d'une défaite toujours possible, il réalisa, dès ce moment, la menace qu'il avait faite aux Iraqiens. Il écrivit à ʿAbd al-Malik : « J'annonce au Prince des croyants (puisse Allâh le combler de ses faveurs !) que Schabîb est sur le point d'attaquer Madâïn et qu'il a l'intention de se jeter ensuite sur Koufa. Les habitants de cette ville, dans un grand nombre de rencontres, ont été impuissants à lui résister, il a toujours tué leurs émirs et mis leurs soldats en déroute. C'est pourquoi, je prie le Prince des croyants de faire, s'il le juge à propos, une levée de troupes parmi les Syriens, pour qu'ils viennent combattre les ennemis des habitants de l'Irâq et dévorer leur pays. Salut ! »

Le khalife lui envoya l'excellent général Sofyân ibn al-Abrad le Kalbite, avec une armée de 4.000 hommes, et Ḥabîb ibn ʿAbd ar-Raḥmân, avec 2.000 soldats : en tout 6.000 Syriens[1].

Ce fut alors que ʿAttâb ibn Warqâ, mécontent d'Al-Mohallab, fut rappelé par Al-Ḥadjdjâdj qui lui donna le commandement des Koufites. ʿAttâb ibn Warqâ était le quinzième émir envoyé contre les Schorât par le gouverneur de l'Irâq. Il établit son camp aux Bains d'Aʿyan[2], non loin de la capitale. Cette fois, Qoraischites et autres Arabes de noble maison, vieux guerriers et jeunes recrues, tout le peuple de Koufa prit les armes. Ils formaient une masse imposante de 50.000 hommes[3]. Avant leur départ, Al-Ḥadjdjâdj monta en chaire dans la mosquée et leur parla ainsi : « O habitants de l'Irâq, mettez-vous en campagne sous les ordres de ʿAttâb ibn Warqâ. Je n'accorde à aucun homme, si ce n'est aux administrateurs établis par nous, la permission de rester ici. Ne savez-vous pas que le soldat vaillant obtient dans la guerre sainte la considération et la gloire, tandis que le poltron ne récolte que le mépris et l'oppression ? J'en jure par celui qui est le Dieu unique ! si vous vous comportez sur ce

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 942-943. Cf. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 321-322.
2. Voir ci-dessus, p. 83.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II p. 944 s.

théâtre de la guerre comme sur les précédents, je vous placerai sous une rude direction, je vous presserai de toutes mes forces pour vous étouffer[1] ! »

Pendant ce temps, Schabîb avait passé le Tigre à Kalwâdhâ[2] et occupé la ville de Bahorasîr[3], non loin de Madâïn. Al-Moṭarrif ibn al-Mogîra lui proposa une conférence contradictoire qui serait consacrée à éclaircir certains passages du Coran. Le chef des Khâridjites accepta. Chacun des deux partis prit des otages et envoya des délégués[4]. La discussion dura quatre jours. Mais on ne tomba d'accord sur aucun des points en litige, et Al-Moṭarrif, le gouverneur de Madâïn, redoutant la vengeance d'Al-Ḥadjdjâdj pour avoir entamé des pourparlers avec Schabîb, s'enfuit dans les montagnes de la Médie, où il jeta ouvertement le masque et se révolta à son tour[5].

Dès qu'il vit clairement qu'une entente avec Al-Moṭarrif était impossible, Schabîb forma le projet de se porter à la rencontre de l'armée syrienne que le khalife ʿAbd al-Malik envoyait au secours de Koufa[6]. Mais Al-Ḥadjdjâdj, conseillé par un de ses favoris, Qabîṣa ibn Wâliq le Taglibite, avait déjà ordonné aux Syriens d'abandonner à Hît[7] la route de l'Euphrate et d'Al-Anbâr, pour prendre par ʿAin at-Tamr[8], dans le désert, et de là gagner directement la capitale. Ces troupes avancèrent rapidement[9], et Schabîb, avant de se mettre en marche, fut averti par ses éclaireurs qu'elles étaient sur le point d'arriver à destination[10]. Les Schorât, qui étaient maintenant un millier, se rabattirent alors sur les Koufites, campés à Souq Ḥakama[11], au nombre de 50.000. La disproportion des chiffres rend invraisemblable

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 948.
2. Voyez ci-dessus, p. 118.
3. Cf. Yâqout, *Moʿdjam*, I, p. 768.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 946.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 947.
6. Ṭabarî, *l. c.*
7. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 945. Hît, ville importante sur l'Euphrate, au nord de Koufa (Yâqout, *o. c.*, IV, p. 996).
8. Ville bien connue, située vers l'ouest et non loin de Koufa (Yâqout, *o. c.*, III, p. 759).
9. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 946.
10. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 947.
11. Souq Ḥakama, non loin de Koufa (Yâqout, *o. c.*, III, p. 194).

l'issue de la bataille qui s'engagea, et cependant l'on est forcé d'admettre le témoignage catégorique de Ṭabarî.

A la droite de l'armée de Koufa, était Moḥammad ibn ʿAbd ar-Raḥmân ibn Saʿid ibn Qais[1] : « O mon neveu! lui dit ʿAttâb ibn Warqâ, tu es un chérif. Sois donc brave et tenace. » — « Oui, répondit-il, sois assuré que je combattrai tant qu'il me restera un homme pour lutter. » A la gauche, était Noʿaim ibn ʿOlaim le Taglibite. Au centre se tenait le général en chef lui-même, accompagné du vieux Zohra. A la tête de l'infanterie rangée sur trois lignes, — première les épées, deuxième les lances, troisième les flèches, — était le cousin de ʿAttâb, Ḥanṭhala ibn al-Ḥârith al-Yarbouʿî.

ʿAttâb parcourut les rangs de son immense armée, depuis la droite jusqu'à la gauche, allant d'étendard en étendard, excitant ses hommes « à la crainte d'Allâh » par des harangues dans lesquelles il commentait des versets du Coran : « Ce sont les martyrs, disait-il, qui auront la plus belle part dans le paradis[2]. Allâh ne comblera aucune de ses créatures de plus de louanges que les soldats persévérants. Ne savez-vous pas qu'il a dit : « Persévérez, car Allâh est avec les persévérants[3]! » Or, qu'elle sera grande la dignité de celui dont Allâh lui-même glorifie les actes! D'autre part, Allâh ne déteste personne plus que les rebelles. Or, ne voyez-vous pas que les rebelles ici présents attaquent les musulmans fidèles, l'épée à la main? Ils croient par ce moyen se concilier la faveur d'Allâh, tandis qu'ils sont les pires habitants de la terre et les chiens des habitants de l'enfer! — Où sont les prédicateurs? » (*al-qoṣṣâṣ*), demanda-t-il en finissant. Mais aucun ne se présenta. — « Qui est-ce qui veut réciter des poésies de ʿAntara? » Mais personne ne répondit. « Nous sommes à Dieu, s'écria-t-il alors. Il me semble que je vous vois déjà prenant la fuite loin de ʿAttâb ibn Warqâ et l'abandonnant, sans vous préoccuper de son sort, sur le champ de bataille[4]! »

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 948-949.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 950.
3. *Coran*, VIII, 48.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 951. Nous atténuons beaucoup l'expression du texte original : وتركتموه تسفى فى أسته الريح.

Ayant dit ces paroles, il s'en vint tristement, avec son conseiller Zohra, prendre le commandement du centre; ils s'assirent tous deux sur un tapis pour diriger les opérations. Ils avaient à leurs côtés ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn Al-Aschʿath.

Quant à Schabîb, il avait laissé en arrière, pour la cacher à l'ennemi, une réserve de 400 hommes. Il n'opposa donc à l'énorme masse des troupes régulières de l'Irâq qu'une colonne de 600 hommes, partagée en trois corps égaux de 200 guerriers chacun. Schabîb était à la droite, Al-Moḥallil ibn Wâïl au centre et Sowaid à la gauche.

La nuit était descendue, mais la lune éclairait la plaine. Le chef khâridjite entraîna résolument ses cavaliers et, arrivé devant l'aile gauche de l'Irâq : « A qui sont ces étendards? » cria-t-il. — « Ce sont les étendards de Rabîʿa », lui fut-il répondu. — « Longtemps, reprit Schabîb, ils ont soutenu la cause de la vérité et longtemps celle de l'erreur : en tout cela, ils ont leur part. Mais Allâh m'est témoin que je veux entreprendre contre vous la guerre sainte, parce que j'estime que c'est faire une bonne action. Si vous êtes Rabîʿa, je suis Schabîb, je suis Abou 'l-Modallah! Au Juge seul appartient la décision! Résistez si vous voulez. » Et en poussant ces cris de guerre, analogues à ceux de nos chevaliers du moyen âge, il chargea l'aile gauche de l'Irâq. Un des conseillers d'Al-Ḥadjdjâdj, Qabiṣa ibn Wâliq, fut tué; tué aussi le commandant de cette aile, Noʿaim ibn ʿOlaim; et aussitôt toutes les troupes qui étaient placées sous ses ordres prirent la fuite. La droite de l'Irâq, composée en majeure partie de soldats de Tamîm et de Hamdân, commandée par Moḥammad ibn ʿAbd ar-Raḥmân, opposa une plus vive résistance à l'impétueux élan de l'escadron khâridjite de Sowaid. Mais, tout à coup, une rumeur provenant on ne sait d'où se répandit, annonçant que Schabîb, après avoir dispersé l'aile gauche, avait enfoncé le centre et tué ʿAttâb ibn Warqâ, le général en chef de l'armée koufite. L'aile droite, épouvantée par ce faux bruit, prit aussi la fuite. Restait le centre. ʿAttâb, qui le commandait, fut bientôt approché par Schabîb et sa bande de démons. « Voici un jour, ô Zohra ibn Hawiyya, s'écria le général en chef, où les forces sont nombreuses, mais ne servent de rien. Que n'ai-je seulement 500 cavaliers pareils à ceux de

la tribu de Tamîm ! Dans toute cette multitude, n'y aura-t-il donc pas un homme qui tienne bon devant l'ennemi, pas un homme qui veuille défendre ses jours[1] ? » Tandis que les soldats de 'Attâb se débandaient, comme il l'avait prévu, le vieux Zohra essayait de le consoler par l'espoir du martyre. 'Attâb, entouré d'une poignée de fidèles, tenait tête à Schabîb, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que Mohammad ibn 'Abd ar-Rahmân et, avec lui, une portion considérable de l'armée avaient pris la fuite. « Il a fui avant le jour, s'écria le général; je crois que ce jeune homme n'a même pas su ce qu'il faisait ! » Il lutta encore pendant une heure, en disant : « Non, jamais je n'ai vu une bataille aussi lamentable; jamais je n'avais subi un pareil affront : si peu d'ennemis et tant de fuyards et de traîtres ! » Il fut reconnu par un de ses adversaires et signalé à Schabîb. Le chef khâridjite courut droit à lui, le transperça d'un coup de lance et l'étendit par terre, expirant. Le vieux Zohra, qui essayait d'écarter avec son sabre les chevaux qui le foulaient aux pieds, suivit bientôt son général dans la mort[2]. Quand les Schorât furent las d'égorger le bétail humain qui fuyait devant eux, Schabîb leur ordonna de cesser le carnage. Ils revinrent et se jetèrent sur le camp musulman. Les soldats qui s'y trouvaient encore furent forcés de prêter serment à Schabîb. Tous y consentirent sans hésiter et se sauvèrent ensuite à la faveur des ténèbres. Schabîb, triomphant, prit comme eux la route de Koufa, où, fort heureusement pour le gouverneur, les troupes syriennes envoyées par 'Abd al-Malik venaient d'arriver[3].

Soit qu'il n'eût pas le loisir de satisfaire sa vengeance, soit qu'il n'en eût pas les moyens, Al-Hadjdjâdj se contenta, cette fois encore, de maudire les lâches et de leur jeter son dédain au visage. Étant monté en chaire, il leur dit : « O habitants de Koufa ! qu'Allâh ne donne plus la puissance à ceux qui la cherchaient dans votre secours ! qu'il n'accorde plus la victoire à ceux qui l'attendraient de vos mains ! Sortez de la ville, retirez-vous loin de nous ! Je ne veux pas que vous preniez part aux combats que nous allons livrer à nos ennemis. Gagnez Al-Hîra et demeurez-y au milieu des

1. Tabarî, *Annales*, II, p. 951-952.
2. Tabarî, *o. c.*, II, p. 953.
3. Tabari, *o. c.*, II, p. 954.

Juifs et des Chrétiens! Défense vous est faite de combattre à nos côtés : il n'y a d'exception que pour mes administrateurs (*'ommâl*) et pour les hommes qui n'ont pas assisté à la dernière bataille avec 'Attâb ibn Warqâ[1]. »

Ce sont les Syriens qui ont désormais la confiance d'Al-Ḥadjdjâdj. A leur tête, nous allons le voir enfin se mesurer lui-même avec Schabib.

Celui-ci, s'étant avancé rapidement après sa victoire, campa bientôt aux Bains d'A'yan, presque aux portes de la capitale. Au-devant de lui, Al-Ḥadjdjâdj envoya Al-Ḥârith ibn Mo'âvviya le Thaqafite, avec des hommes pris dans la *Schorṭa*, qui n'avaient pas assisté au récent désastre, et 200 Syriens commandés, non par des émirs — Al-Ḥadjdjâdj n'en avait plus, — mais par des « administrateurs ». Cette armée eut le sort des précédentes : les Khâridjites tombèrent sur elle à Zorâra, tuèrent son chef et la mirent en déroute. Une fois de plus, les fuyards rentrèrent à Koufa!

Schabib, à leur suite, passa le pont de l'Euphrate et campa en deçà, du côté de la ville, le soir même de sa nouvelle victoire[2].

Le lendemain, Al-Ḥadjdjâdj posta ses serviteurs et ses affranchis à l'entrée des rues de Koufa. La population, redoutant l'effet des ressentiments du gouverneur, s'offrit spontanément à lui prêter main-forte pour barrer le passage aux Khâridjites. Pendant ce temps, ceux-ci plantèrent leurs tentes à l'extrémité de la Sabakha, c'est-à-dire de la plaine salsugineuse située à l'est de Koufa. Schabib s'y fit construire une mosquée improvisée. Puis l'on fit, de part et d'autre, les derniers préparatifs en vue de l'action décisive du jour suivant[3].

Dès le matin, Al-Ḥadjdjâdj, usant de ruse avec Schabib le rusé, employa toute son habileté à le fatiguer par de fausses attaques. Sans s'exposer lui-même aux regards de l'ennemi et sans exposer aux coups ses troupes syriennes qu'il réservait précieusement, il envoya à la rencontre des Schorât un de ses affranchis, appelé Abou 'l-Ward, à la tête de serviteurs montés sur des chevaux caparaçonnés. « Voici Al-Ḥadjdjâdj », s'écrièrent les Khâridjites à la vue

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 954-955.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 957. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 344.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 958. Cf. Ibn al-Athîr, *l. c.*

du bel équipage. Et aussitôt Schabîb se jette sur ces cavaliers, tue l'affranchi qui les commande et revient en disant : « Si celui-ci était Al-Ḥadjdjâdj, je vous ai mis à l'abri de ses coups. »

Un second affranchi, Ṭohmân, envoyé en somptueux appareil par le gouverneur, partage le sort du premier, et Schabîb revient en répétant les mêmes paroles.

A ce moment, la matinée était déjà avancée et le soleil flamboyait[1]. Aiguillonné par le futur conquérant de la Transoxiane, Qotaiba ibn Moslim, qui lui reprochait de manquer à tous ses devoirs en s'abstenant d'aller lui-même à la rencontre de Schabîb[2], le gouverneur de l'Irâq sortit de son château et ordonna qu'on lui amenât un mulet pour se transporter à la Sabakha. On lui présenta un mulet qui avait des pieds blancs. Et, comme quelques-uns faisaient remarquer au gouverneur que les Persans de son armée tireraient un mauvais présage de ce mulet alezan s'il le montait en un jour comme celui-là : « Qu'on le fasse approcher de moi, répliqua Al-Ḥadjdjâdj, car la journée présente sera éclatante et belle comme les pieds de cet animal. » Et l'ayant enfourché, Al-Ḥadjdjâdj, suivi de ses Syriens, prit « la rue de la Poste » et parut bientôt aux regards de Schabîb, sur le point culminant de la Sabakha. Dès que le fils de Yousof eut mis pied à terre, le chef khâridjite vint lui offrir la bataille, à la tête de 600 cavaliers[3].

Al-Ḥadjdjâdj harangua ses troupes en ces termes : « O Syriens! vous êtes les hommes qui savent entendre et obéir; vous êtes les hommes de la constance et de la foi ferme. Que l'erreur de ces infâmes ne triomphe pas de la vérité que vous possédez! Fléchissez les genoux et, les yeux fixés à terre, accueillez l'ennemi sur les pointes de vos lances. » Les Syriens ployèrent le genou comme on le leur commandait et, les lances en arrêt, « semblables à un sol hérissé de pierres noires », ils attendirent, immobiles.

La petite armée de Schabîb était divisée en trois escadrons, commandés respectivement par lui, par Sowaid et par Al-Moḥallil ibn Wâïl. « Charge avec tes cavaliers », dit

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 958.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 962 et 964. Cf. *Agânî*, XVII, p. 166.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 958.

d'abord le chef khâridjite à Sowaid. Celui-ci attaqua l'infanterie syrienne, toujours immobile sur ses genoux. Mais quand il arriva sur la pointe des lances, cette infanterie se dressa d'un seul bond, face aux chevaux, frappant à coups redoublés tout droit devant elle, ne se laissant ni pénétrer ni atteindre. Sowaid dut se retirer. Al-Ḥadjdjâdj, qui était assis à une certaine distance derrière les lignes de ses soldats, leur cria pour les encourager : « C'est bien ! hommes qui savez entendre et obéir. Continuez de la sorte. Écuyer, avance mon siège ! » Et, content de cet heureux début, il se rapprocha des Syriens pour les soutenir par sa présence immédiate.

Al-Moḥallil, par ordre de Schabîb, attaqua à son tour les Syriens et fut culbuté de la même manière : « C'est bien, ô hommes qui savez entendre et obéir, cria de nouveau Al-Ḥadjdjâdj. Écuyer, avance encore mon siège[1] ! »

Le dernier, Schabîb se jeta « sur cette terre hérissée de pierres noires » : il lutta longuement et tout aussi inutilement. Il avait rencontré un tacticien qui l'égalait.

Désespérant de rompre les lignes syriennes, Schabîb dit à Sowaid : « Conduis ta cavalerie contre les défenseurs de cette rue[2]. Peut-être pourras-tu les écarter et atteindre Al-Ḥadjdjâdj par derrière, tandis que nous l'attaquerons de face. » Sowaid essaya d'exécuter ce mouvement tournant ; mais il pleuvait des projectiles du haut des maisons et, de plus, Al-Ḥadjdjâdj, qui tenait infiniment à la conservation de ses jours, avait paré à toute surprise de ce genre en laissant derrière lui un détachement de 300 Syriens, commandés par ʿOrwa ibn Al-Mogîra ibn Schoʿba, son compatriote. Pour la deuxième fois, Sowaid fut obligé de battre en retraite. « O gens de l'Islâm ! s'écria Schabîb, témoin de ce nouvel échec, nous n'avons rien acheté d'autre qu'Allâh lui-même, et quiconque a fait cet achat, ne trouve pas exorbitants les dommages et les souffrances qui l'atteignent à son service. De la constance ! de la constance ! Reprenez l'énergie que vous avez manifestée aux jours des combats héroïques ! » Puis, il rassembla tous ses compagnons pour une attaque générale.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 959. Cf. Ibn al-Athîr, *l. c.*
2. C'était « la rue de Djarîr le boucher » (Ṭabarî, *l. c.*).

Al-Ḥadjdjâdj, de son côté, disait aux siens : « Hommes qui savez entendre et obéir ! soutenez encore avec fermeté cette attaque furieuse et, j'en jure par le Maître du ciel ! rien ne vous séparera plus de la victoire ! » Dociles et confiants, les Syriens reprirent leur première attitude ; puis, à l'approche des adversaires, ils bondirent comme un seul homme au signal d'Al-Ḥadjdjâdj et repoussèrent à coups de lances toute l'armée des Schorât. L'étoile de Schabib pâlissait. Poursuivi par l'infanterie syrienne qui avançait en rangs pressés, il arriva au « Jardin de Zâïda ». Là, il cria à ses hommes : « Amis d'Allâh, à terre, à terre ! » Une moitié d'entre eux descendit de cheval pour combattre à pied et l'autre moitié, avec Sowaid, resta en selle. Les Syriens avançaient toujours, suivis d'Al-Ḥadjdjâdj qui continuait d'encourager ses troupes en criant : « Par Celui qui tient mon âme dans sa main, c'est le commencement de la victoire ! » On était arrivé à la petite mosquée que Schabîb s'était improvisée la veille ; Al-Ḥadjdjâdj monta sur le toit avec une vingtaine d'archers auxquels il dit : « Lorsque l'ennemi s'approchera, criblez-le de vos flèches ! » Et, du haut de ce belvédère, il continua à diriger l'action jusqu'à la fin du jour[1].

Malgré la bravoure des Syriens, la bataille restait indécise quand le soleil disparut dans la mer de sables du désert occidental. Schabîb luttait désespérément ; il refusait de reconnaître qu'il était vaincu. Tout à coup des cris de victoire : *Allâh akbar*, retentirent dans la plaine et sur le faîte des maisons de Koufa. Les crépitements d'un incendie s'ajoutaient à l'immense clameur. Schabib se retourna : des flammes rouges, éclairant sinistrement la nuit, montaient de son camp ! C'était l'œuvre de Khâlid ibn ʿAttâb ibn Warqâ qui, avec la permission d'Al-Ḥadjdjâdj et le secours d'une bande de Koufites, avait tourné l'armée khâridjite et envahi à l'improviste les tentes presque désertes de Schabib. Moṣâd, son frère, Gazâla, sa femme, et Djahiza, sa mère, avaient succombé, victimes de cette agression inattendue[2].

Le chef des Schorât et ses compagnons, vaincus, ruinés, exténués, sautèrent sur leurs chevaux et, pour la première

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 960. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 345.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 961 et 965. Cf. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 322, et Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 345.

fois, prirent la fuite. La cavalerie d'Al-Ḥadjdjâdj les poursuivit. Schabîb, resté le dernier pour protéger la retraite des siens, descendait de temps en temps de sa monture, se prosternait et, du front, frappait la terre en signe de détresse et de prière.

Pendant ce temps, le vainqueur rentrait à Koufa. En présence du peuple rassemblé dans la mosquée, il rendait à Allâh de solennelles actions de grâces, se complimentait lui-même de sa victoire, et insultait à son aise Schabîb et sa femme[1].

Loin du lieu de sa défaite, Schabîb retrouva son énergie. Il refoula, près de Madâïn, la cavalerie de l'Irâq qui l'avait poursuivi jusque-là. Le général qui la commandait, Khâlid ibn ʿAttâb ibn Warqâ, faillit tomber sous ses coups; il dut la vie à la vigueur de son cheval qui traversa le Tigre à la nage, en portant son cavalier.

Mais Schabîb, s'étant porté vers Al-Anbâr à la rencontre de 3.000 Syriens dirigés contre lui par Al-Ḥadjdjâdj, eut la tristesse de voir beaucoup des siens, séduits par les promesses du gouverneur qui intriguait secrètement, déserter le parti de la réaction et jurer fidélité au pouvoir établi. Il voulut cependant, avec le petit nombre d'hommes qui lui restaient, attaquer l'armée syrienne. Il lui tua une centaine de guerriers, mais il en perdit lui-même trente, et ce fut en vain qu'il rôda autour d'elle, essayant d'y découvrir ou d'y pratiquer une brèche : la masse demeura impénétrable. Les combattants se séparèrent tellement épuisés de fatigue que plusieurs soldats n'avaient plus la force de frapper, et que d'autres, incapables de se lever, combattaient assis.

Le lendemain, Schabîb avait disparu. Il fit une course dans le Djoukhâ (c'était la dernière), revint vers l'Ahwâz, pénétra dans le Fâris, puis dans les montagnes du Kirmân pour s'y reposer[2]. Pendant ces longues marches, voyant ses compagnons remplis de tristesse, il leur disait : « Que tout ceci serait dur si nous ne recherchions que le monde d'ici-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 961-962. Ce chroniqueur rapporte, II, p. 962-968, plusieurs autres traditions sur la défaite de Schabîb à Koufa. Elles sont peu importantes et ne s'écartent pas notablement du récit principal. Cf. Ibn al-Athîr, *l. c.*

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 968-970. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 346.

bas, mais que c'est léger en présence du salaire qu'Allâh nous réserve ! » — « Tu dis vrai, Prince des croyants », répondaient les Schorât, et ils reprenaient courage[1].

En prévision de la réapparition de Schabîb, le gouverneur de l'Irâq ne négligea aucun moyen pour se concilier l'affection et la confiance des soldats : il feignit d'avoir oublié l'indigne conduite de tant de poltrons, il distribua des sommes importantes aux braves et aux blessés.

Puis, lorsque les rebelles, reposés et guéris de leurs blessures, reprirent le chemin de l'Irâq, il envoya contre eux l'excellent général syrien, Sofyân ibn al-Abrad, à la tête d'une armée[2]. Il écrivait en même temps à son cousin et gendre, Al-Ḥakam ibn Ayyoub ibn al-Ḥakam ibn Abî-ʿAqîl, préfet de Baṣra : « Dépêche contre Schabîb 4.000 miliciens, sous le commandement d'un général brave et noble que tu choisiras parmi les habitants de Baṣra, et à qui tu prescriras de joindre Sofyân ibn al-Abrad et de lui obéir. » Ziyâd ibn ʿAmr al-ʿAtakî fut désigné pour amener les renforts de la seconde ville de l'Irâq, mais il n'arriva pas assez tôt pour prendre part à la dernière bataille. Nous disons : la dernière bataille, car nous touchons enfin au dénouement de cette lutte extraordinaire.

Ce fut sur la rive droite du Dodjail, dans l'Ahwâz, qu'eut lieu la rencontre suprême, et ce fut Schabîb qui passa le fleuve pour commencer l'attaque. Pendant les longues heures que dura l'action, le chef khâridjite conduisit plus de trente charges contre les lignes syriennes, mais il ne réussit pas à les rompre. Bien plus, celles-ci, profitant de la fatigue de l'ennemi, le refoulèrent et l'acculèrent au pont de bateaux jeté sur le Dodjail. Schabîb descendit alors de cheval et combattit à pied avec une centaine d'hommes qui avaient suivi son exemple. Le combat se prolongea jusqu'au soir; c'était, au rapport d'un témoin oculaire, la lutte la plus acharnée que l'on eût jamais vue. Beaucoup de Syriens furent blessés. Leur général, voyant que la victoire allait rester incertaine, craignant même une défaite, dut requérir ses archers. Les flèches rendirent Schabîb plus furieux; il remonta à cheval et, dans une seule charge dirigée contre ces nouveaux adversaires, il en tua plus de trente.

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 971.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 972. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 348.

Puis il tourna bride, se jeta sur la troupe de guerriers qui entouraient Sofyân ibn al-Abrad et la harcela avec une rage inouïe jusqu'à ce que les ténèbres confondissent les combattants. Alors, les Schorât se retirèrent. « Ne les poursuivez pas, dit Sofyân à ses hommes; nous les attaquerons de nouveau demain matin. » — « Nous cessâmes donc de les poursuivre, raconte un soldat qui assistait à la bataille, car nous n'avions rien tant à cœur que de les voir éloignés de nous[1] ! »

A l'entrée du pont, Schabîb demeura le dernier pour protéger la retraite de ses soldats : « Passez le fleuve, ô réunion de musulmans, dit-il; demain, à l'aube, nous les attaquerons encore, si telle est la volonté d'Allâh ! » A la suite de ses partisans, et sans descendre de son cheval, Schabîb s'avança sur le pont de bateaux. « Or, il y avait devant lui une jument en chaleur. Le cheval qu'il montait, en sautant sur elle, posa un pied sur le rebord du pont, glissa et tomba dans le fleuve avec son cavalier[2]. » Celui-ci était revêtu d'une pesante armure et portait un casque en fer[3]. « Qu'Allâh accomplisse l'œuvre décrétée dans ses destins! » dit-il en tombant; et il disparut dans l'eau[4]. Un de ses compagnons lui cria : « Prince des croyants, péririez-vous noyé[5] ? » Schabîb revint à la surface. « Tel est l'arrêt du Très-Puissant, du Très-Savant », s'écria-t-il. Et il se noya (77 de l'hégire = 696 de J.-C.[6]).

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 972-974.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 974. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 349.
3. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 322.
4. Ṭabarî, *l. c.* Cf. *Coran*, VIII, 43 et 46.
5. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 322.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 975-976. Cf. *Coran*, XXXVI, 38; Mas'oudî, *l. c.*; Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 349. — Sur la mort de Schabîb, Ṭabarî rapporte une autre tradition qui n'est pas négligeable, étant donné les haines vengeresses qui divisaient les tribus arabes. Le chef des Schorât, qui appartenait à la tribu des Banou Morra, avait fait périr plusieurs hommes de la tribu des Banou Taim ibn Schaibân et d'autres tribus. Ceux des compagnons de Schabîb, qui appartenaient à ces dernières, désirant venger la mort de leurs frères, coupèrent le pont lorsque le chef khâridjite passait dessus. Les bateaux perdirent alors leur stabilité et leur équilibre, et le cheval de Schabîb, s'effarouchant, tomba dans le fleuve avec son cavalier. — Remarquons toutefois que le traditionniste Abou-Mikhnaf, dans Ṭabarî, présente le récit adopté par nous comme mieux fondé et communément admis (Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 974-976).

S'il faut en croire une tradition, les Syriens songeaient à se retirer pendant la nuit pour échapper au combat du lendemain, lorsque « le gardien du pont » leur annonça que Schabîb venait de périr dans les flots du Dodjail et que ses soldats, abandonnant leur camp, avaient pris la fuite. Des officiers, envoyés par Sofyân ibn al-Abrad, s'emparèrent des tentes de Schabîb, qui regorgeaient de richesses. Puis, le jour venu, on fit des recherches dans le fleuve pour retrouver le corps du chef khâridjite. On le sortit de l'eau, couvert de sa cuirasse[1], et on l'envoya au gouverneur de l'Irâq par le service des postes. Al-Ḥadjdjâdj lui fit ouvrir la poitrine pour en tirer le cœur[2]. D'après la légende, « ce cœur était ramassé et dur comme une pierre; quand on le jetait par terre, il rebondissait à la hauteur d'un homme[3] ». « On l'ouvrit, ajoute Mas'oudi : il renfermait un second cœur de petite dimension, rond comme une boule. On le fendit, et l'on trouva un caillot de sang à l'intérieur[4]. »

« Schabîb, dit Ibn Khallikân, était un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants et frisés, au teint brun[5]. »

Selon Ṭabari, il était né le 10 du mois de dhou 'l-ḥidjdjâ, jour des sacrifices solennels, de l'an 25 de l'hégire (27 septembre 646 de J.-C.[6]). Il avait donc 52 ans quand il mourut. Son père, Yazîd ibn No'aim, qui faisait partie d'une expédition envoyée contre la Syrie, en l'an 25, sous le khalifat d'Othmân, y avait acheté une jeune captive grecque d'une grande beauté. Réduite par son nouveau maître à l'alternative de se faire musulmane ou d'être mise à mort, elle embrassa l'islamisme. Yazîd alors épousa cette esclave. Étant enceinte de Schabîb, elle eut un songe qu'elle raconta ainsi : « Il m'a semblé qu'une flamme éclatante, sortie de mon sein, s'élevait jusqu'au ciel et couvrait tous les horizons; puis cette flamme est tombée dans une eau profonde et rapide où elle s'est éteinte. Or, j'ai mis mon

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 976. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 350.
2. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 322. Cf. Ṭabarî, *l. c.*
3. Ṭabarî, *l. c.*, p. 376. Cf. Mas'oudî, *l. c.*
4. Mas'oudî, *l. c.*
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 978. Ibn Khallikân, *Wafayât*, I, p. 316-317.
6. Ibn Khallikân place sa naissance en l'an 26 (*o. c.* éd. Boulâq, I, p. 316).

fils au monde le jour où vous répandez le sang des victimes[1]. Aussi l'interprétation que j'ai donnée à mon songe, c'est que cet enfant, sorti de moi, sera un homme qui répandra beaucoup de sang, dont la position sera élevée et dont la puissance s'étendra rapidement. »

Suivant une tradition, cette femme survécut à son fils. Ayant entendu dire qu'il avait été tué, elle refusa de le croire. Mais quand on lui annonça qu'il s'était noyé, elle le crut sans peine, assurant qu'elle savait bien, dès l'époque même de sa naissance, qu'il ne périrait pas autrement[2].

Rien n'égale la terreur qu'il inspirait à ses adversaires. Un jour, il rencontra dans un village un soldat ennemi qui le prit pour un homme de son parti. Ce soldat, après avoir fait quelques emplettes, sortit du bourg et dit à Schabîb qui cheminait à ses côtés : « On dirait que tu n'as pas acheté de fourrage[3]... » — « J'ai, dit Schabîb, des compagnons qui me dispensent de ce soin. Où penses-tu que soient nos ennemis? » — « J'ai appris, répondit le soldat, qu'il ont campé non loin de nous, et par le plus sacré des serments ! je voudrais bien me mesurer avec leur fameux Schabîb. » — « Tu le voudrais ? » — « Oui. » — « En garde ! c'est moi qui suis Schabîb », et en disant ces mots, le chef khâridjite tirait son épée. Aussitôt, le soldat tomba le visage contre terre. « Allons, lève-toi ! » lui dit Schabîb. Le malheureux n'en fit rien. Schabîb se baissa pour le considérer et le trouva mort[4].

Lui-même, du reste, périt d'une façon presque aussi inopinée, laissant dans le monde musulman la réputation d'un rebelle et d'un fanatique; mais l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que ses rares qualités militaires le rendaient digne d'une meilleure cause, d'un destin plus propice et d'une mort plus glorieuse.

Pendant la dernière moitié de cette année 77, Al-Ḥadjdjâdj eut encore à combattre un adversaire redoutable dans la personne d'Al-Moṭarrif ibn al-Mogîra ibn Scho'ba[5],

1. A la Mecque.
2. Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 316.
3. Ṭabarî, d'après lequel nous racontons cette anecdote, la place sur les lèvres de Schabîb lui-même.
4. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 971.
5. Avec Ṭabarî, que nous suivons, on peut consulter encore, sur la révolte de ce personnage, Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 350-353, et Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 422.

qui était doué d'une intelligence remarquable, d'une élévation d'esprit peu commune et d'une assez grande droiture de caractère. Nommé par Al-Ḥadjdjâdj au gouvernement de Madâïn, il déclara qu'il s'appliquerait « à juger selon le droit et la justice ». Et c'est pourquoi, sans doute, il se révolta contre le despotisme et l'administration parfois partiale du fils de Yousof. Il avait deux frères aussi admirés que lui pour leurs belles qualités, c'était 'Orwa, qui fut lieutenant d'Al-Ḥadjdjâdj à Koufa, et Ḥamza, préfet de Hamadhân[1].

Dans sa ville de Madâïn, Al-Moṭarrif se montra administrateur habile : il diminua beaucoup la criminalité et les injustices, il fut comblé d'éloges par plusieurs poètes[2]. Mais, ainsi que nous l'avons déjà indiqué[3], une entrevue et une discussion avec les envoyés de Schabîb le compromirent et le perdirent. Il ne put dissimuler, devant les délégués khâridjites, que plusieurs de leurs opinions religieuses ou politiques lui paraissaient bien fondées, et il eut l'imprudence de déclarer à ces envoyés qu'il approuvait, qu'il aimait leur maître avec ses partisans et qu'il désirait lui-même secouer le joug d'Al-Ḥadjdjâdj et du khalife. Puis, effrayé de ce qu'il avait dit, prévoyant que ses paroles parviendraient aux oreilles du terrible gouverneur, il chercha son salut dans la révolte.

Tout d'abord, il ne communiqua pas son dessein à ses troupes; il leur ordonna seulement de sortir de Madâïn et il les conduisit dans le Daskara. Là, il leur rappela, dans une harangue enflammée, l'obligation où elles étaient de faire la guerre sainte et de combattre pour la justice; il exhorta ceux de ses soldats qui voulaient secouer le joug de la tyrannie et de l'oppression, à se ranger sous sa bannière. Tous accueillirent son appel aux armes par des cris enthousiastes; ils se précipitèrent vers le nouveau rebelle pour lui prêter le serment de fidélité. L'émir Sabra ibn 'Abd ar-Raḥmân lui-même, qui commandait une partie des contingents envoyés à Madâïn par le gouverneur de l'Irâq, fut obligé d'imiter l'exemple de la majorité. Son serment n'était pas sincère : bientôt après, il prit la fuite avec les 200 cavaliers qu'il avait

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 979. Cf. Van Vloten, *Recherches*, p. 27. Voir ci-dessus, p. 78 et 124.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 981.
3. Voyez ci-dessus, p. 136.

amenés et recouvra, en luttant contre les Schorât, les bonnes grâces d'Al-Hadjdjâdj[1].

Al-Motarrif fut éloigné de Holwân, où il était arrivé, par les prières et les menaces du gouverneur de cette ville. Mais une victoire remportée sur les montagnards du Kourdistân, qui s'étaient aussi déclarés contre lui, permit au rebelle d'atteindre Hamadhân, dont son frère Hamza était préfet. Pour éviter de compromettre cet utile soutien aux yeux du gouverneur de l'Irâq, Al-Motarrif passa outre. Puis, quand il fut arrivé dans la région de Mâh Dînâr[2], il écrivit à Hamza : « Mes dépenses sont excessives; le ravitaillement de mes troupes est malaisé. Assiste donc ton frère en lui envoyant l'argent et les armes dont tu peux disposer. » Yazîd, affranchi d'Al-Mogîra ibn Scho'ba, était chargé du message : « Puisse ta mère pleurer ta mort, dit Hamza à cet affranchi, ô toi qui causes la mort d'Al-Motarrif ! » — « Je ne suis pas la cause de sa mort, répondit l'envoyé, accusé faussement d'être l'instigateur de la révolte; c'est plutôt lui qui, en se tuant, me donne la mort à moi-même, et plaise à Dieu qu'il ne soit pas également la cause de ton trépas ! » — « Dis-moi donc qui a pu l'aveugler de la sorte? » — « Il s'est aveuglé lui-même », repartit l'affranchi. Hamza déplora cette révolte; un combat violent se livra dans son âme. Finalement, l'amitié fraternelle l'emporta et il envoya les secours demandés.

Al-Motarrif occupa les villes de Qomm et de Qâschân, dans lesquelles il fit lever l'impôt[3]. De Raî, où il comptait quelques amis, il reçut aussi un renfort d'une centaine d'hommes[4]. Mais le préfet d'Ispahân, Al-Barâ ibn Qabîsa, inquiété par les exploits de ces dangereux voisins, écrivit à Al-Hadjdjâdj une lettre alarmante, dans laquelle il lui racontait les progrès rapides de la révolte et le priait d'envoyer une armée pour la réprimer. Al-Hadjdjâdj destitua aussitôt Hamza, préfet de Hamadhân, et le fit jeter en prison

1. Tabarî, *Annales*, II, p. 987-989.

2. « Nom donné à la ville de Nahâwand ou, suivant d'autres, au district de Dînawar, dans le Djibâl (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 251 et 514-515).

3. Tabarî, *o. c.*, p. 989. Qomm et Qâschân, deux villes du Djibâl (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 456-457).

4. Tabarî, *o. c.*, II, p. 993.

par son successeur. En même temps il envoya vers Iṣpahân une colonne de 500 hommes. Ceux-ci arrivèrent par groupes de 20, de 15 ou de 10, « sur les montures du service des postes ». Avec les contingents que les villes d'Iṣpahân et de Raî firent sortir de leurs murailles, l'armée atteignit le chiffre de 6.000 hommes[1].

Al-Moṭarrif craignait de se mesurer avec ces forces supérieures aux siennes par le nombre. Sur le point d'en venir aux mains, il envoya au devant de ses adversaires, pour essayer de les attirer dans son parti, un homme éloquent, appelé Bakîr ibn Hâroun al-Badjalî. « Va, dit-il à cet orateur, et en face de nos ennemis, appelles-en au Coran et à la tradition du Prophète. Réprimande-les aussi de leurs œuvres détestables ! »

« Monté sur un superbe cheval noir qui avait une étoile blanche au front et une belle queue, revêtu d'une cotte de mailles serrée à la ceinture par une bande d'étoffe rouge, protégé par un casque et par deux brassards, la lance à la main », Bakîr parut devant les lignes de 'Adî ibn Wattâd, préfet de Raî, qui était général en chef. Sa voix haute et retentissante porta d'abord des compliments à l'ennemi ; puis elle cria : « Ne reconnaissez-vous pas, dites-moi, que 'Abd al-Malik ibn Marwân et Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof sont deux tyrans, deux usurpateurs, qui n'obéissent qu'à leur caprice, qui accueillent tous les soupçons contre leurs sujets et ne consultent, pour les condamner à mort, que leur colère ? » — « Tu en as menti, ô ennemi d'Allâh ! répondirent les troupes ; ils ne sont pas tels que tu les représentes. » — « Malheur à vous ! reprit Bakîr. Gardez-vous d'inventer des mensonges sur le compte d'Allâh, car il vous atteindrait de son châtiment. Ceux qui inventaient des mensonges ont péri[2]. Malheur à vous ! Est-ce que vous pensez enseigner à Allâh[3] quelque chose qu'il ignore ? Maintenant je vous ai appelés à rendre témoignage et vous savez ce qu'il a dit sur ce sujet : « Quiconque refuse de rendre témoignage ouvertement a le cœur corrompu[4]. »

A ces mots, un certain Ṣârim, affranchi de 'Adî ibn

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 995-997.
2. Cf. *Coran*, XX, 63, 64.
3. Cf. *Coran*, XLIX, 16.
4. Cf. *Coran*, II, 283.

Wattâd, sortit des rangs pour provoquer le héraut en combat singulier. Bakîr tua l'affranchi, puis s'avança hardiment, appelant un nouvel adversaire : « Cavalier contre cavalier! » criait-il. Mais aucun milicien ne se présenta, et Bakîr de dire :

« O Ṣârim! tu as rencontré une épée tranchante (*ṣârim*), un lion puissant à la crinière épaisse. »

Al-Moṭarrif tirait sans doute un bon présage de ce début, et cependant il était perdu. Son aile droite, commandée par Al-Ḥadjdjâdj ibn Djâriya, fut mise en déroute après un combat très vif et très long; le chef de son aile gauche fut tué; lui-même, entouré d'ennemis, obligé de parer les coups comme un simple soldat, fut bientôt atteint mortellement. Les vainqueurs envoyèrent sa tête au gouverneur de l'Irâq et la révolte cessa avec la vie de son auteur (77 = 697)[1].

'Adî ibn Wattâd rentra dans sa ville de Raî, escorté d'une foule de captifs et enrichi de leurs dépouilles. Ces captifs lui firent leur soumission et à tous, même à Bakîr, il accorda la vie et la liberté. Il est vrai que le gouverneur de l'Irâq voulait couper le cou à son homonyme Al-Ḥadjdjâdj ibn Djâriya, qui, après avoir lutté contre Schabîb à Koufa, était allé mettre son épée au service d'Al-Moṭarrif. Il prescrivit donc à 'Adî de lui envoyer le traître; mais celui-ci se déroba et bénéficia, peu de temps après, d'une amnistie.

Al-Ḥadjdjâdj, comme toujours, combla de présents les hommes de cette expédition, qui s'étaient le plus distingués par leur courage[2]. S'il haïssait les lâches, s'il faisait décapiter les rebelles lorsqu'ils tombaient entre ses mains, il se plaisait à récompenser les services rendus à la guerre : il connaissait l'art de faire des soldats.

Malgré ses fautes, il avait anéanti, en l'année 77[3], trois factions redoutables : celle de Qaṭarî, celle de Schabîb et celle d'Al-Moṭarrif. Cette fois, l'hérésie était vaincue et découragée. Pendant les règnes de 'Abd al-Malik et de son

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 998-1000.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1001.
3. Cependant Ṭabarî rapporte aussi, II, p. 1032, d'après des « on dit », que la mort de Qaṭarî et celle de Schabîb arrivèrent en l'an 78.

successeur immédiat, son fils Al-Walid, elle demeure impuissante à relever la tête sous la main de fer qui l'écrase. Jusqu'au règne de 'Omar II qui, en laissant flotter les rênes du gouvernement, favorise la résurrection des vieilles sectes, la dynastie des Banou Omayya est la maîtresse absolue de tous les pays musulmans. Sans doute, le khalife 'Abd al-Malik et Al-Ḥadjdjâdj, son serviteur fidèle, doivent compter encore avec l'effroyable révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath, mais, en dépit de quelques apparences, ce n'est plus un soulèvement khâridjite[1]

1. Cf. Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 49-50.

CHAPITRE VI

Accroissement du pouvoir d'Al-Ḥadjdjâdj. — Son histoire depuis l'extermination des Khâridjites jusqu'à la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath. — Caractère de ce dernier. Il est envoyé contre Rotbîl, roi de Kâboul, à la tête d'une armée. — Heureux débuts de la campagne (78 à 81 de l'hégire = 697 à 700 de J.-C.).

L'année 78 (697) fut pour les émirs et pour les soldats une période de paix, de sécurité et de repos. Al-Ḥadjdjâdj s'occupe à réparer les maux de la guerre et à régler l'administration des provinces définitivement subjuguées.

En consolidant la puissance des Banou Omayya, il a accru la sienne. Le gouverneur du Khorâsân, Omayya ibn 'Abd Allâh, qui était sous la dépendance directe du khalife 'Abd al-Malik, envoyait très irrégulièrement à Damas le produit des impôts de sa province; Al-Ḥadjdjâdj, au contraire, les envoyait très exactement et en abondance[1]. C'est pourquoi le khalife destitua Omayya ibn 'Abd Allâh, et pour récompenser les mérites et les services de « son serviteur », ajouta aux provinces, dont celui-ci avait déjà l'administration, les vastes contrées du Khorâsân et du Sidjistân (78 = 697). A dater de cette époque, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant une période de dix-sept ans, « l'esclave de Thaqîf » gouverna en maître presque absolu toutes les provinces orientales de l'Empire : les deux 'Irâq, le Fâris, le Kirmân, le Sidjistân, le Khorâsân. A ces pays s'ajoutent plus tard l'Omân et le Yamâma en Arabie, puis les riches plaines de la Transoxiane et de la vallée du Sind. Al-Ḥadjdjâdj nomme lui-même les lieutenants-gouverneurs qu'il envoie dans ces régions; il élève ou renverse à sa guise tous les fonctionnaires : c'est un roi dont le khalife est le suzerain,

1. *Anonyme Chronik*, p. 311.

La même année (78), il confia au vainqueur des Azraqites, Al-Mohallab, le gouvernement de la province du Khorâsân, et à 'Obaid Allâh ibn Abî-Bakra le gouvernement du Sidjistân, où il avait déjà fait la guerre et levé les impôts[1]. Mais Al-Mohallab ne put partir que l'année suivante. Pour remplir l'intérim, il envoya dans le Khorâsân son fils Ḥabîb. Celui-ci, en prenant congé du gouverneur de l'Irâq, reçut de lui en cadeau « la somme de 10.000 dirhems et une excellente mule grise ». Il partit ensuite par le service des postes, et après un voyage de vingt jours, il arriva à Marw, capitale du Khorâsân, tandis que son père était retenu à Koufa par de pénibles obligations.

Al-Ḥadjdjâdj avait chaudement félicité Al-Mohallab de ses victoires sur les Azraqites : il le récompensait selon ses mérites en lui donnant le gouvernement d'une magnifique province; toutefois, il n'entendait pas le dispenser de rendre les comptes de sa précédente administration, et il lui réclama sur le *kharâdj* de l'Ahwâz, dont il était gouverneur quelques années auparavant, un million de dirhems. Le vieux général, dont la générosité fut toujours très grande, — trop grande peut-être, — n'avait plus un dirhem à sa disposition. Mais son fils Al-Mogîra, qui avait levé les impôts à main armée dans le Fâris, avait de l'argent : il donna 500.000 dirhems. Restait à payer l'autre moitié du million. Un riche affranchi, autrefois préposé aux finances de l'Irâq, avança encore 300.000 dirhems. Enfin, la vente des bijoux et du mobilier de la femme d'Al-Mohallab, Khaira al-Qoschairiyya, rapporta 200.000 pièces d'argent et acheva de payer les dettes du général[2].

L'année suivante (79 = 698), malgré les ravages d'une peste « qui faillit dépeupler entièrement la Syrie[3] », Al-Ḥadjdjâdj songea à entreprendre du côté de l'Orient des razzias, que le fléau empêchait 'Abd al-Malik de poursuivre sur le territoire de l'Empire de Byzance. Le Turc Rotbîl, roi de Kâboul, tributaire des Arabes, ne payait le tribut qu'à contre-cœur et, parfois, ne le payait pas du tout. C'est pourquoi 'Obaid Allâh ibn Abî-Bakra reçut de Koufa l'ordre de

1. *Anonyme Chronik*, p. 310-311. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1033-1035.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1035. Cf. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 369, et Van Vloten, *Recherches*, p. 6 et 7.
3. Ṭabarî, *l. c.*

faire à Rotbîl une guerre sans trêve ni merci. Al-Ḥadjdjâdj prescrivit à son lieutenant de ne pas revenir de la campagne qu'il entreprendrait sans avoir conquis le royaume du prince barbare, « détruit ses forteresses, tué ses guerriers et réduit en captivité tous ses descendants ». Rien de plus, rien de moins.

Le docile lieutenant partit donc dans la direction du Nord-Est avec les troupes dont il pouvait disposer et s'engagea dans les montagnes au revers desquelles est bâtie la ville de Kâboul. Tout alla d'abord au gré de ses désirs. Comme Al-Ḥadjdjâdj l'avait ordonné, les envahisseurs « détruisaient, sur leur passage, châteaux et forteresses » ; de plus, ils amassaient un immense butin qui consistait « en bœufs, en moutons et en argent[1] ». Les Turcs se retiraient lentement, abandonnant chaque jour à l'ennemi un lambeau de leur territoire. Emerveillé de la rapidité de ses conquêtes et escomptant déjà, sans doute, les récompenses et les honneurs dont Al-Ḥadjdjâdj le gratifierait en retour, 'Obaid Allâh arriva ainsi, sans rencontrer presque aucun obstacle, jusqu'au cœur du royaume, à 18 parasanges seulement de la ville de Kâboul. Mais les Turcs ne l'avaient attiré si loin que pour lui rendre impossible la retraite et exterminer à leur aise son armée. Si Al-Ḥadjdjâdj avait commandé, selon sa coutume, avec trop d'assurance, 'Obaid Allâh avait conduit les hostilités avec trop d'imprévoyance. Un jour, du fond des gorges, ses soldats virent avec terreur que les hauteurs et les défilés environnants étaient fortement occupés par l'ennemi : toute tentative d'évasion était inutile[2].

'Obaid Allâh fut réduit à négocier une paix humiliante avec Rotbîl, à qui il promit 500.000 dirhems, trois de ses enfants comme otages et une amnistie tant qu'il serait gouverneur du Sidjistân : tout cela, à la seule condition que lui, 'Obaid Allâh, et son armée, sortiraient de ces montagnes la vie sauve[3]. Le roi de Kâboul accepta ces propositions. Mais alors un musulman fanatique, appelé Schoraiḥ ibn Hâni'

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1036. *Anonyme Chronik*, p. 311. Cf. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 399.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1037.
3. Balâdhorî, *o. c.*, p. 399. *Anonyme Chronik*, p. 312. Cf. Ṭabarî, *l. c.* Ce chroniqueur donne le chiffre de 700.000 dirhems de rançon, chiffre signalé aussi dans l'*Anonyme Chronik*.

l-Ḥârithî, qui commandait les milices originaires de Koufa, déclara qu'il préférait « le martyre » à l'acceptation de ce honteux traité. ʿObaid Allâh le qualifia de « vieillard radoteur » ; lui, il infligea à ʿObaid Allâh l'épithète « d'homme efféminé » et, donnant aux Musulmans le signal du combat, il les conduisit à la boucherie[1]. Ceux qui échappèrent au carnage gagnèrent le désert de Bost[2], où un grand nombre périrent de faim et de soif. ʿObaid Allâh, qui n'était pas tombé sous le cimeterre des Turcs, mourut de chagrin[3].

La douleur d'Al-Ḥadjdjâdj fut aussi sans bornes quand il apprit la fin tragique de cette expédition. Il conçut cette fois quelque défiance de ses lumières et résolut de demander conseil au khalife. Dans le rapport adressé à ce prince, il dit, après avoir raconté la catastrophe : « Je désirais envoyer contre les Turcs une puissante armée que j'aurais levée à Baṣra et à Koufa; mais, auparavant, j'ai préféré prendre l'avis du Commandeur des croyants sur ce sujet. S'il juge à propos que je fasse cette levée, je la ferai; s'il ne le juge pas à propos, je sais très bien que le Prince des croyants est libre de disposer de ses troupes comme il l'entend. Mais je crains que si une armée puissante n'est dirigée promptement contre Rotbîl et ses sujets polythéistes, ils ne s'emparent de tous les pays limitrophes[4]. »

ʿAbd al-Malik, encore plus embarrassé que son gouverneur, lui répondit par ces deux lignes vraiment très amusantes : « En cela, mon avis est que tu suives ton propre sentiment, en tant qu'il sera sage et inspiré par Allâh[5]. »

Al-Ḥadjdjâdj décida de recommencer l'expédition. Il mit sur pied une des plus belles armées musulmanes dont l'histoire des premiers siècles de l'Islâm nous ait conservé le souvenir. C'était la fleur de l'Irâq. Elle comptait 20.000 hommes de Koufa et autant de Baṣra. Pour équiper ces guerriers, le gouverneur n'épargna pas l'argent du Trésor : il

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1037. « Une des villes les plus considérables du Sidjistân » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 100, note 1).

2. Balâdhorî, *l. c.*, où il est dit aussi que Schoraiḥ fut tué dans la bataille. Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1038.

3. Balâdhorî, *l. c. Anonyme Chronik*, p. 317.

4. Ṭabarî, *l. c.* Cf. *Anonyme Chronik*, p. 318.

5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1043. Cf. *Anonyme Chronik*, *l. c.*

leur versa par avance le montant intégral de leur solde, sans doute avec ces beaux dirhems blancs et ces beaux dînârs jaunes que le khalife et lui faisaient frapper depuis l'année 76. Il n'épargna pas sa peine non plus. La santé des jeunes gens qui partaient fut soumise à un sévère examen médical qu'il présidait lui-même, entouré de ses principaux officiers. Il faisait dévêtir les recrues en sa présence et n'admettait au service militaire que les hommes d'une constitution robuste. Le *Kitâb al-Agânî* nous rapporte plusieurs anecdotes curieuses sur ces conseils de revision : dans l'un d'eux, nous voyons des mères éplorées accompagner leurs enfants devant le gouverneur, les embrasser devant lui et essayer de le fléchir par leurs larmes[1].

Le recrutement des hommes terminé, Al-Ḥadjdjâdj fit l'inspection des chevaux et des armures. Il exclut impitoyablement toutes les montures vicieuses ou malades et les mauvaises armes. Il encouragea, par des largesses, les guerriers qui lui étaient signalés pour leur bravoure, ainsi que ceux qui avaient le meilleur équipement et les plus beaux chevaux[2]. Deux millions de dirhems furent ainsi distribués en plus de la solde ordinaire[3]. Cette armée fut appelée « l'armée des paons », à cause de l'allure martiale, de l'élégance et de la splendeur des guerriers qui la composaient[4].

Al-Ḥadjdjâdj en donna d'abord le commandement à ʿOṭârid ibn ʿOmair le Tamîmite, qui établit son camp dans l'Ahwâz; puis il remplaça ce général par ʿObaid Allâh ibn Ḥodjr. Enfin, changeant d'avis une troisième fois, il destitua ce dernier et nomma ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath al-Kindî[5], dont la famille, originaire du Yémen, appartenait à la plus ancienne noblesse arabe.

Le grand-père du nouvel émir, Al-Aschʿath, avait été le chef de la tribu de Kinda. Il conduisit à Mahomet une députation de 60 cavaliers de cette tribu et, avec eux, em-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p, 1044. *Agânî*, II, p. 155 et 158. Cf. *ibid.*, XIII, p. 43.
2. Ṭabarî, *l. c.*
3. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 365.
4. Masʿoudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 407. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 366.
5. Ṭabarî, *l. c.*

brassa l'islamisme. Devenu compagnon du Prophète, il épousa, à Médine, une sœur du khalife Abou-Bakr, laquelle donna le jour à Moḥammad, le père de 'Abd ar-Raḥmân, notre général. Les fêtes du mariage d'Al-Asch'ath furent célébrées à Médine : elles sortent du domaine de la banalité. Al-Asch'ath voulut inviter tout le monde à son repas de noces, mais, trouvant difficilement les provisions nécessaires, il entra dans le marché aux bestiaux et là, il se mit à couper les jarrets de tous les chameaux et chamelles qu'il trouva sur son chemin. « Al-Asch'ath est un infidèle », s'écriaient les témoins de cette hécatombe. Lui, cependant, gardait le silence et continuait tranquillement sa besogne. Quand il l'eut achevée, il répliqua : « Non, par Allâh, je ne suis pas un infidèle, mais cet homme (il désignait le père d'Abou-Bakr) m'a donné sa fille en mariage, et je vous prie de croire que, si nous étions dans mon pays, nous ferions un repas de noces encore plus plantureux que celui-ci. Égorgez ces chameaux, ô habitants de Médine, et mangez-les ! Quant à vous, possesseurs de ces bêtes, venez en toucher le prix ! » On ne vit oncques festin nuptial comme celui-là. :.

Al-Asch'ath prit part aux batailles d'Al-Yarmouk, d'Al-Qâdisiyya[1], de Madâïn, de Nahâwand. Finalement, il se fixa à Koufa, où il bâtit une maison. Partisan d'Alî, il combattit dans les rangs de son armée à la bataille de Ṣiffîn. Il donna sa fille en mariage à Al-Ḥasan, fils de ce khalife, et celle-ci fut accusée, à tort ou à raison, d'avoir empoisonné son époux. Al-Asch'ath mourut en l'an 42 de l'hégire[2] (662 de J.-C.).

Son fils, Moḥammad, eut une existence plus effacée. Il fut cependant nommé gouverneur de Mauṣil par Ibn az-Zobair[3].

'Abd ar-Raḥmân, fils de Moḥammad et petit-fils d'Al-Asch'ath, est parfois appelé simplement Ibn al-Asch'ath. Il fut d'abord un des favoris du gouverneur de l'Irâq et l'un de ses « compagnons de veillée ». Outre une large solde, Al-Ḥadjdjâdj lui donnait de riches présents. L'intimité alla jusqu'à l'alliance : Al-Ḥadjdjâdj, qui ne négligeait aucun

1. A la bataille d'Al-Qâdisiyya, Al-Asch'ath perdit un œil (Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 135).
2. Ibn al-Athîr, *Osd al-gâba*, I, p. 98.
3. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 311.

moyen pour ennoblir sa propre famille, demanda et obtint, pour son fils Moḥammad, la main de Maimouna, sœur de ʿAbd ar-Raḥmân[1].

Malheureusement celui-ci était un homme suffisant, orgueilleux et hautain. « Je n'ai jamais vu un émir au-dessus de moi, disait-il, sans penser que j'étais plus digne que lui de commander[2]. » « Les Yéménites, raconte Van Vloten, fondaient toutes leurs espérances sur Al-Qaḥṭânî, prince idéal, issu de la race de Qaḥṭân. Selon Masʿoudî, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Ascha'th, qui se révolta en 81 (700) contre Al-Ḥadjdjâdj, se faisait passer pour Al-Qaḥṭânî[3]. » Son arrogance blessante et ses prétentions finirent par indisposer contre lui le gouverneur de l'Irâq. La froideur engendra bientôt une haine réciproque et incurable. « Je ne puis le voir, disait Al-Ḥadjdjâdj, sans éprouver le désir de le mettre à mort ! » Un jour, pendant une réception, au moment où ʿAbd ar-Raḥmân entrait dans la salle, le gouverneur dit à l'un de ceux qui étaient là : « Regarde comme il marche ! Oh ! que j'ai envie de lui couper le cou ! » ʿÂmir asch-Schaʿbî, dans l'oreille duquel ces paroles étaient tombées, les rapporta en secret à ʿAbd ar-Raḥmân, qui répondit : « Mes sentiments à l'égard d'Al-Ḥadjdjâdj sont les mêmes, et si Allâh me conserve la vie et à lui aussi, je n'aurai ni trêve ni repos que je ne lui aie enlevé le pouvoir[4]. »

Or, c'est à cet ennemi juré que le gouverneur de l'Irâq donnait le commandement de la plus belle de ses armées! En présence d'une faute aussi grave, d'un aveuglement aussi étrange, on est presque tenté de croire à un accès de démence. Les parents de ʿAbd ar-Raḥmân eux-mêmes furent non seulement surpris, mais encore épouvantés à l'annonce d'une nomination si téméraire. Ismâʿîl ibn al-Aschʿath, oncle paternel du nouveau général, demanda une audience

1. *Kitâb al-imâma wa 's-siyâsa*, fol. 96-97.
2. *Anonyme Chronik*, p. 318.
3. Van Vloten, *Recherches*, p. 61. Voici le passage de Masʿoudî : « Il prit pour lui-même le titre de Nâṣir al-mouminîn (l'Auxiliaire des croyants) et il prétendit qu'il était le Qaḥṭânite attendu par les Yéménites, qui devait replacer parmi eux l'empire. On lui objecta que le nom de Qaḥṭânite devait ne se composer que de trois lettres. Il répondit : « Mon nom est ʿAbd; Ar-Raḥmân n'est pas mon nom » (*Le Livre de l'Avertissement*, p. 407).
4. Ṭabarî, *Annales*, II p. 1043. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 318-319.

à Al-Ḥadjdjâdj. « Ne le mettez pas à la tête de cette expédition, lui dit-il, car je crains qu'il ne se révolte. Quand il a passé le pont de l'Euphrate, il ne reconnaît plus l'autorité d'aucun gouverneur. » — « Il me craint trop, répondit Al-Ḥadjdjâdj, pour oser se révolter contre moi ou pour tenter de se soustraire à mon obéissance. » Et il persista follement dans le choix qu'il avait fait[1]. Les deux mobiles, qui avaient agi sur l'esprit du fils de Yousof, étaient donc le désir impatient qu'il éprouvait d'être débarrassé du voisinage de son rival et la ferme assurance que celui-ci n'oserait jamais tourner les armes contre l'autorité établie. Par son entêtement opiniâtre, par cette imprudence inouïe, la plus grande de sa vie, Al-Ḥadjdjâdj, qui avait sauvé et affermi le khalifat, le conduisit de nouveau à deux doigts de sa perte.

Quand il fut nommé général en chef de l'armée expéditionnaire, ʿAbd ar-Raḥmân était à Koufa, suivant les uns, et déjà dans le Sidjistân, suivant les autres[2]. Quoi qu'il en soit, ayant réuni à Bost les soldats de cette province, il les contraignit par des menaces à se joindre à l'armée de l'Irâq qui venait d'arriver, afin d'aller venger leurs coreligionnaires massacrés l'année précédente. Il dédaigna de répondre à une lettre dans laquelle Rotbîl offrait de payer le *kharâdj* et demandait la paix. Puis, quand les milices de Koufa et de Baṣra furent reposées de leur long voyage, il envahit le Kâboulistân[3].

Rotbîl rassembla promptement une armée. Mais, dès le début des hostilités, il fut forcé de battre en retraite. Il abandonnait tous les jours quelque village ou quelque forteresse à ʿAbd ar-Raḥmân. Celui-ci, après chaque nouvelle conquête, envoyait un percepteur, escorté de détachements armés, pour lever le tribut; il établissait des vedettes ou des garnisons sur les hauteurs, dans les défilés, et généralement dans tous les endroits dangereux; il avait soin également de relier entre elles, par un service régulier

1. *Anonyme Chronik*, p. 320. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1044-1046. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 366.
2. *Anonyme Chronik*, *l. c.* Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1042 et 1046. Cf. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 302.
3. *Anonyme Chronik*, p. 321. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1044 et 1045.

de courriers, les villes soumises. Ces heureux commencements donnaient les plus belles espérances.

Cependant, lorsqu'il eut amassé beaucoup de butin, conquis une grande étendue de pays, ʿAbd ar-Raḥmân revint sur ses pas avec le gros de l'armée. Par son ordre, Al-Qâsim, son frère, prit ses quartiers à Ar-Rokhkhadj[1], et lui-même à Bost dans le Sidjistân. Trouvant suffisant pour cette année le butin amassé, il avait l'intention de se reposer pendant quelques mois; puis, l'année suivante, quand ses soldats connaîtraient mieux les sentiers de ce pays, de pénétrer un peu plus loin dans les montagnes, et ainsi de suite, jusqu'au jour où il s'emparerait enfin « de la famille et des trésors du roi » et détruirait sa puissance dans les confins les plus reculés, dans les forteresses les plus inaccessibles de son royaume[2]. ʿAbd ar-Raḥmân, en annonçant à son supérieur hiérarchique ses premières victoires, lui fit part aussi de ses intentions. C'était en l'an 80 de l'hégire[3] (699 de J.-C.).

Al-Ḥad[illegible]j entra en fureur à la lecture de la lettre de son gér[illegible] répondit par trois messages pleins d'arrogance, c[illegible]up sur coup[4] : « Ta lettre m'est parvenue, lui disait-[illegible]a première fois, et j'ai compris ce que tu racontes. Mais c'est la lettre d'un homme qui aime la tranquillité, qui cherche son repos dans l'armistice, qui a usé de ménagements à l'égard d'un ennemi peu nombreux et méprisable[5]. » Al-Ḥadjdjâdj ajoutait qu'il n'approuvait nullement ses desseins sur la manière de conduire les hostilités, qu'il ne tolérerait de sa part ni apathie, ni temporisation d'aucune sorte; et il lui ordonnait de pénétrer au cœur même du pays pour combattre l'ennemi à outrance, s'emparer de ses citadelles et réduire sa postérité en esclavage.

Dans la deuxième lettre, qui suivit de près la première, Al-Ḥadjdjâdj paraissait consentir à un délai : « Ordonne aux Musulmans qui t'accompagnent, écrivait-il, de labourer

1. Ar-Rokhkhadj (Arachosia), « district et ville de la province de Kâboul » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 258).
2 Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1045. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 323; Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 302, et *Le Livre de l'Avertissement*, p. 407.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1046. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 323.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1052. Cf. Masʿoudî, *Livre de l'Avertissement*, p. 407, et Muir, *The Caliphate*, p. 347.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1052. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 323.

les terres et de s'y établir; cette contrée sera leur séjour jusqu'à ce qu'Allâh leur en accorde la conquête définitive. »

Enfin, dans un troisième message, Al-Ḥadjdjâdj rééditait, en les aggravant, les ordres renfermés dans la première lettre : « Fais ce que je t'ai ordonné, disait-il; conduis l'invasion au cœur du pays ennemi; sinon, que ton frère Isḥâq ibn Moḥammad prenne le commandement des troupes[1]. »

Quand on connaît la peine qu'Al-Ḥadjdjâdj s'était donnée, les sacrifices qu'il avait consentis pour envoyer aux extrémités de l'empire musulman une armée aussi puissante, si l'on ajoute qu'il l'avait encore renforcée par des colonnes amenées du Ṭabaristân[2], l'on excuse en partie son mécontentement et sa colère. Mais ses devoirs d'homme d'État lui faisaient une obligation d'atténuer, autant que possible, les effets de sa première faute; en présence de la résolution arrêtée de l'orgueilleux général, il fallait dissimuler, user de ménagements, au besoin faire des concessions. Al-Ḥadjdjâdj en était incapable, et en donnant des ordres durs et blessants, il mettait le sceau à sa première folie.

ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath communiqua la troisième lettre du gouverneur à son frère Isḥâq, lui défendant, sous peine de mort, d'en révéler le contenu. Puis il rassembla les troupes et leur parla en ces termes : « Soldats, vous le savez, je suis pour vous un conseiller fidèle et loyal; c'est uniquement votre bien que je recherche; c'est sur vos intérêts, partout où ils sont engagés, que je veille. Plusieurs d'entre vous à qui j'avais demandé conseil, hommes remplis d'expérience et de prudence dans les choses de la guerre, avaient approuvé ma manière de conduire la campagne; ils m'avaient engagé à ne pas me presser de pénétrer dans le pays ennemi. J'en écrivis à votre émir Al-Ḥadjdjâdj. Or celui-ci, dans sa réponse, me traite de lâche et d'incapable; il nous ordonne de nous enfoncer sans aucun délai dans ces contrées hostiles où vos frères ont succombé hier. Pour moi, je ne suis

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1053. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 324.

2. *Anonyme Chronik*, *l. c.* Ces troupes avaient été amenées par les frères de ʿAbd ar-Raḥmân : Aṣ-Ṣabâḥ ibn Moḥammad et Al-Qâsim ibn Moḥammad (*ibid.*).

ici que votre égal : si vous avancez, j'avancerai; si vous restez, je resterai[1]. »

Ce discours habile produisit l'effet attendu. Les soldats poussés, les uns par la haine pour Al-Ḥadjdjâdj, les autres par la crainte de la colère de ʿAbd ar-Raḥmân[2], se précipitèrent vers ce dernier et l'entourèrent en criant : « Nous méprisons les ordres de l'ennemi d'Allâh ; nous ne voulons pas l'écouter ; nous ne voulons pas lui obéir ! »

Prenant la parole, — peut-être avant ʿAbd ar-Raḥmân, — ʿÂmir ibn Wâthila al-Kinânî, orateur et poète[3], prononça une harangue, dont voici le passage principal : « Al-Ḥadjdjâdj se soucie fort peu de vous exposer au danger, en vous jetant inconsidérément dans une contrée remplie de défilés et de ravins. Si, en effet, vous revenez victorieux et chargés de butin, il dévorera lui-même le revenu de ce pays, accaparera l'argent et s'en servira pour l'accroissement de sa puissance. Si, au contraire, les Turcs remportent la victoire, vous serez vous-mêmes les ennemis les plus détestés d'Al-Ḥadjdjâdj qui ne comptera pour rien vos peines et vous fera périr. Secouez donc le joug de l'ennemi d'Allâh, Al-Ḥadjdjâdj, et prêtez serment à ʿAbd ar-Raḥmân. Vous êtes témoins que je proclame le premier la destitution d'Al-Ḥadjdjâdj ! » — « Oui, oui, crièrent de tous côtés les soldats, nous aussi, nous renions l'ennemi d'Allâh ! »

Un troisième orateur, ʿAbd al-Moumin ibn Schabath le Tamîmite, commandant de la garde de ʿAbd ar-Raḥmân, assura que l'intention du gouverneur de l'Irâq était de laisser les soldats cantonnés indéfiniment dans ces régions étrangères, loin de leurs familles et de leurs amis : « Prêtez serment à votre chef, s'écria-t-il en finissant, puis partez, allez faire la guerre à votre ennemi ; chassez-le de votre pays[4] ! » — « Oui, nous partirons pour l'Irâq et nous en chasserons Al-Ḥadjdjâdj, l'ennemi d'Allâh », s'écrièrent les soldats avec enthousiasme[5]. Et se pressant autour de ʿAbd

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1053-1054. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 324-325.
2. Masʿoudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 407.
3. Voyez sur lui une notice dans *Agânî*, XIII, p. 166-169. C'était un *râwî*, c'est-à-dire un poète qui récitait les vers de ses devanciers. Il s'appelait : Abou-'ṭ-Ṭofail *ar-râwî* ʿÂmir ibn Wâthila al-Kinânî.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1054. *Anonyme Chronik*, p. 325.
5. *Anonyme Chronik*, p. 326.

ar-Raḥmân ibn Moḥammad, ils lui prêtèrent un serment de fidélité, dans lequel ils prononçaient la révocation d'Al-Ḥadjdjâdj, promettaient de suivre leur général et de le soutenir de toutes leurs forces[1] pour chasser le tyran de l'Irâq et faire nommer à sa place un autre gouverneur[2]. Aucune mention ne fut faite pour lors du khalife ʿAbd al-Malik[3]. Ces événements se passaient en l'an 81 de l'hégire[4] (700 de J.-C.).

Al-Ḥadjdjâdj venait de triompher de beaucoup d'ennemis, grands et petits; il était presque à l'apogée de sa gloire, lorsqu'il reçut de ʿAbd ar-Raḥmân une lettre dans laquelle, s'il faut en croire un chroniqueur, ce général lui annonçait lui-même sa révolte. La lettre avait été rédigée par Ibn al-Qirriyya, secrétaire du rebelle, homme éloquent et bel esprit de l'époque[5]. Le gouverneur épouvanté lança du haut de la chaire de Koufa un appel aux armes[6]. Par son ordre, Saʿid ibn Djobair porta à ʿAbd ar-Raḥmân un message rempli des plus terribles menaces. Mais le général demeura inébranlable; bien plus, il agit avec tant de persuasion sur le messager, le pressa si vivement de toutes manières en de longues conférences nocturnes, qu'il finit par triompher de ses résistances et par le gagner à sa propre cause. Quand on annonça cette nouvelle défection à Al-Ḥadjdjâdj, il refusa d'abord d'y croire, disant que Saʿid détournerait bien plutôt les rebelles de leur projet, mais il dut s'incliner ensuite devant la douloureuse évidence. Saʿid avait cédé à contre-cœur, mais enfin il avait cédé, et il avait trahi, lui aussi, le parti de son maître[7].

Avant de reprendre la route de l'Irâq, ʿAbd ar-Raḥmân conclut un traité d'alliance avec Rotbîl, son ennemi de la veille. Aux termes du traité, le roi du Kâboulistân devait

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1055.
2. Masʿoudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 407.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1055.
4. C'est la date donnée par Masʿoudî dans *Le Livre de l'Avertissement*, p. 407, et par Ibn Schâkir dans *ʿOyoun at-tawârîkh*, fol. 3. Cependant Ibn Qotaiba dans *Maʿârif*, p. 181, place ces événements en l'an 82.
5. *Kitâb al-imâma*, fol. 100 s. Cf. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 323.
6. *Kitâb al-imâma*, fol. 102 s.
7. *Kitâb al-imâma*, fol. 86 et 107 s.

être exempté du tribut sa vie durant, si Al-Ḥadjdjâdj était vaincu; si, au contraire, le tyran de l'Irâq était vainqueur, Roṭbîl offrirait au fugitif et à ses compagnons un asile dans ses États; il protégerait le général de tout son pouvoir[1]. Nous verrons plus loin comment les clauses de cette convention furent remplies.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1055.

CHAPITRE VII

Révolte de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath (suite). — Les hostilités; batailles d'Az-Zâwiya, de Dair al-Djamâdjim et de Maskin. — Les représailles d'Al-Ḥadjdjâdj. — Campagne contre les Kurdes et les Dailamites (81 à 84 de l'hég. = 700-703 de J.-C.[1]).

Le sort en était jeté. L'armée de ʿAbd ar-Raḥmân se mit en marche vers l'Irâq, et ce retour offensif avait quelque chose de triomphal. Pour entretenir l'enthousiasme des soldats, les poètes, chemin faisant, célébraient par avance la victoire assurée du général rebelle et la défaite certaine du tyran issu de Thaqîf. Le célèbre Aʿschâ Hamdân[2] était le plus ardent de ces nouveaux Tyrtées. Monté sur un cheval qui précédait de quelques pas celui de son chef, il déclamait ces vers qui sont assez vibrants dans le texte original[3] :

« L'émigration a éloigné celui dont la demeure était le palais, le palais du Chosroès, hospitalier et entouré de fleurs.

» Elle a éloigné un amoureux jusque dans le Zâboulistân ![4]

1. Après Ṭabarî, on peut consulter encore sur cette guerre civile : *Anonyme arabische Chronik*, p. 308 et suiv.; *ʿOyoun at-tawârîkh*, fol. 5 s., qui contient un résumé de Ṭabarî; Muir, *The Caliphate*, p. 347-348. — Le *Kitâb al-imâma wa 's-siyâsa*, fol. 100 s. raconte aussi la révolte d'ʿAbd ar-Raḥmân; mais son récit n'est guère qu'un tissu de fables inventées à plaisir. On peut lire également, sur ce sujet, des articles remplis d'erreurs dans la *Biographie universelle* (Michaud), I, p. 47 et 51, et dans la *Nouvelle Biographie générale* (Didot), I, p. 97. Il est dit dans ce dernier passage qu'Al-Ḥadjdjâdj fut vaincu à Djamâdjim près de Baṣra (!)

2. Sur ce poète, voyez Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 62.

3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1055. *Anonyme Chronik*, p. 328.

4. Grand district au sud de Balkh et du Ṭokhâristân ; il a pour capitale Gazna (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 281).

» Car de Thaqîf sont sortis deux imposteurs : l'ancien qui est mort et le nouveau qui vit encore.

» Que mon Maître livre Thaqîf aux mains de Hamdân pendant un jour jusqu'à la nuit, et Thaqîf tombera dans l'oubli !

» Nous nous sommes dressés face à l'infidèle et à l'agitateur[1], quand il a abandonné la foi religieuse pour l'oppression et l'apostasie.

» [Nous nous sommes dressés] sous les ordres du seigneur et prince 'Abd ar-Raḥmân, qui s'est mis en marche à la tête de la foule de Qaḥṭân, semblable à une fourmilière[2],

» A la tête de Ma'add ibn 'Adnân, qui a amené une multitude compacte au bourdonnement bruyant[3].

» Dis donc à Al-Ḥadjdjâdj, l'ami de Satan, de résister à l'armée de Madhḥidj et de Hamdân :

» Ils lui feront boire la coupe empoisonnée de la mort, ils l'atteindront au foyer même d'Ibn Marwân[4] ! »

Le poète Ibn Ḥilizza al-Yaschkorî, qui accompagnait aussi 'Abd ar-Raḥmân, disait de son côté :

« Nous avons ramené notre cavalerie depuis Zarandj[5] : tu n'as pas de refuge contre nous, ô Al-Ḥadjdjâdj !

» Ou tu seras éventré à coups de lances, ou tu prendras la fuite. Et ce dernier parti est pour toi le plus sûr[6]. »

Tandis qu'il était encore dans le Sidjistân, le général révolté écrivit une lettre au gouverneur du Khorâsân, Al-Mohallab, pour essayer de l'attirer dans son parti. Mais, loin de se laisser ébranler, le vieux guerrier, dans sa réponse, condamna hautement ce projet funeste, qui, disait-il, causerait la mort de son auteur ; et il employa toute son élo-

1. *Anonyme Chronik*, p. 328, « au traître ».
2. *Agânî*, V, p. 159, « comparable aux *qaṭâ* ».
3. *Anonyme Chronik*, p. 328, « une multitude compacte, qui a des appuis nombreux ».
4. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1056. C'est sur le texte de ce chroniqueur que nous avons traduit ces vers. Nous les trouvons aussi pour la plupart dans l'*Anonyme Chronik*, p. 328, dans l'*Agânî*, V, p. 159, dans *Les Prairies d'or* de Mas'oudî, V, p. 356, et dans Abou 'l-Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 422. Ibn Marwân n'est autre que le khalife 'Abd al-Malik.
5. Zarandj (Zarangæ), ville principale du Sidjistân (Cf. Ibn Khordâdbeh, *Le Livre des Routes et des Provinces*, p. 177 ; Barbier de Meynard, *Dict. de la Perse*, p. 284).
6. *Anonyme Chronik*, p. 329.

quence, fit appel aux sentiments les plus sacrés pour détourner ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath de répandre le sang musulman[1]. Vers le même temps, Al-Mohallab écrivait à Al-Ḥadjdjâdj la lettre suivante : « Les habitants de l'Irâq se sont mis en marche contre toi. Semblables au torrent descendant des montagnes qui ne peut s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit arrivé au lieu de son repos, ces hommes, au début de leur révolte, sont pleins d'emportement ; ils soupirent avec ardeur après leurs enfants et leurs femmes : rien n'est capable de les arrêter jusqu'à ce qu'ils les aient embrassés et flairés *(sic)*. Attends donc, pour les attaquer, qu'ils soient rentrés dans leurs foyers ; alors, Allâh t'accordera la victoire. » Cet homme sage estimait avec raison que les Iraqiens efféminés, saisis de pitié pour les leurs et de crainte pour eux-mêmes, n'auraient pas le courage de s'exposer, avec leurs familles, aux dangers d'une guerre civile, et que, par conséquent, la révolte s'apaiserait d'elle-même : Al-Ḥadjdjâdj en serait quitte pour quelques exécutions capitales. Mais le fils de Yousof aima mieux suivre une fois encore le parti de la violence. « Qu'Allâh châtie doublement Al-Mohallab ! s'écria-t-il en lisant son message : ce ne sont pas mes intérêts qu'il recherche, mais ceux de son cousin[2] ! » Et, conseillé par l'émir syrien Sofyân ibn al-Abrad, il choisit la guerre[3].

En traversant le Sidjistân et le Kirmân, le général rebelle nomma des lieutenants dans les villes et s'empara de l'argent qu'il trouva dans les caisses du Trésor public[4]. Mais il ne nous apparait pas comme un ami farouche de la discipline : il lui manqua toujours un peu de l'inflexible rigueur de son rival. Ainsi l'*Agânî* nous rapporte qu'un de ses soldats, le poète Abou-Ḥizâba al-Walid ibn Ḥanîfa, pour obtenir les faveurs d'une « joueuse de harpe » appelée Mostarâd, engagea la selle de son cheval sans avoir de quoi la racheter, et que ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad non seulement se mit à rire de l'aventure, mais encore fit racheter la selle et remettre au poète une somme de mille dirhems. Au récit de ce scandale, Al-Ḥadjdjâdj s'écria :

1. *Anonyme Chronik*, p. 329 et 335. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1058-1059.
2. *Anonyme Chronik*, p. 336. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1059.
3. *Anonyme Chronik*, p. 338.
4. *Anonyme Chronik*, p. 332 et 333.

« Il encourage donc ouvertement le vice dans son armée et, loin de le désapprouver, il en rit! Je triompherai de cet homme, s'il plaît à Allâh[1] ! »

Il semble aussi que 'Abd ar-Raḥmân, depuis l'instant de sa révolte, ait manqué d'initiative et se soit plutôt laissé conduire par les soldats qu'il devait commander. Il n'était lui-même « que le premier d'entre eux ». A Iṣṭakhr, dans le Fâris, son armée, encouragée par la foule des chefs, des « lecteurs du Coran » *(al-qorrâ)* et des ascètes de l'Irâq, qui embrassaient le parti de la révolte, résolut de proclamer la déposition de 'Abd al-Malik dont le nom n'avait pas été prononcé dans le premier serment. Elle se rassembla autour de son chef; puis, un certain Tîḥân ibn Abdjar, se dépouillant de ses vêtements, s'écria : « Je rejette le Père des mouches (c'était le sobriquet de 'Abd al-Malik) comme je rejette ma tunique! » Tous les soldats, à l'exception d'un petit nombre, prononçant la déposition du khalife, jurèrent « de rejeter les imâms de l'erreur et de faire la guerre sainte aux sacrilèges », c'est-à-dire à Al-Ḥadjdjâdj et aux Omayyades[2].

Les premières rencontres justifièrent pleinement les prédictions d'Al-Mohallab. La cavalerie, envoyée par Al-Ḥadjdjâdj contre l'avant-garde du rebelle, fut constamment refoulée et dut battre en retraite[3].

Effrayé par ce premier échec, aussi bien que par les sentiments séditieux qui grondaient sourdement dans les cœurs de tous les citoyens de Koufa et de Baṣra, Al-Ḥadjdjâdj écrivit au khalife pour le supplier de lui envoyer, au plus vite, des troupes syriennes[4]. En même temps, il quittait Koufa pour se rendre à Baṣra, sur laquelle devaient tomber les premiers coups de l'ennemi[5].

'Abd al-Malik fut atterré par la lecture du message de son serviteur : « Il descendit de son trône » et manda aussitôt son cousin Khâlid ibn Yazîd ibn Mo'âwiya, à qui il présenta la lettre du gouverneur de l'Irâq. « Prince des

1. *Agânî*, XIX, p. 154 et 155.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1057. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 334.
3. Ṭabarî, *l. c.*
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1058. Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 304.
5. Ṭabarî, *l. c.*

croyants, répondit Khâlid qui voyait le khalife bouleversé, cette révolte serait redoutable si elle partait du Khorâsân, mais, puisqu'elle vient du Sidjistân, tu n'as rien à craindre ! » Ces paroles calmèrent un peu l'effroi du souverain qui sortit de son palais; dans une harangue adressée au peuple, il s'écria[1] : « J'ai passé ma vie entière à combattre les habitants de l'Irâq, et ils ont hâté l'heure de mon trépas. O Allâh ! donne-leur pour maîtres les sabres des Syriens, jusqu'à ce qu'ils fassent ta volonté et que, l'accomplissant, ils ne se portent plus à provoquer ta colère[2] ! »

Pendant le cours des hostilités, l'inquiétude et l'agitation du khalife furent si grandes, ses pratiques de pénitence si persévérantes que, le gouverneur du Yémen[3] lui ayant envoyé une jeune esclave d'une beauté extraordinaire, ʿAbd al-Malik ne consentit pas à l'admettre dans son intimité avant la mort du chef des rebelles. Quand on lui demandait les raisons de sa conduite, il citait ce vers d'Al-Akhṭal, son poète favori, à l'éloge des Arabes :

> « C'est un peuple qui, pendant la guerre, garde sévèrement la continence, en restant séparé des femmes, même à l'époque de leur pureté[4]. »

Imitant l'exemple du khalife, Al-Ḥadjdjâdj, lorsque son adversaire pénétra dans l'Irâq, fit conduire son harem en Syrie avec sa sœur Zainab, sur l'honneur de laquelle il veillait avec un soin jaloux[5].

Tous les jours, il adressait des messages au khalife pour lui marquer l'itinéraire des rebelles et « lui donner les noms de ceux qui embrassaient le parti de ʿAbd ar-Raḥmân avec le plus d'empressement ». Tous les jours aussi, l'armée du gouverneur de l'Irâq était grossie par des renforts de cavaliers qui arrivaient de Syrie, au nombre de 160 environ, par la route des postes.

Quand il eut réuni une armée composée en majeure partie de Syriens, Al-Ḥadjdjâdj sortit de Baṣra et alla lui-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1059. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 337.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1060. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 338.
3. D'après Masʿoudî (*o. c.*, VI, p. 64), c'était le gouverneur de l'Ifrîqiyya.
4. Mobarrad, *Kâmil*, p. 155.
5. *Agânî*, VI, p. 29.

même établir son camp à Tostar, dans l'Ahwâz[1]. Il envoya deux gros détachements de cavalerie occuper les rives du Dodjaïl. L'un de ces détachements refoulé par les éclaireurs de 'Abd ar-Raḥmân, qui n'étaient cependant que 300, se replia sur l'autre[2], et bientôt après, tous les deux, attaqués par l'avant-garde de la cavalerie ennemie qui avait passé le fleuve, furent mis en déroute à la suite d'un combat très meurtrier : ils laissaient leur camp au pouvoir des rebelles victorieux. Cela se passait, d'après une tradition, en l'année 81 de l'hégire, « le soir de 'Arafa, 9 du mois de dhou 'l-ḥidjdja[3] (24 janvier 701) » ; suivant une autre tradition, c'était le lendemain, « jour de l'immolation des victimes[4] ».

Les fuyards entrèrent dans Tostar au moment où Al-Ḥadjdjâdj, monté en chaire, prononçait la *khoṭba*. Un homme lui ayant annoncé à l'oreille la défaite de son avant-garde : « Soldats ! s'écria-t-il, reprenez le chemin de Baṣra, pour choisir un campement et un champ de bataille favorables, pour chercher des vivres et des munitions, car ce lieu-ci n'est pas propice[5]. » Al-Ḥadjdjâdj était embarrassé par une somme de cent cinquante millions de dirhems qu'il avait apportée pour les besoins de la guerre. Il la répartit entre ses caïds, en les prévenant qu'ils auraient à répondre du dépôt qu'il leur confiait[6]. Puis, il s'enfuit précipitamment, sans essayer, semble-t-il, de battre en retraite en bon ordre. Ce fut une déroute épouvantable. Non seulement la cavalerie de 'Abd ar-Raḥmân s'empara des bagages, mais elle massacra la multitude des traînards. Selon Ṭabarî, Al-Ḥadjdjâdj se souvint dans sa fuite de la lettre d'Al-Mo-

1. D'après une autre tradition, Al-Ḥadjdjâdj aurait campé à Rostaqâbâdh de l'Ahwâz, et son ennemi à Tostar (Ṭabarî, *o. c.*, II, 1062). — D'après *'Oyoun at-tawârîkh*, fol. 4, 'Abd ar-Raḥmân avait sous ses ordres 30.000 cavaliers et une infanterie plus nombreuse encore. Les chroniqueurs ne donnent pas les chiffres de l'armée d'Al-Ḥadjdjâdj elle était certainement inférieure en nombre.

2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1060. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 339; Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 304, et *Le Livre de l'Avertissement*, p. 407.

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1062.

4. *Anonyme Chronik*, p. 340.

5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1061. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 342.

6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1062.

hallab et, s'arrêtant un instant pour la relire : « Quel homme de guerre admirable ! s'écria-t-il ; il nous avait bien conseillés, et nous n'avons pas voulu l'écouter[1] ! » Le gouverneur de l'Irâq perdit ce jour-là environ 8.000 hommes[2].

Laissant à découvert la ville de Baṣra, il vint établir son camp à Az-Zâwiya, le 22 du mois de dhou 'l-ḥidjdja 81[3] (6 février 701). Il manquait de vivres et dut employer la violence pour approvisionner ses troupes affamées. Il fit saisir dans « le mouillage » de l'Euphrate toutes les denrées qui s'y trouvaient. « Nous les rendrons à nos amis, dit-il, mais nous avons le droit de disposer à notre gré des biens et de la vie de nos ennemis[4]. » Cette règle posée, Al-Ḥadjdjâdj n'avait aucune restitution à faire, car le peuple de l'Irâq tout entier était son ennemi : la population de Baṣra et celle des montagnes qui entourent cette ville, celle de Koufa et de toute la contrée environnante étaient entrées dans le parti de la révolte[5].

A Baṣra, où il entra sans coup férir, quoique Al-Ḥadjdjâdj y eût laissé, en qualité de lieutenant, son propre cousin, Al-Ḥakam ibn Ayyoub, le général des rebelles fut accueilli comme un libérateur. Tous les habitants lui jurèrent fidélité et lui promirent de l'aider dans « cette guerre sainte ». Les lecteurs du Coran étaient ses partisans les plus fanatiques. Il était également soutenu par les nouveaux convertis musulmans qu'Al-Ḥadjdjâdj avait persécutés. La cause de cette persécution qui a tant contribué à rendre odieuse la mémoire d'Al-Ḥadjdjâdj est assez singulière : Le fils de Yousof voyant, par les rapports de ses préfets, que les cultivateurs juifs et chrétiens, pour échapper à la *djizya* ou capitation, embrassaient l'islamisme et accouraient dans les villes, laissant improductif le sol des campagnes, ordonna à ses administrateurs de renvoyer les paysans dans leurs

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1061.

2. Ainsi *Anonyme Chronik*, p. 341, et Masʿoudî dans *Le Livre de l'Avertissement*, p. 407. — Ṭabarî dit (*o. c.*, II, p. 1062) qu'Al-Ḥadjdjâdj perdit dans ce désastre 1.500 Syriens.

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1061. *Anonyme Chronik*, p. 342. Plusieurs localités portaient le nom d'Az-Zâwiya. Il s'agit ici d'un endroit près de Baṣra, illustré par la bataille que nous allons raconter (Cf. Yâqout, *Moʿdjam*, II, p. 911).

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1061. *Anonyme Chronik*, p. 340.

5. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 303.

villages et de prélever sur eux l'impôt, comme autrefois. Il y eut beaucoup de lamentations parmi ces villageois et ces fermiers qui, chassés de leurs demeures, ne savaient où chercher un asile et erraient à l'aventure en criant : « O Mahomet! ô Mahomet! » Le peuple, plus humain que les fonctionnaires du tyran, fut touché de l'infortune de ces pauvres gens ; mais les plus compatissants furent les théologiens de Basra ou lecteurs du Coran qui, pour consoler les victimes de l'oppression, les suivirent jusque dans l'exil[1]. Il n'est pas étonnant que 'Abd ar-Rahmân, arrivant sur ces entrefaites, ait été reçu comme un libérateur par le peuple de Basra[2]. Étant entré dans cette ville le 29 du mois de dhou 'l-hidjdja 81 (13 février 701), il la fit entourer d'un fossé. Al-Hadjdjâdj, campé à Az-Zâwiya, c'est-à-dire à une faible distance de Basra, établit aussi des retranchements[3].

Au commencement de l'année 82 de l'hégire (701 de Jésus-Christ), on commença à se battre dans la plaine qui s'étendait entre les deux camps (Basra et Az-Zâwiya). Dans ces engagements partiels, « Qoraisch et Thaqif » avaient ordinairement le dessous. La grande bataille fut livrée à la fin du mois de moharram[4] (14 mars 701). Le poète Abou-Kalda ibn 'Obaid al-Yaschkorî, favori et beau-père d'Al-Hadjdjâdj, était entré, lui aussi, dans le parti de la révolte. Avant la bataille, il débita aux Koufites une *qasîda* pour affermir leur courage en avivant dans leurs cœurs la haine d'Al-Hadjdjâdj[5]. Celui-ci de son côté, prononça des harangues. Néanmoins, ses Syriens furent culbutés par les rebelles et se prirent à murmurer contre lui en disant : « Si tu avais attendu les renforts de Syrie[6] ! » Un détachement de l'Irâq pénétra dans son camp, approcha jusqu'à ses tentes et engagea un combat avec les gens de sa maison. Le gouverneur, dont la situation n'avait jamais été plus critique, crut qu'il était perdu ; il se mit à genoux pour prier ; puis, tirant son épée,

1. *Anonyme Chronik*, p. 342. Tabarî, *Annales*, II, p. 1062 et 1122. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 347, et Van Vloten, *Recherches*, p. 26.
2. Tabarî, *o. c.*, II, p. 1123.
3. Tabarî, *o. c.*, II, p. 1063.
4. Tabarî, *o. c.*, II, p. 1064. Cf. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 408, et Muir, *The Caliphate*, p. 348.
5. *Agânî*, X, p. 111. Voir dans cet ouvrage, X, p. 110-120, une notice sur le poète Abou-Kalda.
6. Tous les renforts n'étaient pas arrivés à cette époque.

il s'écria : « Quel homme admirable que Moṣʿab ! quelle belle mort que la sienne[1] ! » Ceux qui prenaient la fuite autour de lui comprirent le sens de ces paroles et la résolution où il était de mourir plutôt que d'abandonner le champ de bataille. Ils eurent honte. Ils s'étaient rangés de nouveau sous ses ordres pour mourir avec lui, lorsque des soldats accoururent, portant la nouvelle que l'intrépide Sofyân ibn al-Abrad, commandant de l'aile droite, venait de mettre en déroute, par une charge vigoureuse de cavalerie, la plus grande partie de l'armée de ʿAbd ar-Raḥmân. Al-Ḥadjdjâdj n'en voulait rien croire ; c'était vrai pourtant. Quand il céda à l'évidence, il se prosterna pour remercier Allâh[2] ; ensuite, selon une tradition, il fit crier aux fuyards par son héraut : « Il n'y a pas d'amân pour un tel, ni pour un tel », et le crieur citait des noms appartenant à la noblesse. Le vulgaire, s'imaginant que l'amnistie était pour tous, sauf pour ce petit nombre, revint sur ses pas. Mais Al-Ḥadjdjâdj n'avait pas dit : « J'accorde l'amân à la masse des hommes. » Aussi, quand ces malheureux furent rassemblés, il les fit désarmer et massacrer sans pitié. On rapporte qu'ils étaient 11.000[3]. Le fait est contestable : l'*Aġânî* raconte, en effet, qu'Al-Ḥadjdjâdj victorieux fit cesser le carnage et accorda la vie à tous ceux qui revinrent[4]. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de personnages illustres de l'époque trouvèrent la mort dans cette bataille. Citons le poète Aṭ-Ṭofail ibn ʿÂmir ibn Wâthila[5], qui commandait l'élite des rebelles et qui avait dit en revenant du Sidjistân, avec ʿAbd ar-Raḥmân révolté[6] :

> « Pas de bien en ce monde pour celui qui ne le possède pas ; mais Allâh lui réserve une part dans le lieu du repos.
>
> » Annonce à Al-Ḥadjdjâdj que les mains des Musulmans tiennent suspendu sur sa tête un châtiment auquel il ne saurait échapper.

1. Voir ci-dessus, p. 33.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1064-1065. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 345.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1123.
4. *Aġânî*, X, p. 111.
5. Aṭ-Ṭofail était fils du *râwi* mentionné ci dessus, p. 164 ; celui-ci composa sur la mort de son fils une élégie rapportée dans Ṭabarî, II, p. 1068.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1065. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 344.

» Dès que nous descendrons dans les deux capitales[1], Moḥammad [fils d'Al-Ḥadjdjâdj] s'enfuira, mais la fuite ne sauvera par le fils du maudit[2]. »

En passant près de son cadavre étendu sur le champ de bataille, Al-Ḥadjdjâdj répondit à ces vers : « On savait bien que tu méritais mieux que nous le malheur que tu nous avais souhaité. Allâh, qui est grand et puissant, te l'a octroyé ici-bas ; de plus, il te torture maintenant dans l'autre monde[3]. » Un des officiers d'Al-Ḥadjdjâdj, Al-Barâ ibn Qabîṣa ibn Abi-'Aqîl qui, pendant cette bataille, avait pris la fuite avec les gens de la maison du gouverneur, n'osa reparaitre en sa présence et chercha un refuge à la cour du khalife. « Par Allâh, disait le vindicatif Al-Ḥadjdjâdj, je ne lui accorderai l'amân qu'après lui avoir donné un coup d'épée qui emportera ce qu'il emportera et laissera ce qu'il laissera. » Quand ces paroles furent rapportées à Al-Barâ, celui-ci dit :

« Un jour Al-Ḥadjdjâdj m'a rempli d'effroi : toute bête, traquée par un lion dans les deux Irâqs, est tremblante.

» Mon cœur, saisi de crainte, était pour ainsi dire entre les serres d'un oiseau planant dans les airs,

» Car je savais qu'Al-Ḥadjdjâdj tient toujours parole quand il promet de faire du mal[4]. »

'Anbasa ibn Sa'îd avait également tourné les talons, mais il revint auprès de son maître et obtint sa grâce[5].

'Abd ar-Raḥmân vaincu partit pour Koufa avec les soldats originaires de cette ville et avec l'élite de la cavalerie baṣrienne[6]. Le lieutenant qu'il laissa à Baṣra, 'Abd ar-Raḥmân ibn al-'Abbâs al-Hâschimî, attaqué par les vainqueurs, défendit avec acharnement, pendant plusieurs jours, l'entrée des rues de cette cité[7]. Mais les Baṣriens, aussi inconstants et aussi changeants que les Koufites, ne tardèrent pas à accepter l'amân accordé par Al-Ḥadjdjâdj à ceux qui

1. Koufa et Baṣra.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1066.
3. Ṭabarî, *l. c.* *Anonyme Chronik*, p. 346.
4. *Anonyme Chronik*, p. 347.
5. *Anonyme Chronik*, p. 348.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1066 et 1071. *Anonyme Chronik*, p. 349. Cf. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 408.
7. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1071. *Anonyme Chronik*, p. 346, 348 et 349.

faisaient leur soumission. ʿAbd ar-Raḥmân ibn al-ʿAbbâs dut s'éloigner de Baṣra. Le gouverneur de l'Irâq y rentra et mit pied à terre « dans la maison d'Al-Mohallab » . Il défendit à ses Syriens de loger en ville[1]. Dans un de ses discours, après les avoir félicités de leur belle victoire d'Az-Zâwiya, il leur dit : « Vous n'opprimerez personne et ne commettrez point d'exactions. Malheur à vous, s'il me revient que l'un de mes soldats est entré dans la maison d'une femme! Il ne recevra de ma part d'autre châtiment que celui du sabre. Je suis le très jaloux, fils du très jaloux, qui ne tergiverse point avec les suspects, qui ne supporte point les libertins[2]. » Al-Ḥadjdjâdj savait que la valeur d'une armée est en raison directe de sa force morale et de sa discipline.

A l'exemple de Baṣra, Koufa reçut avec de vives démonstrations de joie et de sympathie le général des rebelles. Ce furent les hommes de la tribu de Hamdân, à laquelle appartenait le poète Aʿschâ Hamdân, qui se montrèrent les plus empressés. Toutefois, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad dut emporter d'assaut le château de Koufa. Un certain Maṭar ibn Nâdjiya des Banou Yarbouʿ, qui était préfet de Madâïn pour le compte d'Al-Ḥadjdjâdj, dès qu'il avait appris sa déroute à Tostar, s'était aussi révolté contre lui et s'était rendu maître de son château de Koufa[3]. Expulsé à son tour par ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, Maṭar fut d'abord chargé de chaînes; mais il obtint ensuite son pardon et prêta serment à son vainqueur en même temps que les Koufites. Une masse de mécontents, accourus des garnisons de l'Irâq et même des provinces éloignées, arrivaient chaque jour pour combler les vides que la défaite d'Az-Zâwiya avait faits dans les rangs de l'armée rebelle[4].

Quant à la position d'Al-Ḥadjdjâdj, elle était encore précaire malgré la victoire d'Az-Zâwiya et la prise de Baṣra. Ses communications avec Damas, d'où lui venaient les renforts, étaient entièrement coupées par Koufa qui ne lui appartenait plus et par l'impénétrable désert syrien. Il voulut, coûte que coûte, se rapprocher du khalife. C'est

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1066. *Anonyme Chronik*, p. 349.
2. *Anonyme Chronik*, p. 350.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1069.
4. Ṭabari, *o. c.*, II, p. 1071. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 353.

pourquoi, vers le milieu du mois de ṣafar de la même année (avril 701), c'est-à-dire quinze jours après son entrée à Baṣra, il nomma son cousin Ayyoub ibn al-Ḥakam ibn Abî-'Aqîl préfet de cette ville[1] et, prenant la lisière du désert, se porta rapidement vers le nord avec son armée. 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad pénétra ses intentions et envoya contre lui un fort détachement de cavalerie qui, entre Al-'Odhaib[2] et Al-Qâdisiyya, ne cessa de le harceler, le poursuivit à outrance, l'empêcha même de camper. Luttant de vitesse et marchant parallèlement vers le Nord, les deux armées arrivèrent dans une vaste plaine légèrement ondulée où elles prirent position. Al-Ḥadjdjâdj établit son camp dans un endroit appelé Dair Qorra; 'Abd ar-Raḥmân ibn al-'Abbâs, qui commandait alors les rebelles, se posta dans une bourgade voisine nommée Dair al-Djamâdjim[3]. 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, général en chef, ne tarda pas à sortir de Koufa pour prendre le commandement de son armée. « Ne voyait-il pas, disait plus tard Al-Ḥadjdjâdj, que les augures lui étaient contraires, lorsque je campai à Dair Qorra (Couvent du bien-être), tandis que lui campait à Dair al-Djamâdjim (Couvent des crânes)? »

La haine et l'aversion de tous pour le gouverneur de l'Irâq grossissaient démesurément l'armée des rebelles. Elle atteignit le chiffre de 100.000 hommes recevant une solde régulière, et ce chiffre fut presque doublé, d'après Ṭabarî, par la multitude d'affranchis qui avaient pris les armes pour soutenir la même cause[4]. « Les forces d'Al-Ḥadjdjâdj étaient moindres, dit Mas'oudî. On ne vit pas de plus grands combats, ni d'armées plus formidables depuis la journée de Ṣiffîn[5]. »

Avant d'arriver à Dair Qorra, Al-Ḥadjdjâdj avait eu l'intention de pousser jusqu'à Hit sur l'Euphrate, où il eût été plus près de la Syrie et de la Mésopotamie. Mais,

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1072. *Anonyme Chronik*, p. 352.

2. Al-'Odhaib est le nom d'une source que les poètes arabes ont chantée et qui est située à quatre milles d'Al-Qâdisiyya.

3. Ces deux localités sont situées vers le sud de Koufa, sur la limite du désert. Dair al-Djamâdjim est à sept parasanges de Koufa (Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 652 et 685)

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1072.

5. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 408. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 348. Voir ci-dessus, p. 11.

ayant atteint Dair Qorra, il vit « que cette station n'était pas trop éloignée de la résidence du Prince des croyants, que les campagnes cultivées, ainsi que la ville de ʿAin at-Tamr, étaient à proximité ». Alors, il s'arrêta et chacune des deux armées rivalisa d'ardeur à creuser des retranchements pour se mettre à l'abri des surprises[1].

Dans l'espace libre entre les deux positions ennemies, les soldats se livraient à des escarmouches qui devenaient chaque jour plus nombreuses et plus meurtrières. Quand l'un des deux généraux rapprochait un peu son fossé du camp de son adversaire, celui-ci à son tour avançait ses retranchements vers le camp opposé. Mais, de part et d'autre, on redoutait un engagement général; car on prévoyait que la mêlée serait terrible, décisive. Et pendant longtemps aucun des deux généraux n'osa donner le signal de la bataille.

A Damas, « les chefs de Qoraisch » et les Syriens, conseillers ou courtisans de ʿAbd al-Malik, désiraient, ainsi que ses affranchis, un dénouement pacifique. Ils pressèrent le khalife d'entamer des négociations dans ce sens. « Si les habitants de l'Irâq ne demandent qu'à être délivrés d'Al-Ḥadjdjâdj, dirent-ils au prince, c'est chose plus aisée que de leur faire la guerre. En ce cas, éloigne-le; car, outre que par cette mesure, tu les feras rentrer sincèrement dans ton obéissance, tu épargneras encore notre sang et le leur. » ʿAbd al-Malik, frappé de la sagesse de ce conseil, rappela aussitôt à Damas son frère Moḥammad ibn Marwân, gouverneur de Mauṣil. Celui-ci, accompagné de ʿAbd Allâh, fils du khalife, fut chargé de se rendre dans l'Irâq pour porter aux rebelles des propositions pacifiques :

S'ils consentaient à déposer les armes, Al-Ḥadjdjâdj serait révoqué et quitterait l'Irâq. Les habitants de cette contrée recevraient une solde fixe comme les Syriens. ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath pourrait se réfugier dans une ville de l'Irâq à son choix; il resterait gouverneur de cette ville, sa vie durant. Le nouveau gouverneur de l'Irâq serait Moḥammad ibn Marwân. — Si au contraire ces propositions n'étaient pas accueillies avec la faveur qu'elles méritaient, Al-Ḥadjdjâdj continuerait de

1. Ṭabarî, *Annales*, II, 1072.

faire la guerre aux rebelles, avec le fils et le frère du khalife sous ses ordres.

Al-Ḥadjdjâdj ne pouvait recevoir de plus mauvaise nouvelle; il fut consterné en apprenant les desseins de ʿAbd al-Malik, agissant sans le consulter. La crainte que les Iraqiens n'acceptassent des conditions aussi avantageuses pour eux, l'affront qu'il avait en perspective le jetèrent dans une inexprimable agitation. Pour essayer de détourner le coup qui briserait irréparablement sa carrière politique, il écrivit à son souverain une lettre dans laquelle il s'efforçait de le faire changer d'avis en lui donnant une leçon d'histoire: « O Prince des croyants! sois assuré que, si tu accordes mon renvoi aux habitants de l'Irâq, ils ne tarderont pas à se révolter contre ton autorité et à prendre les armes pour te faire la guerre. Tes concessions n'auront pour résultat que d'augmenter leur audace contre toi. N'as-tu pas vu ou entendu dire comment, ayant à leur tête Al-Aschtar, ils se jetèrent sur Othmân ibn ʿAffân? Lorsque ce prince leur demanda ce qu'ils désiraient, ils répondirent : « L'éloignement de Saʿîd ibn al-ʿÂṣi. » Othmân le révoqua. Or, l'année n'était pas écoulée qu'ils entrèrent en campagne contre le khalife et l'assassinèrent. Le fer n'est coupé que par le fer[1]! Puisse Allâh t'être secourable dans le projet que tu as formé et t'accorder son salut! »

Ce plaidoyer intéressé n'ébranla pas la résolution de ʿAbd al-Malik. On ne nous dit pas comment Al-Ḥadjdjâdj reçut dans son camp le fils et le frère du khalife : sans doute en serviteur mécontent, mais soumis.

Ce fut ʿAbd Allâh qui sortit du camp, pour porter de vive voix aux habitants de l'Irâq rassemblés les propositions du khalife, son père. « Nous reviendrons ce soir! », répondirent les rebelles. Pendant l'intervalle, ils tinrent un grand conseil présidé par leur général en chef et auquel assistaient « les caïds, les chefs de tribu et les cavaliers de l'armée ». Devant cette imposante réunion, à ce moment décisif, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad parla en faveur de l'acceptation d'une paix qui serait honorable et avantageuse. Il pressa ses officiers d'agréer les propositions du khalife, « alors que les deux armées étaient

1. Cf. Freytag, *Arabum Proverbia*, I, p. 9-10.

sur le pied d'égalité : Qui sait si, au lendemain d'une bataille, il ne faudrait pas gémir d'avoir laissé échapper cette occasion unique[1]? Il semblait que la défaite d'Az-Zâwiya, en abaissant l'orgueil de ce général, lui eût donné la sagesse. Mais les Iraqiens, fidèles à leurs habitudes d'entêtement, de turbulence et de légèreté, de même qu'ils avaient refusé d'obéir à Al-Ḥadjdjâdj, refusèrent de suivre le chef qu'ils avaient nommé eux-mêmes. De toutes parts, les soldats se précipitèrent, furieux, vers leur général qui osait leur parler d'un accommodement : « Allâh a conduit nos ennemis à leur perte, criaient-ils ; ils se voient maintenant dans la gêne et dans la misère, affamés, peu nombreux, méprisables, tandis que nous, nous avons une armée puissante, beaucoup d'argent et des vivres à proximité. Non, par Allâh ! non, nous n'acceptons pas ces propositions ! » Et aussitôt, avec une unanimité encore plus grande que dans le Fâris, ils prononcèrent la déposition du khalife 'Abd al-Malik.

On devine avec quelle joie le gouverneur de l'Irâq apprit l'insuccès des négociations : il redevenait un homme nécessaire! Il dit aux ambassadeurs, quand ils lui apportèrent ces nouvelles et vinrent se ranger sous ses ordres : « C'est pour vous que je fais la guerre. Mon pouvoir est votre pouvoir! » Et, quand les deux princes le saluaient du nom d'*émir*, parce qu'il avait maintenant le commandement en chef de l'armée, avec quelle bonne grâce il leur rendait le même salut[2] !

Les hostilités furent reprises avec un redoublement de zèle. Un plan de bataille se dessina. A l'aile droite d'Al-Ḥadjdjâdj était préposé 'Abd ar-Raḥmân ibn Solaim le Kalbite ; à son aile gauche, 'Omâra ibn Tamîm al-Lakhmî ; à sa cavalerie, toujours Sofyân ibn al-Abrad le Kalbite ; à l'infanterie, 'Abd ar-Raḥmân ibn Ḥabîb al-Ḥakamî.

A la droite des rebelles, nous voyons Al-Ḥadjdjâdj ibn Djâriya al-Khath'amî ; à leur gauche, Al-Abrad ibn Qorra le Tamîmite ; à la tête de leur cavalerie, 'Abd ar-Raḥmân ibn al-'Abbâs dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Les lecteurs du Coran, parmi lesquels on remarquait Sa'îd ibn Djobair, étaient commandés par Djabala ibn Zaḥr ibn Qais al-Djo'fî.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1073-1074.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1075.

Tous les jours, les deux armées rivales se rapprochaient pour en venir aux mains et se livraient des combats sanglants. La victoire finale semblait devoir appartenir à celui des deux partis qui pourrait tenir plus longtemps la campagne. Or, les Iraqiens recevaient de Koufa, de la riche plaine du Sawâd et de Baṣra, non seulement les provisions nécessaires, mais encore le superflu. Le camp d'Al-Ḥadjdjâdj au contraire était en proie à la famine. Le prix des denrées y était exorbitant. Peu de blé, point de viande. Toutefois, les Syriens ne laissaient pas d'attaquer les rebelles matin et soir. Dans une rencontre, ils eurent la bonne fortune de tuer le chef des lecteurs du Coran, Djabala ibn Zaḥr. Ces lecteurs du Coran formaient un escadron demeuré célèbre dans les chroniques pour sa ténacité; « ils ne reculaient point devant les attaques et chargeaient l'ennemi sans se lasser jamais. » Ce jour-là, ils allèrent au combat avec leur ardeur coutumière. Al-Ḥadjdjâdj avait envoyé contre eux trois pelotons de cavalerie commandés par Al-Djarrâḥ ibn ʿAbd Allâh al-Ḥakamî. Celui-ci chargea par trois fois la phalange d'élite des rebelles, mais en vain : les lecteurs demeurèrent inébranlables comme le roc[1], soutenus pendant la lutte par les exhortations de leurs orateurs. L'un d'eux, le jurisconsulte ʿAbd ar-Raḥmân ibn Abî-Lailâ criait : « O assemblée des lecteurs, pour aucun homme la fuite n'est aussi honteuse que pour vous ! J'ai entendu ce discours d'Alî (qu'Allâh élève sa dignité parmi les justes et lui donne, parmi ses martyrs et ses amis, la plus belle des récompenses!), le jour où nous rencontrâmes les Syriens [à Ṣiffîn] : « O croyants, tout homme qui, atteint par l'oppression et sollicité par le mal, les désapprouve en son cœur, est innocent de péché ; tout homme qui les désapprouve en paroles gagne une récompense et vaut mieux que le précédent ; mais celui qui repousse l'oppression et le mal par l'épée, afin de faire triompher la religion d'Allâh et d'écraser la religion des tyrans[2], celui-là a trouvé la voie droite et a fait luire dans son cœur la lumière de la vérité. » Combattez donc ces sacrilèges, ces inventeurs de fables, ces novateurs,

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1075-1077.
2. Cf. *Coran*, IX, 38 s.

qui, ne connaissant pas la vérité, refusent de l'apprendre, et qui, pratiquant l'oppression, refusent de la désapprouver. » Saʿîd ibn Djobair et ʿÂmir asch-Schaʿbî, personnages que nous retrouverons de nouveau, conjuraient les lecteurs de défendre avec énergie, d'abord leur religion menacée dans son existence par les crimes, par la tyrannie, par l'impiété des Omayyades, et ensuite leurs biens temporels dont les tyrans voulaient se rendre maîtres : « Je ne connais pas sur toute la terre, déclarait ʿAmir asch-Shaʿbî, d'hommes dont les actions soient plus révoltantes et l'injustice plus criante que celles des Banou Omayya. Hâtez-vous donc de les attaquer[1] ! » ʿAlî reparaît ici avec la question religieuse et toutes les vieilles haines. C'était une réédition de la bataille de Ṣiffîn.

Après avoir soutenu sans faiblir les charges répétées de la cavalerie syrienne, les lecteurs, fanatisés par ces harangues et rapides comme la foudre, coururent sus aux escadrons d'Al-Ḥadjdjâdj, maintenant rangés devant les lignes de son infanterie. La cavalerie de l'émir fut rompue : en se dispersant, elle ouvrit une brèche aux lecteurs qui, tombant sur l'infanterie, y jetèrent le désordre. Mais, pendant que ces fanatiques accomplissaient des prodiges d'audace, leur commandant, Djabala, resté presque seul en arrière sur une butte, afin de servir aux siens de point de ralliement, attira l'attention d'une bande de cavaliers syriens qui venait d'être dispersée. Cette bande fondit sur lui, bride abattue, tandis que les lecteurs combattaient plus loin. Djabala, digne des guerriers qu'il commandait, courut au-devant des assaillants, l'épée au clair, monté sur son cheval. Il ne put résister au nombre, il fut désarçonné et tué à coups de lances. Ses soldats, pour reprendre haleine, revinrent quelques minutes après au point de ralliement, ignorant le malheur qui les avait frappés. A la vue du cadavre sanglant de Djabala qui gisait sur le sol, ils restèrent muets de surprise et de douleur, et leur désespoir s'accrut encore des insultes et des cris de joie des Syriens : « Ennemis d'Allâh, disaient ceux-ci, vous êtes maintenant perdus, puisqu'il a fait mourir votre chef mécréant[2] ! » La tête de

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1086-1087. Cf. Van Vloten, *Recherches*, p. 26.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1087-1088.

Djabala, portée à Al-Ḥadjdjâdj, fut dressée par son ordre au bout de deux piques. « Réjouissez-vous, Syriens! s'écria le gouverneur en présence du trophée lamentable : ceci est le commencement de la victoire! Jamais, par Allâh, aucune révolte n'a été apaisée sans la mort d'un grand du Yémen; or, celui-ci était un des grands de ce pays-là[1]. » « Ce malheur nous ébranla, racontait plus tard un des lecteurs qui avaient pris part au combat... Nous nous annoncions les uns aux autres la mort de Djabala ibn Zaḥr, comme si chacun de nous eût perdu son père où son frère. Que dis-je? Cette perte, sur le champ de bataille, nous paraissait plus douloureuse encore[2]. »

L'arrivée d'un chef vaillant, Bisṭâm ibn Maṣqala asch-Schaibânî, ranima un peu l'ardeur belliqueuse des lecteurs. Un jour, ce guerrier, emporté par une charge furibonde, pénétra jusque dans le camp d'Al-Ḥadjdjâdj et y enleva une trentaine de femmes. Au retour, il se ravisa et renvoya les captives : « Nos ennemis ont pris le meilleur parti, observa Al-Ḥadjdjâdj ; car, s'ils n'avaient pas rendu celles-ci, les leurs auraient été réduites en esclavage après ma victoire de demain[3]. »

Les combats singuliers étaient fréquents. Il arrivait qu'un brave, sortant des retranchements, appelait un adversaire du camp opposé. Dans ces rencontres, les partisans de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad eurent maintes fois la victoire[4]. « J'étais du nombre des combattants, raconte un certain Sa'îd al-Ḥaraschî, lorsqu'un officier de l'armée de l'Irâq, appelé Qodâma ibn al-Ḥarîsch le Tamîmite sortit des lignes et s'avança dans l'espace compris entre les deux armées rangées en bataille. « O assemblée des créatures de Syrie! s'écria-t-il, nous vous invitons à recourir au livre d'Allâh et à la tradition de son Apôtre; si vous refusez, que l'un de vous vienne se mesurer avec moi! » Un Syrien s'étant avancé pour le combattre fut tué; trois autres lui succédèrent et eurent le même sort. Le héraut d'Al-Ḥadjdjâdj, par son ordre, parcourut alors les rangs de l'armée syrienne en criant : « Que personne ne sorte plus

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1090.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1087.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1087-1089.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1090 s.

contre ce chien! » Les soldats s'abstinrent. « Mais je m'approchai d'Al-Ḥadjdjâdj, continue Saʿîd, et je lui dis : « Qu'Allâh protège l'émir! Tu as jugé à propos que personne n'allât désormais attaquer ce chien. Pourtant, ces quelques hommes n'ont péri que parce que le terme de leur vie, fixé par le destin, était arrivé. Cet adversaire, lui aussi, a une fin déterminée par avance : je crois qu'elle est proche. Permets à l'un des compagnons dont j'ai le commandement d'aller l'attaquer. » — « Ce chien, après avoir effrayé mes soldats, ne cesse de les provoquer, répondit Al-Ḥadjdjâdj ; je permets donc à l'un de tes compagnons d'aller à sa rencontre. » Saʿîd exposa le cas à ses hommes et, lorsque Qodâma demanda un nouvel antagoniste, l'un d'eux sortit pour se battre avec lui ; mais il eut le sort de ses devanciers. Saʿîd reconnut alors, mais un peu tard, qu'il avait tenu à Al-Ḥadjdjâdj un discours trop plein d'assurance et, comme Qodâma continuait d'appeler, il alla lui-même s'offrir au gouverneur : « Qu'Allâh protège l'émir, dit-il. Donne-moi la permission de sortir des rangs pour aller en personne combattre ce chien. » — « Vraiment! tu en es capable? » — « Oui, je suis tel que tu le désires. » — « Montre-moi ton épée. » Saʿîd lui ayant présenté son épée : « J'en ai une plus forte », dit Al-Ḥadjdjâdj, et il ordonna qu'on la lui apportât; puis, la donnant à l'officier et le considérant attentivement, il lui dit : « Quelle excellente cotte de mailles que la tienne! quel vigoureux cheval tu montes! Et cependant, je ne sais ce que tu feras en face de ce chien! » — « J'espère, répondit Saʿîd, qu'Allâh me donnera la victoire. » — « Va, reprit Al-Ḥadjdjâdj, qu'Allâh te bénisse! » « Je sortis donc à la rencontre de Qodâma, poursuit Saʿîd, et, quand j'arrivai à quelques pas de lui : « Arrête, me cria-t-il, ennemi d'Allâh! » Je m'arrêtai aussitôt, content de cet accueil. « Choisis, ajouta-t-il : veux-tu me permettre de te frapper d'abord trois fois, ou bien préfères-tu me frapper le premier ce même nombre de coups, puis me laisser frapper? » — « Laisse-moi frapper le premier, lui répondis-je. » Alors, il appuya la poitrine sur l'arçon de sa selle en criant : « Frappe! » Je pris mon épée des deux mains et je frappai de toutes mes forces sur le casque de fer, mais sans l'entamer. Ce coup d'épée perdu m'affligea. Je résolus de frapper mon ennemi à la naissance de l'épaule, dans

l'espoir de la détacher ou du moins d'affaiblir le bras qui devait me frapper bientôt. Cet essai fut aussi vain que le premier : j'en fus très inquiété et ceux qui étaient placés devant le camp, apprenant la nouvelle, partagèrent mon inquiétude. Le troisième coup d'épée que je donnai fut aussi inutile. A son tour, mon ennemi tira son épée : « Laisse-moi frapper », dit-il. Je le lui permis. La violence du coup qu'il me porta m'étendit par terre. Il descendit de son cheval, s'assit sur ma poitrine et, tirant de ses bottes un poignard ou un couteau, il le plaça sous ma gorge pour m'immoler. « Au nom d'Allâh, lui dis-je, je te conjure d'épargner mon sang, car tu ne retireras pas de ma mort l'honneur et la gloire que tu peux acquérir en me laissant la vie. » — « Qui es-tu donc? » — « Sa'îd al-Ḥaraschî. » — « J'y consens, ô ennemi d'Allâh, retire-toi et apprends à quel champion tu as osé te mesurer. » Je m'éloignai, conclut Sa'îd, et, à mon retour, lorsque Al-Ḥadjdjâdj me demanda comment les choses s'étaient passées, je lui répondis : « L'émir le sait mieux que moi[1] ! »

Depuis la journée d'Az-Zâwiya, une longue suite de semaines s'étaient ainsi écoulées en marches, en escarmouches, en combats singuliers ou en négociations. Selon Mas'oudî, « les deux partis combattirent autour de Dair al-Djamâdjim pendant quatre mois environ, et il s'y livra, dit-on, près de quatre-vingts combats[2] ». Selon Tabarî, les armées demeurèrent en présence à Dair al-Djamâdjim pendant cent jours exactement, et ce ne fut qu'au mois de scha'bân 82 (septembre 701) que la grande bataille s'engagea[3].

Elle dura tout un jour. S'il faut en croire les chroniqueurs, jamais les rebelles n'avaient paru plus forts, plus

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1092-1093.

2. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 408. Cf. *Les Prairies d'or*, V, p. 304.

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1070. Ce chroniqueur, II, p. 1094, donne cette autre date : 14 de djomâdâ IIe an 83. Se basant sur cette donnée, Weil (*Geschichte der Chalifen*, I, p. 456) et Muir (*The Caliphate*, p. 348) placent aussi cette bataille en l'an 83. C'est encore la date donnée par Ibn Qotaiba dans *Ma'ârif*, p. 181. Toutefois, il faut observer que Mas'oudî (*Les Prairies d'or*, V, p. 304), et Ibn Schâkir (*'Oyoun*, fol. 5 v°) la fixent à l'an 82. Et il nous semble que c'est l'opinion la meilleure, car il n'y a pas beaucoup de vraisemblance que 15 mois se soient

vaillants, jamais les Syriens n'avaient paru aussi faibles. Jusqu'au soir, les troupes de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath eurent l'avantage ; elles ne songeaient nullement à prendre la fuite. Mais, un peu avant le coucher du soleil, l'émir Sofyân ibn al-Abrad le Kalbite, qui vraisemblablement s'était tenu en réserve jusqu'à ce moment, déboucha tout à coup de l'aile droite syrienne, à la tête de sa cavalerie et, comme à Az-Zâwiya, chargea avec une irrésistible furie la gauche des rebelles, commandée par Al-Abrad ibn Qorra le Tamîmite. Celui-ci, fier d'une grande réputation de bravoure et de ténacité, n'avait pas l'habitude de fuir. Cependant, après un léger combat, il tourna bride, à la stupéfaction du reste de l'armée rebelle qui le soupçonna de trahison[1]. Ce départ imprévu sema le découragement parmi les guerriers de l'Irâq qui, désormais, combattirent mollement et en désordre; bientôt ils suivirent l'exemple d'Al-Abrad ibn Qorra.

ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad suivait les péripéties de la lutte du haut d'une chaire dressée sur le champ de bataille; il criait aux fuyards pour les rallier : « A moi, serviteurs d'Allâh! Je suis Ibn Moḥammad! » Plusieurs chefs avec leurs fantassins ou leurs cavaliers, dociles à son appel, se rangèrent autour de lui. Mais, parmi ses troupes éloignées, la débandade continua. Bientôt les flèches des Syriens passèrent jusque sur la tête de ʿAbd ar-Raḥmân. « Charge sur ces fantassins et sur ces cavaliers », dit-il à l'un de ses caïds, appelé ʿAbd Allâh ibn Rizâm. L'officier obéit et repoussa les assaillants, mais le flot grossissant montait toujours, fantassins après fantassins, cavaliers après cavaliers. « Charge-les », dit ʿAbd ar-Raḥmân à un autre caïd, ʿAbd Allâh ibn Dhouâb. Celui-ci chargea et les lignes ennemies furent encore enfoncées. Tout à coup on entendit les cris : *Allâh akbar*. C'étaient les Syriens qui pénétraient dans le camp des soldats de

écoulés depuis le jour où Al-Ḥadjdjâdj quitta Baṣra pour conduire son armée vers le Nord (ṣafar 82) jusqu'à la dernière journée de Dair al-Djamâdjim. Il résulte clairement du récit de Ṭabarî lui-même que depuis la bataille d'Az-Zâwiya jusqu'à celle de Dair al-Djamâdjim, il ne s'écoula que 4 mois environ. On ne peut donc placer la grande défaite de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad au 14 de djomâdâ IIe 83 (15 juillet 703).

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1094 et 1096.

l'Irâq. « Descends de la chaire, dit alors à 'Abd ar-Raḥmân un de ses familiers dont il avait épousé la nièce, appelée Molaika (Petite Reine). Je crains, si tu n'y consens pas, que tu ne sois fait prisonnier. Si, au contraire, tu te retires, tu pourras peut-être rassembler une nouvelle armée avec laquelle, un autre jour, Allâh fera périr tes ennemis! » Le général vaincu descendit et les gens de l'Irâq s'enfuirent avec précipitation, laissant leur camp au pouvoir des Syriens[1]. « Laissez-les se disperser, disait Al-Ḥadjdjâdj, témoin heureux de leur déroute, ne les poursuivez pas! » Et son héraut criait en même temps : « Quiconque reviendra bénéficiera d'une amnistie[2]. »

'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, accompagné seulement de quelques serviteurs, atteignit un village du Sawâd, où il passa l'Euphrate sur un bac. Revêtu de son armure et monté sur son cheval, il entra une dernière fois à Koufa pour y voir les siens. Devant sa maison, il embrassa sa fille, venue la première à sa rencontre, et il dit aux personnes de sa famille qui accouraient en larmes : « Ne pleurez pas! Si je ne vous quittais pas, pensez-vous qu'il me resterait beaucoup de temps à vivre parmi vous? Et si je meurs, sachez que celui qui vous nourrit maintenant est un Être vivant qui ne meurt jamais. Il vous nourrira après ma mort comme il vous a nourris pendant ma vie.» Ayant prononcé ces nobles paroles, 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad fit un testament en faveur des siens, leur dit adieu et sortit de Koufa[3].

Moḥammad ibn Marwân retourna dans sa province de Mauṣil et 'Abd Allâh auprès du khalife, son père. Quant au gouverneur de l'Irâq, il rentra à Koufa en vainqueur irrité : l'heure des grandes vengeances avait sonné. Jusqu'à sa mort, les habitants de l'Irâq expièrent leur lâcheté, leur inconstance, leurs perfidies; chaque année leur sang coula.

Al-Ḥadjdjâdj manda aussitôt Maṣqala ibn Karib ibn Raqaba al-'Abdî[4], homme réputé pour son éloquence, le fit asseoir auprès de lui et s'entoura d'une troupe de bourreaux. Devant ce tribunal de la terreur, les rebelles, faits

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1095.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1096.
3. Ṭabarî, *l. c.*
4. Voyez sur ce personnage Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 205. Maṣqala et ses deux fils, Korz et Raqaba, étaient des *khaṭîb*, « prédicateurs ».

captifs à Dair al-Djamâdjim, comparurent l'un après l'autre. Maṣqala était chargé de leur reprocher, séance tenante, leur ingratitude, leur trahison et de dévoiler aux yeux du peuple toutes les actions de leur vie qui étaient de nature à les couvrir de confusion, à les déshonorer. Et les accusations de Maṣqala n'étaient qu'un prélude : le gouverneur exigeait de chacun des rebelles un serment de fidélité, qu'il faisait toujours précéder de cette question troublante : « Confesses-tu que tu as été un infidèle[1]? » Si l'accusé répondait oui, il était admis à prêter serment : s'il répondait non, il était décapité sur-le-champ. Un grand nombre de captifs préférèrent la dernière réponse et la payèrent de leur vie. Voici quelques exemples de ces jugements sommaires sur lesquels nous reviendrons plus loin.

« Confesses-tu que tu as été un infidèle ? » demanda Al-Ḥadjdjâdj à un vieillard de la tribu de Khathʿam, qui était resté de l'autre côté de l'Euphrate pendant la lutte, se réservant d'opter ensuite. — « Quel méchant serais-je, répondit l'accusé, si, après avoir servi Allâh pendant 80 ans, je me reconnaissais aujourd'hui coupable d'infidélité ! » — « Alors, je vais te faire mourir. » — « Peu m'importe, car il ne me reste à vivre que l'espace de temps qui s'écoule entre les deux abreuvements d'un âne : j'attends la mort matin et soir. » — « Coupez-lui le cou », dit Al-Ḥadjdjâdj. Et le vieillard fut décapité.

Le gouverneur fit comparaitre un certain Komail ibn Ziyâd an-Nakhaʿi et lui dit : « Tu as usé de représailles contre Othmân, le Prince des croyants ; il me tardait de te voir entre mes mains. » — « Par Allâh, répondit le captif, j'ignore à qui de nous deux tu portais le plus de haine, si c'était à lui quand il permit qu'on le vengeât, ou bien à moi quand je lui fis grâce[2]. O homme de Thaqîf, ne grince pas des dents contre moi, ne te jette pas sur moi à la manière des collines de sable amoncelées par le vent. Ne me montre pas des crocs menaçants comme ceux du loup ! Il ne me reste à vivre, par Allâh ! que l'espace qui s'écoule entre les

1. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1096. Cf. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 358. D'après Ibn ʿAbd Rabbihi (*ʿIqd*, I, p. 186, et III, p. 24), c'était par ordre de ʿAbd al Malik qu'Al-Ḥadjdjâdj posait cette question.

2. Al-Ḥadjdjâdj est accusé ici de n'avoir pas toujours eu les mêmes sentiments à l'égard d'Othmân, l'élu des Banou Omayya.

deux abreuvements d'un âne. L'âne boit à l'aurore et il meurt à la nuit, ou bien il boit à la tombée de la nuit et il meurt à l'aurore. Achève ce que tu fais en ce moment. Allâh est notre commun rendez-vous : après la mort, nous compterons ensemble. » — « Oui, mais les preuves sont à ta charge. » — « Il en serait ainsi, si tu étais alors juge. » — « Assurément ! puisque tu étais au nombre des assassins d'Othmân et de ceux qui ont prononcé la destitution du Prince des croyants 'Abd al-Malik. Tuez-le ! » Et il fut mis à mort[1].

Après lui, comparut un homme que Ṭabarî ne nomme pas : « Je suis le plus infidèle des habitants de la terre, s'écria-t-il, plus infidèle que le Pharaon lui-même ! » Cet aveu inattendu fit rire Al-Ḥadjdjâdj, qui lui rendit la liberté[2].

Il fut aussi présenté au gouverneur un homme à qui il demanda : « Quelle est ta religion ? » — « C'est la religion orthodoxe d'Ibrâhîm (Abraham), qui n'était pas un idolâtre. » Al-Ḥadjdjâdj le fit mettre à mort. Un autre lui fut amené : « Quelle est ta religion ? » demanda encore Al-Ḥadjdjâdj. — « Je suis la religion de ton père, du vénérable Yousof. » — « Sache donc, reprit Al-Ḥadjdjâdj, qu'il observait scrupuleusement le jeûne et qu'il était d'une grande droiture. » Il ordonna ensuite à ses gardes de délivrer le prisonnier. Celui-ci lui dit alors : « Tu as demandé à mon compagnon quelle était sa religion et, après qu'il t'a eu déclaré suivre la religion orthodoxe d'Ibrâhîm qui n'était pas idolâtre, tu l'as fait mettre à mort. Tu m'as posé la même question et, sur ma réponse que je suivais la religion de ton père, tu m'as fait mettre en liberté, après m'avoir dit que ton père observait scrupuleusement le jeûne et qu'il était d'une grande droiture. Ce serait très bien, s'il n'avait pas eu le grave tort d'engendrer un fils tel que toi ! » Al-Ḥadjdjâdj lui fit aussitôt trancher la tête[3].

On a prétendu que le fils de Yousof épargna, en cette circonstance, tous les Qoraischites, tous les Syriens, « tous les

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1097.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1098. « Aide mon esprit qui me délaisse, dit le vieillard, d'après Ibn 'Abd Rabbihi. Par Allâh ! si je connaissais un crime plus grand que l'infidélité, je consentirais à l'avouer » (*'Iqd*, I, p. 186, et III, p. 24). Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 359.
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 24.

hommes dès deux *ḥizb* » ou clans des « deux Arbitres[1] », entrés dans la révolte[2]. Nous n'avons pas la preuve d'une partialité semblable. Cette accusation a été repandue sans doute par les nombreux ennemis d'Al-Ḥadjdjâdj, acharnés à noircir sa mémoire.

Tandis que ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, après sa défaite à Az-Zâwiya, avait quitté Baṣra pour se rendre à Koufa, le général rebelle, après sa défaite à Dair al-Djamâdjim, abandonna Koufa pour rentrer à Baṣra. Le cousin d'Al-Ḥadjdjâdj, Ayyoub ibn al-Ḥakam ibn Abî-ʿAqîl, laissé comme lieutenant dans cette dernière ville, n'avait pas su la défendre contre les attaques de ʿObaid Allâh le Qoraischite[3], partisan de ʿAbd ar-Raḥmân, et Baṣra s'était jetée de nouveau dans le camp de l'opposition. Un autre partisan de la révolte, Moḥammad ibn Saʿd ibn Abî-Waqqâs, avait également pris possession de Madâïn après la dernière défaite. Les rebelles n'étaient donc ni anéantis, ni découragés. C'est pourquoi Al-Ḥadjdjâdj, après un séjour d'un mois à Koufa, se remit en campagne à la tête de son armée pour assiéger Madâïn. Mais, à peine eut-il passé le Tigre avec ses troupes, que Moḥammad ibn Saʿd quitta Madâïn et joignit à Maskin, sur le Dodjail, les débris encore imposants de l'armée de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, qui était venue y camper. Sur les rives de ce fleuve, si souvent ébranlées par le choc des armées depuis un siècle, devait s'engager le combat suprême. La plupart des rebelles avaient juré au héros Bisṭâm ibn Maṣqala de mourir cette fois plutôt que de prendre la fuite. Ils se gourmandaient entre eux de leur lâcheté à Dair al-Djamâdjim.

ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, pour se mettre à l'abri des agressions nocturnes, avait entouré son camp d'un fossé rempli d'eau. On s'était déjà battu pendant quinze jours[4], lorsque fut tué le commandant des vedettes d'Al-Ḥadjdjâdj, appelé Ziyâd ibn Gonaim al-Qainî. Cette perte inquiéta vivement le gouverneur, à cause de l'impression fâcheuse qu'elle pouvait produire sur l'esprit superstitieux de ses

1. Sur les partis ou clans des « deux Arbitres », voyez ci-dessus, p. 12.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1097.
3. ʿObaid Allâh ibn ʿAbd ar-Raḥmân ibn Samora al-Qoraischî.
4. C'était, d'après Ṭabari, en schaʿbân 83 = septembre 702.

troupes. Toute la nuit suivante, il parcourut son camp pour relever le courage de ses soldats : « Vous êtes des hommes obéissants, leur disait-il, tandis que vos ennemis sont des rebelles ; vous travaillez avec zèle à contenter Allâh, tandis qu'ils ne travaillent qu'à l'irriter. La conduite habituelle d'Allâh à votre égard, dans toutes les rencontres, est pleine de bonté. Sur tous les champs de bataille où vous avez lutté avec énergie, Allâh, finalement, vous a donné la victoire et le triomphe. Demain matin, jetez-vous sur vos ennemis avec une ardeur nouvelle et, je n'en doute point, vous remporterez la victoire[1].

Le lendemain, à l'aurore, Al-Ḥadjdjâdj donna le signal de l'attaque ; mais, cette fois, l'illustre général syrien Sofyân ibn al-Abrad fut mis en déroute, après un combat très vif. Le gouverneur s'alarma de cet échec. A force d'énergie et avec l'aide de 'Abd al-Malik ibn al-Mohallab, qui était avec lui, il réussit à rallier la cavalerie dispersée dans la plaine ; puis, prenant lui-même la tête des troupes, il les ramena au combat et les fit donner avec ensemble de tous les côtés à la fois. Ce choc formidable culbuta les rebelles, qui battirent en retraite, laissant sur le champ de bataille plusieurs de leurs principaux chefs[2].

Néanmoins, ils ne se croyaient pas vaincus : Al-Ḥadjdjâdj ne pouvait les atteindre derrière les canaux ou cours d'eau qui coupent la plaine de l'Ahwâz. Ce fut alors, suivant une tradition, qu'un berger indigène s'offrit à lui indiquer, moyennant salaire, un chemin praticable à travers les broussailles et les marais. Al-Ḥadjdjâdj fit mettre en marche un corps de 4.000 Syriens d'élite commandés par un caïd et guidés par le berger. En poussant le cri de guerre : « ô Al-Ḥadjdjâdj ! ô Al-Ḥadjdjâdj ! » ils fondirent au milieu de la nuit sur le camp des rebelles endormis et harassés de fatigue. Pendant ce temps, le gouverneur, qui avait attendu le signal convenu : « ô Al-Ḥadjdjâdj ! » les attaquait d'un autre côté. Les Iraqiens, entourés de canaux, ne sachant où fuir, affolés, se jetaient à l'eau et se noyaient[3]. Moins effrayé, Bisṭâm ibn Maṣqala, qui commandait l'élite de Baṣra et de Koufa composée de 4.000 hommes, fit face aux

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1098-1099.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1100.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1121.

assaillants. Ses soldats, ayant brisé les fourreaux de leurs sabres, engagèrent une lutte terrible avec les troupes qu'Al-Ḥadjdjâdj conduisait. Celles-ci, à chaque nouvelle charge, étaient décimées par ces lions féroces; elles avaient déjà reculé plusieurs fois et n'osaient plus avancer lorsque le gouverneur fit changer habilement la forme du combat. Il appela ses archers à la rescousse pour tenir à distance ces forcenés en les criblant de flèches, et il ordonna au reste de son armée d'entourer de tous côtés l'élite de l'Irâq. Cette manœuvre eut un plein succès. L'héroïque troupe de Bisṭâm ibn Maṣqala, écrasée par le nombre, périt presque tout entière. Les prisonniers furent égorgés. Pour la troisième fois, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad était vaincu dans une grande bataille[1].

ʿAbd ar-Raḥmân prit la fuite dans la direction du Sidjistân avec ceux de ses soldats qui avaient échappé au carnage. ʿOmâra ibn Tamîm al-Lakhmî et Moḥammad, fils aîné d'Al-Ḥadjdjâdj, qui le poursuivaient, le vainquirent encore à As-Sous[2], dans le Khouzistân. Cependant, quelques jours après, au combat d'Al-ʿAqaba, près de Sâbour, dans le Fâris, ʿOmâra fut blessé et mis en déroute, grâce aux renforts que ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad avait reçus des montagnards kurdes[3].

Continuant sa retraite vers l'Est, le chef des rebelles entra dans le Kirmân, où le gouverneur qu'il avait nommé à l'époque de son retour offensif contre Al-Ḥadjdjâdj l'accueillit cordialement[4]. Il n'en fut pas de même dans le Sidjistân. Le préfet de Zarandj, appelé ʿAbd Allâh ibn ʿÂmir al-Baʿʿâr le Tamîmite, refusa d'ouvrir les portes de la ville à son maître vaincu[5]. Après quelques jours d'attente, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad partit pour Bost, et là son préfet, ʿIyâḍ ibn Himyân al-Bakrî, après l'avoir reçu

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1100. Comme ce chroniqueur, Ibn Qotaiba (*Maʿârif*, p. 182) compte quatre batailles dans cette guerre : celle de l'Ahwâz = Tostar de Ṭabarî, celle d'Az-Zâwiya, celle de Dair al-Djamâdjim, celle du Dodjail = Maskin de Ṭabarî et de Masʿoudî. Cf. *Le Livre de l'Avertissement*, p. 408.

2. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 327.

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1101.

4. Ṭabarî, *l. c.* Ce gouverneur s'appelait ʿAmr ibn Laqîṭ al-ʿAbdî (Ṭabarî, *l. c.*).

5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1102-1103. Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1055.

honorablement, profita d'une circonstance pendant laquelle le général n'était plus sur ses gardes et où ses compagnons étaient dispersés pour le faire charger de chaînes. En agissant ainsi, 'Iyâḍ avait pour but d'obtenir le pardon du gouverneur de l'Irâq et de se ménager ses bonnes grâces. Il avait compté sans l'intervention de Rotbîl, roi du Kâboulistân. Ce prince vint au secours de 'Abd ar-Raḥmân, son allié, et mit le siège devant la ville de Bost. Le préfet, cédant aux menaces, consentit alors à relâcher son prisonnier, à la condition qu'il obtiendrait lui-même l'amân. Rotbîl le lui accorda, et 'Abd ar-Raḥmân fut rendu à la liberté. Il accompagna Rotbil dans ses États, comme cela avait été convenu en cas de défaite, non toutefois sans avoir fait chasser et rouer de coups le préfet de Bost. Il ne lui laissa la vie que sur les prières de Rotbîl, qui répugnait à trahir la foi jurée[1].

Cependant une multitude de fuyards, beaucoup de chefs et de caïds qui avaient combattu pour 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad sur tous les champs de bataille et qui n'attendaient d'Al-Ḥadjdjâdj aucun pardon, suivirent dans son exil leur général. La plupart d'entre eux restèrent dans le Sidjistân où, avec les habitants de cette province qui se joignirent à eux, ils formaient encore une armée de 60.000 hommes environ. Sur leurs instances, 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad quitta le palais de Rotbil, où il était traité royalement, revint dans le Sidjistân et se rendit à Bost. Là, cédant aux prières de ses troupes qui avaient appris l'approche de 'Omâra ibn Tamîm, le général des rebelles se mit en marche vers le Nord pour gagner le Khorâsân[2]. Ses soldats espéraient recruter une armée nouvelle parmi les populations de cette vaste province et s'y maintenir jusqu'à la mort d'Al-Ḥadjdjâdj ou de 'Abd al-Malik; alors ils verraient. « Les habitants du Khorâsân sont des nôtres! » répondaient-ils aux objections de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad qui leur représentait que le nouveau gouverneur de cette province, Yazîd ibn al-Mohallab, ne leur abandonnerait pas ses droits et s'opposerait victorieusement à

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1104. Voir le même ouvrage, II, p. 1055. On lit dans Mas'oudî : « Ibn al-Asch'ath vaincu s'enfuit jusque chez les rois de l'Inde » (*Les Prairies d'or*, V, p. 304).
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1104.

leurs desseins. Ils persistèrent dans leur obstination et se dirigèrent vers Hérât. Mais ce ramassis de vaincus avait perdu l'habitude de la discipline, et leur chef une grande partie de son autorité. Avant d'atteindre cette ville, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, dégoûté par la désertion d'un corps de 2.000 hommes, prononça une harangue dans laquelle il déclara à ses troupes que, puisqu'il ne pouvait pas compter sur leur union, ni sur leur obéissance, il les laissait libres d'aller où elles voudraient, que pour lui, il retournait chez son ami Rotbil et invitait à le suivre ceux qui désiraient lui rester fidèles. Après son départ, le gros de l'armée prêta serment à ʿAbd ar-Raḥmân ibn al-ʿAbbâs que nous connaissons déjà et arriva devant Hérât. Ce fut là que le brave guerrier, Ar-Roqâd, qui avait combattu si vaillamment les Azraqites sous les ordres d'Al-Mohallab, tomba sous les coups des rebelles[1].

De Marw, où il résidait, Yazîd ibn al-Mohallab fit dire aux envahisseurs d'évacuer immédiatement le territoire de sa province. ʿAbd ar-Raḥmân ibn al-ʿAbbâs répondit à cette sommation par de belles paroles et envoya des percepteurs lever les impôts. Irrité de ce sans-gêne, Yazîd réunit aussitôt une armée qu'il conduisit lui-même à Hérât. Alors, le général des rebelles essaya d'entraîner dans son parti les soldats du fils d'Al-Mohallab et de l'apitoyer lui-même sur les malheurs de l'Irâq, leur commune patrie. Le gouverneur du Khorâsân, après un moment d'hésitation, ordonna à ses troupes de marcher à l'ennemi ; elles remportèrent une éclatante victoire. Le camp des Irâqiens et une foule de guerriers appartenant aux premières familles de Koufa et de Baṣra tombèrent au pouvoir de Yazîd. Ces prisonniers furent envoyés sous bonne escorte à Al-Ḥadjdjâdj. Leur général en chef, ʿAbd ar-Raḥmân ibn al-ʿAbbâs, ayant échappé aux mains de Yazîd, chercha un asile dans la vallée du Sind[2].

Quand les nouveaux captifs arrivèrent à Al-Ḥadjdjâdj qui était probablement à Wâsiṭ[3], il recommença ou, plus

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1106. Selon une autre tradition, ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad serait resté à Kâboul, mais son armée, rassemblée dans le Sidjistân, aurait prêté serment à ʿAbd ar-Raḥmân ibn al-ʿAbbâs qui l'aurait conduite dans le Khorâsân (Ṭabarî, *l. c.*).
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1116-1110.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1119-1120.

exactement, il continua les exécutions capitales qui avaient suivi sa victoire de Dair al-Djamâdjim. Assis sur son trône, il faisait comparaître les prisonniers tour à tour. Et, à la vue de cette interminable théorie de chefs de tribus, de guerriers vaillants, de nobles, d'affranchis qu'une même haine avait rassemblés contre lui, sa fureur débordait ; il les faisait égorger pour éteindre dans leur sang les dernières étincelles de la rébellion.

« Dans quel espoir as-tu embrassé la cause de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath ? » demanda-t-il à l'un des captifs appelé Al-Halqâm ibn Naʿîm. Espérais-tu qu'il serait khalife ? » — « Oui, c'est ce que j'espérais, et mon ambition était d'être élevé par lui à la dignité que tu tiens de la faveur de ʿAbd al-Malik. » Le commandant de la police du gouverneur, Ḥauschab ibn Yazîd, que cette réponse avait irrité, se leva et coupa le cou au rebelle[1].

Le poète Aʿschâ Hamdân, dont le nom est ʿAbd ar-Raḥmân ibn ʿAbd Allâh ibn al-Ḥârith[2], avait été un des plus ardents à proclamer la déchéance du gouverneur et à exciter les soldats contre son autorité[3]. « Eh bien ! lui dit Al-Ḥadjdjâdj, quand on le lui amena, n'es tu pas l'auteur de ces vers :

« Qui annoncera à Al-Ḥadjdjâdj que je me rends coupable de rébellion contre lui ?

. . . .

» J'annonce aux deux fils de Yousof qu'une pente glissante les entraîne : malheur à eux ! »

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1111 et 1121.

2. *Agânî*, V, p. 146. Ce poète, originaire de Koufa, était aussi jurisconsulte et lecteur. Il prit part à une expédition envoyée par Al-Ḥadjdjâdj contre les Dailamites. Fait prisonnier par ces barbares, encore païens, il fut délivré par la fille de son maître, qui l'aimait, et s'enfuit avec elle. Il fit aussi partie d'une expédition qu'Al-Ḥadjdjâdj envoya dans le Makrân, mais il y tomba malade et composa une longue satire contre cette contrée inhospitalière. Il eut les faveurs du gouverneur d'Émèse, An-Noʿmân ibn Baschîr, qui lui donna 20.000 dînârs, et ensuite celles de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, qu'il encouragea dans sa révolte et qu'il loua dans ses vers. Aʿschâ Hamdân, remarquable par la pureté de sa langue, fut un des plus grands poètes arabes de son époque (Notice dans *Agânî*, V, p. 146-153). On place sa mort en l'an 84 de l'hégire (703 de notre ère). C'est la date indiquée par Ibn Schâkir dans ʿ*Oyoun at-tawârîkh*, fol. 8 v°.

3. V. ci-dessus, p. 167.

N'as-tu pas dit aussi :

« Oui, la tribu de Thaqîf renferme deux imposteurs :
» L'ancien [Al-Mokhtâr] et le nouveau [Al-Ḥadjdjâdj].
Qu'Allâh livre Thaqîf à Hamdân ! »

Al-Ḥadjdjâdj cita encore des vers dans lesquels ce poète l'appelait Al-Aschadjdj « le Balafré ». Puis il ajouta : « Rends-moi compte de ces mots : « Qu'Allâh livre Thaqîf à Hamdân ! » Allâh a livré Hamdân à Thaqîf, au lieu de livrer Thaqîf au pouvoir de Ḥamdân[1] ! » Puis, quand il lui eut fait réciter une de ses *qaṣîdas*, il lui trancha la tête de sa propre main[2].

Ce fut ensuite le tour de Fairouz Ḥoṣain[3], grand seigneur persan, brave, généreux, immensément riche, qu'Al-Ḥadjdjâdj appelait « le Prince des révoltés[4] ». Selon une tradition, le gouverneur de l'Irâq avait fait crier par son héraut, le jour où les Syriens se trouvèrent pour la première fois en présence des rebelles, sur les bords du Dodjail : « Celui qui m'apportera la tête de Fairouz aura 10.000 dirhems. » Et Fairouz était sorti des rangs en criant de son côté : « Celui qui m'apportera la tête d'Al-Ḥadjdjâdj en aura 100.000[5]. » Maintenant Al-Ḥadjdjâdj l'interrogeait : « Abou-ʿOthmân, qui donc t'a porté à la révolte en compagnie de ceux-ci ? Tu n'es pas la chair de leur chair, ni le sang de leur sang. » — « C'est la sédition qui entraînait tout le monde et au milieu de laquelle nous nous trouvions. » — « Donne-moi par écrit le détail de ta fortune. » — « Et après ? » — « Écris d'abord ce que je te demande. » — « Et ensuite tu me laisseras la vie ? » — « Écris, puis je verrai. » — « Serviteur, dit alors Fairouz, écris : « Un million, deux millions », et il énuméra ainsi des richesses considérables. — « Où est tout cet argent ? » demanda Al-Ḥadjdjâdj. — « Chez moi. » — « Alors, tu vas me le remettre. » — « Et j'aurai la vie sauve à cette condition ? » — « Je jure, répondit Al-Ḥadjdjâdj que tu verseras ces sommes d'argent et qu'après cela

1. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 355 s. Cf. *Agânî*, V, p. 159.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1113 s. Cf. *Agânî*, V, p. 160.
3. On ajoutait à son nom celui de Ḥoṣain, parce qu'il était affranchi ou client de Ḥoṣain ibn ʿAbd Allâh al-ʿAnbarî des Banou ʾl-ʿAnbar ibn Tamîm ibn Morr (Mobarrad, *Kâmil*, p. 655).
4. Mobarrad, *Kâmil*, p. 655. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1120.
5. Mobarrad, *o. c.*, p. 655-656.

je te ferai mourir. » — « Je jure, reprit Fairouz, que tu n'auras pas à la fois ma fortune et mon sang ! » Par ordre du gouverneur qui avait besoin de réfléchir, ce captif fut remis en prison[1].

Parut Moḥammad ibn Sa'd ibn Abî-Waqqâṣ, un des principaux chefs de la rébellion. Le gouverneur l'accueillit par des injures : « Voyons, ombre de Satan, lui dit-il, ô toi le plus égaré et le plus orgueilleux des hommes ! » Et il se mit à lui reprocher durement ses opinions et ses fluctuations antérieures, tout en le frappant sur la tête avec un bâton qu'il tenait à la main. « Tu règnes, dit l'accusé, sois clément ! Si tu jugeais à propos de demander avis au Prince des croyants sur ce qui nous concerne ? Tu partagerais l'honneur et la gloire du pardon, s'il l'accordait ; si, au contraire, il envoyait une sentence de mort, tu serais excusable ! » Al-Ḥadjdjâdj courba la tête un moment comme un homme qui réfléchit. Puis, il dit : « Coupez-lui le cou ! » Et l'ordre fut exécuté[2].

Ce fut ensuite le tour d'un tout jeune homme, Ibn 'Obaid ibn 'Abd ar-Raḥmân ibn Samora, dont le père était également un des chefs rebelles : « Qu'Allâh protège l'émir, dit le captif, en paraissant devant son juge. Je ne suis pas coupable, je n'étais qu'un enfant sans indépendance qui suivais mon père et ma mère là où ils allaient. » — « Ta mère était-elle avec ton père pendant toutes ces révoltes ? » — « Oui. » — « Qu'Allâh maudisse ton père ! » s'écria le gouverneur. Et il renvoya Ibn 'Obaid[3].

Puis, on amena devant Al-Ḥadjdjâdj un chef appelé 'Abd Allâh ibn 'Âmir al-Ba''âr : « O Al-Ḥadjdjâdj, s'écria-t-il, puissent tes yeux ne jamais contempler le paradis si j'accuse injustement Yazîd ibn al-Mohallab ! » — « Qu'a-t-il donc fait ? » Et l'accusé de répondre par ces deux vers :

> « Il a employé la ruse pour délivrer sa propre parenté[4], mais il t'a conduit, dans les carcans réservés aux siens, la race de Moḍar.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1120. Cf. Mobarrad, *o. c.*, p. 656, et Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 390.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1120.
3. C'est la conclusion qu'il faut tirer du récit de Ṭabarî qui ne fait mention ici d'aucune peine afflictive (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1121).
4. C'est-à-dire les captifs de race yéménite.

» En livrant ta tribu, il a préservé son clan de l'abreuvoir mortel; car ta tribu, dans son esprit, est inférieure en noblesse. »

Al-Ḥadjdjâdj trouva cette déclaration très grave, mais, après avoir réfléchi pendant quelques instants, il dit à l'accusé devenu accusateur : « Est-ce que cela te regarde? » Et s'adressant aux gardes : « Coupez-lui le cou! » ajouta-t-il. ʿAbd Allâh fut décapité. Mais le gouverneur, ainsi que nous le verrons bientôt, n'oublia pas les deux petits vers qu'il avait entendus[1].

Le Persan Fairouz Ḥoṣain, dont l'exécution avait été différée, comparut ensuite pour la seconde fois et fut soumis à la torture. L'ayant enfermé nu dans une sorte de corbeille à claire-voie, tressée avec des roseaux fendus et serrée sur la peau avec des cordes, le bourreau le fit traîner par terre, jusqu'à ce que tous ses membres fussent horriblement déchirés. Alors on versa sur ses plaies du vinaigre et du sel. Fairouz, sentant sa mort prochaine et désirant accomplir le serment qu'il avait fait de ne pas laisser au tyran sa fortune avec sa vie, dit au bourreau : « Les gens sont persuadés que je suis déjà mort; cependant je leur ai confié en dépôt des sommes d'argent qui ne vous seront jamais rendues, si vous ne me laissez paraître devant eux, pour leur montrer que je suis vivant et exiger le remboursement de ce qu'ils me doivent. » Instruit de ces paroles, Al-Ḥadjdjâdj crut toucher à la réalisation de ses espérances; il permit à Fairouz de se montrer au peuple. Le riche Persan fut conduit à la porte de la ville, où il dit : « A ceux qui ne me connaissent pas, je déclare que je suis Fairouz Ḥoṣain. Plusieurs d'entre vous ont chez eux de l'argent qui est ma propriété : j'en fais donation à tous et leur permets d'en disposer à leur gré. Que personne n'en paye un dirhem! et que les gens ici présents annoncent ma décision aux absents! » Al-Ḥadjdjâdj lui fit couper la tête[2].

Un beau diseur qui a laissé une grande réputation dans l'histoire de la littérature arabe, pour son éloquence, son érudition et la pureté de son style, fut aussi la victime des

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1121.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1122. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 656, et Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 171.

vengeances du gouverneur de l'Irâq. Il s'appelait Ayyoub ibn Zaid ibn Qais, mais les chroniqueurs le nomment ordinairement Ibn al-Qirriyya, du nom de son aïeule. Suivant une tradition, Al-Ḥadjdjâdj l'avait envoyé[1] vers 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath pour le ramener à l'obéissance : ce fut au contraire le général rebelle qui l'entraîna dans son parti par des menaces et des promesses[2]. Ibn al-Qirriyya, devenu son secrétaire, rédigeait ses écrits et préparait ses allocutions[3].

Après la bataille de Dair al-Djamâdjim, cet orateur était resté à Koufa, où il avait encore ses entrées chez le préfet de la ville, Ḥauschab ibn Yazîd[4]. « Voyez cet homme qui demeure auprès de moi, disait le fonctionnaire d'Al-Ḥadjdjâdj, alors que, demain ou après-demain, l'émir m'enverra une lettre renfermant des ordres que je ne pourrai me dispenser d'exécuter. » La lettre redoutée arriva en effet. « Tu es devenu une caverne qui sert d'asile aux hypocrites d'entre les habitants de l'Irâq, disait le gouverneur. Quand tu auras vu cette lettre, envoie-moi Ibn al-Qirriyya la main attachée au cou, sous la garde d'un homme sûr pris dans ton entourage[5]. » Le préfet jeta cette lettre à Ibn al-Qirriyya, qui justement se trouvait là. « A tes ordres », dit l'ancien rebelle. Il fut donc garrotté et conduit au terrible émir, qui lui demanda : « Quel discours as-tu préparé pour cette circonstance, ô Ibn al-Qirriyya ? » — « Qu'Allâh protège l'émir ! trois mots qui sont comme une troupe de cavaliers en arrêt : vie présente, vie future, bienfait. » Et il prononça sur ce thème un de ses plus beaux discours. Al-Ḥadjdjâdj admira l'éloquence de cet homme et lui fit trancher la tête. Puis, quand il vit son corps étendu à terre, baigné dans son sang, il eut un regret égoïste : « Si nous l'avions

1. Comme Sa'îd ibn Djobair. V. ci-dessus, p. 165.
2. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 10 r° et v°. Cf. Ad-Dînawarî, *Kitâb al-akhbâr aṭ-ṭiwâl*, p. 323.
3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1127. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 323. Cependant, d'après Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 115 et 116) et Ibn Schâkir (*'Oyoun*, fol. 10 r°), Ibn al-Qirriyya, quoique très disert, ne savait ni lire ni écrire.
4. Nous lisons dans Ibn Schâkir (*'Oyoun*, fol. 10 v°) qu'Ibn al-Qirriyya fut envoyé à Al-Ḥadjdjâdj par ses agents de Raî ou des environs.
5. Ṭabarî, *o.c.*, II, p. 1127-1128. Al-Ḥadjdjâdj était sans doute à Wâsiṭ.

épargné, dit-il, pour avoir le plaisir d'entendre encore sa parole ! » La mort de cet orateur est placée par Ṭabarî et Masʿoudî en l'an 84 de l'hégire[1] (703).

Al-Ḥadjdjâdj ne borna pas ses représailles à des exécutions particulières; il fit des condamnations en masse. Il dirigea sur Baṣra les familles d'un grand nombre de rebelles et les fit enfermer dans un château qui leur servait de prison. Ce château fut appelé pour ce motif Qaṣr al-Mosayyarîn, « Château des Expédiés[2] ».

D'après des conventions antérieures, les Persans et les Zoṭṭ (c'était le nom d'une peuplade de l'Inde dont une colonie s'était fixée à Baṣra et aux environs) devaient rester neutres dans les querelles qui éclataient entre Arabes. Or, cette fois, ils avaient pris parti pour la révolte contre l'autorité établie. Al-Ḥadjdjâdj détruisit leurs maisons, diminua la solde de ceux qui servaient dans son armée, en exila un grand nombre[3]. Les motifs, les conditions et les résultats de cet exil nous sont fournis par le *Kâmil* de Mobarrad. Beaucoup de ces infortunés étaient « des jurisconsultes » ou de riches « affranchis ». Al-Ḥadjdjâdj, pour abâtardir leur race et anéantir leur influence, les éloigna des centres littéraires et de la bonne société : « Les affranchis ne sont que des barbares, disait-il; d'où les a-t-on amenés, sinon des villages? Ce sont les villages qui leur conviennent le mieux! » Il les chassa donc des grandes villes, où il établit des Arabes à leur place, « les mélangea aux Syriens et aux Nabatéens[4] » et, pour les fixer à la glèbe, « fit encore graver sur la main des hommes le nom de leurs bourgades ». Ces gens se propagèrent pendant la durée du gouvernement d'Al-Ḥadjdjâdj, qui fut longue, et ils donnèrent naissance à des enfants dont « le grossier langage et le naturel vicié » ne laissaient plus soupçonner l'origine. Plus tard, lorsque le khalife Solaimân, fils de ʿAbd

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1128, et Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 323. Ce dernier rapporte (*l. c.*) un autre discours d'Ibn al-Qirriyya sur les trois mots : « intelligent, sot, méchant. » Voir dans Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 115) une longue notice sur cette victime d'Al-Ḥadjdjâdj.

2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 355.

3. Balâdhorî, *o. c.*, p. 373-374.

4. On sait que les Nabatéens habitaient la vallée inférieure du Tigre et de l'Euphrate.

al-Malik, fit rouvrir les prisons d'Al-Ḥadjdjâdj, « il en sortit, dit-on, en un seul jour, 80.000 infortunés. On ramena aussi ceux dont Al-Ḥadjdjâdj avait fait marquer la main, mais ils étaient devenus semblables aux Nabatéens[1]. »

Cependant ʿAbd al-Malik, informé de ces cruautés, écrivit de nouveau à son gouverneur, « aussi prodigue du sang des prisonniers... que des richesses dues à la victoire[2] », une lettre pleine de réprimandes, dont voici un extrait, d'après Masʿoudî : « Le Prince des croyants a appris que tu as versé des flots de sang et dispersé des trésors. Ce sont deux crimes que le Prince ne peut tolérer chez personne...... Le Prince ne t'ordonnera que deux choses : la modération et la vigueur; n'aime que l'obéissance, n'abhorre que la rébellion. Enfin, sois persuadé que le Prince peut tout supporter, excepté une faute de ta part. Si Allâh te soumet une nation, ne fais mourir ni coupable, ni prisonnier.. » Le khalife ajoutait quelques vers où il se proclamait « le seul maître » et défendait à Al-Ḥadjdjâdj « de transgresser ses ordres, sinon les pleureuses apparaîtraient ».

Selon le même auteur, Al-Ḥadjdjâdj adressa au khalife la réponse suivante : « J'ai reçu la lettre dans laquelle le Prince des croyants m'accuse de répandre trop de sang et de prodiguer le butin. En vérité, je n'ai pas, en punissant les rebelles, atteint la mesure des châtiments qu'ils méritaient ; je n'ai pas non plus donné aux sujets fidèles la récompense dont ils étaient dignes. Cependant si, en tuant ces révoltés, j'ai été prodigue ; si, en récompensant ces sujets soumis, j'ai été trop loin, que le Prince des croyants me pardonne le passé et me trace une limite dont je ne m'écarterai pas, s'il plaît à Allâh. A Allâh seul appartient la puissance. En vérité, je ne suis passible ni d'une amende, ni de la peine du talion, car le peuple n'a été victime ni d'une erreur qui mérite une rançon, ni de violences préméditées qui entraînent des représailles. C'est en ton nom que j'ai récompensé, c'est pour ton bien que j'ai condamné. Des deux ordres que tu m'adresses, le plus doux est

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 286.
2. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*. V, p. 308. Nous verrons qu'Al-Ḥadjdjâdj dépensa 43.000.000 de dirhems pour la construction de Wâsiṭ, et nous avons déjà vu qu'il aimait à récompenser par des largesses les services de ses meilleurs soldats.

pour moi une faveur, le plus rigide est une peine à mes yeux : je suis prêt à exécuter l'un avec douceur et à supporter l'autre avec résignation. » Au bas de sa lettre, il ajouta ces vers :

« Si je ne recherche pas ta satisfaction, si je ne redoute pas de te mécontenter, qu'aucun de mes jours ne cesse d'être en butte au malheur !

» Hormis le khalife, où trouver un abri contre l'expiation des fautes commises ?

» Je laisserai la paix aux partisans fidèles à qui tu l'as accordée ; ceux à qui tu l'a refusée, je les combattrai.

» Si Al-Ḥadjdjâdj s'est souillé de quelque faute à tes yeux, que les pleureuses l'entourent demain dès le matin !

» Si je n'attirais pas à moi l'ami généreux qui me conseille, si je ne punissais pas l'ennemi qui retourne son dard contre moi,

» Qui donc espérerait en mes bienfaits, ou qui redouterait ma sévérité, quand les événements se précipitent en foule ?

» Place-moi dans les limites de ta faveur, et je n'en sortirai plus désormais, afin que le lait revienne à celui qui l'a trait[1].

» Ensuite laisse-moi agir, car je suis un serviteur fidèle et dévoué, que l'expérience a rendu sage. »

« Ces vers, ajoute Masʿoudi, sont des meilleurs que nous ayons trouvés dans les poésies d'Al-Ḥadjdjâdj. Au reçu de sa lettre, ʿAbd al-Malik s'écria : « Abou-Moḥammad (*konya* ou prénom d'Al-Ḥadjdjâdj) redoute ma colère et ne s'exposera plus à des reproches qu'il déteste[2]. » Cette fois, le khalife se trompait : Al-Ḥadjdjâdj ne cessa jamais de poursuivre ses ennemis.

La lutte contre la révolte de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath fut accompagnée de deux guerres nécessitées par les brigandages des Kurdes à l'Est et des Dailamites au Nord. Pour châtier les premiers, Al-Ḥadjdjâdj

1. A la fin de sa lettre, le khalife avait écrit ce vers :

« Si tu ne redoutes point ce qu'un homme tel que toi peut redouter quand il se réfugie en Dieu, le lait sera perdu pour celui qui l'a trait. »

Proverbe dans le sens de *Sic vos non vobis*. Voir Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 309, et la note de M. Barbier de Meynard, à qui nous empruntons la traduction de la lettre et des vers d'Al-Ḥadjdjâdj.

2. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 308-312.

envoya des troupes syriennes commandées par ʿAmr ibn Hânî al-ʿAbsî. Ce général tua un grand nombre de ces « Barbares[1] ». Puis, par ordre du gouverneur de l'Irâq, il fit encore une razzia sur le territoire des seconds, peuplade pillarde des côtes méridionales de la mer Caspienne. ʿAmr ibn Hânî, à la tête d'une armée de 12.000 hommes, vainquit les hordes des Dailamites et rétablit la paix dans ces régions[2].

Pendant une longue période, les Musulmans de la ville frontière de Qazwîn « n'avaient dormi ni la nuit ni le jour », tant ils avaient peur d'être surpris par leurs féroces ennemis ! C'est pourquoi, dès avant la campagne offensive d'Al-Ḥadjdjâdj, les habitants de cette ville, sur le conseil d'un riche et courageux Arabe qui était venu se fixer au milieu d'eux, laissèrent ouvertes, une nuit, les portes de leurs remparts. Les Dailamites, ne soupçonnant aucun piège, envahirent les rues de la ville ; mais aussitôt les Musulmans, commandés par Moḥammad ibn Abî-Sabra (c'était le nom de cet Arabe), fermèrent toutes les portes et, se jetant sur les pillards, les massacrèrent jusqu'au dernier[3].

Enfin Al-Ḥadjdjâdj établit sur les hauteurs entre Wâsiṭ, sa nouvelle résidence, et Qazwîn, une ligne de belvédères. Quand les habitants de Qazwîn étaient menacés par les hordes barbares des environs, ils allumaient de grands feux si c'était la nuit, faisaient une fumée épaisse si c'était le jour. Les belvédères placés de distance en distance répétaient ces signaux jusqu'à Wâsiṭ d'où le gouverneur de l'Irâq envoyait aussitôt de la cavalerie au secours des Musulmans[4].

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 323.
2. Balâdhorî, *o. c.*, p. 324.
3. *Agânî*, V, p. 147, et XIV, p. 43. — Ibn al-Athîr (*Chronicon*, IV, p. 370) place cette revanche des habitants de Qazwîn en l'an 81 de l'hégire (700 de notre ère).
4. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 886.

CHAPITRE VIII

Fondation de Wâsiṭ
(83 à 86 de l'hégire = 702 à 705 de J.-C.)

Al-Ḥadjdjâdj avait voué aux Iraqiens qui lui avaient causé de telles frayeurs une haine si profonde qu'il ne pouvait même plus supporter leur voisinage. Ce fut une des raisons qui le déterminèrent à bâtir une ville où il serait chez lui avec ses chers Syriens, à qui il réservait désormais toutes ses faveurs, où il serait plus tranquille et moins détesté qu'à Koufa. Yâqout dit qu'Al-Ḥadjdjâdj, ayant fini ses guerres, voulut d'abord fixer sa résidence dans cette ville; mais, s'il détestait les Koufites, ceux-ci le lui rendaient avec usure. Songeant que ces haines réciproques étaient irréductibles, il fit chercher par les médecins un endroit salubre pour y fonder une cité. Les explorateurs parcoururent l'Irâq et déclarèrent à leur retour qu'ils n'avaient pas trouvé de lieu plus propice que Wâsiṭ al-Qaṣab, dont les eaux étaient douces, le climat tempéré, les aliments sains et savoureux, le vent léger[1].

Ṭabarî donne une autre raison. Les Syriens, éloignés de leur pays et de leurs familles, n'avaient pas de demeure fixe; ils vivaient dans leurs camps, ou bien ils recevaient l'hospitalité dans les maisons des indigènes. Pour remédier aux désordres dont cette situation était la source et conserver la valeur morale de ses meilleurs soldats, Al-Ḥadjdjâdj fit chercher un emplacement commode et sûr où les Syriens établiraient leurs cantonnements.

Toutefois, la cause principale de la fondation de cette ville nouvelle fut, croyons-nous, le désir de tenir en échec les cités remuantes de Baṣra et de Koufa[2]. Admirablement située sur la rive occidentale du Tigre, à une distance à peu près égale de Koufa, de Baṣra et d'As-Sous (Suse), c'est-à-dire à cinquante parasanges environ de chacune de

1. Yâqout, *Mo'djam*, IV, p. 883. Voir le même ouvrage, IV, p. 886.
2. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 349.

ces villes[1], Wâsiṭ (la Centrale) commanderait l'Irâq tout entier et tiendrait cette province sous la main du gouverneur. Nous avons dit « à une distance à peu près égale de Koufa, de Baṣra et d'As-Sous », car la distance de Wâsiṭ à ces grandes villes n'est pas exactement la même. Quoi qu'en disent les chroniqueurs arabes, ce n'est là qu'une approximation[2].

Quand le gouverneur arriva sur l'emplacement de Wâsiṭ, ajoute Ṭabarî, un moine vint à sa rencontre, monté sur une ânesse qui écarta les jambes et arrosa le sol. Le moine descendit de sa monture, ramassa soigneusement cette terre détrempée et la jeta dans le fleuve, signifiant par cette action que ce lieu était sacré. Al-Ḥadjdjâdj, qui avait tout observé, se fit amener le personnage et lui demanda la raison de sa singulière conduite : « Nous trouvons dans un livre, répondit le moine, qu'à cette place sera construit un temple où Dieu recevra le culte de l'adoration tant qu'il y aura sur la terre un homme fidèle à la croyance d'un Dieu unique. » Le gouverneur fit alors tracer le plan de la ville de Wâsiṭ et bâtir la grande mosquée en cet endroit[3]. Un historien moderne fait observer que, dans l'histoire de l'Islâm, il ne faut jamais perdre de vue « la sensibilité de l'âme orientale pour tout ce qui a rapport à la révélation des choses futures ». Les prédictions eurent parfois une influence considérable sur les événements, et il est remarquable que l'auteur de ces sortes de prophéties est presque toujours un chrétien ou un juif[4].

Au sentiment de plusieurs, le nom de Wâsiṭ émanerait d'Al-Ḥadjdjâdj, qui aurait dit à son arrivée : « C'est un lieu central[5]. » Selon une autre tradition, la ville qui existait déjà en ce lieu avant la fondation de Wâsiṭ s'appelait Wâsiṭ al-Qaṣab (Wâsiṭ des Roseaux), et ce nom fut

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 290. Yâqout, *Mo'djam*, IV, 881. — Mas'oudî (*Le Livre de l'Avertissement*, p. 461) et Abou 'l-Fidâ (*Géographie*, II, II, p. 80) ajoutent : « et de Bagdâd. » On sait que le parasange vaut trois milles.

2. Cf. M. Streck, *Die alte Landschaft Babylonien nach den arabischen Geographen*, p. 318.

3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1126.

4. Van Vloten, *Recherches*, p. 55 s. Cf. De Goeje, *Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides*, p. 115 s.

5. *Anonyme Chronik*, p. 337. Cf. M. Streck, *o. c.*, p. 322.

réduit par Al-Ḥadjdjâdj à une forme plus courte. Balâdhorî remarque que la dénomination de Wâsiṭ al-Qaṣab venait de la fertilité en roseaux de ce terrain [1]. « Wâsiṭ, dit Ya'qoubî, se compose de deux villes situées sur les deux rives du Tigre. La vieille ville, qui était la résidence des *dihqâns*, est sur le côté oriental : c'est Kaskar. Al-Ḥadjdjâdj a bâti celle qui est sur le côté occidental et a relié les deux cités par un pont de bateaux [2]. » Ainsi, de même que Koufa avait été construite près de l'ancienne Al-Ḥîra, Wâsiṭ fut bâtie par les Arabes non loin de la vieille cité persane de Kaskar [3].

Ce fut dans la ville située sur le côté occidental du Tigre qu'Al-Ḥadjdjâdj fit élever la grande mosquée, le château ou palais du gouverneur et la célèbre « Coupole Verte » (*Al-Khaḍrâ*) appelée aussi « la Verte de Wâsiṭ [4] ». Par ses soins, la ville elle-même fut entourée d'un mur d'enceinte et de deux fossés. Yâqout nous donne les dimensions de quelques-unes des nouvelles constructions et de plusieurs places : « Le château avait 400 coudées en carré, la grande mosquée 200 ; la superficie de la place qui se trouvait devant les Ḥaddâdoun (quartier des Forgerons) était de 300 coudées en carré ; la place qui confinait aux Djazzâroun (quartier des Bouchers et au Ḥauḍ (citerne) avait 300 coudées de long sur 100 de large, et la place située auprès d'Al-Miḍmâr (hippodrome) avait 200 coudées de long sur 100 de large [5]. »

Ce géographe nomme encore, dans l'intérieur de la ville : Dîmâs, c'est-à-dire la prison construite à Wâsiṭ par Al-Ḥadjdjâdj [6] et Maschra'at al-Fîl (le Carrefour de l'Éléphant), ainsi appelé parce qu'un éléphant que le conquérant et gouverneur de l'Inde, Moḥammad ibn al-Qâsim, avait envoyé à Al-Ḥadjdjâdj, fut relâché en cet endroit quand il sortit du navire qui l'avait apporté [7].

Pour fermer son château et la grande mosquée, le fonda-

1. Cf. M. Streck, *l. c.* — Yâqout cite quinze autres villes ou lieux qui portaient le nom de Wâsiṭ (*Mo'djam*, IV, p. 888).
2. Abou 'l-Fidâ, *Géographie*, II, II, p. 80. M. Streck, *o. c.*, p. 319.
3. Cf. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 774-775 ; M. Streck, *o. c.*, p. 321.
4. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 290. Cf. M. Streck, *o. c.*, p. 319.
5. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 885. Cf. M. Streck, *o. c.*, p. 326.
6. Yâqout, *o. c.*, II, p. 714. Dîmâs, peut-être du grec : δημόσιον. Cf. M. Streck, *o. c.*, p. 326.
7. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 885. Cf. M. Streck, *o. c.*, p. 327.

teur employa un expédient bien digne de lui. Il fit tout simplement enlever les portes de Zandaward, ville ancienne près de Baṣra, ruinée par la construction de Wâsiṭ[1]. Il fit aussi venir les portes de Dauqara, située près de Wâsiṭ et ruinée également[2], de Dârousâṭ[3], de Dair mâ Sirdjân et de Sarâbîṭ[4]. Il est vrai que les habitants de ces villes protestèrent vivement : ils rappelèrent au gouverneur qu'à l'époque de la conquête arabe, ils avaient reçu l'amân pour leurs villes et pour leurs biens. Le gouverneur les laissa crier et garda ce qu'il avait pris[5].

Pour la construction de son palais, de la grande mosquée et des murs d'enceinte, Al-Ḥadjdjâdj avait dépensé 43.000.000 de dirhems. Ṣaliḥ ibn ʿAbd ar-Raḥmân, son secrétaire, lui représenta que, si ʿAbd al-Malik lui demandait ses comptes, il serait mécontent de ce gaspillage. Or, la plus grande crainte d'Al-Ḥadjdjâdj était de perdre les bonnes grâces du khalife. Conseillé par son secrétaire, le gouverneur marqua donc 34.000.000 pour frais des guerres qu'il avait faites et 9.000.000 seulement pour la construction des édifices de Wâsiṭ[6].

Parmi les auteurs arabes, les uns fixent la construction de Wâsiṭ à l'année 83, d'autres à l'année 84 et jusqu'à l'année 86. Cette divergence d'opinions est plus apparente que réelle; il est certain, en effet, que les travaux durèrent plusieurs années. Une tradition recueillie par Yâqout assigne l'année 84 comme date de la pose de la première pierre ; une autre source excellente du même auteur atteste que la construction de cette ville dura depuis l'année 83 jusqu'à l'année 86 et met ainsi d'accord tous les chroniqueurs[7].

1. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 884, et II, p. 951.
2. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 884, et II, p. 621.
3. Dans Balâdhorî seulement, *Fotouḥ*, p. 290.
4. Yâqout, dans un passage (*o. c.*, IV, p. 884), écrit Dair mâ Sirdjîs, mais dans un autre (III, p. 63) il écrit, d'accord avec Balâdhorî, *o. c.*, p. 290, Dair mâ Sirdjân. Balâdhorî, *l. c.*, écrit Scharâbîṭ.
5. Balâdhorî, *o. c.*, p. 290, et Yâqout, *o. c.*, IV, p. 884. Nous voyons plus tard le premier khalife abbasside faire transporter les portes de Zandaward de Wâsiṭ à Bagdâd, à la fondation de cette ville (Cf. M. Streck, *Die alte Landschaft Babylonien*, p. 58, et p. 325, note 8).
6. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 884.
7. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 884. — M. Streck, *o. c.*, p. 324-325, discute à

Ayant achevé la construction de sa ville, Al-Ḥadjdjâdj en informa le khalife en ces termes : « Je me suis choisi une ville dans le ventre *(kirsch)* de la région située entre la montagne et les deux capitales, et je l'ai appelée Wâsiṭ. » L'expression originale dont s'était servi Al-Ḥadjdjâdj fit donner aux citadins de Wâsiṭ le surnom de *Kirschiyyoun* (habitants du ventre)[1]. Un proverbe consacra aussi leur réputation de paresse ou d'indolence. On disait couramment d'un apathique : « Tu fais semblant de ne pas entendre comme si tu étais un habitant de Wâsiṭ. » Maidânî, expliquant l'origine de ce dicton, rapporte que, lorsque Al-Ḥadjdjâdj forçait les ouvriers de cette ville à travailler à la construction des édifices, ils prenaient la fuite et allaient dormir sur les nattes de la mosquée au milieu des pieux pèlerins; puis, quand le commandant de la police entrait en criant : « Allons, les gens de Wâsiṭ ! » ils faisaient semblant de ne pas entendre pour éviter d'être pris[2].

Quand il n'eut plus besoin des Nabatéens, c'est-à-dire des indigènes qui l'avaient aidé dans ses travaux, Al-Ḥadjdjâdj leur ordonna de s'éloigner. « Ils ne peuvent être autorisés à habiter ma ville, dit-il, car ils y propageraient la corruption[3]. » Et il la peupla de Syriens et de familles étrangères. Un grand nombre de Turcs de la Transoxiane, surtout de Bokhârâ, déportés en captivité après les expéditions antérieures ou émigrés librement, habitaient alors Baṣra. Al-Ḥadjdjâdj jeta les yeux sur eux, et il les transplanta à Wâsiṭ côte à côte avec ses favoris, les Syriens[4].

Le gouverneur de l'Irâq aima avec passion cette ville toute neuve, sa résidence définitive, qui avait surgi par son ordre des roseaux du Tigre[5]. Il avait fait démolir à

merveille cette question : nous ne pouvons mieux faire que de nous ranger à son sentiment. Tel est du reste l'enseignement d'Abou 'l-Fidâ qui, dans *Annales moslemici* (I, p. 424), place la fondation de Wâsiṭ en l'an 83 et qui dit dans sa *Géographie* (II, II, p. 80) : « Fondée en 84 par Al-Ḥadjdjâdj... Wâsiṭ a été achevée en l'an 86 de l'hégire. »

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 290. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 883 et 886. Cf. M. Streck, *o. c.*, p. 325.
2. Freytag, *Arabum Proverbia*, I, p. 250.
3. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 886.
4. Balâdhorî, *o. c.*, p. 376.
5. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 885.

Baṣra le château de Ziyâd, monument dont il jalousait la célébrité[1] et, maintenant qu'il était débarrassé de ce concurrent importun, il sollicitait pour son propre palais et pour « la Coupole Verte » les suffrages des connaisseurs. Un jour, étant assis dans la cour intérieure, il dit aux personnes de son entourage : « Comment trouvez-vous cette coupole ? » — « Rien d'aussi beau n'a été construit avant notre époque », répondirent en chœur les courtisans[2].

Mais, un autre jour qu'Al-Ḥadjdjâdj était dans la salle des réceptions, un serviteur vint l'avertir qu'une des jeunes filles du harem, pour laquelle il avait beaucoup d'inclination, était obsédée[3]. Al-Ḥadjdjâdj, envoya chercher à Koufa un certain ʻAbd Allâh ibn Hilâl, qu'on appelait « l'ami du Diable ». Cet homme vint et guérit la malade. « Mon ami, lui dit alors Al-Ḥadjdjâdj, qui paraît avoir été superstitieux à ses heures, je crains que ce château ne soit hanté ! » — « J'emploierai une recette qui en écartera ce que tu redoutes », répondit ʻAbd Allâh en se retirant.

Trois jours après, celui-ci revint, apportant une lourde cruche en terre, qui était scellée : « O émir, dit-il, tu feras nettoyer le château ; puis, tu enterreras cette cruche au centre du bâtiment, et tu n'auras plus aucun désagrément dans ta demeure. » — « La preuve de ce que tu avances, ô Ibn Hilâl ? » demanda Al-Ḥadjdjâdj. — « Que l'émir ordonne à dix de ses compagnons les plus vigoureux d'essayer de soulever, l'un après l'autre, cette cruche au-dessus du sol : ils n'y arriveront pas. » Par ordre d'Al-Ḥadjdjâdj, les assistants s'efforcèrent tour à tour de soulever le fardeau, mais en vain. Le gouverneur prit alors une natte qui était devant lui, la passa dans l'anse de la cruche et dit : « Au

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 349 s.

2. Masʻoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 341-342. Cette coupole se voyait encore, au rapport de Masʻoudî, en l'an 332 de l'hégire (943 de J.-C.). Elle resta donc debout plus longtemps que la « Coupole Verte » de Bagdâd, construite postérieurement et ruinée à l'époque où Masʻoudî écrivait ses *Prairies d'or* (Cf. Masʻoudî, VI, p. 171).

3. Nous ne savons si l'anecdote suivante a quelque rapport avec un passage du *ʻOyoun at-tawârikh* (fol. 15 v°), où il est fait mention d'une peste qui sévit à Damas, à Baṣra, à Wâsiṭ et dans d'autres villes, en l'an 86. On l'appela « la peste des jeunes filles » (طاعون الفتيات), parce qu'elle atteignit d'abord les femmes.

nom d'Allâh le clément, le miséricordieux. Certes, votre maître est le Dieu qui a créé le ciel et la terre en six jours. » Et, en même temps, plaçant ses deux pieds en équilibre sur l'estrade, il saisit cette cruche suspendue à la natte et la souleva. L'ayant reposée à terre, il réfléchit un moment la tête baissée. « Prends ta cruche, dit-il finalement à ʿAbd Allâh ibn Hilâl, et retourne auprès des tiens. » — « Pourquoi ? » — « Un jour, après ma mort, ce château sera ruiné, reprit Al-Ḥadjdjâdj ; un autre que moi l'habitera : quelque ouvrier, en creusant, trouverait cette cruche et dirait : « Puisse Allâh maudire Al-Hadjdjâdj qui n'entreprenait rien qu'à l'aide de la sorcellerie ! » — L'ami du Diable prit sa cruche et s'en alla[1].

Les terrains avoisinants étaient stériles. Deux canaux d'arrosage ou de drainage furent creusés, auxquels Al-Ḥadjdjâdj donna les noms de Nîl et de Zâb. Le sol qui les bordait fut défriché et livré à la culture.

Il y avait aussi près de Wâsiṭ des fermes importantes que ʿAbd Allâh ibn Darrâdj, affranchi de Moʿâwiya, préposé par lui au *kharâdj* de l'Irâq, avait exploitées autrefois au profit de ce khalife. Ces fermes étaient maintenant des terres abandonnées et improductives, couvertes d'étangs, de marécages et de broussailles. Al-Ḥadjdjâdj fit arracher les roseaux et construire des digues pour arrêter les inondations du Tigre. Puis, par son ordre, ces terrains furent mis en rapport au profit du Trésor ou, si l'on veut, au profit de ʿAbd al-Malik, ce qui était à peu près la même chose à cette époque[2].

La prospérité agricole de Wâsiṭ augmenta beaucoup sous les successeurs d'Al-Ḥadjdjâdj. Tout autour de cette ville étaient de nombreux villages et des jardins fertiles, de riches pâturages, des vergers remplis de palmiers et d'autres arbres fruitiers. Plus loin, dans la plaine, on faisait en grand la culture des céréales. La pêche dans le Tigre donnait du poisson en abondance. A l'époque du géographe Yâqout, qui visita Wâsiṭ plusieurs fois, le bon marché des vivres y tenait du prodige : une jarre de beurre frais s'y vendait deux dirhems ; on avait une douzaine de poules ou deux douzaines de petits poulets pour un dirhem ; 12 livres

1. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 885.
2. Balâdhorî, *Fotouh*, p. 290. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 883.

de graisse pour le même prix; 40 livres de pain pour un dirhem; 150 livres de lait pour la même somme, et tout le reste dans ces proportions[1].

Toutefois, Wâsiṭ ne trouva pas grâce devant les ennemis d'Al-Ḥadjdjâdj, ni devant les poètes satiriques. Ibn al-Qirriyya, dont nous avons déjà parlé, exprimait ainsi sa pitié pour l'homme qui avait fondé cette ville : « Il l'a bâtie dans un pays qui n'est pas le sien, et il la laissera à d'autres qu'à ses enfants[2]. » Et le poète Baschschâr ibn Bord[3] disait plus tard :

> « Mille malédictions soient sur Wâsiṭ de la part de son Maître et neuf mille malédictions sur ses habitants!
>
> » Peut-on attendre un bienfait des gens de Wâsiṭ, alors que cette ville est le refuge de tout barbare et de tout rustaud?
>
> » Les Nabatéens, les Persans, les habitants du Khouzistân[4] s'y sont donné rendez-vous, eux, les braillards, eux, les plus méchants des serviteurs d'Allâh.
>
> » J'espère obtenir de celui-ci, grâce à leurs insultes, une récompense pareille à celle d'un saint ermite[5]. »

Wâsiṭ fut le siège du gouvernement de l'Irâq même après la mort du fils de Yousof. Elle devint le principal centre militaire de l'Islamisme et garda son importance stratégique pendant toute la durée du khalifat[6].

Selon Balâdhorî, Al-Ḥadjdjâdj bâtit aussi la ville de Nîl sur le canal du même nom creusé par lui[7]. Abou 'l-Fidâ mentionne une autre ville fondée à cette époque; il dit qu'après la défaite de leur chef ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad

1. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 886. Cf. M. Streck, *Die alte Landschaft Babylonien*, p. 328.

2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 290. Ces paroles sont attribuées à Al-Gadbân ibn al-Qabaʿtharâ par Masʿoudî. (*Les Prairies d'or*, V, p. 342).

3. Mort en 167 de l'hégire (783). (Cf. *Agânî*, III, p. 19-73, et Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 73-74).

4. Les habitants du Khouzistân « étaient considérés comme le rebut du genre humain; leur nom était devenu synonyme de voleur, trompeur, etc. » (Cf. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, à la racine خوز).

5. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 887.

6. Muir, *The Caliphate*, p. 349.

7. Balâdhorî, *o. c.*, p. 290. Cf. Yâqout, *o. c.*, IV, p. 861.

ibn al-Asch'ath, les fils de Sa'd ibn Mâlik[1], à savoir 'Abd Allâh Sa'dân, Al-Aḥwaṣ, Isḥâq, No'aim et 'Abd ar-Raḥmân, construisirent en l'an 83 (702) la ville de Qomm, entre Iṣpahân, Sâwa et Qâschân. Sept villages, voisins les uns des autres, dont les habitants furent massacrés, formèrent les sept quartiers de la cité nouvelle, qui devint bientôt riche et florissante grâce à la fertilité de son territoire[2].

1. Sa'd ibn Mâlik ibn 'Âmir ibn al-Asch'arî.
2. Yâqout, *Mo'djam*, IV, p. 175-176, et Abou 'l-Fidâ, *Géographie*, II, II, p. 159. Il est dit dans cet ouvrage que Qomm est un diminutif de Komaidân, avec permutation du *q* en *k* (Komondân selon Yâqout, *o. c.*, IV, p. 176 et 305). D'après Abou 'l-Fidâ (*l. c.*), les habitants des villages dont nous parlons dans le texte se joignirent aux débris de l'armée rebelle pour la construction de la ville de Qomm. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 456-457 et 459.

CHAPITRE IX

Al-Ḥadjdjâdj et les gouverneurs du Khorâsân. — La conquête arabe; expéditions dans la Transoxiane. — Mort d'Al-Mohallab. — Intrigues d'Al-Ḥadjdjâdj. — Mousâ ibn 'Abd Allâh ibn Khâzim. — Disgrâce des fils d'Al-Mohallab. — Mort de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath. — Mort du khalife 'Abd al-Malik.

Al-Ḥadjdjâdj avait noyé les hérésies et les séditions dans des flots de sang; la paix à l'intérieur du khalifat était assurée pour de longues années. Et cependant, le gouverneur de l'Irâq ne désarme pas : dans les provinces soumises à sa juridiction et même au dehors, il fait rechercher activement les anciens rebelles pour les châtier; à l'extérieur, c'est la continuation de la conquête arabe qui l'occupe. La Transoxiane jusqu'à la Mongolie, dans l'Inde presque toute la vallée du Sind, et enfin l'Omân vont devenir la riche proie des Musulmans avides, dont les expéditions se décident bien plus par convoitise que par désir de propagande religieuse[1]. Sans doute, Al-Ḥadjdjâdj reste à Wâsiṭ; il ne porte pas lui-même la guerre dans ces contrées éloignées; mais c'est lui qui envoie les armées à la victoire, qui leur donne des généraux habiles et de loin les dirige encore. Il n'entre pas dans notre plan d'écrire l'histoire de ces magnifiques conquêtes. Toutefois, nous devons en parler pour montrer la part qu'y prit le gouverneur de l'Irâq et la gloire qui lui en revint. Ce fut Al-Ḥadjdjâdj, exterminateur des hérétiques et des rebelles qui, en pacifiant le khalifat, rendit possible l'extension inouïe de la puissance musulmane à l'Orient et à l'Occident. Les récits des meilleurs chroniqueurs arabes, tels que Balâdhorî et Ṭabarî, sont la preuve éclatante de cette assertion, qui semblera sans doute exagérée. Loin d'être exagérée, il faut ajouter que les autres gloires des règnes de 'Abd al-Malik et d'Al-Walîd sont

1. Cf. Van Vloten, *Recherches*, p. 4 s.

dues, pour une grande part, aux victoires et à l'énergie administrative de cet homme d'État. Nous ne croyons pas du reste avec Reinaud, qui prétend s'appuyer sur le témoignage de Ṭabarî, qu'Al-Ḥadjdjâdj, « craignant pour lui-même les chances d'une fortune toujours volage », ait voulu « reculer les frontières de l'Empire » pour « se créer un asile au besoin[1] ». Cet homme était profondément attaché à la famille des Banou Omayya ; il n'eut jamais que trois ambitions : servir fidèlement ses maîtres, leur plaire et conserver ainsi sa haute situation politique. Ajoutons qu'Al-Ḥadjdjâdj, malgré sa puissance, ne pouvait pas se révolter contre les khalifes, ni espérer se former un royaume indépendant. Car, les peuples de l'Irâq, qui le haïssaient mortellement, ne l'eussent point suivi, et il se fût aliéné les Syriens, ses seuls partisans, parce que ceux-ci étaient attachés aux khalifes de Damas. Les projets qu'on lui prête eussent amené l'écroulement de sa fortune. Al-Ḥadjdjâdj le savait ; aussi n'est-il pas exact de dire qu'il ait entrepris ces conquêtes lointaines pour s'y ménager un asile : il s'y fût trouvé seul, sans royaume et sans sujets.

La guerre contre les Turcs sur les frontières septentrionales du Khorâsân n'avait jamais cessé complètement depuis le règne de Moʿâwiya. « Une foule de petits Etats, sans pouvoir central[2] », se partageaient les vastes plaines des rives de l'Oxus (Djaiḥoun). Quand les uns consentaient à payer le tribut aux Arabes, les autres refusaient ; la domination musulmane y était donc intermittente, mal assurée, et par suite, les guerres y étaient continuelles : guerres contre les Turcs qui essayaient de recouvrer leur indépendance, guerres entre Arabes, causées par des rivalités personnelles ou par les vieilles rancunes des tribus[3].

Al-Mohallab, arrivé dans le Khorâsân en l'an 79 (698), n'obtint pas de succès rapides dans sa guerre contre les Turcs. Mais il eut le mérite de retenir le Khorâsân dans l'obéissance au khalife de Damas pendant la révolte effroyable de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath. Un gouverneur moins fidèle et moins conscien-

1. Cf. Reinaud, *Fragments arabes et persans*, dans le *Journal asiatique*, 4ᵉ série, X, p. 124.
2. Van Vloten, *Recherches*, p. 18.
3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 832, 859, 1022 s.

cieux eût entraîné sa province dans le parti du général rebelle. Dans cette hypothèse, Al-Ḥadjdjâdj eût été écrasé par le nombre, le khalifat partagé en deux.

En l'an 80, tandis que son fils Yazîd soumettait As-Sabal, roi d'Al-Khottal[1], dans la Transoxiane, Al-Mohallab mit le blocus devant la puissante forteresse de Kiss[2]. Mais, entouré d'ennemis, obligé de sévir pour étouffer les rivalités qui éclataient dans son armée entre les Arabes appartenant à des tribus différentes, fatigué des longueurs du siège[3], il apprit encore, pour comble de malheur, la mort de son fils Al-Mogîra qu'il avait laissé à Marw, capitale du Khorâsân, en qualité de lieutenant. Le vieux général pleura comme une mère ce fils bien-aimé. Il reçut du gouverneur de l'Irâq une lettre de consolation. Cela se passait en l'an 82 (701) : le siège de Kiss durait depuis deux ans[4].

Un traité fut conclu, aux termes duquel les Barbares consentaient à payer une rançon et Al-Mohallab à se retirer. En reprenant le chemin de Marw, le général rendit la liberté à des guerriers de Moḍar, qui avaient naguère éveillé ses soupçons et que, pour ce motif, il avait fait charger de chaînes. « Si tu avais eu raison de les mettre en prison, lui écrivit Al-Ḥadjdjâdj, à qui rien n'échappait et qui, sans doute, avait appris avec peine une punition infligée à des Arabes du nord de la Péninsule, tu as eu tort de leur rendre la liberté ; si, au contraire, tu as eu raison de leur rendre la liberté, tu avais commis une injustice en les jetant en prison. » Al-Mohallab répondit simplement : « Ils m'inspiraient des craintes, c'est pourquoi je les ai mis dans les fers ; quand j'ai été en sécurité, je les ai délivrés[5]. »

La mort d'Al-Mogîra, la trahison d'un officier, Ḥoraith ibn Qoṭba, qui, après avoir tenté de l'assassiner lui-même, s'était enfui à Tirmidh chez un autre rebelle appelé Mousâ ibn 'Abd Allah ibn Khâzim[6], plongèrent Al-Mohallab dans

1. Al-Khottal était le nom d'un vaste district, qui renfermait de nombreuses villes (d'après Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 402).

2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1040 et 1041. Cf. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 417. Kasch, comme écrit Yâqout (*o. c.*, IV, p. 277), était situé « à trois parasanges de Djordjân sur une montagne ».

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1041 et 1042.

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1077.

5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1041 et 1042.

6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1080-1082.

une amère tristesse. Sa santé en souffrit. Il n'eut pas le temps de rentrer dans sa capitale : à Zâgoul, village du Khorâsân, situé près de Marw ar-Roudh[1], il fut atteint d'une pleurésie[2]. Sur le point de mourir, il demanda une poignée de flèches liées ensemble et dit à ses enfants qui entouraient sa couche : « Croyez-vous que vous briseriez ces flèches ainsi réunies ? » — « Non. » — « Et si elles étaient séparées ? » — « Nous les briserions. » — « Restez donc unis comme ce faisceau. » Il ajouta à ces paroles d'autres exhortations touchantes, bien dignes de son âme élevée ; puis, il expira (mois de dhou 'l-ḥidjdja 82 = janvier 702).

Ainsi s'éteignit, au retour du siège de Kiss, à l'âge de 73 années musulmanes, celui que l'on pourrait appeler le Turenne des Arabes, guerrier habile, prudent et brave, homme pieux, loyal et bon, dont la vie mériterait une étude plus étendue. Les services qu'il rendit au pouvoir établi pendant sa longue carrière militaire furent immenses, et il a laissé après lui un nom singulièrement beau, presque sans tache[3].

Al-Mohallab mourant avait désigné son fils Yazîd pour lui succéder ; Al-Ḥadjdjâdj confirma ce choix. Nous avons vu que cette même année 82 (701-702) avait plongé le monde musulman dans l'angoisse : tous les regards étaient tournés vers le drame sanglant qui se déroulait dans les plaines de l'Euphrate et du Tigre. Yazid fut même obligé de refouler loin de Hérât le flot encore débordant des rebelles vaincus. Cette expédition accomplie, il fit la conquête de l'imposante citadelle de Bâdhagis, à laquelle Nîzak, qui en était le seigneur, rendait un culte d'adoration[4] (84 = 703).

1. Ville qu'il ne faut pas confondre avec Marw, la capitale du Khorâsân, dont elle est voisine (Yâqout, *Modʿjam*, IV, p. 506).

2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 417, et Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1080, écrivent الشوصة « pleurésie ». D'autres (Ṭabarî, *l. c.*), écrivent الشَّرِكة « panaris ? » Enfin Ya'qoubî (*Kitâb al-boldân*, p. 82), dit هو عليل من إِكْلَةٍ وَقَعَتْ فى رِجْلِهِ « sa maladie était un ulcère au pied ».

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1082-1084. Cf. Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, II, p. 214 et suiv.), et Muir, *The Caliphate*, p. 347.

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1129 et 1131. Bâdhagîs, « canton important. dépendant de Marw ar-Roudh et de Hérât ; il renferme plusieurs bourgs, et il a pour chef-lieu Baun et Bâmiîn, deux bourgs qui se touchent » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 75).

Yaḥyâ ibn Ya'mor al-'Adwâni, secrétaire de Yazîd, fut chargé d'annoncer par lettre à Al-Ḥadjdjâdj cette bonne nouvelle. Celui-ci, grand amateur de beau langage, fut séduit par la beauté et la pureté du style de la lettre. Il pria Yazîd de lui envoyer celui qui l'avait rédigée[1]. Le fils d'Al-Mohallab y consentit. « Où es-tu né? » demanda le gouverneur à Yaḥyâ ibn Ya'mor. — « Dans l'Ahwâz. » — « D'où te vient cette pureté de langage? » — « Des conversations de mon père, que j'ai retenues : il parlait admirablement. » — « Dis-moi donc si 'Anbasa ibn Sa'îd[2] commet des fautes de langage. » — « Oui, beaucoup. » — « Et un tel? » — « Oui. » — « Et moi, est-ce que je fais des fautes? » — « Oui, tu fais quelques fautes légères. Ainsi, tu appuies trop sur certaines lettres, et à d'autres tu ne donnes pas toute leur valeur. Et puis, tu dis *anna* (que) au lieu de *inna* (certes), et vice versâ. » — S'il faut en croire une tradition, Al-Ḥadjdjâdj répliqua : « Je te donne un délai de trois jours; je te tuerai si, après ce temps, je te trouve encore ici. » Yaḥyâ se hâta de regagner le Khorâsân[3]...

Le gouverneur de l'Irâq fit un voyage à la cour de Damas, probablement en l'année 84 (703). Au retour, il mit pied à terre dans un couvent où on lui présenta un vieillard « très versé dans la science des livres » Une prophétie de ce moine jeta le trouble dans l'esprit ombrageux d'Al-Ḥadjdjâdj. « Me connais-tu? » demanda-t-il au vieillard. — « Oui, on m'a dit qui tu es. » — « Sais-tu quelles contrées je gouverne? » — « Oui. » — « Qui les gouvernera après moi? » — « Un certain Yazîd. » — « Pendant ma vie ou après ma mort? » — « Je l'ignore. » — « Pourrais-tu me décrire cet homme? » — « Il machinera une trahison, je n'en sais pas davantage[4]. »

Tabarî raconte qu'Al-Ḥadjdjâdj se laissa effrayer par les paroles du moine, qu'il partit, « marcha sans interrup-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1131.
2. Le *râwî* de Koufa, un des favoris d'Al-Ḥadjdjâdj.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1132. Cf. Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, II, p. 337).
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1138. Ce récit est confirmé par le témoignage d'Ibn Khallikân (*o. c.*, éd. Boulâq, II, p. 393), qui nous apprend qu'Al-Ḥadjdjâdj consultait souvent les astrologues pour savoir qui lui succéderait.

tion durant sept jours, » et, arrivé dans son château, écrivit à 'Abd al-Malik une lettre dans laquelle il priait ce prince d'accepter sa démission : « O fils de la mère d'Al-Ḥadjdjâdj[1] ! lui répondit le khalife ; ton dessein m'est connu : tu veux savoir ce que je pense de toi. Et, par ma vie, je vois bien là une place pour Nâfi' ibn 'Alqama : mais ne songe plus à ta démission, jusqu'à ce qu'Allâh nous apporte lui-même ce qu'il nous réserve[2]. »

Cette réponse ne calma pas les inquiétudes du gouverneur qui, craignant une trahison, passait continuellement en revue, dans son esprit, tous les Yazîds de son époque : il s'arrêta définitivement au jeune gouverneur du Khorâsân, le plus populaire, le plus riche et le plus vaillant de tous les Yazîds. Le fils d'Al-Mohallab était soupçonné, nous l'avons dit, d'avoir épargné quelques compagnons de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, parce qu'ils étaient de race yéménite[3]; c'était pour Al-Ḥadjdjâdj un chef d'accusation suffisant. Un des anciens cavaliers d'Al-Mohallab, Al-Khiyâr ibn Sabra, revenant du Khorâsân, en fournit un second : « Parle-moi de Yazîd », lui demanda Al-Ḥadjdjâdj. — « Il est obéissant et pacifique. » — « Tu en as menti ; dis-moi la vérité sur son compte. » — « Par Allâh, qui est grand et puissant, je déclare que Yazîd a sellé son cheval et ne l'a point bridé. » — « Voici la vérité ! » répondit Al-Ḥadjdjâdj. Pour récompenser le délateur, il le nomma plus tard gouverneur de l'Omân[4].

A dater de ce jour, le fils de Yousof chercha des prétextes et usa d'astuce pour attirer Yazîd dans l'Irâq ; mais le gouverneur du Khorâsân représentait sans cesse à son supérieur les menaces perpétuelles des Turcs et la nécessité où il était de poursuivre les hostilités régulièrement[5]. Et il restait dans sa province lointaine. Il reçut l'ordre d'envahir le Khârizm[6], c'est-à-dire « la bande de terre qui

1. Les Arabes employaient fréquemment cette tournure, surtout lorsqu'ils voulaient injurier quelqu'un ou le tourner en ridicule.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1139.
3. Voir ci-dessus, p. 198.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1140 et 1143. Cf. *Agânî*, XI, p. 170; Ibn Khallikân (*Wafayât*, éd. Boulâq, II, p. 398), et Muir, *The Caliphate*, p. 348.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1143.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1142.

s'étend le long des rives du Djaiḥoun, depuis l'ancienne ville d'Âmol jusqu'à la mer d'Aral[1] », mais il répondit : « *Ce pays contient peu de butin, ô émir, et il produit des chiens féroces !* » — « Laisse là-bas un lieutenant, écrivit de nouveau Al-Ḥadjdjâdj, et viens ici ! » — « Je désire faire une *razzia* dans le Khârizm », répondit cette fois Yazîd qui s'obstinait à ne pas quitter sa résidence. — « N'en fais rien, écrivit encore Al-Ḥadjdjâdj ; car, comme tu l'as dit, le Khârizm est une contrée ingrate. » Yazîd, qui ne pouvait supporter ni les ordres, ni les défenses d'Al-Ḥadjdjâdj, passa outre et conduisit contre le Khârizm une expédition de cavalerie[2]. Les guerres des Arabes en Orient ressemblaient à des brigandages[3]. Au retour de celle-ci, l'hiver était commencé ; les plaines de l'Oxus (Djaiḥoun) étaient couvertes de glace. Les Arabes, pour se préserver eux-mêmes, dépouillèrent de leurs vêtements les captifs qu'ils emmenaient, et ces malheureux moururent de froid[4].

Pour arriver à ses fins, le gouverneur de l'Irâq écrivit au khalife une lettre dans laquelle il jetait le blâme sur Yazîd et sur toute la famille d'Al-Mohallab ; il leur reprochait surtout leur ancien attachement au parti d'Ibn az-Zobair[5]. « Je ne regarde pas comme une flétrissure, répondit ʿAbd al-Malik à son serviteur, la soumission de la famille d'Al-Mohallab à la famille d'Az-Zobair ; au contraire, j'estime que c'était une dette. Cette dette, la famille d'Al-Mohallab l'a également contractée envers moi : c'est un gage de sa fidélité ! » Mais Al-Ḥadjdjâdj insista, parla de révolte et de trahison possibles, fit tant et si bien que le khalife, fatigué, lui accorda la révocation de Yazîd[6]. ʿAbd al-Malik et le fils de Yousof tombèrent d'accord pour donner le gouvernement du Kho-

1. Ch. Schefer, *Relation de l'Ambassade au Kharizm de Riza Qouly Khân*. Introd., p. I.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1142.
3. Cf. Van Vloten, *Recherches*, p. 5.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1143. Balâdhorî rapporte le même fait dans *Fotouḥ*, p. 417. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire comme Ch. Schefer, dans *Relation de l'Ambassade au Kharizm*, Introd. p. x : « Yazîd ibn al-Mohallab, tenta contre le Kharizm une expédition dont les conséquences furent désastreuses. Un froid rigoureux fit périr tous ses soldats, malgré les précautions qu'il avait prises de les revêtir de vêtements de peau. »
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1140-1143.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1140-1141.

râsân à Qotaiba ibn Moslim al-Bâhilî; mais, instruits par l'expérience, ils agirent avec beaucoup de ménagements et de prudence. Pour donner le change à Yazîd ou, au moins, prévenir une révolte, ils nommèrent temporairement à sa place un de ses frères, Al-Mofaḍḍal, fils d'Al-Mohallab[1].

Yazîd, partant pour l'Irâq, emportait les regrets unanimes de ses anciens sujets. Les habitants des villes qu'il traversait l'accueillaient comme un bienfaiteur et jonchaient de fleurs son chemin[2]. Cette popularité était due principalement à ses prodigalités sans bornes. Il avait gouverné le Khorâsân un peu moins de trois ans (dhou 'l-ḥidjdja 82 — rabî' II[e] 85[3] = janvier 702 — avril 704).

Al-Mofaḍḍal conserva ses fonctions de gouverneur du Khorâsân pendant l'espace de neuf mois. Il continua les razzias de ses prédécesseurs. Au rapport de Ṭabarî, il n'avait pas de trésor particulier : il distribuait à ses soldats tout le butin fait dans les expéditions[4]. Sa conquête la plus importante fut celle de Tirmidh, place forte sur l'Oxus, et de la région voisine.

Il est intéressant de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de cette ville et de son conquérant, Mousâ ibn 'Abd Allâh ibn Khâzim, célèbre aventurier arabe de la tribu de Solaim[5]. Nous lisons dans Ṭabarî que 'Abd Allâh, père de Mousâ, gouverneur du Khorâsân pour le compte d'Ibn az-Zobair en l'année 65 (684), voyant sa puissance complètement paralysée par les jalousies et les discordes continuelles des tribus (en particulier des Banou Tamîm et des Banou Rabî'a) qui composaient ses garnisons[6] et désireux de soustraire sa fortune au pillage de ses redoutables adversaires, les Tamîmites, envoya son fils Mousâ la mettre en sûreté, au delà de l'Oxus. Mousâ partit à la tête de 220 cavaliers, auxquels s'adjoignirent 180 mendiants ou vagabonds[7]. Repoussé par le seigneur de Bokhârâ et par les habitants des villes de la Sogdiane, reçu d'abord ami-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1141, 1143 et 1144.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1143.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1083 et 1143.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1144.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1145 s.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 593.
7. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 593 et 1145.

calement par Ṭarkhoun, roi de Samarcande, puis expulsé comme malfaiteur[1], chassé de Kiss où il n'échappa à la mort qu'à l'aide d'un stratagème[2], Mousâ fut enfin accueilli généreusement par le roi et les *dihqâns* de Tirmidh. Dans cette ville, il prit avantage d'une fête donnée, ce semble, en son honneur, pour évincer ses hôtes et s'emparer de leur forteresse. Ceux-ci, chassés de leur cité, allèrent implorer le secours des Turcs; mais les Turcs se moquèrent d'eux et les accablèrent de leur mépris, parce qu'ils s'étaient laissés battre et expulser par une centaine d'hommes[3]. Ce coup d'audace fut accompli avant la mort d'Ibn az-Zobair.

Dès lors, Mousâ, enhardi par sa victoire, renforcé aussi par un contingent de 400 cavaliers qui grossirent les rangs de sa petite troupe après la mort de son père, répandit la terreur dans les environs de Tirmidh par ses razzias[4]. Les Turcs lui envoyèrent une ambassade pour pénétrer le secret de sa rapide fortune et de ses succès extraordinaires. C'était l'époque des fortes chaleurs. L'aventurier fit allumer un grand feu et ordonna à ses compagnons de se ranger autour, couverts de leurs vêtements d'hiver auxquels ils devraient ajouter encore d'épaisses couvertures. Les ambassadeurs entrèrent. Quand ils virent ces hommes étendant leurs mains au feu comme s'ils avaient froid, ils ne purent retenir un cri d'étonnement et de terreur : « Pourquoi faites-vous cela ? » demandèrent-ils ? — « C'est parce que nous souffrons du froid durant cette saison, répondirent les Arabes, tandis que pendant l'hiver nous souffrons de la chaleur ! » Les délégués s'en retournèrent très émus. « Ce sont des démons, dirent-ils : gardons-nous de leur faire la guerre[5] ! »

Sous le gouvernement d'Omayya, prédécesseur immédiat d'Al-Mohallab, Mousâ tailla en pièces, sous les murs de sa ville, une armée de Turcs et d'Arabes coalisés[6]. Il ne fit pas la guerre à Al-Mohallab, qui ne l'inquiéta jamais, mais il lutta contre Yazîd. Aidé par des débris de l'armée de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath et secondé

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1146-1147. Cf. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 417.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II. p. 1148.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1148. Cf. Muir, *The Caliphate*, p 351-352.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 832 et 1148.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1148-1149.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1149-1150. Cf. Balâdhorî, *Fotouḥ*, 418.

par la vaillance de deux frères, Ḥoraith et Thâbit fils de Qoṭba, qui avaient déserté l'armée du Khorâsân, Mousâ repoussa au delà de l'Oxus tous les gouverneurs provinciaux ou résidents envoyés par Yazîd, et bientôt après, il mit en déroute une armée de 70.000 Huns, Thibétains ou Turcs qui assiégeaient sa capitale[1]. Cependant Ḥoraith fut tué dans la bataille. Thâbit, dont les favoris de Mousâ jalousaient l'ascendant, ne se croyant pas en sûreté, prit la fuite et fit alliance avec Ṭarkhoun, roi de Samarcande[2]. Il revint à la tête d'une armée de 80.000 hommes pour assiéger Tirmidh, mais il fut assassiné par un faux déserteur du camp de Mousâ. Les « Barbares », laissés à eux-mêmes, attaqués à l'improviste pendant la nuit, furent mis en déroute. Et, pendant les cinq années suivantes, Mousâ régna tranquille dans Tirmidh, forçant la crainte aussi bien que l'admiration des Arabes et des Turcs qui entouraient sa principauté[3].

Lorsque Al-Mofaḍḍal fut nommé gouverneur du Khorâsân, il crut que le moyen le plus efficace pour se concilier la faveur d'Al-Ḥadjdjâdj était d'abattre la puissance de l'heureux aventurier des rives de l'Oxus. Il équipa une armée de 15.000 hommes, dont il confia le commandement à ʿOthmân ibn Masʿoud pour faire le siège de Tirmidh. Dans une sortie vigoureuse, les défenseurs de la ville repoussèrent les assaillants, s'emparèrent de leur camp, puis se mirent à traîner leur butin vers les murailles de la cité. Mais les Arabes de ʿOthmân avaient fait une courbe rapide, et ils barraient maintenant le chemin à leurs vainqueurs. La face des choses changea. Le cheval de Mousâ eut les jarrets coupés et s'abattit. « Porte-moi sur ta monture », dit l'aventurier à l'un de ses affranchis. — « Monte en croupe, répondit celui-ci : de la sorte, si nous échappons à nos ennemis, nous échapperons ensemble, et si nous périssons, nous périrons ensemble[4]. » A ce moment, ʿOthmân remarqua un beau guerrier qui portait un casque brodé de soie rouge, sur le cimier duquel étincelait un saphir bleu de ciel. « Par le dieu de la Kaʿba, c'est Mousâ qui monte en selle », s'écria ʿOthmân, et il s'élança à sa poursuite. Étant surchargée, la

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1152-1155.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1155. Cf. Balâdhorî, *l. c.*
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1156-1160.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1161-1162.

monture de l'affranchi fit un faux pas qui la jeta par terre avec ses deux cavaliers. Mousà fut tué à coups de sabre[1] (fin de 85 de l'hégire[2] = décembre 704 de J.-C.). L'histoire de celui qu'on appelait « le héros des Arabes[3] » finissait misérablement comme celle de Schabîb, avec qui il eut plus d'un trait de ressemblance.

Tirmidh ouvrit ses portes aux vainqueurs et Al-Mofaḍḍal s'empressa d'annoncer à Al-Ḥadjdjâdj l'issue heureuse de la campagne. « Il est étonnant, le fils de Bahla ! s'écria le gouverneur de l'Irâq avec aigreur : quand je lui ordonne de faire mourir Ibn Samora[4] [un Yéménite], il me répond qu'il lui a donné asile ; et maintenant il m'apprend qu'il vient de faire périr Mousâ ibn 'Abd Allâh ibn Khâzim [de la tribu de Qais][5] ! » Al-Ḥadjdjâdj ne pouvait plus souffrir les exploits glorieux de la famille d'Al-Mohallab, même lorsqu'ils tournaient à son profit : tant étaient violents l'esprit de parti et la jalousie de clan de la race arabe[6] !

La même année (85 = 704) fut marquée par la mort de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath, qui vivait retiré à la cour de Rotbîl. L'existence du principal chef de la rébellion troublait encore la tranquillité d'Al-Ḥadjdjâdj. Il envoyait lettres sur lettres pour obtenir son extradition : « Envoie-le-moi, écrivait-il au roi de Kâboul, sinon, par le Dieu unique ! je foulerai le sol de ton royaume avec une armée d'un million d'hommes[7] ! »

Rotbîl répugnait à violer la foi d'un traité; mais il ne fut pas insensible à la promesse d'être exempté du tribut. Un certain 'Obaid ibn Abî-Sobai' le Tamîmite, favori de 'Abd ar-Raḥmân, s'entremit pour livrer son maître. Il le desservit auprès de Rotbîl, fit redouter à ce prince la colère d'Al-Ḥadjdjâdj et se chargea d'obtenir du gouverneur de l'Irâq une dispense de tribut pour sept ans, à la condition que le chef des rebelles serait livré à discrétion. Le roi de Kâboul

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1163.
2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 419. Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1164.
3. Ṭabarî, *l. c.*
4. Un des chefs de la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, V. ci-dessus, p. 198.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1164. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 352.
6. Muir, *l. c.*
7. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1133.

finit par promettre à 'Obaid toutes sortes de faveurs s'il menait à bien cette entreprise. Cependant l'attention du général fugitif avait été éveillée par les menées secrètes du négociateur. Celui-ci, pour échapper à la mort et continuer son œuvre de trahison, s'enfuit alors dans le Sidjistân, où il trouva encore 'Omâra ibn Tamîm, avec les troupes syriennes, qui avaient poursuivi les rebelles. Il fit part à cet émir des nouvelles dispositions de Rotbîl et promit de livrer 'Abd ar-Raḥmân pour la somme d'un million de dirhems. Cette nouvelle mit Al-Ḥadjdjâdj au comble de la joie : il écrivit à 'Omâra d'accepter toutes les conditions imposées par 'Obaid et par Rotbîl.

Les clauses du traité avec le roi du Kâboulistân furent donc les suivantes : Rotbîl serait exempté du tribut et à l'abri des razzias pendant sept ans (d'autres disent dix ans), à la suite desquels il payerait annuellement, en denrées, la somme de 900.000 dirhems : moyennant ces conditions, il livrerait son hôte 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath[1].

Rotbîl se saisit donc de lui et de son frère Al-Qâsim. Les fers au cou et chargés de chaînes, ils furent conduits avec plusieurs personnes de leur famille vers le poste le plus proche de la frontière arabe. Mais 'Abd ar-Raḥmân avait résolu de se soustraire aux mains de ses ennemis : arrivé à Ar-Rokhkhadj, qui était encore une ville du royaume de Kâboul, il se jeta du haut d'un château, entraînant le garde qui était attaché à sa personne, et se tua. Les membres de sa famille furent décapités par ordre de 'Omâra, et leurs têtes, avec celle de 'Abd ar-Raḥmân, portées au gouverneur de l'Irâq (85 de l'hégire = 704 de J.-C.)[2].

Al-Ḥadjdjâdj fit promener la tête de 'Abd ar-Raḥmân dans toute sa province[3], puis l'envoya au khalife 'Abd al-

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 400. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1133-1135. Cf. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 408. Dans Ibn Schâkir (*'Oyoun at-tawârikh*, fol. 9 v°), nous lisons qu'aux termes de ce traité, Rotbîl était à l'abri des razzias pour une période de dix ans, mais que, pendant ce temps, il devait payer un tribut annuel de 100.000 dirhems.

2. Balâdhorî, *l. c.* Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1135. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 409. Mais Balâdhorî (*l. c.*) et *'Oyoun* (fol. 9 v°) disent que 'Abd ar-Raḥmân se jeta du haut d'une montagne. Quelques-uns placent sa mort en l'an 84 (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1138).

3. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, *l. c.*

Malik[1]. Celui-ci, après l'avoir contemplée, la fit porter à son frère 'Abd al-'Azîz, gouverneur de l'Égypte[2], où elle fut encore promenée de ville en ville et enfin enterrée[3]. Sur ce sujet, le poète a dit :

« Que le corps est loin de la tête ! La tête est en Égypte et le corps à Ar-Rokhkhadj !

» Ils l'ont fait périr injustement ; puis ils ont dit aux siens : « Prêtez le serment. » Et le courrier a rapporté la tête aimable et sereine[4]. »

Quant à 'Obaid le Tamîmite, il reçut de Rotbîl et de 'Omâra le prix de ses services[5].

Al-Ḥadjdjâdj célébra son triomphe complet dans un discours rempli d'invectives, qu'il prononça du haut de la chaire de Koufa, discours dont Mas'oudî et Ibn 'Abd Rabbihi nous ont conservé, sinon le texte intégral, au moins le sens :

« Habitants de l'Irâq, dit-il, Satan s'est incorporé en vous, il s'est mêlé à votre chair et à votre sang, à vos os, à vos membres, jusqu'aux extrémités de votre corps; il circule dans vos veines; il a pénétré entre vos côtes et dans la moelle de vos os; il y a infusé la révolte, la rébellion et la perfidie. Il s'est établi en vous, il y a construit son nid, pondu et couvé ses œufs. Vous avez fait de lui un guide dont vous suivez les pas, un chef à qui vous obéissez, un maître dont vous attendez les ordres. N'étiez-vous pas dans les rangs de son armée dans l'Ahwaz, lorsque vous avez essayé de me trahir et de vous unir contre moi ? Vous pensiez alors qu'Allâh abandonnerait l'islamisme et le khalifat. Mais je prenais ce Dieu à témoin que je saurais vous atteindre, quand même vous chercheriez à vous dérober par une fuite rapide ou par une prompte désertion, chacun de vous portant le sabre sur son cou en signe de poltronnerie et de lâcheté. Plus tard, à la journée d'Az-Zâwiya, on

1. Ce fut 'Irâr ibn 'Amr, — encore un beau parleur, — qui porta à Damas la tête de 'Abd ar-Raḥmân. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 154 ; *Aghâni*, II, p. 140, et X, p. 65 ; *Osd al-ghâba*, IV, p. 113.

2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1136.

3. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, *l. c.*

4. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 409. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1136, cite le premier vers. Mais aucun de ces deux auteurs ne nous donne le nom du poète.

5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1135.

a vu votre pusillanimité, votre abjection et la malédiction dont Allâh vous a frappés. Votre protecteur s'est éloigné de vous, alors que vous fuyiez comme des chameaux qui se réfugient dans leur étable; le père ne s'inquiétait plus de son fils, le frère ne se tournait plus vers son frère, tandis que l'épée mordait votre chair et que la lance brisait vos os. Et la journée de Dair al-Djamâdjim! Que dire de cette journée pleine de combats terribles, de luttes gigantesques, où des coups meurtriers faisaient voler l'oiseau nocturne du repaire où il dormait[1] et faisaient oublier l'ami à l'ami? Peuple de l'Irâq, que puis-je encore espérer de vous? Que puis-je vous demander? Pourquoi vous laisserais-je vivre? Dans quel but vous épargnerais-je? Est-ce pour que vos vies s'ajoutent à vos révoltes, pour que de nouvelles discordes s'ajoutent aux anciennes? Que puis-je espérer, que puis-je attendre de vous? Devant l'ennemi, aux frontières, vous tremblez, et toujours, que vous soyez craintifs ou rassurés, vous trahissez. Vous ne savez ni reconnaître un bienfait, ni payer de remerciements une faveur. O peuple de l'Irâq! qu'un misérable vous ameute en aboyant, qu'un égaré vous appelle, qu'un parjure vous excite à la révolte, qu'un rebelle invoque votre aide, aussitôt vous le proclamez, vous le suivez, vous lui donnez asile et protection! Habitants de l'Irâq, que la sédition gronde, que le cri rauque de l'émeute retentisse, qu'un imposteur surgisse, vous devenez ses auxiliaires et ses sectateurs! L'expérience ne vous est-elle donc pas utile? Les conseils ne peuvent-ils vous sauvegarder? L'adversité ne vous a-t-elle pas instruits? Votre cœur est-il ému du châtiment qu'Allâh vous a infligé au début et à la fin de tous les événements?

» Mais pour vous, peuple de Syrie, je suis comme l'autruche qui défend ses petits à l'aide de ses pattes, qui protège leur vue, les abrite de la pluie, les garde des loups, les garantit de l'attaque de toute bête fauve; avec elle, ils ne craignent plus pour leurs yeux, ils sont à l'abri de tout mal, hors de l'atteinte du danger. Habitants de la Syrie, vous êtes ma force et mon secours, mon bouclier dans le combat;

1. C'est-à-dire : séparaient l'âme du corps (Note de M. Barbier de Meynard, *Les Prairies d'or*, V, p. 306).

si je lutte, vous luttez; si je me retire, vous vous retirez avec moi. Vous êtes à l'égard du peuple de l'Irâq, comme le dit An-Nâbiga, le poète des Banou Dja'da :

« Quand votre lettre les convoque, ils ne la repoussent pas et ne mentent point[1]... »

Il était écrit que cette année 85[2] serait remplie par les intrigues d'Al-Hadjdjâdj : non content d'avoir révoqué Yazîd ibn al-Mohallab et obtenu la tête de 'Abd ar-Rahmân ibn Mohammad, l'inquiet gouverneur voulait placer sur le trône, après la mort de 'Abd al-Malik, qui vieillissait, un khalife de son choix, ou pour ainsi parler, une de ses créatures. L'héritier présomptif était alors 'Abd al-'Azîz, gouverneur de l'Égypte, frère de 'Abd al-Malik et ennemi personnel d'Al-Hadjdjâdj, car « l'esclave de Thaqîf », nous l'avons déjà dit, s'était fait des ennemis même parmi les Banou Omayya[3]. Il disait en parlant de 'Abd al-'Azîz: « Dans cette dynastie, il n'est pas pour moi d'homme plus redoutable que lui: je ne saurais passer un jour sans craindre un coup du sort venant de sa part[4]. » Le coup tant redouté par Al-Hadjdjâdj, c'était sa destitution et sa disgrâce, après la mort du khalife régnant. C'est pourquoi il forma le projet de faire adopter Al-Walîd, fils de 'Abd al-Malik, comme héritier présomptif : ce prince lui devrait la couronne et se montrerait reconnaissant. Al-Hadjdjâdj envoya donc à la cour de Damas une ambassade sous la direction de 'Imrân ibn 'Isâm al-'Anazî, poète et orateur, pour déterminer le khalife à transmettre les rênes du pouvoir à son fils Al-Walîd[5]. 'Abd al-Malik manifesta d'abord quelque hésitation, mais il était père, et il finit par céder aux instances pressantes de son « serviteur » et de 'Imrân. Il écrivit une lettre au gouverneur

1. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, V, p. 305 et suiv. — Dans Ibn 'Abd Rabbihi (*'Iqd*, II, p. 185), nous trouvons les mêmes paroles, mais avec des variantes, des additions, des lacunes. De plus, ce discours y est donné comme ayant été prononcé quelques jours après la journée de Dair al-Djamâdjim.

2. Dans Tabarî (*Annales*, II. p. 1167), cette démarche d'Al-Hadjdjâdj est placée par le traditionniste 'Alî avant la révolte de 'Abd ar-Rahmân; d'après une autre tradition, en l'an 84 (Tabarî, *o. c.*, II, p. 1171).

3. Voir ci-dessus, p. 57 s.

4. *Agânî*, XVI, p. 60.

5. Tabarî, *o. c.*, II, p. 1166. Cf. *Agânî*, *l. c.*

de l'Égypte, son frère, pour l'engager à renoncer au trône. « J'ai pour mon fils Abou-Bakr les mêmes ambitions que toi pour ton fils Al-Walîd », répondit le prince. — « Apporte-moi le *kharâdj* de l'Égypte[1] ! » répliqua durement le khalife dans une seconde lettre. — « Prince des croyants, reprit 'Abd al-'Azîz dans un nouveau message, nous avons atteint tous deux un âge que les membres de notre famille ne dépassent guère. Nous ignorons l'un et l'autre qui de nous sera visité le premier par la mort. Je te supplie de ne pas empoisonner le reste de mes jours ! » Ces graves réflexions, la prière qui les accompagnait touchèrent profondément le khalife : il abandonna le dessein dont le fils de Yousof était l'instigateur intéressé[2].

'Abd al-'Azîz mourut bientôt après au Caire (djomâdâ I[er] 85[3] = mai 705). Le khalife pleura sa mort et regretta toujours amèrement la résolution qui lui avait fait entreprendre une démarche contraire à la générosité[4].

Il désigna alors pour successeur immédiat Al-Walîd, déclarant que le successeur d'Al-Walîd serait Solaimân, un autre de ses fils. Les choix du khalife furent annoncés dans les provinces, et le peuple prêta serment aux deux élus[5]. Une fois encore la mort avait servi à souhait les désirs d'Al-Ḥadjdjâdj qui voyait tous ses ennemis descendre successivement dans la tombe.

Mais, l'année suivante, il eut la tristesse de perdre son meilleur ami, son soutien fidèle, le khalife 'Abd al-Malik, de qui les dernières paroles furent une recommandation en sa faveur. A son lit de mort, 'Abd al-Malik, après avoir exhorté ses enfants à la concorde et à la modération, leur rappela qu'ils avaient une dette de reconnaissance à payer : « Honorez Al-Ḥadjdjâdj, leur dit-il, car c'est lui qui vous a aplani le chemin du trône[6]. » Puis il expira à l'âge

1. C'est-à-dire : Viens rendre tes comptes, je te révoque.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1167. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 241, et Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 409-410. Celui-ci enregistre simplement sous réserve les instances et les efforts d'Al-Ḥadjdjâdj.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1165.
4. Ibn Schâkir, *'Oyoun at-tawârîkh*, fol. 14 r°.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1070 et 1071.
6. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 300-301.

de 60[1] ou 62 ans[2], le 15 du mois de schawwâl de l'an 86 de l'hégire (8 octobre 705), à Damas[3]. Son règne, à dater de son avènement (66 = 685), fut de vingt et un ans un mois et quinze jours; mais, calculé depuis la mort de ʿAbd Allâh ibn az-Zobair et la réunion de tous les peuples musulmans sous le même sceptre, il ne dura que treize ans et quatre mois, moins sept jours[4]. Al-Ḥadjdjâdj prononça dans la mosquée de Wâsiṭ l'oraison funèbre de son bienfaiteur[5].

Malgré son avarice[6], malgré les quelques exécutions injustes, barbares même, qui signalèrent les débuts de son règne, et bien qu'il soit responsable en grande partie des cruautés d'Al-Ḥadjdjâdj qu'il maintenait obstinément dans ses fonctions, le khalife ʿAbd al-Malik montra plusieurs des qualités qui font les grands souverains. Quand il fut assuré de sa puissance matérielle, il devint un ami des lettres et des arts[7], un administrateur habile, modéré envers les chrétiens et indulgent pour les coupables; il fut l'asile inviolable de tous les fugitifs que poursuivait la rancune d'Al-Ḥadjdjâdj[8].

1. C'est la donnée de Ṭabarî (*Annales*, II, p. 1173), qui place sa naissance en l'an 26 de l'hégire et lui donne dix ans à la mort du khalife Othmân.

2. D'après Ibn Qotaiba (*Maʿârif*, p. 182), et Masʿoudî (*Les Prairies d'or*, V, p. 210). — Il en est qui lui donnent 63 ans; un autre, 58 ans seulement (Ṭabarî, *l. c.*).

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1172. Dans Masʿoudî (*o. c.*, V, p. 210) : « Il mourut à Damas le samedi 14 de schawwâl, l'an 86 de l'hégire. »

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1172. Cf. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 210.

5. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, II, p. 187.

6. Les chroniqueurs nous ont transmis deux sobriquets curieux et peu flatteurs que l'on donnait à ce prince. Il était appelé « Sueur de la pierre », à cause de son avarice (*Maʿârif*, p. 180, et *Anonyme Chronik*, p. 152), et « Père des mouches », à cause de la fétidité de ses dents et de son haleine, qui attirait les mouches sur ses lèvres et jusque dans l'intérieur de sa bouche (*Maʿârif*, p. 182; *Anonyme Chronik*, *l. c.*) « Il avait attaché ses dents avec de l'or » (*Maʿârif*, p. 180).

7. *Agânî*, *passim*. L'année de sa mort, il avait commencé à bâtir « l'incomparable mosquée de Damas », sur l'emplacement « de l'église de Jean » (Ibn Schâkir, *ʿOyoun*, fol. 16 r°).

8. Cf. A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 166 et s. Telle n'est pas cependant l'opinion d'Abou 'l-Fidâ qui porte sur ce khalife un jugement extrêmement sévère (Cf. *Annales moslemici*, p. 426).

CHAPITRE X

Avènement d'Al-Walîd I[er]. — Extension et fin de la conquête arabe. — Qotaiba ibn Moslim : Conquête de la Transoxiane. — Évasion de Yazîd ibn al-Mohallab, prisonnier d'Al-Ḥadjdjâdj. — Conquête de l'Omân. — Moḥammad ibn al-Qâsim : Conquête de l'Inde.

Al-Walîd, revenant des funérailles de son père, monta dans la chaire de Damas et fit l'éloge du khalife défunt. Quand il descendit, le peuple lui prêta le serment de fidélité (schawwâl 86[1] = octobre 705). C'est sous son règne que la dynastie des Omayyades atteignit son apogée. Les éléments de discorde demeuraient toujours ; les mécontents étaient nombreux ; on trouvait le nouveau khalife dédaigneux, autoritaire et dur[2] ; mais, sous la main énergique d'Al-Ḥadjdjâdj qu'il laissa au pouvoir, les partis de l'opposition furent tenus en échec. Les arts de la paix prévalurent ; des écoles furent fondées, les sciences cultivées, les poètes royalement récompensés, de superbes mosquées construites, des routes tracées, des hospices dotés, des travaux publics de toute sorte entrepris[3]. Telle est à cette époque la gloire de la cour de Damas que, lorsqu'on passe en revue l'histoire de tous les khalifats, on est tenté de donner la première place à celui d'Al-Walîd I[er]. Sans doute, la conquête religieuse et politique du monde méridional s'achève par le glaive : « Crois ou meurs », et l'on ne peut avoir que de l'horreur pour cette propagation brutale de l'islamisme ; sans doute Al-Ḥadjdjâdj continue à répandre le sang des habitants de

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1172 et 1177-1178.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1178. Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 182.
3. Les chroniqueurs nous font remarquer que, sous le règne d'Al-Walîd on ne parlait que d'architecture ; sous celui de son successeur Solaimân que de mariages et de festins ; sous celui de 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz, que d'austérités et d'étude du Coran, conformément au goût particulier de chacun de ces princes (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1272-1273).

l'Irâq ; sans doute aussi il y a au palais du souverain de Damas un relâchement abominable des mœurs, mais tout cela ne dépasse ni les désordres ni les cruautés qui marquèrent l'histoire des Abbassides à Bagdâd[1]. Et puis, quiconque étudie l'époque des Omayyades doit tenir compte de la partialité des chroniqueurs qui écrivirent sous la dynastie suivante, sinon, l'on s'expose à rabaisser injustement la gloire des khalifes de Damas[2].

Al-Walîd, plein de respect pour les dernières volontés de son père[3], maintint, pendant tout son règne, Al-Ḥadjdjâdj en Orient. D'accord avec le fils de Yousof, il donna à Qotaiba ibn Moslim, en l'an 86 (705), le gouvernement du Khorâsân et la direction de la guerre contre les Turcs. Al-Mofaḍḍal ibn al-Mohallab était donc révoqué[4]. De plus, Al-Ḥadjdjâdj jeta en prison, la même année, Yazîd ibn al-Mohallab et destitua ses deux frères : Ḥabîb, gouverneur du Kirmân, et 'Abd al-Malik, commandant de sa propre garde : c'était la disgrâce complète de cette illustre famille de guerriers[5].

Hâtons-nous d'ajouter que le choix de Abou-Ḥafṣ Qotaiba ibn Moslim al-Bâhilî comme gouverneur du Khorâsân était particulièrement heureux. Cet homme donna du lustre à la tribu de Bâhila, qui était méprisée, si méprisée même qu'un poète avait dit :

« Si l'on criait à un chien : o Bâhilî ! il se mettrait à hurler de se voir attribuer une origine aussi basse[6]. »

Qotaiba avait été auparavant préfet de Raî[7]. Pendant sa carrière militaire, il ne fut jamais arrêté par aucun scrupule: « il trahissait » volontiers ses ennemis, car Al-Ḥadjdjâdj lui avait écrit : « Prends-les par la ruse et fais-les mourir[8]. »

1. Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1192-1194 et 1196; Muir, *Annals of the early Caliphate*, p. 447-448.
2. Muir, *The Caliphate*, p. 353.
3. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 380. Voir ci-dessus, p. 229.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1178-1179. Mas'oudî, *o. c.*, VIII, p. 321.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1182.
6. Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 611. Voir dans cet auteur la notice sur Qotaiba, p. 609 s. Nous y lisons, p. 610, que Moslim, père de Qotaiba, avait joui d'un grand crédit auprès du khalife Yazîd ibn Mo'âwiya et qu'il fut tué avec Moṣ'ab en l'an 72.
7. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 207. Ibn Khallikân, *o. c.*, éd. Boulâq, I, p. 609.
8. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 12.

Avant l'arrivée de Qotaiba à Marw, les expéditions des Arabes au delà de l'Oxus étaient surtout de la nature des razzias : les terres conquises rentraient dans la catégorie des pays alliés, protégés ou tributaires plutôt que dans la catégorie des provinces entièrement assujetties. Désormais la tactique est changée. Chaque année, au printemps, Qotaiba pénètre dans les États des Turcs et se retire quand l'automne est avancé pour passer l'hiver à Marw ; mais, en partant, il laisse des préfets et des garnisons dans les villes soumises[1]. Il nous faut donner un court aperçu de ces conquêtes, parce qu'Al-Ḥadjdjâdj, de sa résidence de Wâsiṭ, en suit les péripéties et en dirige souvent les progrès.

Qotaiba passa le fleuve dès l'année 86 (705). Le roi d'Aṣ-Ṣagâniyân[2] lui apporta aussitôt des présents et une clef d'or ; plusieurs roitelets du Ṭokhâristân consentirent également à payer rançon. Satisfait de ces heureux débuts, Qotaiba revint sur ses pas pour rentrer à Marw, laissant à son frère Ṣâliḥ ibn Moslim le soin de ramener l'armée[3]. Il reçut bientôt d'Al-Ḥadjdjâdj ce billet tranchant, mais dicté par la sagesse : « Pendant les razzias, commande l'avant-garde ; au retour, reste à l'arrière-garde avec les traînards[4]. »

La campagne de l'année suivante (87) fut dirigée contre Baikand, riche entrepôt commercial au delà de l'Oxus[5]. Les Turcomans de la Sogdiane et leurs alliés s'étant coalisés pour la défense de la ville, coupèrent les communications de Qotaiba. Pendant deux mois, Al-Ḥadjdjâdj fut sans nouvelles de l'expédition : il craignait un désastre, et pour fléchir le ciel, il prescrivit des prières publiques, non seulement à Wâsiṭ, mais encore dans toutes les mosquées des provinces[6]. Enfin Qotaiba remporta une grande victoire et fit le blocus de Baikand, où il installa sous les murailles des ouvriers mineurs. Les habitants capitulèrent. Qotaiba laissa à Baikand un

1. Muir, *The Caliphate*, p. 358.
2. Grande et riche province d'au delà de l'Oxus, limitrophe des cantons de Tirmidh (Yâqout, *Mo'djam*, III, p. 393).
3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1179-1180.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1181.
5. Cf. Yâqout, *o. c.*, I, p. 797.
6. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 420. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1186. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 358.

préfet avec une petite garnison et reprit le chemin de Marw. Mais il avait à peine fait cinq parasanges que les habitants massacrèrent la garnison arabe. Le général revint sur ses pas. De nouveau il fit creuser des mines sous les fondations du mur d'enceinte : il voulait l'étayer avec des poutres auxquelles il mettrait le feu, afin de provoquer un effondrement[1]. Il n'eut pas besoin de porter la flamme dans les souterrains : le rempart s'écroula pendant les travaux, ensevelissant 40 terrassiers sous ses ruines. Épouvantés par la vue de la brèche, les habitants demandèrent à capituler. Cette fois, Qotaiba rejeta leurs offres, la ville fut prise d'assaut, ses défenseurs passés au fil de l'épée, leurs familles réduites en esclavage. Une immense quantité de soieries venues de la Chine, de vases d'or et d'argent, de statues précieuses et d'autres riches dépouilles, « telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles dans le Khorâsân », devinrent la proie des Arabes[2]. Al-Ḥadjdjâdj reçut sans doute la meilleure part du butin. Pour témoigner aux guerriers son contentement et pour les encourager, il permit à Qotaiba de leur distribuer les armes, le matériel de guerre, les effets de campagne renfermés dans les arsenaux de Marw[3].

En 88 (707), tandis qu'Al-Walîd poursuivait la construction de la splendide mosquée de Damas et faisait appel à l'habileté des ouvriers byzantins pour élever à Médine un temple digne de son Prophète[4], tandis que l'infatigable Moslama, fils de ʿAbd al-Malik, reprenait ses razzias annuelles contre l'Arménie[5]. Qotaiba ibn Moslim dirigea une première expédition contre le royaume de Bokhârâ, et en particulier contre une petite ville de ce pays appelée Râmîthan[6]. Ce ne fut que l'année suivante (89=708), que le général arabe, après avoir culbuté sur son passage les Sogdiens de Kiss et de Nasaf[7], se mesura dans une bataille rangée avec les troupes de Wardân, roi de Bokhârâ. Celui-ci prit la fuite après

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1187.
2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 420. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1188.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1189.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1192 s.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1191 et 1194.
6. Ṭabari, *o. c.*, II, p. 1195. Cf. Yâqout, *Moʿdjam*, II, p. 739.
7. Nasaf, « grande et populeuse ville entre le Djaiḥoun et Samarcande. Elle possède de nombreuses bourgades » (Yâqout, *o. c.*, IV, p. 781).

une lutte acharnée qui dura deux jours ; mais sa capitale résista à toutes les attaques, et Qotaiba, désespérant de s'en emparer, dut se contenter de prendre Râmîthan ; puis il rentra à Marw avec ses troupes. Al-Hadjdjâdj fut très mécontent de cet échec ; il adressa à son général une lettre de reproches et lui demanda le plan de la ville de Bokhârâ. L'ayant reçu et examiné, il donna à Qotaiba des instructions basées sur le plan des ouvrages de défense[1].

Le gouverneur du Khorâsân recommença cette campagne pour la troisième fois, en l'an 90 (709). Il exécuta avec une grande vigueur les ordres d'Al-Hadjdjâdj. Mais, pendant le siège de la ville, les peuplades voisines, accourues à l'appel de Wardân, attaquèrent les assaillants. Les Arabes, refoulés par la masse puissante des Turcs, allaient chercher un asile dans leurs retranchements, lorsque les femmes musulmanes sortirent du camp en poussant des cris, se mirent à frapper à la tête les chevaux de la colonne qui fuyait et l'obligèrent à retourner vers l'ennemi. Cette fois, les Turcs furent repoussés jusque sur les hauteurs qu'ils occupaient au commencement de l'action[2]. Ils n'étaient pas vaincus. La cavalerie de Tamîm, que nous voyons toujours au premier rang dans les rencontres difficiles, passa intrépidement un cours d'eau qui la séparait des positions turques. Huit cents fantassins de la même tribu, commandés par un chef héroïque nommé Waqî', « prêts à mourir », passèrent également la rivière, et tandis que leur cavalerie, partagée en deux escadrons, harcelait l'ennemi sur ses flancs, à coups de lances, eux, gravissant les pentes de la colline qui était inaccessible aux chevaux, attaquèrent les Turcs à coups de sabres. Les Barbares furent débusqués et mis en déroute. Qotaiba, qui contemplait ce spectacle avec le reste de son armée, promit alors cent dirhems pour chaque tête d'infidèle qui lui serait apportée : tous ses soldats se jetèrent à la poursuite des fuyards, en firent un grand carnage et revinrent ensuite jeter aux pieds du général les trophées sanglants et productifs de leur victoire. Bokhârâ fut prise[3].

Qotaiba, malgré les prescriptions formelles du gouverneur, rentra à Marw avant son armée. Quand il arriva dans cette

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1198-1199.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1201.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1201-1203.

ville, il écrivit à Al-Ḥadjdjâdj que la conquête de Bokhârâ était l'œuvre de son frère ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moslim, que, disait-il, il avait envoyé à la tête des Arabes. Mais un affranchi, présent à la prise de Bokhârâ, dit à Al-Ḥadjdjâdj la vérité. Le fils de Yousof eut alors un accès de colère effrayant. Il accueillit par des huées une ambassade de Tamîmites que Qotaiba avait soudoyés pour les faire parler en sa faveur et commanda qu'on lui amenât un barbier. Quand cet homme entra, ses ciseaux à la main : « Sachez, dit le gouverneur aux envoyés, que je vais vous faire couper la langue, si vous refusez de dire la vérité. » Les Tamîmites finirent par déclarer que cette conquête était à la fois l'œuvre de Qotaiba, général en chef, et de son frère délégué par lui. La colère d'Al-Ḥadjdjâdj s'apaisa[1].

Ṭabarî raconte que la même année (90) Al-Ḥadjdjâdj se rendit à Rostaqobâdh pour châtier les Kurdes qui avaient envahi la province du Fâris[2]. Il emmenait avec lui Yazîd ibn al-Mohallab, son prisonnier depuis l'an 86[3], et les deux frères de Yazîd, Al-Mofaḍḍal et ʿAbd al-Malik, également prisonniers. Il les faisait garder à vue dans une tente voisine de la sienne. Il avait condamné l'ancien gouverneur du Khorâsân, accusé de concussion, à verser 6.000.000 de dirhems au Trésor. Et, comme Yazîd était dans l'impossibilité de verser toute cette somme[4], il le fit mettre à la torture. L'héroïque patience du fils d'Al-Mohallab pendant les supplices ne fit qu'irriter le féroce gouverneur qui, un jour, poussa le raffinement de la cruauté jusqu'à lui faire torturer une jambe dans laquelle était restée la pointe d'une flèche en bois. Le patient poussa un cri de douleur. Sa sœur, Hind, une des femmes d'Al-Ḥadjdjâdj, ayant entendu la plainte déchirante de son frère, se mit aussi à crier et fut répudiée pour ce motif. Enfin, une nuit, « Yazîd parvint à se dérober aux tourments qu'il endurait depuis si long-

1. Ṭabarî, *Annales*, II. p. 1203-1204.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1208.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1181 et 1209. V. ci-dessus, p. 220-221. D'après Yaʿqoubî, ce fut Qotaiba qui, après la révocation d'Al-Mofaḍḍal, conduisit à Al-Ḥadjdjâdj les enfants d'Al-Mohallab enchaînés (*Kitâb al-boldân*, p. 82).
4. Al-Ḥadjdjâdj n'obtint que 3.000.000 de pièces d'argent (Ibn Khallikân, *Wafayât*, II, éd. Boulâq, p. 400). Cf. Van Vloten, *Recherches* p. 6.

temps : il enivra ses gardes, sortit du camp, déguisé par une barbe blanche et par le costume d'un cuisinier, monta sur un cheval qu'un de ses frères lui avait procuré, gagna la Syrie et trouva un asile auprès de Solaimân, frère du khalife Al-Walîd[1] ».

Inquiet plus qu'on ne saurait dire de cette évasion, persuadé que Yazîd allait renouveler la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, ignorant le lieu de sa retraite, le gouverneur de l'Irâq écrivit aussitôt au khalife pour lui annoncer l'événement, à Qotaiba et aux émirs des provinces orientales pour leur prescrire d'épier le fugitif et de se préparer à la guerre[2]. Puis, apprenant que Solaimân l'avait accueilli amicalement et pris sous sa haute tutelle, il se hâta d'écrire à Al-Walîd pour lui dénoncer les détournements de fonds commis par Yazîd et pour révéler le nom de son protecteur. Le khalife, irrité contre une famille qui avait osé « dérober l'argent d'Allâh », enjoignit à son frère de lui livrer son hôte. Solaimân intercéda, supplia. Al-Walîd demeura inexorable, renouvelant ses ordres plus impérieusement. Solaimân prit alors une décision aussi héroïque qu'ingénieuse : il chargea son fils Ayyoub et Yazîd de la même chaîne et les fit conduire tous deux, ainsi attachés, aux pieds d'Al-Walîd. La vue de son neveu dans une attitude humiliée, la lecture d'une lettre touchante écrite par Solaimân désarmèrent le khalife. Il fit grâce à Yazîd, lui rendit la liberté et le renvoya auprès de son bienfaiteur : ensuite il défendit à Al-Ḥadjdjâdj d'inquiéter davantage les fils d'Al-Mohallab et même de lui écrire à leur sujet[3].

Yazîd fut un des rares ennemis d'Al-Ḥadjdjâdj qui échappèrent à sa vengeance. Il n'en fut pas ainsi d'un prince turc, appelé Nîzak, seigneur de Bâdhagis[4] et ministre du roi du Ṭokhâristan[5]. Nîzak avait été d'abord l'allié de

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1209 s. La fin de ce passage est tirée de la *Nouvelle Biographie générale* (Didot, XLV, p. 256-257) : c'est un résumé fidèle de Ṭabarî (*l. c.*).

2. Ṭabarî, *l. c.*

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1213 s. Voir dans la *Nouvelle Biographie générale* (Didot, XLV, p. 257), une traduction fantaisiste de la lettre de Solaimân à Al-Walîd. Le texte de cette lettre se trouve dans Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, II, p. 401.

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1184.

5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1205.

Qotaiba[1]; puis, saisi de remords au spectacle de la cruauté et du vandalisme arabes qui menaçaient d'extermination ses compatriotes, il avait pris la fuite et, du haut des défilés de Kholm[2], avait lancé un appel à tous ceux qui désiraient secouer le joug de l'étranger. « L'Arabe est semblable au chien, disait Nîzak ; quand vous le frappez, il aboie ; quand vous lui donnez à manger, il remue la queue et vous suit. Pillez le territoire de l'Arabe, et puis octroyez-lui quelque chose : il se montre satisfait et oublie vos mauvais traitements. »

Plusieurs rois ou seigneurs de ces contrées qui, comme celles de la Transoxiane, étaient morcelées en une foule de petits États — cause principale de leur faiblesse, — promirent à Nîzak l'appui de leurs armes pour le printemps suivant. Mais, pendant l'hiver, Qotaiba avait fait d'importants préparatifs. Au printemps de l'année 91 (710), il se mit en marche, suivi d'une nombreuse armée, pour aller faire la guerre à Nîzak. Il punit sévèrement, sur son passage, les petits princes qui avaient fait alliance avec le rebelle, et rejoignit son frère 'Abd ar-Raḥmân, qui l'avait précédé au défilé de Kholm avec un corps d'armée de 12.000 hommes[3]. Un déserteur montra à Qotaiba une route qui lui permit de tourner les positions ennemies. Nîzak n'eut que le temps de s'échapper à travers la vallée de Fargâna[4].

Ici encore, il fut pris dans un défilé que Qotaiba avait fermé d'un côté, et son frère 'Abd ar-Raḥmân de l'autre. Il demeura bloqué pendant deux mois dans une forteresse, souffrant toutes les horreurs d'une famine à laquelle s'ajouta, par surcroît, une épidémie de petite vérole. Cependant la saison, qui est rigoureuse de bonne heure dans ces montagnes, allait forcer les Arabes à retourner dans leurs quartiers d'hiver. Leur général en chef décida d'employer la ruse pour attirer Nîzak dans son camp. Il lui envoya un messager appelé Solaim, avec mission de l'ame-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1195.
2. Kholm, au nord-ouest de Kâboul, dans les montagnes du Ṭokhâristân, est le nom d'une petite ville. Cette ville est à dix parasanges de Balkh (Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 465).
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1205-1207 et 1228.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1219. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 360.

ner, sans lui promettre l'amân si c'était possible, et si c'était impossible, en lui donnant un sauf-conduit.

Solaim prit plusieurs charges de vivres et se rendit dans la forteresse de Nîzak, qu'il connaissait : « Tu t'es perdu toi-même par ta rébellion et ta trahison », lui dit-il. — « Que faire maintenant? » demanda le prince turc. — « Ton meilleur parti est d'aller trouver Qotaiba. Je l'en ai dissuadé, mais il est résolu à passer l'hiver ici, dût-il y périr. » — « Quoi donc! je me rendrais auprès de lui sans avoir obtenu l'amân! » — « Je ne pense pas qu'il te l'accorde jamais, tant son cœur nourrit de ressentiment et de colère contre toi, mais je te conseillerais d'aller à l'improviste lui serrer la main; j'estime qu'après cela il rougirait de te mettre à mort et t'accorderait ton pardon. » — « Penses-tu? » — « Oui. » — « Je ne puis me résoudre à prendre ce parti; dès qu'il me verra, Qotaiba me fera mourir. » — « Je ne suis venu, reprit Solaim, que pour te donner un bon conseil[1]. Si tu l'accueilles, j'ai lieu d'espérer que non seulement Qotaiba te laissera la vie, mais encore que tu retrouveras auprès de lui ton ancienne faveur. Si tu refuses de suivre mon conseil, je me retire. » — « Nous allons, dit Nizak, t'offrir à déjeuner. » — « Je m'imagine que vos occupations sont autres que d'apprêter des repas. Nous, nous avons des vivres en abondance. » Solaim commanda le déjeuner : des serviteurs étalèrent les copieuses provisions qu'il avait apportées et aussitôt les soldats turcs, qui mouraient de faim, se jetèrent sur ces victuailles, les pillèrent et, se les arrachant les uns aux autres, les dévorèrent en un clin d'œil, au grand déplaisir de Nizak : « Abou 'l-Hayyâdj, s'écria Solaim à ce spectacle qu'il avait préparé, je suis pour toi un conseiller sincère et loyal ; or, je vois que tes compagnons sont épuisés par la faim : je crains, si le siège se prolonge sans changement dans ta situation, qu'ils ne demandent l'amân en échange de ta personne. Va donc trouver Qotaiba! » — « Il ne m'inspire aucune confiance : je ne me rendrai auprès de lui qu'après avoir obtenu l'amân. Au reste, il me tuera même après l'avoir accordé; mais, capituler après l'avoir reçu, c'est une excuse, cela laisse une lueur d'espérance. » — « Eh bien! il te l'accorde. Me soupçonnes-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1220.

tu de trahison ? » — « Non. » — « Alors, viens avec moi ! » Les compagnons de Nîzak avaient entendu ce dialogue : « Accepte la parole de Solaim, s'écrièrent-ils ; il ne peut dire que la vérité. » Nîzak céda et suivit le messager ; mais, en franchissant le dernier degré des escaliers de la citadelle, il dit : « Si quelqu'un ignore le jour de sa mort, moi, je connais le mien. Quand je paraîtrai devant Qotaiba, il me fera mourir. » — « Mais non ! répliqua Solaim. Peut-il te tuer maintenant qu'il t'a accordé l'amân ? » Nizâk monta à cheval. A peine était-il sorti de la gorge, que des cavaliers, postés par ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moslim, s'élancèrent de droite et de gauche pour en refermer l'entrée[1]. « C'est le commencement de la trahison », murmura Nîzak. — « Ne dis pas cela, répondit Solaim ; c'est pour ton bien qu'ils se postent en arrière ! » On arriva ainsi au camp de Qotaiba, où le prince turc fut mis en prison. Le général arabe envoya un exprès à Al-Ḥadjdjâdj pour lui annoncer la capture du rebelle et lui demander la permission de le faire mourir. La permission désirée arriva de Wâsiṭ au bout de 40 jours. Cependant Qotaiba, au moment de violer toutes les lois de la guerre et de l'honneur, parut hésitant ; il consulta ses troupes dont les avis, naturellement, furent partagés et manifesta une très vive agitation. Enfin il donna l'ordre fatal : Nîzak fut décapité avec 700 de ses compagnons, son corps fut pendu, sa tête envoyée au gouverneur de l'Irâq (91[2] = 710).

La perfidie de Qotaiba envers Nîzak fut si grande que le peuple musulman, quoique assez accoutumé à l'artifice et à la tromperie pendant la guerre, cria au scandale et réprouva hautement la félonie du général :

> « Ne croyez pas que la trahison soit une force, disait le poète Thâbit Qoṭna[3] : parfois les pieds s'élèvent, mais un jour ils glissent. »

Quant à Al-Ḥadjdjâdj, il se félicitait d'avoir choisi ce

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1221.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1222-1223. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 360. Le faible roi du Ṭokhâristân, Djîgouyah, que Nîzak avait fait charger de chaînes d'or pour qu'il ne pût s'opposer à son dessein (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1206), fut alors élargi avec sa suite, et envoyé à Damas, où il demeura jusqu'à la mort d'Al-Walîd (Ṭabarî, *o. c.* II, p. 1225).
3. Thâbit Qoṭna, poète guerrier du Khorâsân, surnommé Qoṭna parce

général : « J'ai envoyé Qotaiba, jeune et sans expérience, disait-il ; or, toutes les fois que je l'ai haussé d'une coudée, il m'a élevé d'une toise[1]. »

A son retour du Tokhâristân, Qotaiba détruisit avec ses mangonneaux la forteresse de Schoumân[2], soumit définitivement celles de Kiss et de Nasaf, incendia la ville de Firyâb, qui fut appelée depuis « la Brûlée ». Enfin, chargé des dépouilles de la Sogdiane, il rentra à Marw en passant par Bokhârâ et par Âmol[3].

L'année suivante (92 = 711), il s'avança dans le Sidjistân contre « Rotbîl le Grand », mais il fut bientôt libéré par la conclusion de la paix avec ce prince[4].

L'année 93 fut marquée par la conquête du Khârizm. Le « schâh » de cette contrée, prince faible, était incapable de défendre son pouvoir contre les attaques d'un frère rebelle devenu tout puissant, et contre le roi du Khâmdjird. Il appela Qotaiba à son secours, lui fit remettre par avance les clefs d'or des trois villes du Khârizm, lui promit de plus 10.000 têtes de bétail et d'autres richesses. Qotaiba partit à la fin de l'hiver et châtia les ennemis du schâh ; il fit massacrer, dans une circonstance, jusqu'à 4.000 prisonniers à la fois. Le Khârizm devint une province de l'Empire musulman[5]...

Mécontents de leur vieux roi appelé Ṭarkhoun, qui consentait à payer « la capitation » (*al-djizya*) à Qotaiba, les Sogdiens le détrônèrent et donnèrent le pouvoir après lui à Gâuzak. Ṭarkhoun, ne pouvant supporter ce revers de la fortune, se perça de son épée[6]. Qotaiba crut que le moment était venu de soumettre complètement Samarcande, capitale de la Sogdiane. Aussitôt après la

qu'il remplissait avec du coton la cavité d'un œil qu'il avait perdu. Yazîd ibn al-Mohallab le nomma gouverneur d'un district (Ibn Qotaiba, *Liber Poësis et Poëtarum*, p. 400-401).

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1225.

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1228. Schoumân, ville de la province d'Aṣ-Ṣagâniyân, au delà de l'Oxus (Yâqout, *Mo'djam*, III, p. 337).

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1229-1230. Firyâb était une ville des environs de Balkh (Yâqout, *o. c.*, III, p. 888).

4. Ṭabarî, *o. c.* II, p. 1235.

5. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 421. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1236-1238. Cf. Ch. Schefer, *Relation de l'Ambassade au Khârizm*. Introd., p. x.

6. Ṭabarî, *o. c.*, II., p. 1229-1230.

conquête du Khârizm, il se porta brusquement vers cette grande et riche cité, qui était la reine de la Transoxiane, et l'assiégea[1]. La noblesse turque de Schâsch[2] et du Fargâna, accourue pour la défendre, fut exterminée par les Arabes dans une attaque nocturne.

Les assiégés défendirent courageusement leur ville : quand les machines de guerre battaient les murailles, ils fermaient les brèches « avec des sacs remplis de paille de millet », et ce ne fut qu'après plusieurs jours de cette sorte de bombardement que Qotaiba s'ouvrit un passage praticable. Il donna le signal de l'assaut. Sur leurs remparts croulants, les défenseurs de Samarcande opposèrent aux Arabes une résistance opiniâtre; ils criblèrent de flèches pendant plusieurs heures l'élite des troupes de Qotaiba : « Retirez-vous aujourd'hui, crièrent-ils enfin aux assiégeants : nous capitulerons demain ! » Et en effet, le lendemain, Samarcande, craignant d'être prise d'assaut, capitula aux conditions suivantes : Elle payerait chaque année un tribut de 2.200.000 dirhems; Qotaiba entrerait dans la ville après que les guerriers turcs en seraient sortis et y bâtirait une mosquée où il inaugurerait le culte islamique : après quoi, il évacuerait la place[3].

Il entra. Les temples furent dépouillés de leurs riches idoles, et celles-ci, accumulées toutes en un même endroit, formèrent comme « un château énorme », auquel Qotaiba porta la flamme le premier, en criant : *Allâh akbar !* Ni la frayeur superstitieuse des habitants, ni leur désespoir immense ne fléchirent le cupide général qui, dans les cendres de cet autodafé sauvage, ramassa « 50.000 *mithqâls* d'or ou d'argent ».

On raconte qu'une petite-fille de Yazdadjird, le dernier roi des Perses, réduite en captivité au sac de Samarcande, fut envoyée par Qotaiba à Al-Ḥadjdjâdj, lequel en fit présent à Al-Walîd. Celui-ci l'admit dans le harem royal et eut d'elle un fils qui fut appelé Yazîd ibn al-Walîd[4].

Une fois maître de la ville, Qotaiba refusa d'en sortir;

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1237 et 1241-1242.
2. Schâsch, au delà du Saiḥoun (Yâqout, *Mo'djam*, III, p. 233).
3. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 421. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1242-1245.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1246-1247. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, III, p. 93 ; Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 455.

il y fit occuper les maisons par ses troupes. Et il porta ainsi auprès des Turcs et auprès des Arabes eux-mêmes l'accusation justifiée d'avoir trahi indignement Nizak, le Khârizm et Samarcande[1] (93 = 712).

Plus tard, le pieux 'Omar II, sur les réclamations des habitants, fit examiner le cas de Samarcande par un cadi. Le magistrat décida que les Arabes quitteraient la ville pour recommencer le siège, et que Samarcande serait prise d'assaut ou par capitulation! On devine que cette décision, bien digne d'un légiste, ne changea rien à la situation des vaincus[2].

La politique favorite des généraux arabes dans l'Est était de se servir des peuples subjugués pour river leurs chaînes. Pendant les années 94, 95 et 96 de l'hégire (712 à 715 de notre ère), Qotaiba grossit les rangs de son armée de 20.000 combattants recrutés parmi les indigènes des pays conquis[3]. Al-Ḥadjdjâdj, du reste, n'oubliait pas sa créature. Par son ordre, le conquérant de l'Inde, Moḥammad ibn al-Qâsim, détacha de son armée un puissant renfort de troupes et l'envoya dans la Transoxiane, au service de Qotaiba (95[4]).

Continuant vers le Nord-Ouest sa course victorieuse, promenant l'incendie, semant partout la dévastation et le pillage, ce général s'empare de Khodjanda, de Schâsch, de Kâschân et de plusieurs autres villes du Fargâna. Nous voyons ici que les « polythéistes » sont des victimes innocentes qui ne demandent que la paix, et les Arabes « des barbares[5] » et des brigands[5].

L'avant-garde du conquérant atteignit ainsi Kâschgar, dans le Turkestan chinois (96[6] = 714). On raconte une curieuse entrevue avec « le roi de la Chine », probablement un mandarin des environs. Celui-ci, pour délier Qotaiba d'un serment qu'il avait fait de prendre possession du pays, lui aurait envoyé un chargement de terre chinoise pour la fouler aux pieds, un sac de monnaie chinoise comme tribut

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1246. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 421.
2. Balâdhorî, *o. c.*, p. 420 et 422. Cf. Van Vloten, *Recherches*, p. 5.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1242, 1256.
4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1257.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1243, 1246, 1247, 1250, 1256, 1267. Cf. Balâdhorî, *o. c.*, p. 422, et Muir, *The Caliphate*, p. 361.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1275-1276.

et quatre jeunes gens de famille royale pour être marqués d'un sceau en signe de vasselage. Qotaiba avait atteint alors l'extrême limite de ses conquêtes. Pendant cette campagne, il apprit la mort du khalife Al-Walîd. Désormais son avenir s'assombrit[1].

La conquête définitive de l'Omân est aussi attribuée à des généraux envoyés par le gouverneur de l'Irâq. Déjà du vivant de Mahomet, en l'an 8 de l'hégire (629), ʿAmr ibn al-ʿAṣi avait pénétré dans cette contrée pour en prendre possession et la convertir à l'islamisme. Mais l'autorité des khalifes y fut purement nominale jusqu'au règne de ʿAbd al-Malik. ʿAmr ibn al-ʿÂṣi étant retourné à Médine après la mort du Prophète, deux notables de l'Omân, ʿAbd ibn al-Djolandâ et Djaʿfar ibn Djauscham, qui avaient embrassé l'islamisme, commandèrent en maîtres dans ce pays. Après leur mort régna ʿAyyâḍ, fils de ʿAbd ibn al-Djolandâ, sous les khalifats d'Othmân et d'Alî, ensuite les deux fils de ʿAyyâḍ, Solaimân et Saʿîd, jusqu'à l'époque d'Al-Ḥadjdjâdj[2].

La première tentative des généraux d'Al-Ḥadjdjâdj contre l'Omân fut repoussée par les indigènes qui avaient à leur tête les deux frères intrépides que nous venons de nommer : Solaimân et Saʿîd. Une seconde expédition, forte de 40.000 hommes et commandée par Modjdjâʿa ibn Siʿr, un des meilleurs généraux du gouverneur de l'Irâq, fut envoyée par terre et par mer à la conquête de l'Omân. Cette expédition eut le sort de la première. Cependant, le même général étant revenu une seconde fois à la tête d'une armée de 5.000 cavaliers, prit possession de l'Omân, dont il traita les habitants avec une grande dureté. Al-Ḥadjdjâdj y nomma un gouverneur de son choix avec des percepteurs pour lever le *kharâdj*. Solaimân et Saʿîd, échappés aux terribles représailles des conquérants, se retirèrent dans « le pays des Zandjs », sur la côte orien-

1. Cf. Muir, *o. c.*, p. 361-362, à qui nous empruntons presque textuellement les lignes qui précèdent. Voir aussi *Biographie universelle* (Michaud), XXII, p. 146 et 147, où nous lisons que l'empereur de la Chine à cette époque était un prince de la dynastie des Thangs.

2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 77. E. Sachau, *Über eine arabische Chronik aus Zanzibar*, dans *Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, I, 2e partie, 1898, p. 4-5. Cf. G. P. Badger, *History of the Imâms*, Introduction, p. x.

tale de l'Afrique, avec leurs familles et plusieurs membres de leur tribu[1].

La conquête de l'Inde par les Arabes est due également à l'initiative d'Al-Ḥadjdjâdj. Dès les règnes d'Omar, d'Othmân, d'Alî et de Mo'âwiya, les Arabes y avaient entrepris quelques expéditions; mais ici comme dans le Nord, elles consistaient en razzias. Les envahisseurs faisaient des esclaves et du butin, puis ils s'en retournaient, ne laissant après eux aucun établissement durable[2].

Les premiers gouverneurs envoyés par Al-Ḥadjdjâdj dans le stérile Makrân, contrée limitrophe du Sind, eurent une existence éphémère et ne changèrent rien à cette situation. Le premier de tous, Sa'îd ibn Aslam ibn Zor'a, fut assassiné[3]. Son successeur, Modjdjâ'a ibn Si'r mourut au bout d'un an. Moḥammad ibn Hâroun an-Namrî, qui le remplaça, fut suivi bientôt de 'Obaid Allâh ibn Nabhân, puis de Bodail ibn Ṭohfa al-Badjalî: 'Obaid Allâh fut tué au siège de Daibol, ville située sur le bord de la mer, aux bouches de l'Indus, et Bodail ibn Ṭoḥfa, son successeur, partagea le même sort[4].

Émule de Qotaiba qui faisait la guerre dans la Transoxiane, Moḥammad ibn al-Qâsim ibn Abî-'Aqîl le Thaqafite, cousin d'Al-Ḥadjdjâdj et gouverneur du Makrân après Bodail ibn Ṭoḥfa, fut le premier grand conquérant arabe qui porta la guerre dans l'Inde[5]. Ṭabarî place sa nomination en l'an 90[6] (709 de J.-C.).

1. G. P. Badger, *History of the Imâms*, p. 2-5. — Cette conquête définitive de l'Omân n'est signalée ni dans Balâdhorî, ni dans Ṭabarî, ni dans Mas'oudî, et la date en reste incertaine. Il est vraisemblable toutefois qu'elle n'eut lieu qu'après l'écrasement des Khâridjites et l'apaisement de la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, c'est-à-dire entre 84 et 90.

2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 431-435.

3. Sa'îd ibn Aslam avait été envoyé dans le Makrân en 75, d'après Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 308.

4. Balâdhorî, *o. c.*, p. 435-436. Mobarrad (*Kâmil*, p. 280), donne encore le nom d'un autre gouverneur, Tamîm ibn Zaid al-Qainî, lequel n'est pas mentionné dans Balâdhorî.

5. Balâdhorî, *o. c.*, p. 436. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 362.

6. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1200. Reinaud (*Journal asiatique*, 4e série, V, *Fragments arabes et persans, relatifs à l'Inde*, p. 165, en note) dit que ce gouverneur fut nommé en l'an 86 (705 de J.-C.) Remarquons encore que Ṭabarî, qui s'étend avec tant de complaisance sur les conquêtes

Balâdhorî assigne à cette guerre la cause suivante : Sous le gouvernement de Moḥammad ibn al-Qâsim ibn Abî-ʿAqîl le Thaqafite, le roi de « l'Ile de la Hyacinthe » — qui n'est autre que l'île de Ceylan, où des marchands musulmans étaient établis dès cette époque pour faire le négoce — renvoya à Al-Ḥadjdjâdj des femmes arabes dont les parents étaient morts et qui se trouvaient abandonnées. Le prince espérait par là gagner l'amitié du puissant gouverneur de l'Irâq. Mais une bande de pirates de Daibol, appartenant à la tribu hindoue des Maids, s'empara du navire qui portait les étrangères et les réduisit en esclavage. « O Al-Ḥadjdjâdj ! » s'était écrié l'une d'elles au moment où elle tombait entre les mains des écumeurs de mer. Le gouverneur, apprenant qu'une de ces femmes l'avait appelé à son secours, s'écria de son côté : « *Labbaiki*, me voici[1] ! »

A cette époque, le prince le plus puissant de la vallée du Sind ou Indus, était un personnage nommé Dâhir. Les plaines marécageuses que l'Indus traverse étaient habitées par des peuplades appelées Zoṭṭ et Maid. C'étaient les sujets de Dâhir qui se sont maintenus jusqu'à nos jours et qui ont joué un rôle important dans l'histoire de l'Inde[2]. Le gouverneur de l'Irâq envoya donc un messager à Dâhir pour demander la liberté des musulmanes captives. « Je n'ai aucune autorité sur les pirates qui les ont prises », répondit le prince hindou. Alors Al-Ḥadjdjâdj envoya contre Daibol les généraux ʿObaid Allâh et Bodail ibn Ṭoḥfa, mentionnés plus haut, et enfin Moḥammad ibn al-Qâsim.

Le gouverneur de l'Irâq mit sous les ordres de ce dernier une armée considérable dans laquelle on remarquait un corps de 6.000 Syriens. Il la pourvut de tout ce dont elle pouvait avoir besoin, « y compris le fil et les aiguilles ». Balâdhorî ajoute d'autres détails curieux qui nous montrent

de Qotaiba, dit à peine quelques mots de celles de Moḥammad ibn al-Qâsim. « Cependant Balâdhorî n'avait précédé Ṭabarî que de quelques années, et il avait écrit dans Bagdâd même. Il est résulté de ce silence que la plupart des chroniqueurs n'ont pas connu ces événements. » (Reinaud, *Journal asiatique*, 4e série, V, *Fragments arabes et persans*, p. 129-130). Ibn al-Athîr (*Chronicon*, IV, p. 425-427) donne un récit abrégé de celui de Balâdhorî.

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 435. Cf. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 886, et Reinaud, *Fragments arabes et persans*, p. 131-132 et 163-164.

2. Reinaud, *o. c.*, p. 124 et 125.

avec quel soin minutieux Al-Ḥadjdjâdj présidait à l'équipement de ses troupes. Il fit macérer du coton bien lavé dans du vinaigre très acide, puis, ayant laissé sécher ce coton à l'ombre, il le remit aux soldats qui partaient, en leur disant : « Lorsque vous arriverez dans le Sind, si vous ne pouvez vous procurer du vinaigre, faites cuire vos aliments et préparez vos ragoûts avec de l'eau dans laquelle vous aurez trempé ce coton[1]. »

Moḥammad ibn al-Qâsim se rendit de l'Irâq dans l'Inde par la voie de terre. Quand il fut arrivé devant Daibol, des vaisseaux sortis du golfe Persique lui apportèrent des armes, des munitions, des machines de siège. Parmi ces engins on remarquait « la Fiancée » (*al-ʿArous*), mangonneau géant de la force de 500 hommes. Moḥammad et Al-Ḥadjdjâdj s'écrivaient tous les trois jours : le conquérant faisait connaître au gouverneur toutes les péripéties de la guerre et recevait de lui des conseils sur la manière de diriger les opérations. « Dresse la Fiancée, écrivit un jour Al-Ḥadjdjâdj à son général, et raccourcis-lui une jambe. Tu placeras la machine du côté oriental ; ensuite tu appelleras l'homme chargé de la faire mouvoir et tu lui ordonneras de viser le mât dont tu m'as fait la description ! » Le mât dont parle ici Al-Ḥadjdjâdj était la hampe d'une immense oriflamme qui flottait au-dessus de la ville comme un palladium : il fut atteint et brisé. Les infidèles, regardant sa chute comme un présage funeste, demeurèrent plongés dans la consternation. Après une sortie où ils furent refoulés jusque dans leur cité, le général arabe fit apporter des échelles et donna l'ordre de monter à l'escalade. La ville fut prise d'assaut et le carnage y dura trois jours : les ministres du temple de Bouddha furent massacrés. Dans le quartier qu'il assigna aux Musulmans, Moḥammad construisit une mosquée ; puis, laissant à Daibol une garnison de 4.000 hommes, il alla prendre possession d'une autre cité appelée Al-Bîroun, dont les habitants effrayés avaient déjà demandé la paix à Al-Ḥadjdjâdj[2].

A partir de ce moment, Moḥammad, remontant le cours de l'Indus, poursuivit sa conquête avec une grande rapidité.

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 436. Reinaud, *o. c.*, p. 165. Cf. Noël des Vergers, *Arabie*, p. 326.
2. Balâdhorî, *o. c.*, p. 437-438. Reinaud, *o. c.*, p. 166 s.

Beaucoup de villes ouvrirent leurs portes sans résistance et consentirent à payer le tribut. Le général arabe traversa le Mahrân sur un pont de bateaux construit par ses soldats et offrit la bataille à Dâhir qui méprisait les envahisseurs et affectait d'ignorer leur présence. Cette présomption le perdit. Monté sur son éléphant, escorté des princes, ses vassaux, entouré de ses guerriers qui avaient une monture semblable à la sienne, il combattit en brave, mais fut tué le soir de la bataille (90 = 708)[1]. Les « polythéistes », ses sujets, furent taillés en pièces. Selon une tradition, le guerrier qui porta à Dâhir le coup fatal était de la tribu des Banou Kilâb; il composa ces vers dans lesquels il célèbre son exploit :

> « Les chevaux et les lances, dans la journée où mourut Dâhir, et Moḥammad ibn al-Qâsim ibn Moḥammad rendent ce témoignage,
>
> » Que je fendis les masses compactes jusqu'à ce que je levai ma lame indienne sur le chef des ennemis,
>
> » Et que je le laissai couché dans la poussière, les joues souillées de boue, sans oreiller[2]. »

Après sa victoire, Moḥammad ibn al-Qâsim s'empara de la ville de Râwar[3] où étaient enfermées les femmes de Dâhir. Ces princesses préférèrent la mort au déshonneur : elles mirent le feu à leur palais et périrent dans les flammes avec tous leurs trésors. Puis, le conquérant attaqua l'antique cité de Brahmanâbâdh[4], située à deux parasanges du marécage où devait s'élever bientôt la célèbre ville arabe d'Al-Manṣoura. La place, qui renfermait les débris de l'armée de Dâhir, fut emportée d'assaut après un combat et livrée au pillage. Les Arabes y massacrèrent 8.000 habitants ou, suivant d'autres, 26.000. Brahmanâbâdh n'était qu'un monceau de ruines à l'époque où Balâdhorî écrivait.

1. C'était en l'an 90, d'après Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1200; en 89, d'après Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 425.
2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 438. Cf. Reinaud, *o. c.*, p. 171.
3. « Râwar, grande ville du Sind, une des conquêtes de Moḥammad ibn al-Qâsim » (Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 741).
4. « Les savants ont été partagés sur la position de Brahmanâbâdh et d'Al-Manṣoura; ce qui augmente la difficulté, c'est que, ainsi qu'il a été reconnu dans ces derniers temps, le cours de l'Indus a beaucoup changé depuis cette époque reculée, et qu'il change tous les jours. » (Reinaud, *o. c.*, p. 124).

Ar-Rour[1], qui capitula ensuite, n'eut pas le sort des villes prises d'assaut : ses habitants et ses édifices sacrés furent épargnés. « Les temples de Bouddha, disait Moḥammad, doivent être assimilés aux églises des Chrétiens, aux synagogues des Juifs et aux maisons où les Mages adorent le feu. »

Moḥammad, traversant le Bayâs, affluent de la rive gauche de l'Indus, se présenta devant l'opulente cité de Moltân qu'il investit. Les Musulmans manquaient de vivres et furent obligés de manger la chair des ânes qui avaient transporté leurs bagages. Mais la trahison vint à leur secours. Un indigène leur indiqua le canal qui alimentait les réservoirs de la ville[2]. Moḥammad s'empressa de le faire couper et les assiégés au désespoir aimèrent mieux se rendre à discrétion que mourir de soif. Les guerriers furent passés au fil de l'épée, leurs familles réduites en esclavage avec les 6.000 personnes attachées au service du temple. Moltân était pour les Hindous un lieu de pèlerinage fameux où les peuples du Sind accouraient, « la tête et la barbe rasées », pour vénérer « l'idole », lui offrir leurs vœux et leurs présents. Aussi les Arabes y trouvèrent-ils ce qu'ils cherchaient, des monceaux d'or. Ces richesses furent entassées dans une maison soigneusement close qui avait dix aunes de long sur huit de large ; elles y étaient jetées par une lucarne pratiquée dans le toit. C'est pour ce motif que Moltân fut appelée « la frontière de la maison d'or[3] ».

Cette ville paraît avoir été, au Nord, le point extrême des conquêtes de Moḥammad. Du côté de l'Est, il n'atteignit pas les limites du bassin de l'Indus. Toujours est-il qu'Al-Ḥadjdjâdj se montra satisfait. En examinant ses comptes, recettes et dépenses, il trouva que cette expédition, qui lui avait coûté 60.000.000 de dirhems, lui rapportait

1. Ar-Rour, canton commercial sur les bords du Nahr Mihrân et de la mer (Yâqout, *Mo'djam*, II, p. 833).

2. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p, 439.

3. Balâdhorî, *o. c.*, p. 440. Une légende arabe raconte que l'idole de Moltân n'était autre que la statue de Job le prophète (Balâdhorî, *l. c.*). Cf. aussi Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 427 ; Muir, *The Caliphate*, p. 362, et Noël des Vergers, *Arabie*, p. 327. D'après Ibn Khordâdbeh (*Le Livre des Routes et des Provinces*, p. 177-178), on trouva dans cette maison 40 *boḥars* d'or. Le *boḥar*, d'après le même, valait 333 *mann*, et le *mann* 2 *riṭl*.

120.000.000 de la même monnaie. « Nous avons assouvi notre colère, disait-il; nous nous sommes vengés, et il nous reste un gain de 60.000.000 de dirhems, plus la tête de Dâhir[1]. »

Avec ces trésors, le conquérant envoya à Al-Ḥadjdjâdj des troupes d'indigènes du Sind (Zoṭṭ, Sayâbidja et autres) suivis de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs troupeaux de buffles[2]. Les Hindous, du reste, étaient déjà connus dans l'Irâq, surtout à Baṣra. Plusieurs d'entre eux, avant l'arrivée d'Al-Ḥadjdjâdj, avaient occupé dans cette ville des postes assez élevés dans l'administration des finances. Le premier khalife omayyade, Mo'âwiya, avait transplanté une colonie d'Hindous sur la côte syrienne, à Antioche notamment[3]. Al-Ḥadjdjâdj, à son tour, établit une bande de ces « Zoṭṭ du Sind », que son cousin lui envoyait, sur le territoire de Kaskar, plaine basse, marécageuse et couverte de broussailles, où leurs buffles pouvaient paître en liberté. Les Zoṭṭ se multiplièrent dans ces campagnes coupées d'étangs; ils y formèrent plus tard une sorte de petit état à peu près libre qui devint le refuge des esclaves évadés, des Alites poursuivis, de tous les mécontents. Ceux-ci les encourageaient à couper les chemins, à résister à l'autorité établie. Sous les 'Abbassides, le khalife Al-Mo'taṣim Billâh dut envoyer contre eux une armée pour les disperser[4].

Le gouverneur de l'Irâq fit part au khalife Al-Walîd des présents du conquérant de l'Inde. Il envoya à ce prince une nombreuse troupe de Zoṭṭ avec 4.000 buffles. La contrée de Maṣṣîṣa (Mopsueste) étant alors infestée de lions; Al-Walîd ne trouva rien de mieux pour préserver les hommes que de faire lâcher les buffles dans les halliers des montagnes qui environnent cette ville. Il y eut à Antioche un quartier appelé « Quartier des Zoṭṭ[5] ».

Et c'est ainsi que, grâce à la pacification intérieure du

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 440. — Ṭabarî place la conquête de l'Inde en 94 et 95 (Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1256 et 1267); Ibn Qotaiba, dans *Ma'ârif* (p. 282), la place en l'an 93. Le désaccord n'est qu'apparent, parce que la conquête dura plusieurs années et vraisemblablement de 90 à 95 de l'hégire (709 à 714 de J. C.).

2. Balâdhorî, *o. c.*, p. 162, 375 et 376.

3. Balâdhorî, *o. c.*, p. 162 et 276.

4. Balâdhorî, *o. c.*, p. 375.

5. Balâdhorî, *o. c.*, p. 162, 167 et 168.

khalifat, due à l'énergie d'Al-Ḥadjdjâdj, les Arabes avaient tourné contre les ennemis du dehors toute leur activité militaire. A cette époque, leurs armées, semblables aux torrents de leurs pays d'origine, se formaient soudain, grossissaient avec une effrayante rapidité, se précipitaient et débordaient de toutes parts. Pendant la conquête de la Transoxiane et de l'Inde, l'Empire de Byzance au Nord, l'Afrique et l'Espagne à l'Ouest, sont simultanément submergés par les flots déchaînés de ces prodigieux conquérants. Depuis l'année 87 (706) jusqu'à l'année 93 (712), Maslama, fils du khalife 'Abd al-Malik, poursuit ses razzias, tantôt contre les Grecs de l'Asie-Mineure et les Arméniens, tantôt contre les Turcs de l'Adharbaidjân. Il enlève villes et forteresses; puis, à la fin de chaque campagne, il revient à Damas, escorté de captifs, chargé de butin[1]. En 94 et 95, les successeurs de Maslama continuent ses invasions avec le même succès[2]. A l'Occident, de l'an 74 à l'an 89 (693 à 708) Ḥassân ibn Mâlik fait la conquête de Carthage et soumet tout le littoral de l'Afrique. Il est remplacé par Mousâ ibn Noṣair qui, de 89 à 95 (708-713), pousse la conquête de la Mauritanie jusqu'à l'Océan Atlantique et qui, en l'an 92 (711), envoie Ṭâriq ibn Ziyâd, son affranchi, établir la domination arabe en Espagne. Ṭâriq passe le détroit avec une armée de 12.000 hommes, et Rodéric, le dernier roi des Wisigoths, périt avec son royaume à la terrible journée de Xérès[3]. En cette même année (92), la Sardaigne devient aussi la proie des Arabes : le drapeau de l'Islâm, victorieux de toutes parts, flotte sur deux points de l'Europe[4]! L'année suivante (93), tandis que Qotaiba s'empare de Samarcande, Ṭâriq, qui vole plutôt qu'il ne marche, prend possession de Tolède[5]. Samarcande et Tolède, les deux cornes du croissant triomphal dont Damas est le centre rayonnant! La conquête arabe a atteint des bornes qu'elle ne dépassera jamais ou dépassera à peine.

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1185, 1191, 1194, 1197, 1200, 1217, 1235, 1236.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1256 et 1266.
3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1235, Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 439 s. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 351 et 364-365.
4. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 449-450.
5. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1254. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 456.

En rétablissant l'unité politique et religieuse du khalifat, en changeant l'esprit de discorde des Musulmans en passion de conquêtes, en envoyant aux frontières tant d'Arabes turbulents et dangereux qui avaient besoin de se battre, le fils de Yousof a fait d'Al-Walîd le plus heureux des princes. Toutes les gloires, toutes les splendeurs, toutes les délices de ce monde se sont donné rendez-vous à la cour de Damas. On y voit Byzance humiliée payant le tribut, Samarcande conquise offrant les fourrures précieuses de la Sibérie, le Khorâsân apportant ses tapis merveilleux, l'Inde son or et ses pierreries, la Chine ses soieries, l'Omân et l'Éthiopie amenant des eunuques noirs pour garder les belles esclaves andalouses; on y admire les Kabyles de la Barbarie, géants aux yeux d'azur, à la peau de neige, coudoyant l'Hindou aux yeux de jais, au teint olivâtre. Et le khalife jette l'or à profusion pour récompenser les poètes et les savants, pour faire sortir de terre par l'habileté des architectes grecs ces féeriques mosquées de Damas et de Médine, qui furent regardées pendant des siècles comme les merveilles de l'Orient.

Or, la Providence réservait à ces triomphes humains des retours mystérieux et instructifs : environ trente-six ans plus tard, la famille des Banou Omayya était exterminée; à peine l'un de ses princes échappait-il par la fuite à la férocité d'Abou 'l-'Abbâs le Sanguinaire[1] !

1. Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1192 s., 1275, et III, p. 44 s.

LIVRE TROISIÈME

Réformes et administration d'Al-Ḥadjdjâdj. — Ses relations avec les khalifes, avec les poètes. — Sa vie intime. — Son caractère : conséquences irréparables de son extrême sévérité. — Sa mort.

CHAPITRE PREMIER

Revision du Coran. — Création d'une monnaie arabe. — Traduction des rôles de l'impôt. — L'agriculture.

Quelque soit l'intérêt des mesures administratives et des réformes d'Al-Ḥadjdjâdj, nous devons nécessairement, ici comme dans les chapitres précédents, nous borner à l'essentiel. Nous n'avons pas à faire l'histoire du célèbre recueil qui s'appelle « le Coran », ni celle de la monnaie ou de l'agriculture chez les Arabes.

En ce qui concerne le Coran, rappelons que l'assemblage en un volume des diverses « Révélations de Mahomet » n'avait point été fait de son vivant, mais remonte aux premières années du khalifat d'Omar. Voyant qu'une foule de contemporains du Prophète qui savaient le Coran par cœur avaient déjà péri à la guerre, ce prince craignit qu'une partie notable de la parole d'Allâh ne se perdît. Il avait beaucoup insisté auprès d'Abou-Bakr, son prédécesseur, pour qu'il fît rechercher les fragments épars du texte sacré et il eut l'honneur d'achever lui-même ce que le beau-père de Mahomet avait entrepris. Le soin de réunir les morceaux épars du Coran fut donc confié à Zaid ibn Thâbit, un des anciens secrétaires de Mahomet. Balâdhorî nous dit que Zaid et Obaî ibn Ka'b avaient écrit les révélations et les lettres du Prophète sous sa dictée. Les quelques parties du Livre ainsi rédigées avaient leur forme complète et définitive. Mais le reste était dispersé et plus ou moins altéré[1]. Zaid chercha de tous côtés ce qui avait

1. Balâdhorî, *Fotouh*, p. 473. Th. Nöldeke, *Geschichte des Qorans*, p. 190. Muir, *The Caliphate*, p. 161. Cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 39.

émané du Prophète, « par voie de révélation », depuis la première période de son ministère. Il retrouva les fragments du Livre, dans la mémoire des hommes, sur des feuilles de palmier, des morceaux de cuir, des tablettes de pierre, des omoplates. Il rassembla pieusement ces versets fugitifs et souvent disparates pour en former le code religieux de l'Islâm. Dans cette tâche difficile, il tint compte sans doute, au moins dans une certaine mesure, de la date de la révélation et du sujet lui-même; mais il est bien certain qu'un grand nombre de parties furent classées au hasard, et c'est à cela principalement qu'il faut attribuer les obscurités et les incohérences qui règnent dans le Coran. Ainsi rédigé, le manuscrit original fut confié à Ḥafṣa, fille d'Omar, une des veuves du Prophète. Il continua de servir de texte modèle jusqu'au règne d'Othmân, sans avoir néanmoins une autorité universelle[1].

Sous le khalifat de ce prince, les armées musulmanes, répandues dans de vastes contrées, étaient de même que les peuples soumis, complètement séparées les unes des autres. Cette dispersion fit naître des divergences dans la récitation du texte sacré qui avait été établi sous le règne précédent. Ainsi, Baṣra suivait la leçon d'Abou-Mousâ al-Asch'ari, Koufa était guidée par l'autorité d'Ibn Mas'oud; le texte d'Émèse différait de celui qu'on lisait à Damas. L'émir Ḥodhaifa ibn al-Yamân, ayant remarqué pendant ses longues campagnes contre l'Arménie et l'Adharbaidjân que le texte variait suivant les provinces, revint à Koufa et proclama hautement la nécessité d'une revision urgente. Il pressa Othmân de rétablir l'unité de la parole divine « avant que les Croyants ne fussent aussi partagés dans leurs Écritures que les Juifs et les Chrétiens. » Le khalife, conseillé en outre par les principaux compagnons du Prophète qui résidaient à Médine, fit venir des copies des manuscrits alors en usage dans les diverses provinces de l'Empire musulman. Il nomma ensuite une commission d'experts pris parmi les Qoraischites, pour collationner ces textes avec l'original qui était encore a la garde de Ḥafṣa. Cette commission fut présidée par Zaid ibn Thâbit. Les sourates furent alors classées d'après leur longueur, à l'exception de la première; on fit

1. Th. Nöldeke, *o. c.*, p. 203. Muir, *o. c.*, p. 161.

un choix entre les variantes et l'on eut ainsi un exemplaire officiel dont des doubles furent déposés à la Mecque, à Médine, à Koufa et à Damas (30 de l'hégire = 651 de J.-C.). Les copies de cette nouvelle édition du Coran se répandirent de ces villes dans tout le khalifat. Quant aux anciens manuscrits, ils furent recherchés partout et livrés aux flammes. L'œuvre d'Othmân fut d'abord accueillie comme elle le méritait, c'est-à-dire avec l'assentiment général du peuple musulman.

Toutefois Koufa fit exception, comme toujours. Là, Ibn Mas'oud[1], qui se piquait de réciter les versets du Livre aussi purement qu'ils étaient tombés des lèvres du Prophète, ne dissimula point son mécontentement ni sa colère. Il cria au scandale. L'accusation de sacrilège fut dressée contre ceux qui avaient brûlé les anciens manuscrits et promptement accueillie par des citoyens à l'humeur séditieuse. Et quoique cette accusation fut en réalité sans fondement, on la retrouve encore plus tard formulée avec ardeur par les partisans de la dynastie abbasside[2]. Néanmoins, le peuple lut le Livre du Prophète dans cette copie d'Othmân pendant une période de quarante ans.

Mais, sous le règne de 'Abd al-Malik, les mauvaises leçons s'étaient de nouveau répandues fort nombreuses dans l'Irâq[3]. Al-Ḥadjdjâdj résolut, pour mettre fin aux disputes des théologiens, pour resserrer les liens de l'unité entre tant de peuples divers et peut-être pour d'autres motifs plus délicats, de faire une nouvelle revision du Coran. D'après le témoignage du chrétien Ya'qoub al-Kindî, dans son *Apologie*, les Omayyades trouvaient dans le Livre des allusions

1. Un des compagnons d'armes du Prophète au combat de Badr. « Il se faisait gloire de savoir par cœur 70 sourates reçues de la bouche du Prophète. Il conservait les cure-dents de Mahomet et se tenait toujours auprès de sa personne ; il était son secrétaire privé et son conseiller secret. Nul ne savait comme lui lire le Coran avec les véritables flexions et intonations de la voix. L'édition du Coran qui nous vient de lui ne compte que 112 sourates. La 8e et la 9e, ainsi que les deux dernières, sont réunies en une seule... Il mourut âgé de plus de 60 ans. » (32 de l'hégire = 652 de J.-C.). (Hammer-Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*, II, p. 88-89).

2. Th. Nöldeke, *Geschichte des Qorans*, p. 204 s. Muir, *The Caliphate*, p. 218-219.

3. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 359 (éd. Boulâq, I, p. 175).

blessantes pour leur famille et, particulièrement, pour Abou-Sofyân, leur aïeul. C'est pourquoi Al-Ḥadjdjâdj, dans un autodafé commandé par 'Abd al-Malik, aurait détruit les éditions précédentes et réédité, avec des omissions, des additions et des altérations voulues, la collation d'Othmân telle que nous la possédons aujourd'hui. Celui qui avait détruit la sainte Ka'ba et chargé de mépris les compagnons du Prophète n'était pas un musulman scrupuleux et il n'est pas certain que cette nouvelle accusation, si grave, soit sans fondement[1].

Al-Ḥadjdjâdj, au rapport d'Ibn al-Athîr, étudiait le texte sacré avec le plus grand soin et avec une prédilection marquée[2]. Pour faciliter la lecture de la nouvelle édition et en fixer définitivement le texte, il eut recours à l'habileté de ses secrétaires, qui placèrent des signes distinctifs sur les mots dont la prononciation pouvait être douteuse. On dit que Naṣr ibn 'Âṣimou, selon d'autres, Yaḥyâ ibn Ya'mor avec Al-Ḥasan al-Baṣrî furent chargés de ce travail et qu'ils marquèrent le texte de simples et de doubles points diacritiques (*noqaṭ*), disposés de différentes manières, selon qu'il était nécessaire. Pendant un certain temps, le peuple transcrivit le Coran avec cette ponctuation; mais cela n'empêcha pas que de fausses leçons se glissèrent encore dans le texte, et ce fut alors que les Arabes inventèrent ou empruntèrent aux peuples voisins d'autres points diacritiques qui servaient à distinguer les lettres de même forme et qui furent ajoutés aux *noqaṭ*[3]. Al-Ḥadjdjâdj fit répandre son édition dans les provinces et, naturellement, il interdit avec la dernière sévérité la lecture de celle d'Ibn Mas'oud. Un jour, du haut de la chaire, le fils de Yousof s'écria : « Par Allâh! si je vous ordonnais de sortir par cette porte-ci et que vous sortissiez par cette porte-là, il me serait permis de verser votre sang. Sachez donc que je couperai le cou à tous ceux que je trou-

1. Cf. Ya'qoub al-Kindî, *Apologie de la religion chrétienne*, fol. 171 v° et 172 r°. Cf. Th. Nöldeke, *o. c.*, p. 263 et 307-308; Muir, *o. c.*, p. 219.

2. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 462.

3. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, trad. de Slane, I, p. 359-360 (Boulâq, I, p. 175). Th. Nöldeke, *o. c.*, p. 305-306. Inutile d'ajouter que les signes orthographiques, aujourd'hui en usage, sont tout à fait différents de ceux qu'employèrent les secrétaires d'Al-Ḥadjdjâdj (Cf. de Slane, *o. c.*, I, p. 359, note). La revision ordonnée par Al-Ḥadjdjâdj paraît avoir été faite à Wâsiṭ vers l'an 86 (Cf. Nöldeke, *o. c.*, p. 306).

verai lisant le texte d'Ibn Omm 'Abd (le fils de la mère d'un esclave). » C'est ainsi qu'il appelait Ibn Mas'oud. Malgré la défense du gouverneur, il y eut des Musulmans qui continuèrent à se servir en secret de cette édition plus ancienne[1].

Al-Ḥadjdjâdj prit aussi une part considérable à la création en 76 (695) de la monnaie arabe. Pendant la *Djâhiliyya*, les monnaies persanes et grecques avaient seules cours à la Mecque et en Arabie. Mahomet et ses successeurs immédiats ne changèrent rien à cet état de choses[2]. Il est vrai que, parmi les anciennes monnaies persanes, nous trouvons des pièces d'argent frappées par Omar; il est vrai aussi que Mo'âwiya frappa quelques médailles d'argent portant l'image d'une épée, que Ibn az-Zobair et Moṣ'ab, son frère, firent frapper également quelques dirhems[3]; mais ces princes adoptèrent « telle quelle la monnaie sassanide avec ses légendes pehlvies », se contentant « d'y inscrire aussi en arabe des légendes pieuses » tirées du Coran : « Au nom d'Allâh. — Au nom d'Allâh, mon maître[4], etc. »; en outre, la monnaie byzantine et l'ancienne monnaie persane conservaient toujours dans le monde arabe une place tout à fait prépondérante. Ce ne fut que sous le règne de 'Abd al-Malik que le monnayage musulman acquit de l'importance et devint digne de confiance sous le rapport du poids et de la touche[5]. La réforme de ce khalife consista principalement dans la création d'une monnaie d'or purement arabe.

Les causes que nous donnent les chroniqueurs arabes de cette innovation sont demeurées célèbres. 'Abd al-Malik avait adressé à l'empereur Justinien II une lettre, qui, conformément à la coutume de l'Islâm, mentionnait le Prophète, portait la date de l'hégire et commençait par ces mots : « Dis : Il est le seul Dieu. » L'empereur fut offensé de cette lettre. Il répondit au khalife que, si l'affront se renouvelait,

1. Ibn al Athîr, *Chronicon*, IV, 463.
2. Balâdhorî, *Fotouh*, p. 466.
3. Balâdhorî, *o. c.*, p. 466 et 468. Muir, The Caliphate, p. 350, en note.
4. H. Lavoix, *Catalogue des Monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale*, I, Préface, p. VII-VIII.
5. Balâdhorî, *o. c.*, p. 467. Ṭabarî, *Annales*, II. p. 939. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 337. Muir, *o. c.*, p. 349-350.

lui, chrétien, ferait graver sur les monnaies d'or impériales, à l'adresse du pseudo-prophète, des sentences blessantes pour ses sectateurs. Ces menaces piquèrent vivement 'Abd al-Malik qui, sur le conseil de Yazîd ibn Khâlid ibn Mo'âwiya, résolut d'interdire l'usage «des dînârs grecs» et de frapper monnaie lui-même. Il adopta donc un système monétaire pur de toute inscription étrangère et fit frapper des dînârs d'or et des dirhems d'argent avec légendes religieuses[1]. « Il n'est pas besoin, je pense, dit H. Lavoix, de s'arrêter à relever ces erreurs. Je crois que la réforme fut plutôt commandée par des raisons supérieures d'ordre politique et de réglementation financière, que suggérée, improvisée par des accidents secondaires[2]. » L'établissement de la monnaie arabe fut une conséquence forcée de la conquête.

Les premiers essais de la grande réforme de 'Abd al-Malik, qui faisait frapper la monnaie d'or, furent tentés à Damas en l'an 74[3], et Al-Ḥadjdjâdj, par son ordre, commença à frapper des dirhems d'argent à la fin de l'année 75[4]. Il est certain que la frappe ne prit une réelle importance qu'en l'année 76 (695)[5]. Bien plus, après « l'émission du nouveau type monétaire », l'ancien système ne fut pas aussitôt complètement abandonné. Al-Ḥadjdjâdj « frappait encore en son nom, de l'an 80 à l'an 83, des dirhems au type sassanide[6]». « Cela prouve, nous écrit M. R. Dussaud, que les types monétaires n'évoluèrent que peu à peu. Cette lenteur était nécessaire pour éviter un trouble trop grand dans la circulation. En somme, entre les monnaies byzantines et perses d'une part, et les monnaies arabes de l'autre, il n'y eut pas de solution de continuité. »

Al-Ḥadjdjâdj confia la frappe de sa monnaie d'argent à un juif appelé Somair. C'est pourquoi les monnaies du gouverneur de l'Irâq furent appelées *as-somairiyya*, monnaies

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 337. Cf. Noël des Vergers, *Arabie*, p. 318; Muir, *o. c.*, p. 349-350.
2. H. Lavoix, *Catalogue des Monnaies musulmanes*, I, Préface, p. xxv. Sur les monnaies de 'Abd al-Malik au type byzantin, voir *ibidem*, et p. 17-25.
3. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 467.
4. Balâdhorî, *o. c.*, p. 466 et 468. Cf. H. Lavoix, *o. c.*, I, p. xix-xx.
5. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 181; Ṭabarî, *Annales*, II, p. 939; Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 337.
6. H. Lavoix, *o. c.*, I, p. xxviii-xxix.

de Somair. Al-Ḥadjdjâdj établit à Koufa, puis à Wâsiṭ, un hôtel des monnaies où il installa ses graveurs. Et, pour prévenir les tentatives de vol, de fraude ou d'évasion, non seulement il soumit ses ouvriers à une surveillance sévère, mais il les fit marquer d'un sceau à la main[1]. Il ne fut pas cependant le plus terrible des contrôleurs : sous le règne de Hischâm ou de son successeur Al-Walîd II, chacun des 100 hommes alors employés à la monnaie reçut, pour défaut d'un seul grain (*ḥabba* = 0 gr. 053), 100 coups de fouet : ce qui faisait, remarque Ibn al-Athîr, 10.000 coups de fouet pour un grain[2].

Sur ses monnaies, ainsi qu'on peut le constater soit en examinant la riche collection musulmane du Cabinet des médailles de Paris, soit en consultant les *Catalogues* ou les Chroniques, le gouverneur de l'Irâq faisait graver son nom : « Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof » et des sentences tirées du Coran, telles que celle-ci : « C'est lui qui est le Dieu unique, le Dieu éternel[3]. » Les puritains musulmans considérèrent cet usage des versets du Livre divin comme une profanation sacrilège, parce que les monnaies où ils étaient inscrits pouvaient tomber entre les mains de gens atteints d'impureté légale[4]. Anas, l'ancien serviteur du Prophète, ainsi que d'autres pieux croyants, n'employèrent jamais ces monnaies dans leurs ventes et leurs achats. Ils s'opposaient ainsi, selon leur pouvoir, à la circulation des nouvelles

1. Balâdhori. *Fotouḥ*, p. 468. On lit dans Ibn al-Athîr (*l. c.*) une autre version sur le rôle de Somair dans la création de la monnaie arabe. Le chroniqueur raconte qu'Al-Ḥadjdjâdj défendit à tout autre qu'à ses graveurs de frapper monnaie : Somair qui n'était pas l'un d'eux désobéit et fut châtié, quoique sa monnaie fût de bon aloi.

2. Ibn al-Athîr. *Chronicon*, IV, p. 337. Le mot du texte est حبّة « grain ». Cf. Muir. *The Caliphate*, p. 350, note.

3. Balâdhorî. *o. c.*, p. 468. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 337 ; H. Lavoix, *Catalogue des Monnaies musulmanes*, I, p. 69-70. A noter que les inscriptions monétaires adoptées par Al-Ḥadjdjâdj ne sont pas identiquement les mêmes dans les chroniqueurs. Cette divergence provient, soit de ce que les inscriptions furent réellement changées, soit peut-être de ce que les uns rapportent seulement les premiers mots de l'inscription, et les autres les mots qui servent à distinguer ces monnaies de celles des autres dynasties. (Cf. Tychsen, *De numis cuficis commentatio prior*, p. 113).

4. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 468, et Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 337.

pièces[1]. Ce fut en vain : celles d'Al-Ḥadjdjâdj, de 'Abd al-Malik et de ses successeurs, surtout celles de son fils Hischâm eurent une grande vogue. La monnaie des Banou Omayya était considérée comme la meilleure; même par les khalifes abbassides. Al-Manṣour n'en acceptait pas d'autre pour le payement de l'impôt[2].

Une autre entreprise importante d'Al-Ḥadjdjâdj fut la traduction du registre des finances du Sawâd et du reste de l'Irâq[3]. Voici, d'après Balâdhorî, le récit des circonstances qui amenèrent Al-Ḥadjdjâdj à faire traduire ce livre du persan en arabe. Le secrétaire du gouverneur, dans cette section du bureau des finances, était un Persan appelé Zâdân Farroukh ibn Bîra. Celui-ci avait pour adjoint Ṣâliḥ ibn 'Abd ar-Raḥmân, affranchi des Banou Tamîm qui connaissait l'arabe et le persan. Ṣâliḥ avait les bonnes grâces du gouverneur de l'Irâq, à qui il avait été présenté par Zâdân Farroukh lui-même. « Tu m'as introduit auprès de l'émir, disait-il à son bienfaiteur, et je vois que je lui suis personne agréable : je ne suis pas assuré qu'il ne me donne la préférence à tes dépens. » — « Ne t'imagine pas cela, répondit Zâdân Farroukh : l'émir a plus grand besoin de moi que de toi, car il n'a personne si ce n'est moi pour établir ses comptes. » — « Mais, par Allâh, reprit Ṣâliḥ, je pourrais, si je voulais, traduire en arabe les livres de la comptabilité. » — « Traduis-en une ligne pour que je voie. » Ṣâliḥ y consentit; et Zâdân Farroukh de s'écrier : « Mais tu es malade ! tu es malade ! » Ces dernières paroles furent rapportées à Al-Ḥadjdjâdj, qui, s'il faut en croire le chroniqueur, envoya son propre médecin au favori. Le médecin ne découvrit aucun symptôme d'aliénation mentale, et Zâdân Farroukh dut reprendre son adjoint. Peu de temps

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 22.
2. Cf. Ibn al-Athîr, *l. c.*, et Muir, *o. c.*, p. 350, en note.
3. « Sur l'ordre d'Al-Hadjdjâdj ibn Yousof, qui fut un des plus puissants agents de 'Abd al-Malik, dans l'œuvre de l'unité de l'Empire musulman, le dîwân de l'Irâq fut enlevé aux écrivains persans pour être remis aux mains des employés arabes. De son côté, le khalife prescrivit à Solaimân ibn Sa'd, gouverneur de la province du Jourdain, de faire traduire du grec en arabe le cadastre de la Syrie. A partir de ce moment, les registres du Trésor, les rôles de l'impôt, les actes publics sont purement arabes. » (H. Lavoix, *Catalogue des Monnaies musulmanes*, Préface, p. IV).

après, le financier persan fut tué à Baṣra par un soldat de l'armée rebelle de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Aschʿath.

A la place de Zâdân Farroukh, le gouverneur de l'Irâq prit Ṣâliḥ comme secrétaire ou « chef des bureaux du gouvernement[1] » ; puis ayant éclairci la discussion qui s'était élevée entre eux, il chargea Ṣâliḥ de traduire en arabe les rôles de l'impôt. Le fils de Zâdân Farroukh, Mardânschâh, qui était aussi employé au ministère des finances[2], dit alors à Ṣâliḥ : « Comment traduiras-tu *dahwiya* et *schaschwiya*? » — « J'écrirai : *dîme* et *demi-dîme* (*ʿoschr wa niṣf ʿoschr*). » — « Et comment traduiras-tu *wîd?* » — « J'écrirai *plus* (*aiḍan*), car *al-wîd* signifie *l'excédent, le surplus.* » — « Puisse Allâh extirper ta race de la terre, ô toi qui as détruit la langue persane jusque dans ses racines ! » s'écria Mardânschâh. Mécontents et jaloux, les Persans essayèrent de corrompre Ṣâliḥ ; ils lui offrirent une somme de 100.000 dirhems afin qu'il se déclarât incapable d'exécuter cette entreprise et afin qu'il l'abandonnât. Ṣâliḥ repoussa leurs offres. Et, Al-Ḥadjdjâdj lui ayant assigné un délai pour la traduction du dîwân des finances, eut bientôt la satisfaction de le lire en arabe. Un secrétaire disait plus tard en parlant de cette utile réforme : « Quel homme que Ṣâliḥ et quel immense service il a rendu aux secrétaires[3] ! »

Al-Ḥadjdjâdj donna également ses soins à l'agriculture. Nous connaissons le nom d'un des directeurs que le gouverneur de l'Irâq préposa à cette branche de l'administration :

1. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 300. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 252.

2. « Il avait succédé à son père », d'après l'*Anonyme Chronik*, *l. c.*; mais non pas, sans doute, en qualité de chef.

3. Balâdhorî, *o. c.*, p. 300-301. Au rapport de Mobarrad, (*Kâmil*, p. 346-347), ce Ṣâliḥ ibn ʿAbd ar-Raḥmân avait des opinions khâriḍjites. Al-Ḥadjdjâdj, circonvenu par Yazîd ibn Abî-Moslim, l'un de ses affranchis et secrétaires, ordonna un jour à Ṣâliḥ, pour l'éprouver, de mettre à mort un chef khâridjite, appelé Djawâb ibn aḍ-Ḍabbî. Ṣâliḥ obéit, dans la crainte que, s'il refusait, Al-Ḥadjdjâdj ne le fît périr et ne réduisît ses filles en esclavage. Il fut plus tard préposé aux revenus de l'Irâq, sous le gouvernement de Yazîd ibn al-Mohallab. Mais, sous le khalifat de Yazîd II, il fut mis à la torture et jeté sur un fumier, où il mourut en proclamant la devise khâridjite : « La décision n'appartient qu'à Allâh ! » Il est dit dans un autre passage que Yazîd ibn Abî-Moslim, dont nous parlerons encore plus loin, avait aussi des opinions khâridjites (Mobarrad, *o. c.*, p. 561).

c'était ʿObaid ibn ʿAbî 'l-Mokhâriq. Dans une anecdote de Masʿoudî, ce personnage nous est représenté tout tremblant parce qu'il craint de ne pas donner satisfaction à Al-Ḥadjdjâdj, aussi sévère pour les fonctionnaires civils que pour les émirs de son armée[1].

Pendant ces premiers temps de l'islamisme, les Arabes avaient préféré laisser aux peuples vaincus leurs terres, afin qu'ils les cultivassent au profit des vainqueurs. Ceux-ci « vivaient du ʿaṭâ (la solde du gouvernement), des *mawâʿîn* (impôt en nature prélevé sur le peuple conquis) et du *butin* dont la source ne tarissait pas aussi longtemps qu'il restait des pays à conquérir, des régions à exploiter... Ainsi, l'occupation arabe offrait en général le spectacle d'un peuple vivant aux frais et à la charge des vaincus, ce que A. von Kremer a remarqué fort justement : « Les peuples subjugués semaient et labouraient, les Musulmans moissonnaient et ne faisaient que le noble métier de la guerre[2]. »

Al-Ḥadjdjâdj employa trois moyens principaux pour faire fleurir l'agriculture dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate. Nous connaissons déjà le premier qui fut tyrannique et injuste[3]. Outre le *kharâdj*, les colons indigènes des pays conquis par la force, comme l'Irâq, devaient payer une somme fixe par tête. C'était la *djizya*, impôt de capitation. Ceux qui embrassaient l'islamisme étaient dispensés de payer ce dernier tribut, mais ils devaient continuer à verser le *kharâdj* dans les caisses du fisc. Pour échapper à cette obligation et obtenir aussi leur part du « butin », les nouveaux convertis abandonnèrent leurs champs, se fixèrent dans les villes et, pendant toutes les guerres de ʿAbd al-Malik, servirent dans les armées arabes sous le nom de *maulâ*, « clients », mot qui prit plus tard la signification d'affranchis, mais auquel « primitivement on n'attachait aucune idée d'infériorité[4] ». La désertion des campagnes amena fatalement une diminution considérable du rendement des impôts. Al-Ḥadjdjâdj, nous l'avons vu, obligea les nouveaux convertis, qui étaient auparavant chrétiens ou idolâtres, à re-

1. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 336-338.
2. Van Vloten, *Recherches*, p. 2-3. Cf. A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 71.
3. Voyez ci-dessus, p. 78.
4. Cf. Van Vloten, *Recherches*, p. 13 et 15.

tourner dans leurs villages pour cultiver la terre dont il leur marqua le nom sur la main. Et de nouveau ils furent obligés de payer le *kharâdj* que le fisc exigeait des infidèles [1]. On dit même qu'Al-Ḥadjdjâdj poussa l'exigence jusqu'à prélever la *djizya* parmi les nouveaux convertis à l'islamisme et que là-dessus 'Abd al-Malik écrivit à son frère 'Abd al-'Azîz pour lui ordonner de lever le même impôt en Égypte [2]. Ainsi, la conversion des peuples à la religion de Mahomet « ne leur procura qu'une amère déception [3] ».

La deuxième mesure, prise par Al-Ḥadjdjâdj, conjointement avec la précédente, fut la mise en plein rapport de certaines parties du Sawâd, qui est la partie la plus fertile des vallées du Tigre et de l'Euphrate. Déjà, « sous le règne de Mo'âwiya, 'Abd Allâh ibn Darrâdj, affranchi du khalife et chargé de percevoir l'impôt de l'Irâq, avait gagné sur les étangs une étendue de terrain dont le produit s'éleva à 15 millions de dirhems, en faisant couper les roseaux qui couvraient ces étangs et en refoulant l'eau à l'aide de digues et de barrières [4] ». Sous le khalifat d'Al-Walîd Ier, un affranchi des Banou Ḍabba, appelé Ḥassân le Nabatéen, dessécha de nouveaux étangs au profit d'Al-Ḥadjdjâdj [5], qui dépensa à ces travaux des sommes importantes. Pour opérer ces dessèchements, les ouvriers du gouverneur construisaient des digues et des canaux de drainage. Une fois, quelques digues s'étant rompues, Al-Ḥadjdjâdj tira du Trésor public un million de dirhems pour les reconstruire ou les réparer, et Al-Walîd trouva la dépense excessive [6].

Parfois, Al-Ḥadjdjâdj donnait en fief à des Arabes méritants de vastes espaces fertiles, mais encore incultes. C'est ainsi qu'il abandonna à Baschschâr ibn Moslim, frère du fameux Qotaiba, plusieurs centaines d'arpents de terre (*djarîb*). Ce personnage y creusa un canal et les mit en rapport [7]. Mais, aux agriculteurs qui avaient pris part à la

1. Cf. A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 172, et Van Vloten, *o. c.*, p. 16-17.
2. Carl H. Becker, *Beiträge zur Geschichte Ægyptens unter dem Islam*, p. 99.
3. Van Vloten, *Recherches*, p. 13.
4. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, I, p. 225-226. Cf. Balâdhorî, *Fotoûḥ*, p. 290.
5. Mas'oudî, *o. c.*, I, p. 226. Cf. Balâdhorî, *o. c.*, p. 294.
6. Balâdhorî, *Fotoûḥ*, p. 274 et 294.
7. Balâdhorî, *o. c.*, p. 361.

rébellion de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, Al-Ḥadjdjâdj refusa impitoyablement ses subventions et ses encouragements. Plusieurs digues s'étant rompues, les eaux inondèrent les propriétés d'un certain nombre de *dihqâns* ou seigneurs terriens: le vindicatif gouverneur ne voulut jamais consentir à réparer les ravages du fleuve débordé, parce que ces seigneurs ruraux avaient combattu contre son autorité; comme les propriétaires n'avaient pas d'argent pour faire exécuter les travaux, les digues restèrent ouvertes et les terres improductives[1].

Le troisième moyen employé par Al-Ḥadjdjâdj pour développer l'agriculture est tout à fait bizarre et presque aussi vexatoire que le premier. Désirant augmenter le nombre des bêtes de labour et livrer à la culture de plus vastes étendues, il défendit aux paysans de manger du veau ! Ce décret fut inspiré au gouverneur par les doléances de certains cultivateurs qui s'étaient plaints à lui de la dévastation du Sawâd, dévastation attribuable aux guerres civiles. A propos de cette interdiction, un poète satirique composa le distique suivant :

> « Quand nous avons déploré auprès d'Al-Ḥadjdjâdj la ruine de l'Irâq, il nous a interdit stupidement la chair de nos veaux.
>
> » Et de la sorte, nous avons ressemblé à cet ancien qui disait: Je lui montre As-Sohâ, et elle me montre la lune[2]! »

Les efforts plus ou moins louables d'Al-Ḥadjdjâdj ne rendirent pas à l'Irâq son ancienne prospérité agricole : cette province étant convertie presque tout entière en domaine de l'État musulman, les *dhimmiyyoun* (protégés chrétiens ou persans) n'avaient plus le même intérêt à augmenter la production du sol[3]; puis, la conquête arabe ayant repris

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, I, p. 351.

2. *Agânî*, XV, p. 98. Dans cet ouvrage, au lieu de السهى, nous lisons استها. Si l'on adopte cette variante, il faut traduire avec Freytag (*Arabum Proverbia*, I, p. 527) : « Ostendo ei *podicem ipsius* et lunam mihi ostendit. » Nous adoptons la leçon préférée par Maidânî, dans *Arabum Proverbia*, I, p. 528 s. — Sohâ est le nom d'une étoile à peine visible de la constellation de la Petite-Ourse. Cf. Ibn Khordâdbeh, *Le Livre des Routes et des Provinces*, p. 143.

3. A. von Kremer, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 77 et 256. Cf. Max van Berchem, *La Propriété territoriale et l'Impôt foncier sous les premiers khalifes*, p. 29.

son essor, beaucoup de cultivateurs, qui détestaient l'administration inquisitoriale d'Al-Ḥadjdjâdj, avaient préféré prendre les armes pour aller sur la frontière musulmane, où ils amassaient du butin et capturaient des esclaves. C'étaient les contributions de guerre ou le produit du pillage des villes prises, qui remplissaient à cette époque les coffres d'Al-Ḥadjdjâdj. Les historiens arabes sont d'accord pour affirmer que la situation de l'Irâq, après la mort de son gouverneur, était des plus misérables : « Voici, dit Van Vloten, les termes de leurs déclarations : (Ya'qoubî, éd. Houtsma, II, p. 348 suiv.). Il fut le premier à permettre les arrestations et les exécutions fondées sur de simples soupçons. Les recettes de ses impositions diminuèrent de son temps, et l'Irâq entier ne rapportait plus que 25 millions de dirhems (Sous Mo'âwiya, c'étaient 120 millions).

« (Ṭabari, II, 1306). Yazîd ibn al-Mohallab disait : Après que l'Irâq fut dévasté par Al-Ḥadjdjâdj, la population n'espère plus qu'en moi. Or, si j'employais la force pour percevoir le tribut, je ne ferais que continuer les violences d'Al-Ḥadjdjâdj, dont les résultats furent la guerre; et les prisons s'empliraient comme auparavant. »

« (*Fragmenta Historicorum arabicorum*, I, p. 17. Cf. p. 33). Solaimân ibn 'Abd al-Malik s'appliqua à remédier au mal qu'avait fait Al-Ḥadjdjâdj. Car l'on s'était formé une opinion défavorable sur le gouvernement d'Al-Walîd, à cause des violences et des atrocités commises par son gouverneur et qui eurent pour effet la sécheresse et l'appauvrissement du pays[1]. »

'Abd al-Malik fut souvent obligé de rappeler son serviteur à la modération. « Que ton unique désir, lui écrivit-il

1. Van Vloten, *Recherches*, p. 16-17. Dans Ibn Qotaiba (*Ma'ârif*, p. 222), nous voyons Al-Ḥadjdjâdj extorquant à Ḥomrân, affranchi du khalife Othmân, une somme de 100.000 dirhems. Mais il faut constater que ce personnage s'était enrichi à la faveur des troubles de l'Irâq. — Sur la question du rendement des impôts, Balâdhorî (*Fotouḥ*, p. 270), dit que le *kharâdj* du Sawâd, qui était de 100 millions sous le règne d'Omar, était descendu à 40 millions sous le gouvernement d'Al-Ḥadjdjâdj; Ibn Khordâdbeh (*Le Livre des Routes et des Provinces*, p. 143) dit, de son côté, que les impôts, qui étaient primitivement de 120 millions, durent être réduits par Al-Ḥadjdjâdj lui-même à 16 millions; Adh-Dhahabî (*Tarîkh al-Islâm*, Bibl. Bodl., I, ms. 652, fol. 170 r°), Al-Abschîhî (*Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, I, p. 322), tous les écrivains arabes qui ont parlé d'Al-Ḥadjdjâdj sont unanimes sur le point qui nous occupe. Seuls, les chiffres diffèrent.

un jour, ne soit pas d'enlever au pauvre son obole. Sache aussi la lui conserver. Laisse à ces malheureux un peu de viande à cuire avec la graisse[1]. » Hâtons-nous d'ajouter cependant que ces extraits, ainsi que les chiffres précédents, « ont été conçus dans un esprit plus ou moins hostile au gouvernement d'Al-Ḥadjdjâdj, et — peut-être — ne représentent la condition du pays qu'immédiatement après la guerre civile[2]... »

Si les *maulâ* et les Arabes eux-mêmes furent si malheureux dans l'Irâq, on devine aisément ce que les Chrétiens durent souffrir. Le khalife Omar, pour séparer plus complètement les Musulmans des « infidèles » et faire de l'Arabie une terre réservée aux premiers, avait chassé les Chrétiens de la péninsule, particulièrement de la ville de Nadjrân, qui était le siège d'un évêché. Les émigrés cherchèrent un refuge en Syrie et à Koufa. Ils fondèrent dans cette ville le quartier des *Nadjrâniyya*[3]. Les Juifs de Nadjrân, qui les avaient suivis dans l'exil, partagèrent leur infortune[4]. Le tribut annuel de ces chrétiens arabes, tribut que leur avait imposé Mahomet lui-même, consistait en 2.000 robes (*ḥolla*). Othmân, prenant en considération leur condition d'exilés, le diminua de 200 robes. Sous le règne de Mo'âwiya, ils firent observer qu'ils étaient de plus en plus pauvres, que la mort, les conversions à l'islamisme avaient notablement réduit leur nombre : ils obtinrent une nouvelle diminution de 200 robes et n'en donnèrent plus que 1.600. Vint Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof. Celui-ci accusa les chrétiens de Nadjrân d'avoir fait cause commune avec les *maulâ* et les *dihqâns* révoltés ; il se vengea en élevant de nouveau leur tribut à 1.800 robes, le chiffre d'Othmân. Et Balâdhorî fait remarquer qu'Al-Ḥadjdjâdj « exigeait des robes à ramages ». — Les chrétiens de Nadjrân, qui étaient 40.000 à l'époque de leur départ pour l'exil, n'étaient plus que 5.000 quand 'Omar II le Juste monta sur le trône : ce prince réduisit leur tribut à 200 robes[5].

1. Max van Berchem, *La Propriété territoriale*, p. 64. Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 222.
2. Van Vloten, *Recherches*, p. 17.
3. Balâdhorî, *Fotoûḥ*, p. 64 et 66.
4. Balâdhorî, *o. c.*, p. 66.
5. Balâdhorî, *o. c.*, p. 67. Cf. Max van Berchem, *La Propriété territoriale*, p. 28.

Le mépris profond que les chroniqueurs arabes affectent à l'égard des Chrétiens et des Juifs les empêche de nous raconter les vexations et les persécutions de toute nature dont ils furent sans doute les victimes à l'époque d'Al-Ḥadjdjâdj. On rapporte qu'en l'an 76 (695), il interdit aux chrétiens arméniens d'élire un évêque et que, par suite de cette défense, l'Église arménienne fut privée de pasteur jusqu'à la mort d'Al-Ḥadjdjâdj, c'est-à-dire pendant une période de 18 ans[1]!

Les exactions d'Al-Ḥadjdjâdj ne furent pas d'ailleurs un fait isolé à cette époque. Nous savons qu'il nommait directement les gouverneurs de toutes les provinces orientales, c'est-à-dire ceux du Fâris, du Kirmân, du Makrân, du Sind, du Sidjistân, du Khorâsân et de l'Omân. Or, ces gouverneurs imitaient son exemple. Ils nommaient à leur tour des *'ommâl* ou préfets dont la fonction principale était la perception du *kharâdj*, de telle sorte que l'impôt allait du fonctionnaire de district ou de ville dans les caisses du gouverneur particulier de la province, de là, dans le trésor du gouverneur général, Al-Ḥadjdjâdj, et du trésor d'Al-Ḥadjdjâdj dans les coffres de l'État, c'est-à-dire du khalife de Damas. Mais, depuis le bas de l'échelle jusqu'en haut, chacun pensait à s'enrichir aux dépens du petit peuple qui payait ainsi les largesses souvent excessives que les administrateurs accordaient aux poètes et aux favoris[2]. Et si nous voulions étudier ici les causes de la chute rapide des Banou Omayya, après la mort d'Al-Ḥadjdjâdj, ce serait surtout dans « le perpétuel mécontentement de tant d'opprimés » qu'il faudrait les chercher[3].

1. Bar Hebræus, *Chronicon ecclesiasticum*, III, p. 138, note 2.
2. Van Vloten, *Recherches*, p. 7 s.
3. Van Vloten, *o. c.*, p. 18.

CHAPITRE II

Relations d'Al-Ḥadjdjâdj avec les Khalifes et les princes Omayyades; leurs sentiments réciproques.

Il est utile de revenir sur les relations politiques et privées d'Al-Ḥadjdjâdj avec ses maîtres, ainsi que sur les sentiments réciproques des souverains et du serviteur. ʿAbd al-Malik, pendant le cours de son règne, sauf peut-être à la veille de la bataille de Dair al-Djamâdjim, témoigna au fils de Yousof une confiance absolue et celui-ci, de son côté, répondit aux faveurs du khalife par une fidélité inébranlable, par une obéissance de tous les instants. Le prince et l'émir se regardaient avec raison comme nécessaires l'un à l'autre, comme des bienfaiteurs l'un de l'autre; ʿAbd al-Malik honorait le gouverneur de l'Irâq comme le véritable fondateur de sa puissance. Ce n'est pas que ce khalife lui ait toujours décerné des témoignages de satisfaction. Al-Ḥadjdjâdj commit parfois de lourdes fautes, et dans ces cas-là, son maître de Damas lui écrivait des lettres dures, menaçantes, humiliantes.

Nous avons déjà vu la lettre dans laquelle ʿAbd al-Malik réprimande le gouverneur de son indigne conduite à l'égard d'Anas ibn Mâlik, et nous avons résumé celle dans laquelle il lui reproche, après la bataille de Dair al-Djamâdjim, « d'avoir répandu des flots de sang et prodigué des richesses[1] ».

L'auteur de l'ouvrage intitulé *Al-ʿIqd al-farîd* nous a conservé une autre lettre fort sévère dans laquelle le khalife accuse Al-Ḥadjdjâdj d'ingratitude et de cruauté, le blâme de l'état de bouleversement complet où il a mis sa province et lui donne à entendre qu'il pourrait bien, quelque jour, se repentir de tant de méfaits. Al-Ḥadj-

1. Voir ci-dessus, p. 88 s. et 202.

djâdj répond qu'il a été desservi par des délateurs ; il essaye d'expliquer, il justifie comme il peut sa sévérité et sa manière de gouverner, puis il ajoute humblement qu'il s'en remet de son sort à la décision de 'Abd al-Malik[1].

Une autre fois, ce prince écrit au gouverneur de l'Irâq pour lui reprocher encore ses prodigalités : « Il est parvenu à la connaissance du Prince des croyants que tu dépenses dans un jour ce qu'il dépense dans une semaine, dans une semaine ce qu'il dépense dans un mois, et dans un mois ce qu'il dépense dans l'espace d'une année. Ceci est contraire à la justice et au droit. O Al-Ḥadjdjâdj !

> « Je te recommande la crainte d'Allâh en toute circonstance : humilie-toi sous la menace d'Allâh ton seigneur.
> » Accrois le *kharâdj* et le butin des Musulmans : sois pour eux une citadelle protectrice et inexpugnable. »

Al-Ḥadjdjâdj répondit à son souverain par ces deux vers :

> » J'ai reçu du khalife les plis qui renfermaient des feuilles écrites roulées pour être préservées et scellées.
> » Parmi elles était une lettre où se mêlaient la douceur, la sévérité et les avis. Certes, les avertissements profitent à l'homme doué d'intelligence[2]. »

Dans une autre occasion, au contraire, 'Abd al-Malik reproche à Al-Ḥadjdjâdj une économie poussée jusqu'à l'avarice. Le khalife avait envoyé à son gouverneur un brave guerrier nommé Marwân ibn al-Ḥakam « qui, à lui seul, en valait mille », dit l'*Agânî*. Ce guerrier fit des prodiges de valeur pendant la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath ; plusieurs chevaux eurent les jarrets coupés sous lui. Al-Ḥadjdjâdj, qui allait toujours aux extrêmes, en retint le prix sur la solde du héros qui porta plainte devant 'Abd al-Malik. Le khalife envoya un blâme au fils de Yousof et remboursa lui-même à Marwân ibn al-Ḥakam la somme que le gouverneur avait retenue[3].

Mais 'Abd al-Malik adressait aussi des éloges à son serviteur : « Tu es pour moi un Sâlim », lui écrivait-il un jour.

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 9 s. Nous ne pouvons que résumer le texte de ces deux lettres. Il a été si maltraité dans l'édition de Boulâq qu'il nous serait impossible d'en donner une traduction exacte.
2. *Anonyme Chronik*, p. 217.
3. *Agânî*, IX, p. 37.

Al-Ḥadjdjâdj, ne comprenant pas ce que le prince avait voulu dire, écrivit à Qotaiba ibn Moslim pour lui demander l'explication de ces paroles. « ... Ce Sâlim, répondit Qotaiba, était un esclave dont son maitre faisait grand cas, et comme on lui disait beaucoup de mal de ce serviteur, il répondit :

« Ils veulent éloigner Sâlim de ma personne, mais c'est moi qui les éloignerai, tant que la chair qui est entre son nez et son œil sera *sâlim* (« intacte », c'est-à dire : tant qu'il vivra). »

« ʻAbd al-Malik a donc voulu dire : « Tu m'es aussi cher que Sâlim l'était à son maitre. » Cette explication flatta si fort l'orgueil d'Al-Ḥadjdjâdj que, s'il faut en croire Masʻoudi, elle valut à Qotaiba sa nomination au gouvernement du Khorâsân[1]. »

ʻAbd al-Malik aimait s'entretenir avec Al-Ḥadjdjâdj de questions politiques et littéraires. Il lui demanda, dans une lettre, la définition de la révolte : « La révolte, répondit Al-Ḥadjdjâdj, grandit dans les confidences secrètes, moissonne au milieu des gémissements et n'est écrasée qu'au prix des plus grands périls. » Le khalife répliqua par un éloge et un conseil : « Ta réponse est parfaite, lui dit-il, et ta définition excellente. Si tu veux maintenir tes soldats dans le devoir, punis-les en masse, récompense-les individuellement et sache te les attacher par la nécessité (d'après une autre leçon, par la ruse[2]). »

Al-Ḥadjdjâdj, de son côté, s'efforçait de plaire au khalife. Tantôt il lui envoie une belle esclave, tantôt un secrétaire « sûr, intelligent, doux et discret[3] », tantôt il lui adresse des flatteries. Un jour, il apprend que ʻAbd al-Malik a éternué : « J'ai su, écrit-il aussitôt à son souverain, que le Prince des croyants a poussé un éternuement sonore auquel plusieurs courtisans ont répondu : « Qu'Allâh te bénisse ! » Puis le Prince des croyants a repris : « Qu'Allâh nous accorde à tous son pardon ! » Oh ! plût au ciel

1. Masʻoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 277-278.
2. Masʻoudî, *o. c.*, V, p. 276. On peut lire d'autres questions ou devinettes adressées par ʻAbd al-Malik à Al-Ḥadjdjâdj dans le même chroniqueur, *o. c.*, V, p. 344 et 387.
3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1168. Voir Al-Abschîhî, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat., p. 436 s.

que je me fusse trouvé parmi eux ! j'aurais mérité la plus magnifique des récompenses (le paradis)[1] ! »

Nous savons également qu'Al-Ḥadjdjâdj fit plusieurs voyages à la cour de Damas. Voici un épisode comique qui rappelle singulièrement une anecdote célèbre de notre histoire de France. Al-Ḥadjdjâdj, ayant un jour rencontré ʿAbd al-Malik qui était sorti à cheval, descendit de sa monture et se mit à marcher à pied aux côtés du khalife; mais ʿAbd al-Malik mit son cheval au trot et Al-Ḥadjdjâdj dut allonger le pas, puis le khalife mit son cheval au galop, et le gouverneur de l'Irâq, obligé de courir, fut bientôt à bout de forces. Un courtisan demanda au Prince des croyants s'il avait cédé à un mouvement de colère contre le fils de Yousof. « Non, répondit le khalife, mais il est orgueilleux, et j'ai voulu l'humilier[2]. »

Dans une autre entrevue, la conversation s'étendit sur les différentes contrées du monde musulman et particulièrement sur les villes de Baṣra et de Koufa. Parmi les personnes présentes, les unes préféraient Koufa, à cause de son climat doux, de ses eaux agréables, de ses fruits exquis ; d'autres exaltaient Baṣra, plus commerçante, plus riche en sucre, en ivoire, en bois de teck, plus guerrière. Al-Ḥadjdjâdj, posant en connaisseur, dit : «... Quant à Baṣra, c'est une vieille femme aux cheveux gris, hideuse, à l'haleine fétide, mais ornée de bijoux et de parures de toutes sortes. Quant à Koufa, c'est une jeune fille belle et charmante, qui n'est parée d'aucun bijou, ni d'aucun ornement. » ʿAbd al-Malik conclut en disant qu'il s'en tenait à la déclaration du gouverneur de l'Irâq et donnait la préférence à Koufa[3].

Nous ne voyons pas entre Al-Walîd et Al-Ḥadjdjâdj des rapports aussi féquents. Leurs relations furent purement administratives. L'auteur d'*Al-ʿIqd al-farîd* nous a conservé une lettre adressée par Al-Ḥadjdjâdj à ce khalife, qui lui avait demandé un compte rendu de son administration. Le gouverneur de l'Irâq y affirme son dévouement; il y rappelle qu'il a abaissé des chefs superbes, châtié les

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 294. Cf. *Anonyme Chronik*, p. 193-194, et *Coran*, IV, 17.

2. Mobarrad, *o. c.*, p. 362. On connaît la course essouflée qu'Henri IV fit faire au duc de Mayenne, en guise de vengeance.

3. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 348-349.

rebelles et les perturbateurs, accumulé des trésors; il y proclame que les honnêtes gens sont heureux sous son gouvernement[1]. Mais les relations littéraires de ce khalife et de son « serviteur » furent nulles, et Ibn al-Athir nous en donne la raison. Selon ce chroniqueur, Al-Walîd Ier, le plus puissant des khalifes Omayyades, ignorait totalement l'art de bien dire; il ne put jamais apprendre un mot de grammaire, et il faisait en parlant des incorrections fréquentes[2]. Nous verrons du reste que, si ce khalife maintint Al-Ḥadjdjâdj dans ses hautes fonctions, ainsi que son père 'Abd al-Malik le lui avait recommandé, il ne l'aima jamais[3].

Les deux souverains dont nous venons de parler laissèrent Al-Ḥadjdjâdj au pouvoir pour des motifs d'ordre politique. Mais la dureté de « l'esclave de Thaqîf », la terreur qu'il inspirait autour de lui, l'isolaient, pour ainsi dire, du reste des hommes. Il n'eut jamais un véritable ami; il n'eut guère que des ennemis, même dans la famille des Banou Omayya. La plupart des princes et princesses de la dynastie régnante éprouvaient pour le gouverneur de l'Irâq une aversion profonde. Dans cette aversion pouvait entrer, il est vrai, un sentiment de jalousie. Nous connaissons déjà les antipathies réciproques d'Al-Ḥadjdjâdj et de Khâlid, fils du khalife Mo'âwiya, et les disputes qui éclatèrent entre eux. Nous avons dit aussi la mésintelligence qui séparait Al-Ḥadjdjâdj de 'Abd al-'Aziz, gouverneur de l'Égypte[4]. Il faut citer trois exemples analogues.

Le prince 'Omar, fils de 'Abd al-'Aziz, avait été nommé gouverneur de Médine par Al-Walîd en l'an 87 (706)[5]. Il écrivit une lettre au khalife pour lui dénoncer l'oppression, la tyrannie et les exactions du gouverneur de l'Irâq. Celui-ci se vengea en arrachant au khalife la révocation de son cousin (scha'bân 93[6] = mai 712). Et 'Omar ibn 'Abd al-Aziz

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 16.
2. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 6.
3. Al-Walîd garda Al-Ḥadjdjâdj uniquement parce qu'il avait besoin de ses services. C'est en ce sens, croyons-nous, qu'il disait un jour : « Mon père déclarait qu'Al-Ḥadjdjâdj était la peau placée entre ses deux yeux et moi je proclame qu'il est la peau de mon visage. » (*Fragmenta Historicorum arabicorum*, I, p. 8). V. ci-dessous, p. 333.
4. Voyez ci-dessus, p. 57 s. et 228.
5. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1182.
6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1254 et 1255.

disait : « Dans un concours où tous les peuples de la terre réuniraient leurs tyrans, nous obtiendrions la palme en présentant Al-Ḥadjdjâdj [1]. »

Dans ses *Prairies d'or*, Mas'oudî nous fait le récit détaillé d'une entrevue de la fille de 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz avec le fils de Yousof. Celui-ci s'était rendu auprès d'Al-Walîd, alors en villégiature dans un de ses châteaux des environs de Damas. Il débita un jour une longue diatribe contre les femmes. Furieuse, la fille de 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz demanda à voir Al-Ḥadjdjâdj. Elle lui laissa faire longtemps antichambre et, lorsqu'elle le reçut, elle le laissa debout, sans lui permettre de s'asseoir. « Eh quoi ! lui dit-elle, c'est toi qui obsédais le Prince des croyants pour qu'il tuât Ibn az-Zobair et ['Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad] ibn al-Asch'ath ! En vérité, si Allâh ne te considérait pas comme la plus infâme de ses créatures, il ne t'aurait pas infligé la destruction de la Ka'ba, ni le meurtre du fils de la femme aux deux ceintures, du premier-né de l'Islâm (Ibn az-Zobair). Quant à ['Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad] ibn al-Asch'ath, il t'a vaincu sans interruption, jusqu'au jour où tu t'es mis sous la protection du Prince des croyants 'Abd al-Malik. Quand ce prince envoya l'armée de Syrie à ton secours, tu étais dans une impasse ; les lances de nos guerriers t'ont protégé, leur valeur a sauvé ta vie. Pendant longtemps les femmes du Prince des croyants ont dû détacher de leurs chevelures les bijoux qui les ornaient et les vendre au marché pour nourrir tes recrues. Si ces secours t'avaient manqué, tu ne vaudrais pas le prix d'un mauvais mouton. Quant au conseil que tu donnes au Prince de renoncer à ses plaisirs et aux satisfactions qu'il trouve chez ses femmes, si cette séparation les soulageait comme a été soulagée ta mère, quand elle s'est séparée de toi, il serait juste de suivre ton conseil et de l'adopter ; mais, s'il s'agit de les éloigner d'un ami tel que le Prince des croyants, il ne prendra, ni ne suivra tes avis. » Et elle termina cette vive réprimande en récitant à Al-Ḥadjdjâdj les deux vers qui lui rappelaient sa fuite honteuse devant Gazâla la Harourite : « Contre moi, c'est un lion, etc.[2]. » Puis elle dit

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 463. Adh-Dhahabî, *Tarîkh al-Islâm*, Bibl. Bodl. I, ms. 652, fol. 170 r°.
2. V. ci-dessus, p. 125.

à ses servantes : « Chassez cet homme loin de moi ! » Et Al-Ḥadjdjâdj rentra chez Al-Walîd en lui donnant l'assurance qu'il eût mieux aimé, pendant cette visite, être dans le sein de la terre qu'à sa surface[1]. Si cette anecdote n'est pas authentique dans tous ses détails, elle est du moins révélatrice; car elle peint à merveille les sentiments d'un grand nombre de Banou Omayya à l'égard d'Al-Ḥadjdjâdj.

Mais rien n'égalait peut-être la haine mutuelle du gouverneur de l'Irâq et de Solaimân ibn ʿAbd al-Malik, qui avait donné asile à Yazîd ibn al-Mohallab et qui devait succéder à son frère Al-Walîd sur le trône de Damas. Selon une tradition, Solaimân écrivait au fils de Yousof des lettres violentes dans lesquelles il lui reprochait, sans aucun ménagement, ses cruautés, son manque de respect pour les droits d'Allâh et de ses serviteurs; il lui promettait de pendre par les mamelles, quand il monterait sur le trône, sa sœur Zainab, et concluait en souhaitant au tyran tous les malheurs de ce monde avec la damnation éternelle dans l'autre.

Al-Ḥadjdjâdj, dans ses réponses, appelait sur le prince ennemi le mal pour le mal, puis lui conseillait d'imiter la conduite de son père ʿAbd al-Malik et de son frère Al-Walîd, s'il voulait mériter de sa part les mêmes services[2].

Mais, justement à cause de cette inimitié, Al-Ḥadjdjâdj ne redoutait rien tant que la mort d'Al-Walîd et l'avènement de Solaimân. Une alerte mit un jour au désespoir le gouverneur de l'Irâq. Al-Walîd, malade, était tombé dans une si profonde léthargie qu'il ne donnait plus signe de vie : on crut qu'il était mort. Des courriers furent aussitôt envoyés de Damas à Wâsiṭ pour annoncer à Al-Ḥadjdjâdj la mort du Prince des croyants. « Nous sommes à Allâh, s'écria le gouverneur épouvanté, et nous retournons à lui ! » Et « passant une corde autour de sa main », il se dirigea de lui-même vers le pilori où il se fit attacher pour être exposé aux insultes et aux outrages de ses ennemis désormais triomphants. Ce faisant, il disait d'une voix suppliante : « O Allâh ! ne me livre pas au pouvoir d'un homme sans miséricorde. Depuis longtemps, je t'ai demandé de me faire mourir avant Al-Walîd ! »

1. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 363-367. Voir dans Ibn ʿAbd Rabbihi (*ʿIqd*, III, p. 19-20), un récit abrégé de cette anecdote.
2. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 18-19.

Heureusement pour le fils de Yousof, un nouveau message annonça la convalescence du khalife. « Personne plus qu'Al-Ḥadjdjâdj ne sera content du rétablissement du Prince des croyants », avait murmuré Al-Walîd en revenant à la vie. En effet, le gouverneur de l'Irâq ne dissimula pas sa joie. Il écrivit au khalife pour le féliciter de sa guérison, pour lui dire qu'en apprenant cette heureuse nouvelle, il s'était prosterné la face contre terre, qu'il avait affranchi tous ses esclaves et qu'il lui envoyait maintenant des flacons pleins de mangues de l'Inde[1].

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1272, ligne 10, et la note *e*. وبعث بقوارير من أَنْبَج الهِنْد Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 5.

CHAPITRE III

La famille d'Al-Ḥadjdjâdj. — Al-Ḥadjdjâdj, allié et parent des Banou Omayya. — Ses mariages; ses femmes. — Éducation de ses enfants. — Son favoritisme familial.

Beaucoup de princes de la dynastie régnante détestaient le gouverneur de l'Irâq, et cependant il devint leur allié et leur parent; tant « l'esclave de Thaqif » avait su en imposer à ses maîtres hautains, par son intelligence, par son énergie et par ses services!

Son frère Moḥammad, nommé gouverneur du Yémen par 'Abd al-Malik, administra cette province pendant de longues années et demeura célèbre, lui aussi, pour ses cruautés et pour les impôts arbitraires dont il écrasa son peuple. Dépassant la somme du tribut fixé par les règlements antérieurs, par ceux d'Omar en particulier, il exigeait des contribuables un impôt fixe (*waṭhîfa*) en dehors de la dîme prescrite par la loi. Et cet état de choses, créé par lui, dura jusqu'au règne de 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz qui supprima cet impôt excessif et en revint purement et simplement à la dîme. Moḥammad confisquait aussi des propriétés particulières[1]. Vainement fut-il dénoncé à Al-Walîd comme versant le sang défendu et volant l'argent sacré[2]; vainement fut-il représenté à Al-Ḥadjdjâdj, lorsque celui-ci était encore à la Mecque, comme un exacteur tyrannique, rebelle au Créateur et obéissant à la créature[3]: il conserva pendant le reste de sa vie ses fonctions de gouverneur du Yémen.

A sa mort, on trouva dans ses coffres privés une fortune

1. Baladhorî, *Fotouḥ*, p. 73. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 50, et Van Vloten, *Recherches*, p. 8.
2. *Anonyme Chronik*, p. 194.
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 95.

de 150.000 dînârs. Al-Ḥadjdjâdj en informa Al-Walîd et ajouta : « Si mon frère a amassé cette somme honnêtement, qu'Allâh ait pitié de lui ! mais si elle provient d'un abûs de pouvoir, qu'Allâh ne l'épargne pas ! » — « ... Moḥammad a gagné cet argent dans un trafic auquel je l'avais autorisé, répondit Al-Walîd. Sois indulgent pour ton frère et qu'Allâh ait pitié de lui[1] ! » Ne faut-il pas chercher en partie la cause de cette indulgence extraordinaire du khalife dans les alliances familiales ?

Le gouverneur inique du Yémen avait quatre enfants : trois garçons, Yousof, Moṣ'ab, 'Omar et une fille. Celle-ci fut donnée en mariage à Yazîd, fils de 'Abd al-Malik et frère d'Al-Walîd. Ce Yazîd devait être élevé au khalifat en 101 (719). Le premier-né de cette union reçut le nom du gouverneur de l'Irâq, ce pour quoi sa mère fut appelée Omm al-Ḥadjdjâdj, le seul nom que nous lui connaissions : son fils aîné ne régna jamais ; mais elle en eut un second qui porta le sceptre sous le nom d'Al-Walîd II[2].

Al-Ḥadjdjâdj eut aussi plusieurs enfants, parmi lesquels une fille qui épousa Masrour, fils d'Al-Walîd Ier[3]. Parmi les quatre enfants mâles du gouverneur de l'Irâq, trois portaient des noms chers aux Omayyades, c'étaient Abân, 'Abd al-Malik, Al-Walîd. Nous avons déjà parlé de Moḥammad qui était l'aîné, et qui mourut du vivant de son père. A l'époque du chroniqueur Ibn Qotaiba, ce Moḥammad avait encore des descendants à Damas, comme 'Abd al-Malik, son frère, en avait à Baṣra. Quant à Abân et à Al-Walîd, ils moururent sans postérité[4].

Luttant avec son gouverneur d'amabilité et de délicatesse, le khalife 'Abd al-Malik avait donné à deux de ses propres enfants les noms qui étaient les plus chers au gouverneur de l'Irâq : un des fils de 'Abd al-Malik s'appela Moḥammad, un autre Al-Ḥadjdjâdj. A ce dernier, le fils de Yousof donna une maison sise à Damas et appelée

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 294.

2. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 201-202. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 341. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 41 et 218.

3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 327. — Ibn al-Athîr (*o. c.*, V, p. 75), parle aussi d'une fille d'Al-Ḥadjdjâdj, qui épousa un des fils du khalife 'Abd al-Malik.

4. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 202.

depuis la maison d'Al-Ḥadjdjâdj[1]. « Qoraisch et Thaqîf » ne formaient plus maintenant, en dépit de bien des antipathiés particulières, qu'une seule famille. Cette famille devait monter sur le trône d'Espagne! Là, le nom d'Al-Ḥadjdjâdj et celui de son père Yousof, proscrits d'Orient à l'avènement des Abbassides, furent en honneur à la cour des khalifes omayyades de Cordoue et sous les dynasties suivantes[2].

Comme s'il eût prévu ces grandeurs, Al-Ḥadjdjâdj défendait avec un soin jaloux l'honneur de sa famille. A l'époque où notre héros était encore un jeune homme, le poète Moḥammad ibn 'Abd Allâh ibn Nomair le Thaqafite, connu sous le nom d'An-Nomairî, composa sur Zainab, fille de Yousof et d'Al-Fâri'a, plusieurs *qaṣîdas* où il disait son amour pour elle. Le poète était un ânier d'Aṭ-Ṭâïf qui faisait souvent le voyage de la Mecque. Il paraît que ses ânes, en passant dans la vallée de Na'mân, épouvantaient les femmes par des braiements sonores. Or, Zainab avait fait vœu d'aller à pied d'Aṭ-Ṭâïf à la Mecque pour demander, dans la maison sainte, la guérison de son père qui était malade. Elle passa dans la vallée de Na'mân où elle rencontra l'ânier poète An-Nomairî. Celui-ci composa sur la jeune fille une poésie qui contient ce vers :

> « La vallée de Na'mân exhale le parfum du musc, lorsque Zainab s'y promène. »

Al-Ḥadjdjâdj considéra cette *qaṣîda* comme une atteinte à son honneur. Et, ayant un jour rencontré le poète dans les rues de la Mecque, il le poursuivit en l'accablant d'injures. Pour échapper aux suites du ressentiment d'Al-Ḥadjdjâdj, An-Nomairî n'eut d'autre ressource que de chercher un asile en Syrie à la cour de 'Abd al-Malik. Ce prince goûta fort ses poésies et ses répliques spirituelles. Dans une séance où le poète récitait sa fameuse *qaṣîda* sur Zainab, le khalife l'interrompit tout à coup pour lui demander quelle était cette cavalerie dont il parlait si solennellement dans ses

1. *Anonyme Chronik*, p. 155. Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 182; Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1174; Ibn 'Abd-Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 327. — Un des enfants de Qotaiba ibn Moslim s'appelait aussi Al-Ḥadjdjâdj; un autre portait le nom de Yousof (*Ma'ârif*, p. 207).

2. Voir ci-dessus, p. 2, note 5.

vers : « Trois ânes chargés de bitume, répondit le poète, plus trois autres ânes de mes amis qui portaient du fumier ! » Le khalife, à cette déclaration bouffonne, faillit mourir de rire. Puis, il dit au poète : « J'élèverai un peu ta condition et celle de ta cavalerie ! » Et aussitôt il écrivit à Al-Ḥadjdjâdj pour lui interdire d'inquiéter un poète amusant et inoffensif[1].

S'il faut en croire l'*Agânî*, Al-Ḥadjdjâdj, outré de cette défense du khalife, menaça de se révolter. Mais An-Nomairî ayant un jour récité à son ennemi lui-même un de ses poèmes galants, Al-Ḥadjdjâdj le trouva anodin et se calma[2].

Quand le fils de Yousof voulut marier sa sœur, il lui proposa de choisir entre ses deux cousins : Moḥammad ibn al-Qâsim ibn Moḥammad ibn Abî-'Aqîl et Al-Ḥakam ibn Ayyoub ibn al-Ḥakam ibn Abî-'Aqîl. Le premier, âgé de 27 ans, était un jeune homme accompli (c'était le futur conquérant de l'Inde). Le second était un vieillard décrépit : il eut cependant les préférences de Zainab. Il obtint d'Al-Ḥadjdjâdj, ainsi que nous l'avons dit, la préfecture de Baṣra et garda ses fonctions depuis l'an 75 (694), où il avait remplacé Khâlid ibn 'Abd Allâh, jusqu'à l'année 82 (701).

A l'époque où 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad révolté marchait sur cette ville, le gouverneur de l'Irâq envoya son propre harem avec sa sœur en Syrie pour les mettre en sûreté. Puis, après sa victoire, il dépêcha un messager vers Zainab pour lui annoncer la bonne nouvelle. Zainab, au moment où lui fut remise la lettre de son frère, était portée en litière sur une mule. Cet animal s'effaroucha au crépitement de la feuille de papyrus qui s'ouvrait et s'enfuit à toute vitesse. Zainab tomba de sa monture et mourut des blessures qu'elle s'était faites aux bras et aux flancs. Ainsi, le même envoyé qui annonçait à la sœur le triomphe de son frère, annonça au frère la mort de sa sœur. An-Nomairî composa une élégie sur la mort de cette femme[3].

1. *Agânî*, VI, p. 24-26, et Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 96 r°-97 r°.
2. *Agânî*, VI, p. 26. D'après *'Oyoun* (fol. 96 r°), ce poète mourut en l'an 96 (714). Cf. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 62.
3. *Agânî*, VI, p. 28-29. Sibt ibn al-Djauzî, *Mirât az-zamân*, fol. 233. Cf, Ṭabarî, *Annales*, II, p. 872, 973 et 1061.

Disons quelques mots du harem d'Al-Ḥadjdjâdj, que nous venons de mentionner. Le gouverneur de l'Irâq épousa un grand nombre de femmes. Nous connaissons déjà son court mariage avec Omm Kolthoum, fille de 'Abd Allâh ibn Dja'far ibn Abî-Ṭâlib, ainsi que son union avec Omm al-Djolâs, fille de 'Abd Allâh ibn Khâlid ibn Asîd[1]. Parmi ses femmes, l'auteur d'*Al-'Iqd al-farîd* mentionne aussi Al-Fâri'a, fille de Habbâr[2]. De plus, avant d'être nommé gouverneur de l'Irâq, Al-Ḥadjdjâdj avait épousé les deux filles de No'mân ibn Baschîr. L'une de celles-ci s'appelait Omm Abân; l'autre, nommée Ḥamîda, était divorcée de Rauḥ ibn Zinbâ', vizir de 'Abd al-Malik; elle fut également délaissée par son nouveau mari. Un jour, elle se présenta devant lui, tenant à la main une *qaṣîda* pleine de tendres sentiments; Al-Ḥadjdjâdj refusa de recevoir cette femme, en déclarant que, depuis qu'il gouvernait cette méchante race de l'Irâq, il n'avait plus le temps de songer à l'amour[3].

Mais les deux plus connues des femmes d'Al-Ḥadjdjâdj sont Hind, fille d'Al-Mohallab et Hind, fille d'Asmâ ibn Khâridja, « chef des Banou Fazâra[4] ». Nous avons raconté en quelles circonstances et pour quel motif la première fut répudiée[5]. Nous allons voir que la deuxième ne fut guère plus heureuse.

Al-Ḥadjdjâdj poussait l'abus du pouvoir jusqu'à obliger parfois des pères de famille à donner leurs filles à ceux que lui-même voulait récompenser : c'est ainsi qu'il trouva une femme pour 'Abd Allâh ibn Hânî qui l'avait accompagné dans toutes ses guerres et s'était toujours conduit à son égard en auxiliaire dévoué et en partisan fidèle[6]. A plus forte raison, Al-Ḥadjdjâdj contraignait-il ses sujets à lui donner leurs filles, quand elles lui agréaient. Plusieurs d'entre eux ne lui opposèrent aucune résistance, sachant qu'elle serait non seulement inutile, mais dangereuse. Telle fut la conduite d'Asmâ ibn Khâridja. Sa fille Hind avait jadis aimé passionnément l'ancien gouverneur de l'Irâq,

1. V. ci-dessus, p. 58-60.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 7.
3. *Agânî*, VIII, p. 140 et XIV, p. 130. Voir ci-dessus, p. 30, note 1.
4. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 331.
5. V. ci-dessus, p. 236.
6. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 331-332.

'Obaid Allâh ibn Ziyâd. La mort de celui-ci lui avait laissé des regrets qui demeurèrent toujours inconsolés. A son souvenir, elle s'écriait : « Je soupire après la résurrection, pour revoir le visage de 'Obaid Allâh ibn Ziyâd ! » Plus tard cependant, elle fut forcée d'épouser Bischr, frère du khalife 'Abd al-Malik et gouverneur de l'Irâq. De cette union naquirent deux enfants. Or, lorsque Al-Ḥadjdjâdj arriva à Koufa, il envoya Abou-Borda ibn Abî-Mousâ al-Asch'arî, cadi de cette ville[1], vers Hind, pour lui demander les deux enfants de Bischr, neveux du Prince des Croyants. Al-Ḥadjdjâdj prétextait que c'était pour lui un devoir de recueillir dans son palais les deux jeunes princes, afin de les faire élever comme ses propres fils. Abou-Borda se présenta chez Asmâ au moment où il était à table avec sa fille. Celle-ci, reconnaissant le cadi de Koufa, l'invita à partager leur repas. Et, comme Abou-Borda refusait, elle se mit à le plaisanter et à rire. « Par Allâh, dit alors le messager, si elle connaissait le but de ma visite, elle pleurerait ! » A ces mots, Hind cessa de rire et perdit tout appétit. « Puisque tu l'as empêchée de manger, reprit Asmâ, dis-nous donc le motif qui t'amène ! » Abou-Borda exposa l'objet de sa mission. Hind pleura, comme il l'avait annoncé, mais elle dut se résigner : « Je lui enverrai mes deux enfants, dit-elle, car personne n'est plus digne que lui de faire leur éducation. » Asmâ donna aussi son consentement forcé ; et Abou-Borda, satisfait de leurs déclarations, retourna chez le gouverneur pour lui annoncer le succès de sa démarche. En même temps, il lui décrivit les charmes de cette femme, « la plus jolie qu'il eût jamais vue ». « Retourne vers elle, dit Al-Ḥadjdjâdj, et demande-la en mariage pour moi ! » Abou-Borda reparu chez Asmâ. « Je

1. Nommé cadi de Koufa par Al-Ḥadjdjâdj en l'an 79 à la place de Schoraiḥ ibn al-Ḥârith (Ṭabarî, *Annales*, II, p. 940 s.), Abou-Borda remplit les fonctions de cette charge pendant huit ans environ (Ṭabarî, II, p. 1039 et 1191). Il s'appelait 'Âmir ibn 'Abd Allâh ; il mourut en l'an 103 de l'hégire (Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 136). Son frère Abou-Bakr lui succéda en 87 et resta cadi de Koufa jusqu'à la mort d'Al-Ḥadjdjâdj, en 95 (Ṭabarî, II, p. 1191 s.). — Quant aux cadis de Baṣra pendant le gouvernement d'Al-Ḥadjdjâdj, ce furent : Zorâra ibn Aufâ, de 76 à 78 (Ṭabarî, II, p. 940), Mousâ ibn Anas ibn Mâlik, de 78 à 81 Ṭabarî, II, p. 1035 s.) et 'Abd ar-Raḥmân ibn Odhaina, de 81 à 95 (Ṭabarî, II, p. 1063 s.).

reviens, lui dit-il en entrant, pour une mission différente de la première. » — « Dis-nous ce que tu désires. » — « Je viens demander Hind en mariage. » — « Si c'est pour toi-même, nous n'y mettons aucune opposition. » — « Ce n'est pas pour moi, mais pour quelqu'un qui vaut mieux que moi. » Et Abou-Borda manifesta les intentions d'Al-Ḥadjdjâdj. Ayant entendu les offres du gouverneur, Hind gardait le silence. Son père parla à sa place : « Je consens, dit-il, à donner ma fille à Al-Ḥadjdjâdj. » Le mariage était conclu.

Une première fois, le gouverneur de l'Irâq envoya à sa nouvelle femme une somme de 100.000 dirhems et vingt garde-robes ; une deuxième fois, trente pages portant chacun 10.000 dirhems et trente jeunes filles portant chacune une garde-robe d'étoffes. Puis il fit dire à Hind de venir le rejoindre dès le soir même. Conduite en cérémonie par son cortège de pages et de jeunes filles, Hind se rendit au palais du gouverneur.

En se séparant de sa fille, Asmâ lui avait dit : « Ma chère enfant, les mères font l'éducation de leurs filles, mais la tienne mourut quand tu étais petite. Fais un usage continuel de la meilleure des bonnes odeurs qui est l'eau claire et de la plus belle des parures qui est le *koḥl* (collyre fait de poudre d'antimoine). Évite de faire de fréquentes réprimandes, car les reproches détruisent l'amour ; garde-toi de la jalousie, car elle est la clef du divorce ; sois une servante pour ton époux, et il sera ton esclave. »

Sans doute, ces sages conseils ne furent pas suivis ; car Al-Ḥadjdjâdj, ayant conduit sa femme à Baṣra, l'y répudia : ce fut, suivant l'*Agânî*, parce qu'elle ne trouvait pas aussi beau le château de son troisième mari que celui de l'homme qu'elle avait aimé, 'Obaid Allâh ibn Ziyâd[1].

Al-Ḥadjdjâdj regretta bientôt cette décision que la jalousie avait dictée. Rencontrant un jour Moḥammad ibn 'Abd Allâh, un des amis de 'Abd al-Malik, fils de Hind et de Bischr : « Mon cher, lui dit-il, j'ai aperçu Hind tout à l'heure et jamais je n'ai vu femme plus belle et plus charmante. La soirée ne se passera pas sans que je la rappelle. » — « Qu'Allâh protège l'émir ! répondit Moḥammad ; si cette femme a été

1. *Agânî*, XVIII, p. 128-130. Cf. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 349 et 355.

répudiée pour une faute et que tu la rappelles, les gens verront qu'elle t'est nécessaire; de plus, tu leur fourniras, en sa faveur, une preuve que tu as commis une injustice en la répudiant. » — « Tu as raison, répondit Al-Ḥadjdjâdj, la patience est préférable. » Et Moḥammad, l'auteur de ce récit, ajoute malicieusement : « En vérité, ce n'était pas ma sympathie pour Al-Ḥadjdjâdj ni le désir de lui donner un conseil amical qui me faisaient parler ainsi. Mais je rougissais de voir la mère d'un homme tel que mon ami changer de maître à chaque instant[1]. »

Selon le *Kâmil* de Mobarrad, Al-Ḥadjdjâdj aurait répudié les deux Hind pour un motif unique et complètement différent de ceux que nous avons indiqués. Il lui sembla dans un songe que ses deux yeux lui avaient été arrachés. Il obéit alors à l'une de ces frayeurs superstitieuses qui l'obsédaient parfois et répudia ses deux femmes, espérant ainsi conjurer les présages funestes. Bientôt après, son fils Moḥammad mourut, et le même jour Al-Ḥadjdjâdj reçut la nouvelle de la mort de son frère Moḥammad, gouverneur de Yémen. « Voici, par Allâh, l'interprétation de mes songes ! s'écria-t-il dans son désespoir. Nous sommes à Allâh et nous retournons à lui ![2] » Et à mesure que les gens affluaient pour présenter au gouverneur de l'Irâq leurs condoléances, sa douleur augmentait. Il demanda un poète élégiaque. Al-Farazdaq parut et improvisa une élégie où nous lisons ces deux vers dont le premier semble plutôt une ironie amère:

> « C'est un frère qui avait enrichi tout le Sud de la terre [le Yémen]; c'est un fils qui avait enrichi les deux Irâqs tout entiers !
>
> » L'aigle a perdu ses deux ailes : tout autre, si elles lui eussent été arrachées, serait abattu[3]. »

Puis, Al-Ḥadjdjâdj prononça cette oraison funèbre : « O gens ! deux Moḥammad en un jour ! Ils ont reçu, je l'espère,

1. *Agânî*, XVIII, p. 131.
2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 291-292. Ibn Khallikân place la mort de Moḥammad, gouverneur du Yémen, au mois de radjab de l'année 91 (mai 710). *Biographical Dictionary*, I, p. 363 (Boulâq, I, p. 177).
3. Mobarrad, *o. c.*, p. 292. Cf. *Agâni*, XIV, p. 89; Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 363 (Boulâq, I, p. 177).

la récompense d'Allâh dans la vie future, mais que j'aurais voulu qu'ils restassent avec moi dans la vie présente! Par Allâh, les survivants d'entre nous et d'entre vous sont bien près de s'évanouir, les nouveaux venus bien près de disparaître et nos amis bien près de mourir! La terre est sur le point d'hériter de nous comme nous avons hérité d'elle, de dévorer nos chairs et de boire notre sang comme nous avons marché sur son dos, mangé de ses fruits et bu de son eau. Ensuite il arrivera ce qu'Allâh a prédit : Il a soufflé dans la trompette ; par son ordre, les tombeaux ont restitué les hommes, et les hommes se sont rendus vers leur Maître en pressant le pas. » Al-Ḥadjdjâdj termina son discours par cette citation poétique :

> « La survivance d'Allâh suffit pour me consoler de tous ceux qui meurent; l'espérance d'Allâh suffit pour me consoler de ce qui périt!
>
> » Pourvu que le Maître du trône soit content de moi, je trouverai auprès de lui la guérison de mon âme[1]. »

Quoiqu'il eût fait preuve d'une singulière inconstance à l'égard de ses femmes, Al-Ḥadjdjâdj, comme tous les Arabes, aima beaucoup ses enfants et, sans doute, il les pressa souvent avec tendresse sur son cœur de bourreau. Il n'était pas un dévot musulman, mais il voulut — l'homme est toujours le même — leur faire donner l'éducation qu'il croyait la plus propre à assurer leur bonheur, nous voulons dire une éducation conforme aux doctrines du Prophète. Lorsqu'il fut question de donner un précepteur à son fils [Moḥammad], on indiqua au gouverneur deux maîtres : l'un savant, mais chrétien, l'autre moins savant, mais musulman. Al-Ḥadjdjâdj choisit ce dernier parce qu'il partageait ses croyances. « Vois-tu, lui dit-il en le recevant, on nous avait bien indiqué un chrétien ; on ajoutait même qu'il avait plus de science que toi, mais j'ai éprouvé de la répugnance à confier mes enfants à un homme qui ne les exhorterait pas à faire leurs prières régulièrement, et ne leur enseignerait ni les lois saintes de l'islâm, ni les marques particulières de cette religion. Du reste, si tu es intelligent, tu peux apprendre en un jour ce que mes enfants apprendront en

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 188, et III, p. 21. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 292.

une semaine, en une semaine ce qu'ils apprendront en un mois, et en un mois ce qu'ils apprendront en une année entière[1]. »

Al-Ḥadjdjâdj pratiqua parfois le favoritisme familial. Non content de mettre son fils Moḥammad, bien jeune encore, à la tête d'une armée, le gouverneur de l'Irâq donna un grand nombre de hautes charges à ses cousins de Thaqîf. Hâtons-nous de dire que ces choix furent ordinairement heureux. Al-Ḥakam ibn Ayyoub rendit de grands services à Baṣra, où il fut remplacé par son son fils Ayyoub; Moḥammad ibn al-Qâsim fit ces magnifiques conquêtes de l'Inde, où ses prédécesseurs avaient misérablement échoué[2]. Rappelons encore les noms des trois fils d'Al-Mogira le Thaqafite : 'Orwa, préfet de Koufa, Al-Moṭarrif, préfet de Madâïn, qui se révolta, et Ḥamza, préfet de Hamadhân[3].

Al-Ḥadjdjâdj reçut un jour la visite d'un de ses cousins du désert : « O émir, lui dit le Bédouin, pourquoi ne me donnerais-tu pas quelques-uns de ces bourgeois à gouverner? » — « Ils savent écrire et compter, tandis que toi tu ne lis, ni ne comptes... Partage donc trois dirhems entre quatre personnes! » L'Arabe se mit à répéter plusieurs fois : « Trois dirhems entre quatre personnes!... Si chacune reçoit un dirhem, il ne reste rien pour la quatrième... Combien sont-elles? » — « Quatre. » — « Eh bien, voici mon compte : chacune des trois aura un dirhem et à la quatrième je donnerai un dirhem de ma poche. » Et, mettant la main à sa bourse, il en tira un dirhem en disant : « Qui de vous est le quatrième? Je jure par Allâh que je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi trompeur que le compte de ces citadins. » Cette repartie fit rire Al-Ḥadjdjâdj et les témoins de la scène. Le gouverneur signa la commission de son cousin pour Ispahân, dont les habitants, quoique en retard de trois années sur leur contribution foncière, ne voulaient rien payer aux agents du fisc. En arrivant à son poste, le nouveau préfet accorda à ses administrés un délai de dix mois, mais il leur demanda des hommes comme caution.

1. *Agânî*, XVIII, p. 78.
2. Ṭabarî, *Annales*, II, 872, 973, 1061, 1098 et 1182. Voyez ci-dessus, p. 245.
3. Voyez ci-dessus, p. 124, 131, 142 et 148 s.

Le dixième mois, les habitants ne payèrent pas l'impôt ; le cousin d'Al-Ḥadjdjâdj prit alors un des otages, lui coupa la tête et écrivit dessus : « Un tel, fils d'un tel, a payé sa dette. » Puis il mit la tête dans un sac qu'il scella. Ainsi, pour un second. Le peuple, voyant qu'on mettait les têtes des otages dans les sacs en guise d'argent, s'empressa de payer le *kharâdj*. Et Al-Ḥadjdjâdj de dire : « Ne trouvez-vous pas que j'ai eu du flair en choisissant ce Bédouin[1] ? »

1. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 390 s. Cette page n'est qu'un abrégé de son récit.

CHAPITRE IV

Al-Ḥadjdjâdj et les poètes. — Djarîr. — Al-Ḥadjdjâdj orateur.

Al-Ḥadjdjâdj aima la poésie; il ne fut pas lui-même un poète. Sans doute, il céda parfois à l'entraînement d'une époque où les Arabes un peu lettrés, y compris les khalifes, se croyaient obligés d'aligner des rimes[1]; Al-Ḥadjdjâdj fit quelques vers à ses heures de loisir[2], mais la valeur littéraire de son *dîwân* n'était pas supérieure à celle des œuvres de trois ou quatre cents autres poètes ses contemporains, et il a eu le même sort. Ni l'auteur de l'*Aġânî*, ni Ibn Khallikân dans son *Dictionnaire biographique*, ne rangent le gouverneur de l'Irâq parmi les poètes. Dans ses discours et en d'autres occasions, il a souvent récité des vers, particulièrement des vers du mètre *radjaz ;* c'étaient presque toujours des emprunts[3].

On pourrait diviser en deux catégories les poètes qui vécurent dans l'Irâq à l'époque d'Al-Ḥadjdjâdj : ceux que le gouverneur admit dans ses réunions littéraires et récompensa généreusement, parce qu'ils le louaient; ceux qu'il persécuta et poursuivit à outrance, parce qu'ils décochaient contre lui les traits de la satire. Nous signalerons ici les faits saillants en même temps que les dispositions principales qui caractérisent les relations des uns et des autres avec Al-Ḥadjdjâdj.

On sait que, si le poète chrétien Al-Akhṭal fut le chantre attitré de 'Abd al-Malik, Djarîr fut le poète préféré, le

1. Voyez quelques fragments poétiques de 'Abd al-Malik, dans Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 309-310; 368 et 369; 380.

2. Voyez des fragments de poésies d'Al-Ḥadjdjâdj, ci-dessus p. 203, 269 et ci-dessous, p. 330. Mas'oudî assure que le premier de ces fragments est le meilleur qu'il ait trouvé dans les poésies de notre héros.

3. Voyez ci-dessus, p. 28, 71-72, 228. Cf. Ibn Qotaiba, *Liber Poësis et Poëtarum*, p. 72, 250, 258 et 407; Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 185 et 188.

panégyriste éloquent du gouverneur de l'Irâq[1]. Al-Farazdaq, qui formait avec ces deux poètes courtisans un trio de rivaux antipathiques et irréconciliables, avait l'humeur plus sombre, plus sauvage et plus indépendante : il louait tantôt le khalife, tantôt Al-Ḥadjdjâdj, puis il reprenait la vie aventureuse du désert.

L'apologiste d'Al-Ḥadjdjâdj, Djarîr ibn 'Aṭiyya ibn al-Khaṭafâ Abou-Ḥazra appartenait à la famille des Banou Kolaib, branche de la grande tribu de Tamîm. Il naquit probablement dans le Yamâma, mais il séjourna à Baṣra plus souvent que partout ailleurs, et c'est pourquoi il est appelé parfois Al-Baṣrî[2]. Comme il vivait dans l'Irâq, il comprit qu'il était pour lui de la première importance de s'attirer les bonnes grâces du gouverneur redouté. Il se rendit donc auprès d'Al-Ḥakam ibn Ayyoub ibn Abî-'Aqîl, cousin d'Al-Ḥadjdjâdj et préfet de Baṣra, lui récita des vers composés à sa louange et le pria de vouloir bien le présenter à Al-Ḥadjdjâdj[3]. L'élégance des manières du poète, la beauté de ses *qaṣîdas* charmèrent le parent du gouverneur de l'Irâq : « Un arabe du désert, un satan d'entre les satans est venu me faire visite », lui écrivit-il. Al-Ḥadjdjâdj manifesta le désir de voir le poète ; Djarîr, suivant la même tradition, se rendit à Wâsiṭ où il fut accueilli généreusement et revêtu d'une robe d'honneur[4].

Suivant une autre tradition, la première entrevue de Djarîr et d'Al-Ḥadjdjâdj fut loin d'être aussi amicale. « Poète insouciant, il ne s'était guère occupé jusqu'alors des sévères ordonnances de police par lesquelles Al-Ḥadjdjâdj tenait son peuple sous le joug. Aussi entra-t-il à Wâsiṭ sans avoir au préalable demandé la permission au gouverneur[5]. » Il demanda l'hospitalité au favori d'Al-Ḥadjdjâdj, nommé

1. Cf. A. Caussin de Perceval, *Notice sur les trois poètes arabes, Al-Akhṭal, Al-Farazdaq et Djarîr*, dans le *Nouveau Journal asiatique*, XIII, p. 289 s., et XIV, p. 5 s.

2. Cf. Caussin de Perceval, *o. c.*, XIV, p. 5 et 37.

3. Mobarrad, *Kâmil*, p. 300 et 545. *Agânî*, VI, p. 29.

4. *Agânî*, VII, p. 42-43.

5. C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 56-57 Cf. *Agânî*, VII, p. 70, et Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 351 s. Il est possible que l'entrevue que nous allons raconter n'ait pas été la première d'Al-Ḥadjdjâdj avec Djarîr. Dans ce cas, les deux traditions que nous rapportons ne seraient pas contradictoires.

ʿAnbasa ibn Saʿîd. « Malheureux ! s'écria le courtisan, quand il vit entrer Djarîr, tu as agi en aveugle. Qu'est-ce qui t'a poussé à commettre une pareille folie ? » — « C'est une poésie que je ne puis pas contenir dans mon sein bouillonnant et que je voudrais réciter à l'émir. » ʿAnbasa indiqua au téméraire une cachette où il l'enferma, lui recommandant de ne pas en sortir jusqu'à ce qu'on eût trouvé moyen de conjurer le péril. A la même heure, arriva une lettre du gouverneur, invitant le favori à une réunion qui se tenait sous la Coupole Verte (*Al-Khâḍrâ*). C'était par une journée brûlante d'été. Pour rafraîchir l'atmosphère, Al-Ḥadjdjâdj avait fait verser sur le sol une si grande quantité d'eau qu'elle formait une mare au pied de l'estrade. Lorsque ʿAnbasa entra, Al-Ḥadjdjâdj était déjà assis dans son large fauteuil (*sarîr*) ; une chaise demeurée vide était près de lui. « Je m'assis sur cette chaise, raconte ʿAnbasa, et Al-Ḥadjdjâdj se tourna vers moi pour causer. Quand je le vis content et en belle humeur, je lui dis : « Qu'Allâh protège l'émir ! un poète d'origine arabe a composé une poésie à ta louange. Mais, par suite de la haute opinion qu'il a de son œuvre, il a regardé comme une chose peu importante d'entrer dans la ville sans ta permission, pour venir te trouver. » — « Qui est-ce ? » — « C'est Ibn al-Khaṭafâ. » — « Où est-il ? » — « Dans ma maison. » Appelant alors ses serviteurs, Al-Ḥadjdjâdj ordonna à son favori de leur désigner l'endroit de sa demeure où Djarîr était blotti. ʿAnbasa fournit les indications demandées. Bientôt, les serviteurs revinrent conduisant le poète par les épaules. Ils le poussèrent dans l'intérieur de la salle avec une telle violence qu'il tomba le visage dans l'eau. Quand il se releva, « secouant ses vêtements comme un poulet trempé secoue ses plumes » : « Voyons, lui dit Al-Ḥadjdjâdj, qu'est-ce qui t'a porté à venir chez nous sans notre permission ? Malheureux ! » — « Qu'Allâh protège l'émir ! J'ai composé une poésie sans pareille qui bouillonnait dans mon sein, et j'ai voulu te la réciter : c'est pourquoi je me suis rendu auprès de toi[1]. » Les excuses du poète concordaient avec celles du favori : le front d'Al-Ḥadjdjâdj se dérida, sa colère tomba ; Djarîr récita cette poésie :

1. *Aghânî*, VII, p. 70.

« Le plaisir a suivi les impulsions de ton cœur agité : considère, à l'aurore, l'apparition des litières des femmes.

» C'est une passion cruelle qui s'est emparée de mon âme tout entière, tandis qu'une course précipitée emportait dans le lointain l'insouciante amie.

» Le corbeau convoite ce que je déteste : il croasse sans cesse pour annoncer le départ des amants.

» Plût au ciel qu'il se fût rompu les veines du cou, le matin du jour où il annonçait notre séparation par ses cris !

» Tu savais que ton secret était gardé entre nos côtes, solidement fixé par les ganses.

» A leur départ, les femmes ont décoché sur toi, par les fentes de leurs litières, des regards languissants.

» Elles t'ont adressé des paroles qui font au cœur une blessure profonde et qui ressemblent à un miel sans mélange qu'elles offriraient généreusement.

» Dis au poltron lorsque sa monture recule : « Penses-tu échapper aux filets du trépas ? »

» Te suspendras-tu dans ta fuite à la constellation de l'Ourse, ou aux mers et à leurs flots impétueux ?

» Qui donc arrêta les progrès de l'hypocrisie parmi les hommes ? Qui est comparable à Al-Ḥadjdjâdj dans la furie de l'attaque ?

» Qui est plus jaloux de l'honneur des femmes, lorsqu'elles ne se fient plus au zèle jaloux de leurs maris ?

» C'est le fils de Yousof : sachez-le et constatez-le jusqu'à l'évidence. Il a une vue pénétrante, il connaît le droit chemin[1] !

» Il passe sur les abîmes et exécute son projet, tandis que la nuit ténébreuse présente des routes diverses.

» Il a interdit de faire des présents aux juges ; il vous a montré les sentiers qui conduisent au salut ; il a débarrassé les routes des brigands qui les infestaient.

» Attroupez vous et reconnaissez les sentiers de la bonne direction ; évitez les chuchotements secrets, car ce n'est pas le moment des confidences.

» Que j'en ai laissé de ces violateurs de deux serments, la barbe teinte du sang qui s'échappait des veines jugulaires[2] !

» Lorsque les ennemis te lancent leurs traits, tu leur

1. Dans Mas'oudî (*Les Prairies d'or*, V, p. 355) on lit : « Comprenez-le et faites-le comprendre. La vérité se fait jour, l'heure des cachotteries est passée. »

2. D'après Ṭabarî (*Annales*, II, p. 1165), ce vers ferait allusion à la mort de Sa'îd ibn Djobair, que nous racontons plus loin.

réponds par une poussière aveuglante et par des ondées tranquilles,

» Et, lorsque tu vois des hypocrites choisissant le chemin de l'erreur, tu redresses toute erreur.

» Les médicaments que tu leur as administrés les ont guéris de ces sombres séditions qui jetaient fumée et flammes.

» J'aurai toujours les yeux sur les choses dont tu m'as inspiré la crainte, et j'espère, ô fils de Yousof, les largesses de ta générosité.

» Tu as brisé la lance de tout hypocrite et tu as protégé les bagages des pèlerins de la Mecque[1]. »

Dans une autre *qasîda*, le poète chante encore les exploits d'Al-Ḥadjdjâdj. Nous laissons de côté le commencement où Djarîr fait entendre que son héros a été méconnu :

« Al-Ḥadjdjâdj a prié comme Noé avait prié[2]; sa voix est arrivée à l'oreille du Maître des degrés, qui l'a exaucée.

» Tu as montré la patience de ton âme dans ta défense, ô fils d'Abou-ʿAqîl! Aussi, quelle belle récompense tu vois à présent!

» Si ton Maître n'eût pas été content de tes actions, il n'eût pas fait descendre avec la victoire les anges en colère.

» Quand le khalife allume un feu de guerre, il estime qu'Al-Ḥadjdjâdj en est le brandon le plus enflammé.

» Crois-tu que la victoire de l'Imâm [Ibn az-Zobair] sur toi eût été juste, alors que lui et ses partisans se revêtaient de doutes dans leur religion ?

» Ton courage est ferme, et personne ne te renie au jour du combat, lorsque les rigueurs de la guerre ébranlent les collines.

» Tu as été guéri des démons de l'Irâq ; humiliés, ils ont courbé leurs cous devant toi.

» Ils disaient : Tu ne t'accorderas pas avec nous, ô émir, toi qui as fixé la foi religieuse et t'es conformé au Coran!

» Leurs artifices sont impuissants : lorsqu'ils complotent de te fermer une porte, tu en ouvres une autre.

» De l'homme grisonnant[3] qui s'avançait et reculait

1. Djarîr, *Diwân*, I, p. 33-34. On lit dans l'*Agâni* (IV, p. 53-54), cinq vers, et dans Masʿoudî, (*o. c.* V, p. 354-355), quatre vers de cette *qaṣîda*.

2. « Comme Noé avait prié », dans sa détresse (*Coran*, LIV, 9 et 10; LXX, 3).

3. Voir ci-dessus, p. 75-76, 79 et 189.

dans son aveuglement tu as teint en rouge les poils blancs de la barbe.

» Quand tes liens s'acrochent à la veine d'un rebelle, il comprend que sa fin est prochaine.

» Car il est impossible de repousser ton sabre, lorsqu'il ouvre la membrane qui voile le poumon.

» N'as-tu pas vu tes avant-gardes dressant leurs tentes dans les contrées de la Chine ?

» Tu y as opposé à tout ennemi vigilant et redoutable des hommes rangés en bataille, couverts de cuirasses, et l'ennemi a disparu[1] ! »

La récompense de cet éloge qui glorifiait toute la carrière politique et militaire d'Al-Ḥadjdjâdj fut une jeune fille « blanche et svelte », que le préfet du Yamâma avait envoyée au gouverneur[2]. Le *Kâmil* de Mobarrad nous dit qu'elle était originaire de Raî et que ses frères étaient libres. Malgré ses résistances et les efforts de ses frères qui offraient 20.000 dirhems pour sa rançon, elle fut obligée de suivre Djarîr, qui ne voulut jamais lui rendre la liberté. Il eut d'elle trois enfants : Ḥakîm, Bilâl et Ḥazra. Elle est appelée ordinairement Omm Ḥakîm, du nom de son fils aîné[3].

Une séance poétique à laquelle assistaient Hind, fille d'Asmâ, et Al-Ḥadjdjâdj, placés tous deux derrière un rideau, nous est racontée par Mas'oudî dans *Les Prairies d'or*[4]. L'*Agânî* nous montre aussi Djarîr défendant devant Al-Ḥadjdjâdj, dans une causerie nocturne, son honneur traîné dans la boue par les attaques des poètes contemporains, ses rivaux. Cette fois-là, le gouverneur l'avait mandé brusquement auprès de lui, pendant la nuit. « Réponds au désir de l'émir ! » lui avaient dit les satellites. — « Je vais m'habiller. » — « Non, par Allâh, répliquèrent-ils. L'émir nous a ordonné de t'amener dans le costume où nous te trouverions ! » Djarîr les suivit, affublé d'une tunique grossière et d'un manteau d'étoffe jaune ; il était très ému, car il savait qu'avec le fils de Yousof il fallait

1. Djarîr, *Diwân*, I, p. 8-9. Cf. Ibn Qotaiba, *Liber Poësis et Poëtarum*, p. 287 ; Hammer Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*, II, p. 313 s.

2. *Agânî*, VII, p. 70. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 301.

3. Mobarrad, *l. c.*

4. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 351-355.

s'attendre à tout. Un des émissaires du gouverneur eut pitié du poète tremblant : « Ne crains rien, lui dit-il l'émir ne te fait appeler que pour s'entretenir avec toi. » Quand Al-Ḥadjdjâdj aperçut Djarîr : « Voyons, ô ennemi d'Allâh, s'écria-t-il, pourquoi insultes-tu les gens? pourquoi leur causes-tu du dommage? » — « Puisse Allâh faire de ma personne la rançon de l'émir ! répondit le poète; je ne fais aux gens aucun tort, ce sont eux qui m'en font, et je le leur rends de mon mieux ! Qu'y a-t-il entre moi et Gassân ibn Dhohail et Al-Ba'îth[1] et Al-Farazdaq et Al-Akhṭal et At-Taimi[2] ? » — « Je ne sais ce qu'il y a, » répondit Al-Ḥadjdjâdj. — « J'en instruirai l'émir ! » dit le poète. Et, interrogé par le gouverneur, il cita de nombreux extraits des satires dans lesquelles ces poètes déchiraient sa réputation et des satires dans lesquelles il ripostait lui-même à leurs attaques. Cette conversation dura jusqu'à l'aurore. Lorsque Djarir prit congé de lui, Al-Ḥadjdjâdj s'écria : « Qu'Allâh maudisse cet Arabe du désert : c'est un méchant roquet[3] ! »

Dans un autre entretien, le gouverneur de l'Irâq demandait à son poète la cause de ses querelles avec Ar-Râ'î. Et Djarîr rapporta ce vers de son rival :

> « O mes compagnons ! Le soir approche, partez ! — Al-Farazdaq a vaincu Djarîr dans la satire[4]. »

Après ces causeries, Djarîr recommençait à célébrer les exploits du gouverneur de l'Irâq :

> « Toutes les fois que, seul, je mets pied à terre au milieu de ruines semblables à la bordure des manteaux rayés,
> » Mes nuits sont un lien nouveau de mon attachement

1. Gassân ibn Dhohail as-Salîṭî et Al-Ba'îth al-Modjâschi'î, deux poètes dont nous ne savons que peu de chose et dont les poésies sont perdues. Le dernier s'appelait Khidâsch ibn Bischr. Al-Ba'îth est un sobriquet (Cf. Ibn Qotaiba, *Liber Poësis et Poëtarum*, p. 312-313).

2. 'Omar ibn Ladja' at-Taimî. Voyez sur ce poète *Agânî*, II, p. 89, et VII, p. 44-74.

3. *Agânî*, VII, p. 42 s.

4. *Agânî*, XX, p. 170. Ar-Râ'î « le Pasteur » était ainsi surnommé parce qu'il aimait à faire la description du chameau. Il s'appelait Ḥoṣain ibn Mo'âwiya ibn Djandal. Voyez une notice sur lui dans l'*Agânî*, XX, p. 168-173.

pour toi ; et cependant les nuits ne laissent rien subsister de nouveau.

» Est-ce toi ou bien est-ce ton ombre qui a visité des chevaux hérissés et des montures amaigries, aux côtes rompues par les entraves ?

» N'était la distance qu'il faudrait franchir pour aller te chercher, sans les terreurs du désert, je dirais : Reviens, ma bien-aimée !

» Al-Ḥadjdjâdj a connu la sécurité et la victoire, malgré l'hypocrite et l'envieux.

» Il a exhorté les habitants de l'Irâq à la manière de Houd, alors qu'ils étaient dans l'égarement, comme le peuple de Houd.

» Les agitateurs, dans leur ivresse, étaient semblables à des chrétiens s'amusant le matin d'un jour de fête.

» Ils espéraient quelque trêve dans le combat, et ils étaient sous la menace comme frappés de la foudre.

» Comme des gens qui veulent mettre le mors à une autruche du désert, ils vinrent vers Al-Ḥadjdjâdj dans les repaires des lions.

» Tu as combattu ces hommes montés sur des chevaux replets, étant toi sur une chamelle dont les tempes et les joues étaient amaigries.

» Tu leur as fait face à Maskin, marché de cadavres, et encore à la journée d'Az-Zâwiya, le lieu de retraite des armées.

» Tu vois l'âme de l'hypocrite réfugiée dans ses entrailles et résistant à tous les coups qui pénètrent, insolites.

» Les épées les consument, comme un incendie a raison des chaumes de la moisson.

» Il est sombre pour eux, le jour où ils voient sur les vêtements d'Al-Ḥadjdjâdj la rouille du fer[1] !

» Al Ḥadjdjâdj n'écarte pas les bons ; il ne repousse pas les requêtes : présentez-vous donc pour recevoir ses largesses.

» N'est-ce pas à toi que nous nous plaindrons à l'époque de la disette et quand nous serons obligés de boire de l'eau par un temps glacé ?

» [Ne nous plaindrons-nous pas à toi] de la misère des familles quand elles seront affamées, pour que le lait, même dans l'année stérile, coule en abondance ?

» [Ne nous plaindrons-nous pas] dans un temps qui laissera les enclos sans verdure, alors qu'auparavant les rochers eux-mêmes étaient verdoyants[2] ? »

1. C'est-à-dire lorsqu'ils voient Al-Ḥadjdjâdj revêtu de sa cuirasse.
2. Djarîr, *Dîwân*, I, p. 46-47. On trouve, *ibid.*, I, p. 44 s., une autre

Al-Ḥadjdjâdj déclara au poète qu'il n'était pas assez riche pour le récompenser selon ses mérites. Il l'envoya à la cour de ʿAbd al-Malik avec une lettre de recommandation[1]. Or, le khalife, dit-on, ne voulait ni voir ni entendre les poètes de la race de Moḍar à laquelle Djarîr appartenait, parce qu'ils avaient embrassé la cause d'Ibn az-Zobair. Et il avait une raison particulière d'exclure Djarîr de son entourage : ce poète avait loué sans réserve le gouverneur de l'Irâq. « Tu es le poète d'Al-Ḥadjdjâdj, » dit-il froidement au nouveau venu ; et il lui rappela le vers célèbre :

« Qui donc arrêta parmi les hommes les progrès de l'hypocrisie, qui est comparable à Al-Ḥadjdjâdj dans la furie de l'attaque ? »

Le khalife était jaloux. Ce ne fut qu'après d'instantes prières et à force d'adresse que Moḥammad, qui avait été chargé par son père Al-Ḥadjdjâdj d'introduire et de présenter Djarîr, fit entrer ce poète dans les bonnes grâces de ʿAbd al-Malik. Une fois admis auprès du Prince des Croyants, Djarîr le loua comme il avait loué Al-Ḥadjdjâdj et fut royalement récompensé. Le khalife lui donna cent chamelles, huit pâtres pour les garder et un vase d'argent pour les traire[2].

Dès l'époque de Djarîr, on trouvait honteux pour sa mémoire qu'il eût dépensé son talent à faire des panégyriques « de l'esclave de Thaqîf[3] ». Mais où sont les poètes arabes qui hésitèrent à chanter les louanges des hommes cruels, lorsque ceux-ci répandaient une pluie d'or?

Al-Farazdaq, du reste, glorifia lui aussi le gouverneur de l'Irâq dans plusieurs de ses pièces. L'*Aġânî* nous représente

qaṣida en l'honneur d'Al-Ḥadjdjâdj. Nous y lisons ces deux vers, dont nous trouvons une bonne traduction dans *Les Prairies d'or*, V, p. 353 :

« Al-Ḥadjdjâdj a tiré son glaive pour la défense de la vérité, demeurez dans le devoir ; que personne ne s'écarte du droit chemin !

» Le missionnaire de l'erreur n'est plus l'égal de celui qui prêche le salut ; la vérité et le mensonge ne sont plus discutés. »

Cf. Freytag, *Arabum Proverbia*, I, p. 243.

1. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 150.

2. *Aġânî*, VII, p. 66-67. Cf. Ibn Qotaiba, *Liber Poësis et Poëtarum*, p. 287 ; Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 150-151, et Caussin de Perceval, *Notice*, dans le *Nouveau Journal asiatique*, XIV, p. 15-18.

3. *Aġânî*, VII, p. 171.

les deux poètes rivalisant de zèle devant Al-Ḥadjdjâdj pour lui prodiguer leurs éloges les plus flatteurs et pour obtenir sa préférence pour leurs poésies. C'est Djarîr qui l'emporte[1]. Mais Al-Farazdaq obtient également les dons du gouverneur. Ce poète avait épousé une femme appelée Ḥadrâ, sans avoir les moyens de payer le cadeau nuptial : sur les instances de 'Anbasa ibn Sa'îd, Al-Ḥadjdjâdj lui donna cent chamelles. C'étaient, il est vrai, « de ces chamelles que le peuple offrait pour payer la dîme », et dont chacune ne valait pas plus de 20 dirhems. N'importe, Al-Farazdaq n'était pas si exigeant : il accepta le présent avec reconnaissance[2].

Nous lisons dans ses poésies ce fragment sur la victoire d'Al-Ḥadjdjâdj à Dair al-Djamâdjim :

> « Tandis que les escadrons étaient séparés par un sombre nuage de poussière large comme le Nil, les fidèles priaient, et Al-Ḥadjdjâdj priait avec eux
>
> » Celui qui ressuscite les morts de faire descendre la victoire, et le Seigneur a envoyé à Al-Ḥadjdjâdj un secours puissant,
>
> » Le secours des anges : celui à qui Allâh donne leur appui reste le plus ferme dans la bataille, il y demeure victorieux.
>
> » En heurtant les impies, [les fidèles] virent avec eux Gabriel et ses compagnons aussi visibles qu'un oiseau dans l'air.
>
> » A la vue de leurs armes et de leurs insignes, l'armée de l'hypocrisie prit la fuite comme une bande d'autruches effarouchées ;
>
> » Les larges lames de l'Inde passaient sur les têtes comme des météores dans la nuit ; elles brisaient les casques,
>
> » [Brandies par] les mains de ces héros, à la religion desquels Allâh a donné pour défenseur le plus véridique et le plus tenace des habitants de l'Irâq.
>
> » Ils sont tombés au *Couvent des crânes*, comme des moissons ou des palmiers déracinés ;
>
> » Tu as vu tous ces cadavres, leurs membres étendus par terre, couchés sur le dos pendant les ardeurs de midi[3]... »

Al-Akhṭal lui-même, de qui 'Abd al-Malik disait : « C'est le poète des Banou Omayya[4] », fut obligé de payer

1. *Agânî*, IV, p. 53-54.
2. *Agânî*, XIX, p. 18. Cf. *ibid.*, VII, p. 75, et VIII, p. 192.
3. Al-Farazdaq, *Diwân*, trad. R. Boucher, p. 629 s. Cette traduction a été revue sur le texte arabe publié par le même, p. 210.
4. *Agânî*, VII, p. 181.

au gouverneur de l'Irâq un petit tribut de louanges. « Tu ne vas pas voir Al-Ḥadjdjâdj? lui demanda un jour le khalife. Dans ses lettres il te réclame. » Le poète, qui sans doute ne goûtait pas les exploits de cet homme, répondit qu'il préférait les faveurs et le voisinage du khalife à la présence et aux cadeaux de son lieutenant; car, un âne ne saurait valoir pour monture un cheval de race. ʿAbd al-Malik lui fit remettre 10.000 dirhems pour cette réponse, mais il ne voulut pas le dispenser de composer un éloge d'Al-Ḥadjdjâdj. Al-Akhṭal se mit à l'œuvre; il ne fit pas lui-même le voyage de l'Irâq: ce fut son fils qui porta la *qaṣîda* au gouverneur. Et l'*Aġânî* nous fait remarquer que cette pièce n'est pas une des meilleures d'Al-Akhṭal[1].

Plusieurs poètes, qui avaient d'abord poursuivi de leurs satires le dur serviteur des Banou Omayya, trouvèrent ensuite plus commode de faire son éloge pour échapper à sa vengeance et demandèrent à rentrer dans ses bonnes grâces. Tel fut Al-ʿOdail ibn al-Faradj al-ʿIdjlî. Lorsque Al-Ḥadjdjâdj arriva dans l'Irâq, il fit rechercher ce poète qui avait composé une satire contre lui, peut-être même commis un assassinat, et qui vivait retiré chez Yazîd ibn al-Mohallab, où il médisait à son aise du fils de Yousof[2]. Le poète crut qu'il était prudent de s'éloigner encore davantage. Il erra longtemps de tribu en tribu, toujours poursuivi par les agents secrets du gouverneur. Et il disait:

> « La main d'Al-Ḥadjdjâdj est trop courte pour m'atteindre; entre elle et moi il y a un espace immense pour la fuite des chamelles rapides,
>
> » Il y a des déserts sans bornes dont les mirages fantastiques ressemblent au manteau lavé par les mains des blanchisseuses[3]. »

Enfin, s'il faut en croire Ibn Qotaiba et l'auteur de l'*Aġânî*, Al-ʿOdail chercha un dernier asile à la cour de l'empereur de

1. *Aġânî*, VII, p. 174.
2. *Aġânî*, XX, p. 12-13. Les vers attribués à Al-ʿOdail dans cette page de l'*Aġânî* sont insérés dans le *Dîwân* de Djarîr, I, p. 44-45. Voyez des notices sur Al-ʿOdail dans Ibn Qotaiba, *Liber Poësis*, p. 244-245 et dans l'*Aġânî*, XX, p. 11-19.
3. *Aġânî*, XX, p. 12. Cf. Ibn Qotaiba, *o. c.*, p. 245; Mobarrad, *Kâmil*, p. 287.

Byzance (Justinien II). « Tu m'enverras cet homme, écrivit alors Al-Ḥadjdjâdj au « Qaiṣar », sinon j'irai t'attaquer à la tête d'une armée dont l'avant-garde sera à tes portes et l'arrière-garde chez moi. » L'empereur, effrayé, renvoya le poète[1]. D'après un autre récit, peut-être plus vraisemblable, Al-'Odail, fatigué de sa vie errante, fit demander sa grâce par l'entremise des notables de la tribu de Bakr ibn Wâïl. Il se présenta devant Al-Ḥadjdjâdj, qui lui dit : « Voyons, est-ce toi qui as fait ce vers : « La main d'Al-Ḥadjdjâdj est trop courte pour m'atteindre, etc. » Qu'en penses-tu maintenant ? Allâh est plus puissant que toi ! » — « Je n'ai pas dit cela, ô émir, répondit le poète ; voici de mes vers :

« Quand même je serais dans les sentiers raboteux de Salmâ ou d'Adjâ[2], Al-Ḥadjdjâdj découvrirait le lieu de ma retraite.

» C'est l'ami du Prince des croyants, c'est son épée choisie, chérie de tous les Imâms.

» Il a bâti le temple de l'Islâm[3] : tel un prophète qui ramène les hommes à la voie droite après leur égarement. »

Sensible à cet éloge, Al-Ḥadjdjâdj pardonna[4].

Nous remarquons aussi dans le nombre des glorificateurs d'Al-Ḥadjdjâdj le poète Al-Ḥakam ibn 'Abd al-Asadî, qui est largement récompensé de ses louanges[5], le poète Abou 'n-Nadjm al-Faḍl ibn Qodâma al-Qâlî, à qui le gouverneur donne une terre[6], et le poète 'Obaid ibn Mauhab qui le venge d'une attaque satirique du gouverneur de la Mecque, Al-Ḥârith ibn Khâlid ibn al-'Aṣi al-Makhzoumî[7]. Celui-ci

1. Ibn Qotaiba, *Liber Poësis*, p. 245. *Agâni*, XX, p. 13.

2. Salmâ et Adjâ sont deux montagnes de la tribu de Ṭaï, en Arabie (Mobarrad, *Kâmil*, p. 287).

3. Ces mots pourraient faire allusion à la fondation de Wâsiṭ, surtout à la construction de la Coupole verte. Mais ils doivent être pris ici au figuré pour désigner le rétablissement de l'unité musulmane qui fut l'œuvre d'Al-Ḥadjdjâdj.

4. Ibn Qotaiba, *Liber Poësis*, p. 245. *Agâni*, XX, p. 13. Cf. *ibid.*, p. 18 ; Abou-Tammâm, *Ḥamâsa*, II, I, p. 619.

5. *Agâni*, II, p. 158-159. Notice sur Al-Ḥakam, *ibid.*, p. 149-159. Al-Ḥadjdjâdj l'avait exempté du service militaire. *Ibid.*, p. 155.

6. *Agâni*, IX, p. 82. Mort vers 125 (742). (Cf. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 60).

7. Voyez sur Al-Ḥârith deux notices dans l'*Agânî*, III, p. 100-115, et VIII, p. 137-139.

avait dit au gouverneur de Médine, Abân ibn 'Othmân, qui s'était emparé de la direction du pèlerinage :

« Si tu sors de la Mecque sain et sauf, je veux qu'Al-Ḥadjdjâdj ait échappé à la cavalerie de Schabîb[1]. »

'Obaid vengea l'honneur militaire du gouverneur de l'Irâq dans une satire qui renferme ce vers :

« Ne mentionne Al-Ḥadjdjâdj que pour dire du bien de lui ; car, quoique coupable, tu vis de ses bienfaits[1] ! »

Un autre poète, A'schâ 'Abd Allâh ibn Khâridja ibn Ḥabîb[2], de la tribu de Rabî'a, avait composé un éloge d'Ibn al-Djâroud et avait pris part à la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad. Cependant Al-Ḥadjdjâdj lui pardonna ses défections, et le poète disait dans une *qaṣîda*, où il présentait ses excuses à l'émir :

« La peur que j'ai du fils de Yousof me fait ressembler, pendant mes nuits, à un homme que l'on poursuit pour lui réclamer le prix du sang et pour qui les chemins sont trop étroits.

» Si tout autre qu'Al-Ḥadjdjâdj cherchait ma perte, les épées hardies me protègeraient contre l'oppression ;

» Me protègeraient des héros invincibles qui descendent de Rabî'a en ligne directe et qui, lorsque les lances se croisent dans la mêlée,

» Défendent leurs bataillons à coups d'épées et de lances, dans un jour sombre et noir[3]. »

Enfin, une célèbre poétesse, originaire du Yamâma, accourut également pour déposer aux pieds d'Al-Ḥadjdjâdj sa gerbe de fleurs du désert. C'était Lailâ al-Akhyaliyya, fille de 'Abd Allâh[4]. Déjà avancée en âge, elle se présenta devant le gouverneur de l'Irâq, triste et « gémissante comme une chamelle égarée[5] ». Elle se plaignit à lui des exactions

1. *Agânî*, III, p. 107-108 et 110.
2. Voir une notice sur cet A'schâ dans l'*Agânî*, XVI, p. 160-162.
3. *Agânî*, XVI, p. 162.
4. *Agânî*. X, p. 67. Un des ancêtres de cette femme, appelé Mo'âwiya, portait le nom d'Al-Akhyal, d'où l'épithète donnée à sa descendante (*Agânî*, *ibid.*). Lailâ était regardée comme la meilleure poétesse des Arabes, après Al-Khansâ. Avant de se rendre auprès d'Al-Ḥadjdjâdj, elle avait fait une visite au khalife 'Abd al-Malik (Ibn Qotaiba, *Liber Poësis*, p. 271-272).
5. *Agânî*, X, p. 80.

d'un percepteur du Yamâma qui, chargé de prélever la dîme, s'emparait de tout ce qui était à sa convenance et réduisait ses administrés à la misère. Al-Ḥadjdjâdj envoya au gouverneur du Yamâma l'ordre de révoquer le fonctionnaire cupide[1] ; et Lailâ, reconnaissante, dit au fils de Yousof entre autres choses flatteuses :

« O Al-Ḥadjdjâdj ! le destin, qui est entre les mains d'Allâh, pourra seul ébrécher tes armes, quand il se présentera.

» Lorsque Al-Ḥadjdjâdj visite une terre malade, il étudie avec soin les racines secrètes du mal et la guérit ;

» Et, lorsque le héros qui a guéri cette terre de sa maladie brandit la lance, il sait aussi l'abreuver :

» Il l'abreuve du sang des hérétiques une première fois, et encore une deuxième, si leur révolte opiniâtre fait craindre un dommage.

» Lorsque Al-Ḥadjdjâdj entend le tumulte d'un détachement de cavalerie, il lui prépare son repas avant la lutte,

» Il lui prépare une fine lance du Fâris portée par des mains qui excellent à la rassasier.

» O Al-Ḥadjdjâdj ! n'accomplis pas les désirs des rebelles, alors qu'Allâh refuse de les satisfaire[2]. »

Le gouverneur de l'Irâq, au rapport de Mas'oudî, « ne montra à ses courtisans une physionomie heureuse et une bonne humeur expansive que le jour où Lailâ lui fut présentée ». Il s'entretint longuement avec elle[3], lui fit réciter une des *qaṣîdas* qu'elle avait composées sur son ancien amant, Tauba ibn al-Ḥomayyir[4] et, la traitant comme une princesse, lui donna l'hospitalité chez une de ses femmes, Hind, fille d'Asmâ[5].

Mais, après une de ces entrevues, le gouverneur dit à son chambellan : « Va, coupe-lui la langue ! » Le chambellan manda un barbier et se rendit avec lui auprès de Lailâ : « Malheureux ! s'écria l'étrangère en apercevant les ciseaux, sache que les paroles de l'émir n'ont pas d'autre sens que

1. *Agânî*, X, p. 84. Cf. *ibid.*, p. 83.
2. *Agânî*, X, p. 84. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 173 ; Al-Abschîhî, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, I, p. 511-512, et Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 551.
3. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 324 s.
4. *Agânî*, X, p. 80.
5. Mas'oudî, *l. c.* Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 173.

celui-ci : Coupe-lui la langue par des présents, par des largesses ! Retourne auprès de ton maître et consulte-le de nouveau. » Quand il entendit son chambellan demander comment il fallait interpréter les ordres reçus, Al-Ḥadjdjâdj eut un accès de colère et faillit faire couper la langue du chambellan lui-même pour le punir de son manque de pénétration. Ensuite, il fit venir Lailâ qui récita ces vers :

« O Al-Ḥadjdjâdj ! tu es celui au-dessus duquel il n'y a personne si ce n'est le khalife, et l'Éternel à qui nous demandons pardon.

» O Al-Ḥadjdjâdj ! tu es le brandon de la guerre lorsqu'elle souffle[1] ; tu es pour les hommes une lumière allumée dans les ténèbres[2] ! »

L'émir voulait offrir 500 brebis à la femme poète : « O émir, s'écria-t-elle, change-les en chamelles blanches. Tu es trop généreux pour borner là tes largesses ! » Al-Ḥadjdjâdj rougit et accorda les 500 chamelles blanches[3].

Le gouverneur récompensait généreusement, comme on voit, les poètes qui savaient le louer ; il a échappé ainsi au reproche d'avarice que les chroniqueurs adressent à plusieurs personnages de cette époque. En revanche, il poursuivit avec une persévérance inlassable, dans toutes les provinces du khalifat, les poètes qui avaient eu le malheur de lui déplaire ; et cet esprit d'inquisition, rancunier et inexorable, est un des traits caractéristiques d'Al-Ḥadjdjâdj. Ka'b ibn Ma'dân al-Aschqarî, que nous avons déjà rencontré au cours de cette biographie, était le chantre d'Al-Mohallab[4]. Il avait combattu les Azraqites dans l'armée de

1. Dans *Agânî*, نَهَجَتْ « être haletant », dans *'Iqd*, نَفَحَتْ « souffler ». Nous adoptons cette dernière leçon.

2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 355. *Agânî*, X, p. 81.

3. Mobarrad, *Kâmil*, p. 173. Dans *Agânî* (X, p. 81), nous lisons : 300 brebis, et après échange, 300 chamelles. Al-Ḥadjdjâdj fit conduire Lailâ, sur sa demande, vers Qotaiba ibn Moslim, gouverneur du Khorâsân. La mort la surprit à Raî suivant l'*Agânî* ; suivant Ibn Qotaiba et Balâdhorî, elle mourut à Sâwa, lieu de sa sépulture (Cf. *Agânî*, X, p. 80 ; Ibn Qotaiba, *Liber Poësis*, p. 273, et Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 311). Elle mourut en l'an 89 (707). Cf. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 61.

4. Les Aschâqir (d'où Al-Aschqarî) étaient une branche des Banou Azd, auxquels appartenait Al-Mohallab (*Agânî*, XIII, p. 56). Voir ci-dessus, p. 103 s.

ce général, et celui-ci l'avait envoyé en ambassade à Al-Ḥadjdjâdj et à 'Abd al-Malik. Al-Farazdaq disait : « On compte quatre poètes de l'Islâm, moi, Djarîr, Al-Akhṭal et Al-Aschqarî[1]. » Or, le gouverneur de l'Irâq conçut un tel dépit des éloges que ce poète adressait à Al-Mohallab qu'il l'aurait mis en prison et peut-être décapité sans une intervention spéciale du khalife 'Abd al-Malik[2].

Un autre personnage, poursuivi par Al-Ḥadjdjâdj, fut 'Imrân ibn Ḥiṭṭân as-Sadousî, un des meilleurs poètes de son époque[3]. Il avait épousé une femme de la secte des Schorât. On lui en fit des reproches. « Je la convertirai, » répondit-il ; or ce fut sa femme qui le convertit et fit ainsi de lui un des chefs de la terrible secte. Son nom était célèbre dans l'Irâq, où Al-Ḥadjdjâdj, qui redoutait ses traits satiriques, le chercha pendant longtemps. Mais 'Imrân avait trouvé un asile à Damas, auprès du vizir Rauḥ ibn Zinbâ'[4]. Le fils de Yousof dénonça au khalife l'hérétique fugitif qui gagna Circésium dans la Mésopotamie et de là l'Omân. Informé du lieu de sa retraite, Al-Ḥadjdjâdj l'y poursuivit encore de sa haine. 'Imrân désespéré vint alors se fixer dans les environs de Koufa, presque sous les yeux de l'émir[5] : bientôt découvert, il fut conduit devant Al-Ḥadjdjâdj et par son ordre mis à mort, au grand mécontentement de 'Abd al-Malik, qui s'écria en apprenant cette exécution capitale : « Qu'Allâh coupe les deux mains d'Al-Ḥadjdjâdj ! je le ferai mourir[6] ! » D'après le *Kâmil* de Mobarrad, 'Imrân, n'étant pas en sûreté dans l'Omân, se réfugia dans une bourgade de la tribu d'Azd, où il demeura jusqu'à la fin de sa vie[7].

Les relations d'Al-Ḥadjdjâdj avec le poète Yazîd ibn

1. *Agânî*, XIII, p. 56-57.
2. *Agânî*, XIII, p. 60. Après la mort d'Al-Ḥadjdjâdj, lorsque Yazîd ibn al-Mohallab fut nommé par Solaimân gouverneur de l'Irâq, Ka'b al-Aschqarî dénigra le haut fonctionnaire et dut prendre la fuite. Il fut tué dans l'Omân d'un coup de hache par son propre neveu, que Yazîd avait soudoyé (*Agânî*, XIII, p. 63).
3. 'Imrân est omis, comme le précédent, dans la *Geschichte der arabischen Litteratur* de Brockelmann.
4. Voir ci-dessus, p. 125 et la note 6.
5. *Agânî*, XVI, p. 152 s. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 530.
6. *Agânî*, XVI, p. 60.
7. Mobarrad, *Kâmil*, p. 533.

al-Ḥakam le Thaqafite[1] sont des plus curieuses. Il l'avait nommé gouverneur de la province du Fâris. Yazîd, tenant ses lettres de créance, se présenta devant l'émir pour prendre congé. L'émir lui dit : « Récite-moi une de tes poésies, » cherchant uniquement l'occasion de le récompenser. Mais, au lieu de faire l'éloge d'Al-Ḥadjdjâdj ou celui des Banou Omayya, le poète eut la malheureuse idée de débiter une poésie dans laquelle il célébrait sa propre gloire :

> « Vive mon père qui[2] arracha au fils des Chosroès un étendard blanc, clapotant comme les ailes de l'aigle qui vole ! »

A ces mots, Al-Ḥadjdjâdj bondit de colère. Yazîd se retira sans avoir pris congé et le chambellan du gouverneur vint bientôt lui réclamer les lettres de créance, en disant de la part de son maître :

> « Qu'est-ce qui valait le mieux pour toi, l'héritage de ton père ou bien ces lettres ? » — « Tu diras à Al-Ḥadjdjâdj :
>
> » J'ai hérité de la gloire et des belles actions de mes ancêtres ; mais toi, as-tu seulement reçu de ton père une chèvre dans aṭ-Ṭâïf ? »

Puis Yazîd s'enfuit auprès de Solaimân. Ce prince offrit un asile au poète tombé en disgrâce, et celui-ci en retour célébra dans plusieurs poésies la générosité de son bienfaiteur[2].

Quant au poète ʿAbd Allâh ibn al-Ḥadjdjâdj Abou 'l-Aqraʿ[3], il avait pris part à trois révoltes contre l'autorité des khalifes : à celle de Damas en l'an 70 ; à celle de Nadjda ibn ʿAmir al-Ḥanafî[4] ; enfin il s'était porté à la défense d'Ibn az-Zobair, assiégé dans la Mecque. Il était resté fidèle au khalife mecquois jusqu'à la fin de sa puissance ; après sa défaite et sa mort, il s'était présenté incognito à la cour de ʿAbd al-Malik, où, à force d'habileté, il avait obtenu son pardon[5]. Aussi, ce fut en pure perte qu'Al-Ḥadjdjâdj

1. Voir une notice sur Yazîd dans l'*Aġâni*, XI, p. 100-105.
2. *Aġâni*, XI, p. 101.
3. Voyez une notice sur Abou'l-Aqraʿ dans l'*Aġâni*, XII, p. 25-33.
4. Voir ci-dessus, p. 30 et 107.
5. *Aġâni*, XII, p. 25.

écrivit au khalife, lui rappelant l'obstination antérieure et les révoltes successives du poète, le priant de lui renvoyer ce coupable et de lui confier le soin de le punir. ʿAbd Allâh ibn al-Ḥadjdjâdj, dont les louanges plaisaient au souverain, échappa aux représailles du terrible émir, qui eût défense d'inquiéter en aucune manière cet homme et sa famille. Que de faits analogues renferme la vie d'Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof[1] !

Il est impossible de refuser à notre héros une place dans l'histoire des lettres arabes au Ier siècle de l'hégire, quand on connaît ses relations amicales ou hostiles avec les poètes contemporains, surtout quand on sait qu'il fut à son époque un des plus grands orateurs de la chaire musulmane[2]. Avant de dire un dernier mot de ses discours, remarquons l'importance extraordinaire qu'il attachait à la pureté et à l'élégance du langage. Il suivait en cela les Arabes distingués d'un temps où nous voyons ʿAbd al-Malik déclarer que la crainte de faire en chaire des barbarismes ou des solécismes l'avait fait blanchir prématurément[3]. C'est pourquoi ce khalife recherchait la société des causeurs les plus raffinés. Sur sa demande, Al-Ḥadjdjâdj lui avait envoyé le célèbre ʿÂmir ibn Scharâḥîl asch-Schaʿbi, jurisconsulte et poète[4]. Quant au gouverneur de l'Irâq, il eut toujours des maîtres chargés de lui faire remarquer soit ses défauts de prononciation, soit ses barbarismes, soit les incorrections de sa phrase. Nous avons déjà mentionné Yaḥyâ ibn Yaʿmor qu'il demanda à Yazîd ibn al-Mohallab : ce beau parleur, d'après le *Kâmil* de Mobarrad, fut congédié pour excès de zèle[5]; selon l'auteur d'*Al-ʿIqd al-farîd*, il fut encouragé et récompensé[6]. Nous lisons également dans

1. *Agâni*, XII, p. 32. Un autre poète, persécuté par Al-Ḥadjdjâdj pour ses traits satiriques, ce fut encore Waḍḍâḥ ibn Ismâʿîl (Abou-Tammâm, *Ḥamâsa*, II, II, p. 481-482).
2. C. Brockelmann, dans sa *Geschichte der arabischen Litteratur*, n'assigne aucune place à Al-Ḥadjdjâdj. Avant lui, Hammer Purgstall, plus équitable, lui avait consacré une notice dans sa *Literaturgeschichte der Araber*, II, p. 71 s.
3. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 295.
4. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 148. Cf. *Agâni*, IX, p. 169, et Mobarrad, *Kâmil*, p. 154.
5. Mobarrad, *Kâmil*, p. 158.
6. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 295.

ce dernier livre que ʿÂmir asch-Schaʿbî, ayant repris Al-Ḥadjdjâdj pour une faute de langage, reçut de lui une récompense[1]. Et c'est ainsi que le gouverneur de l'Irâq devint lui-même un des hommes qui ont le mieux parlé sa langue.

Il avait, comme le khalife, un salon pour ses « veillées », la Coupole Verte, où il attirait non seulement les poètes, mais les hommes éloquents, les esprits distingués de l'Irâq et des provinces voisines[2]. On y vit : Ayyoub ibn al-Qirriyya, que Masʿoudî nous représente décrivant à Al-Ḥadjdjâdj les femmes les plus dignes d'éloges et les femmes les plus haïssables[3] ; ʿIrâr ibn ʿAmr, qui porta à ʿAbd al-Malik la tête de ʿAbd ar-Raḥmân ibn Moḥammad[4] ; le jurisconsulte et poète Somaira ibn al-Djaʿd[5] ; mais surtout le célèbre Al-Ḥasan al-Baṣrî, le rival d'Al-Ḥadjdjâdj dans l'art de bien dire. « On n'a pas vu de citadins parlant leur langue avec plus de pureté qu'Al-Ḥadjdjâdj et Al-Ḥasan al-Baṣrî, » déclare un littérateur arabe[6].

Il est certain que les discours ou fragments de discours que nous a laissés le gouverneur de l'Irâq sortent du fonds commun de la rhétorique musulmane. Sans doute, les insultes et les invectives y abondent, mais on y trouve en revanche les qualités du véritable orateur : une véhémence de tribun, un pittoresque incisif et coloré, des comparaisons ingénieuses, un usage heureux des textes du Coran et une logique solide. La vie circule dans ces harangues : l'on y reconnait une intelligence supérieure et une volonté inébranlable ; parfois l'on y rencontre une élévation de pensées qui étonne ; dans aucun cas, rien de vulgaire, rien de banal. Volontiers croyons-nous Ibn al-Athîr et Adh-Dhahabî, quand ils racontent que, dans ses sermons, particulièrement dans un

1. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, I, p. 166.
2. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 311. Abou-Isḥâq al-Qairawânî, *Zahr al-âdâb*, dans *ʿIqd*, III, p. 220, en marge.
3. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 394 s. Cf. *ibid.*, p. 346.
4. Mobarrad, *Kâmil*, p. 154.
5. Masʿoudî, *o. c.*, V, p. 312 s.
6. Abou-Isḥâq al-Qairawânî, dans *ʿIqd*, *l. c.* — Ibn al-Athîr (*Chronicon*, IV, p. 462), donne la préférence à Al-Ḥasan. D'après Ibn Qotaiba (*Maʿârif*, p. 225), ce jurisconsulte mourut en l'an 110 de l'hégire (728 de J.-C.). Voir une notice sur lui dans le même ouvrage, *l. c.* Cf. *Aghânî*, XIX, p. 14-15, et Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, p. 66.

sermon sur la mort, où il parlait « du tombeau qui est la maison de la solitude, du tombeau qui est la maison de l'exil », Al-Ḥadjdjâdj faisait verser des larmes à tous les assistants[1].

« Lorsqu'il montait en chaire, raconte Mobarrad, il s'enveloppait de son manteau de soie à ramages et commençait son discours d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine ; mais il enflait la voix progressivement, et tout à coup, sortant la main de dessous son manteau, il poussait un cri si retentissant qu'il faisait trembler jusqu'aux auditeurs placés à l'extrémité de la mosquée[2]. » Ainsi s'affirme l'action oratoire d'Al-Ḥadjdjâdj.

Les chroniqueurs nous ont conservé une douzaine de ses discours, mais est-il besoin de faire remarquer que le texte ne nous en est point parvenu dans son intégrité? Ils furent vraisemblablement transcrits de mémoire, et il est fort à craindre que des interpolations nombreuses, parfois malveillantes, ne s'y soient glissées au cours des siècles. Dans les chapitres précédents, nous avons déjà rapporté plusieurs harangues guerrières, politiques ou religieuses d'Al-Ḥadjdjâdj, qui nous paraissent authentiques, soit parce qu'elles se rencontrent dans les meilleures sources, soit parce qu'elles sont le miroir fidèle des événements et de l'état d'esprit contemporains. Nous y ajouterons les fragments suivants, dont le premier est tiré de l'*Agânî*.

Au peuple qui l'accusait d'être un descendant de la race maudite de Thamoud, Al-Ḥadjdjâdj répond dans une *khoṭba* : « J'ai appris que vous dites : « Les gens de Thaqîf sont les restes de Thamoud. » Malheur à vous! Quels sont ceux qui échappèrent à la ruine de Thamoud, sinon les meilleurs de ce peuple, ceux qui, ayant cru à la parole de Ṣâliḥ (sur lui soit le salut!), eurent la vie sauve comme ce prophète[3]? »

Un autre fragment plus étendu se trouve dans *Les Prairies d'or;* il est emprunté au lexicographe Al-Djauharî. Al-Ḥadj-

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 462. Adh-Dhahabî, *Tarîkh al-Islâm*, Bibl. Bodl., I, ms. 652, fol. 169 r°. On sait que les gouverneurs des villes et des provinces étaient, avec le khalife, docteur suprême, les prédicateurs attitrés de la morale et du dogme.

2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 173.

3. *Agâni*, IV, p. 74.

djâdj étant tombé malade, des rumeurs séditieuses circulèrent dans la population de Koufa. Quand il fut convalescent, il se rendit à la mosquée et prononça, appuyé sur des béquilles, le discours suivant :

« Hommes de discorde et d'hypocrisie! le souffle de Satan est entré dans leurs narines, et ils ont crié : « Al-Ḥadjdjâdj est mort! » Silence! et écoutez ce que dit le serviteur d'Allâh. En vérité, je n'espère jouir d'un bonheur complet qu'au delà de la vie; Allâh n'a donné à aucune de ses créatures l'immortalité, excepté à la plus abjecte de toutes, à Iblîs. En vérité, un pieux adorateur d'Allâh, Salomon, fils de David, disait jadis : Seigneur, pardonne-moi mes fautes et accorde-moi un royaume tel qu'il n'en pourra être donné à personne après moi[1]. Ce royaume lui fut donné, mais il s'évanouit comme une ombre, et il fut comme s'il n'avait jamais été. Peuple, vous êtes cet homme. Il me semble déjà voir mourir tout ce qui vit, se dessécher tout ce qui est plein de sève. Chacun doit être porté dans sa fosse ; on lui concède un terrain de trois coudées de long sur deux de large. La terre dévore sa chair, elle absorbe l'eau, le sang de son cadavre. Et alors ses deux biens chéris se partagent en un mutuel échange: les fils, objet de son amour, se partagent sa richesse, l'autre objet de son amour. Ceux qui comprennent sauront ce que je veux dire. Salut[2]! »

Selon une tradition rapportée par le compilateur d'*Al-'Iqd al-farîd*, Al-Ḥadjdjâdj disait un jour aux habitants de l'Irâq : « Mon désir n'est pas de vous voir tranquilles. Vous ne pouvez, je le vois, supporter mes paroles; mais sachez donc que votre présence m'est encore plus désagréable. Sans la volonté où je suis de vous réduire à l'obéissance du Prince des Croyants, je ne supporterais pas les maux que vous me faites endurer[3]. »

A côté de ces déclarations de haine, nous trouvons parfois dans les *khotbas* de belles pensées, par exemple, celle-

1. Cf. *Coran*, xxxviii, 34.
2. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 328-329, trad. de M. Barbier de Meynard. Nous lisons le même discours dans *'Iqd*, III, p. 188, et III, p. 21. Mais dans cet ouvrage le texte finit à ces mots : « Peuple, vous êtes cet homme. »
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 186. Voir d'autres paroles aussi dures dans Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 330 et 336.

ci qui est fréquente dans les mystiques chrétiens : « Une grâce n'est retirée par Dieu que si on la renie, et elle n'atteint sa plénitude que si l'on en témoigne sa reconnaissance[1]. » et la suivante, si ingénieuse et certainement authentique : « Réprimez les mouvements de vos âmes, elles sont des mendiantes insatiables lorsqu'on leur donne et des avares sordides lorsqu'on leur demande. Allâh a pitié de tout homme qui, mettant une muselière et une bride à son âme, la conduit par la muselière vers l'obéissance à Allâh, et empêche qu'elle lui désobéisse en la retenant par la bride. Certes, j'estime qu'il est plus aisé de s'abstenir des choses interdites par Allâh que de supporter ses châtiments[2]. »

Parfois Al-Ḥadjdjâdj demande à Dieu ses lumières : « Allâh ! montre-moi où est la fausse route, et je l'éviterai ; montre-moi où est la voie droite, et je la suivrai. »

Il établit ce parallèle entre la vie présente et la vie de l'au-delà : « Allâh le Très-Haut, a écrit sur ce monde : *éphémère*, et sur l'autre : *éternel*. Ce qui porte écrit *éternel* ne finit jamais, et ce qui porte écrit *éphémère* ne dure pas toujours : que le monde visible ne vous séduise donc pas au point de vous faire oublier le monde caché[3] ! »

Sur le même sujet, il disait un jour au peuple de Baṣra : « Allâh nous a donné des provisions suffisantes pour ce bas monde et nous a ordonné de rechercher la vie future.

1. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 383. Nous ne pouvons comprendre autrement cette phrase : ما سلبت نعمة الا بكفرها ولا تمّت الا بشكرها

2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 91. La même pensée se trouve dans *'Iqd*, II, p. 186, avec une rédaction un peu différente. Al-Ḥadjdjâdj disait un vendredi : « Bienheureux l'homme qui, saisissant les rênes de son âme, comme il saisit la muselière de son chameau, suit les impulsions de son cœur, lorsqu'il le porte au bien, et les repousse lorsqu'il le porte à désobéir à Allâh ! »

3. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 349-350. Nous retrouvons la même idée dans cet autre fragment d'une *khoṭba* d'Al-Ḥadjdjâdj : « Ibrâhîm fils de 'Abd Allâh, fils d'Al-Ḥasan (qu'Allâh l'agrée !), haranguant la foule à Baṣra, lui tint ce langage : « Futile est toute parole dont la glorification d'Allâh est exclue ; vain est tout silence, s'il est exempt de méditation ; le monde d'ici-bas est un rêve dont le monde de là-haut sera le réveil ; entre eux deux et la mort, nous sommes donc les jouets d'un amas de songes incohérents » (Al-Abschîhî, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, I, p. 194).

Plût au ciel qu'il nous eût donné des approvisionnements suffisants pour la vie future et qu'il nous eût ordonné de poursuivre les biens de ce monde! Pourquoi faut-il que je voie vos savants disparaître, vos ignorants négliger de s'instruire, les méchants d'entre vous refuser de faire pénitence? Pourquoi faut-il que je vous voie convoiter les biens que vous avez déjà en quantité suffisante et gaspiller ceux que l'on vous a ordonné d'acquérir? La science est sur le point de nous quitter parce que les savants meurent; cependant je connais les méchants d'entre vous mieux que le vétérinaire ne connaît son cheval: ceux qui abandonnent totalement la lecture du Coran, ceux qui tournent le dos à la prière au lieu d'y venir.

» Le monde est une table servie, placée devant tous les hommes: le juste et le pervers peuvent y manger, mais la vie future est une échéance retardée où un roi puissant jugera les hommes. Sachez-le bien, puisque vous avez la crainte d'Allâh, sachez que vous comparaîtrez devant lui, afin qu'il rétribue les méchants selon leurs œuvres et qu'il récompense les bons en leur donnant le paradis[1]. Le juste tout entier, avec ses actions, sera dans le jardin d'Allâh; le méchant tout entier, avec les siennes, sera dans le feu de l'enfer. Oui certes, quiconque fait du bien pour le poids d'un atome le verra; quiconque fait du mal pour le poids d'un atome le verra aussi. J'implore le pardon d'Allâh pour moi et pour vous![2] »

C'est par cette exhortation, plus digne d'un prédicateur que les premiers fragments, que nous terminerons cette esquisse rapide du talent oratoire d'Al-Ḥadjdjâdj: aussi bien avons-nous parcouru presque tout ce qui nous reste de ses discours.

1. Cf. *Coran*, LIII, 32.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 186. Cf. *Coran*, XCIX, 7 et 8.

CHAPITRE V

De quelques défauts et de quelques qualités d'Al-Ḥadjdjâdj. — Sa prodigalité dans les festins; sa gloutonnerie. — Son portrait physique; son caractère; sa cruauté; fut-il toujours inexorable? — Sa religion; fut-il un impie? — Jugement d'ensemble..

Al-Ḥadjdjâdj n'était pas toujours occupé à combattre les hérétiques, à décapiter les sujets rebelles, à écouter le langage adulateur des poètes et des panégyristes, à prononcer des harangues politiques ou religieuses; il a laissé aussi la réputation d'un merveilleux organisateur de festins et d'un des mangeurs les plus remarquables que l'Islâm ait jamais produits. « L'avarice à table, disait-il, est plus hideuse que la lèpre sur le corps[1]. » Et Al-Ḥadjdjâdj, nous l'avons constaté, traduisait pratiquement les maximes qui lui plaisaient. Quand on connait ses dépenses alimentaires, on ne s'étonne pas que les khalifes lui aient reproché de gaspiller l'argent du Trésor.

Chaque jour, il invitait ses courtisans, particulièrement ses chers Syriens, à des agapes royales[2]. « Il faisait mettre tous les jours mille tables, raconte Mobarrad[3]: sur chacune, il y avait du *tharîd*[4], des viandes rôties, du poisson frais. Al-Ḥadjdjâdj, porté dans une litière, faisait le tour de ces tables, dont chacune réunissait dix convives, pour examiner comment ils étaient servis. Puis, il disait : O Syriens! émiettez le pain, pour qu'on ne puisse pas vous le servir de nouveau! Il avait lui-même à son service deux échansons, l'un pour lui verser l'eau et le miel, l'autre pour lui verser le lait[5]. » L'auteur d'*Al-'Iqd al-farîd* ajoute qu'Al-Ḥadjdjâdj

1. Mobarrad, *Kâmil*, p. 524.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 7.
3. Nous lisons dans *'Iqd*, *l. c.* : « mille tables pendant le mois de ramaḍân, et les autres jours, cinq cents. »
4. Pain morcelé et trempé de bouillon : une sorte de « soupe ».
5. Mobarrad, *Kâmil*, p. 173.

faisait servir « dix espèces de mets », parmi lesquels « du riz, qu'on mangeait avec du sucre ». Si le sucre arrivait trop tard, Al-Ḥadjdjâdj faisait donner aux serviteurs oublieux ou négligents « deux cents coups de fouet » ; aussi, après de telles corrections, les serviteurs ne paraissaient plus dans la salle du festin qu'avec « des cabas de sucre sous l'aisselle[1] ».

Parfois le gouverneur assaisonnait le repas de plaisanteries tragiques. Un jour qu'il avait à sa table plusieurs convives, et parmi eux, Moḥammad Ibn 'Omair ibn 'Oṭârid, il se tourna vers ce dernier au milieu du dîner et lui dit : « O Moḥammad ! te souviens-tu que, lorsque Qotaiba ibn Moslim t'appela à mon aide, le jour de Rostaqobâdh, tu lui répondis : C'est une affaire pour laquelle je n'ai ni chamelle ni chameau[2] ? Et puisse Allâh, comme moi, ne prêter à Al-Ḥadjdjâdj ni chameau, ni chamelle ! — Garde ! saisis cet homme par la main, tire ton sabre et coupe-lui le cou ! » En disant ces paroles, Al-Ḥadjdjâdj se tournait, avec un sourire, vers Ḥadjdjâr ibn Abdjar, qui, coupable de la même faute, avait senti un frisson lui traverser le corps. Or, le pâtissier apporta un gros gâteau au lait et beurre, cuit au four : « Place-le auprès de Moḥammad ibn 'Omair, dit Al-Ḥadjdjâdj, car il aime beaucoup le laitage. — Toi, garde, rengaine ton sabre et va-t'en[3] ! »

Les Prairies d'or, comme le *Kâmil*, placent Al-Ḥadjdjâdj parmi les hommes, dont la voracité est demeurée célèbre, c'est-à-dire à côté de Mo'âwiya ibn Abî-Sofyân, de 'Obaid Allâh ibn Ziyâd et de Solaimân ibn 'Abd al-Malik[4]. L'estomac du gouverneur de l'Irâq s'accommodait mal du jeûne. Dans une promenade à la campagne, ayant invité un Arabe du désert à partager son repas : « Quelqu'un qui est plus généreux que toi m'a invité, lui répondit le Bédouin : il faut que je me rende à son appel. » — « Qui est-ce? » — « C'est Allâh (qu'il soit béni et exalté !) : il m'appelle au jeûne, car je jeûne ! » — « Tu jeûnes par une chaleur comme celle d'aujourd'hui ? » — « J'ai jeûné un jour où il faisait encore plus chaud. » — « Déjeune aujourd'hui, tu

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 7.
2. C'est-à-dire : « Je ne peux, ni ne veux porter secours à Al-Ḥadjdjâdj. »
3. Mobarrad, *Kâmil*, p. 173-174.
4. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, VII, p. 217-218.

jeûneras demain ! » — « Et l'émir me garantit que je vivrai jusqu'à demain ? » — « Cela, je ne le puis. » — « Alors, pourquoi me demandes-tu d'échanger le présent contre un avenir incertain ? » — « Parce que manger est agréable. » — « Oui, mais Allâh ne trouve agréables ni ton boulanger, ni ton cuisinier : ce qu'il aime, c'est la santé morale. » — « Je n'ai jamais vu de jour plus néfaste ! s'écria Al-Ḥadjdjâdj irrité : chassez cet homme loin de moi[1] ! »

Cependant Al-Ḥadjdjâdj ne buvait pas de boissons enivrantes : l'intransigeance même de son caractère l'empêchait de goûter à ce bon vin des coteaux syriens que les Banou Omayya, ses maîtres, appréciaient en connaisseurs délicats. Etant en ambassade à la cour de Damas, il fut invité à la table d'Al-Walîd : « Te plairait-il de boire du vin ? » lui demanda le khalife à la fin du repas. — « Prince des croyants, ce que tu permets n'est pas défendu, répondit Al-Ḥadjdjâdj, mais j'interdis l'usage du vin aux habitants de ma province, et je crains de transgresser le précepte du Serviteur fidèle[2]; d'autre part, je ne voudrais pas te contrecarrer dans ce qu'il a défendu... » Le khalife comprit l'embarras de son lieutenant et agréa ses excuses[3].

Quoiqu'il fût un grand mangeur, notre héros n'avait pas reçu de la nature une constitution athlétique. Nous avons dit qu'il vint au monde avec des infirmités extraordinaires[4]. Sa laideur, sa difformité natives subirent sans doute quelque atténuation pendant le cours de sa vie, mais elles ne disparurent jamais. Il resta efflanqué et peu solide sur ses jambes[5]. Il avait en outre la tête aplatie et enfoncée dans les épaules[6], la voix grêle[7], la vue faible. Il était nyctalope, et ses courtisans attribuaient cette infirmité à la lecture continuelle des cahiers administratifs[8]. Car Al-Ḥadjdjâdj fut un homme

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 106.
2. Mahomet.
3. Mobarrad, *Kâmil*, p. 323. Cf. Al-Abschîchî, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, II, p. 628-629.
4. Voyez ci-dessus, p. 5.
5. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 871.
6. Abou-Bakr ibn 'Abd Allâh al-Khoudjî, *Histoire des Abbassides*, fol. 16.
7. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 202.
8. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 20-21. Cf. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 202 ; Ṭabarî, *Annales*, II, p. 871 ; Abou 'l-Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 431-432.

laborieux, que ses fonctions d'homme d'État clouaient à son bureau. Seulement, nous le répétons, il n'avait pas un physique agréable, et il en était désolé; pour s'embellir un peu, il peignait sa chevelure avec soin, se colorait les mains et les pieds avec de la teinture[1].

Cette curieuse coquetterie était, du reste, le moindre de ses défauts. Son caractère avait, paraît-il, des ressemblances frappantes avec celui d'Iblîs (le Diable) : « Chacun connaît ses penchants vicieux, lui disait un jour 'Abd al-Malik. Décris-moi donc les tiens ! » — « Prince des croyants, répondit Al-Ḥadjdjâdj honteux, dispense-moi de te les dire. » — « Non, je veux que tu les énumères. » — « Eh bien, je suis querelleur, envieux, rancunier ! » — « Mais tu es donc de la race de Satan ! » — « Certes, répliqua Al-Ḥadjdjâdj devenu plaisant; lorsque Satan me voit, il me traite en vieil ami[2] ! »

« Je n'ai vu personne comme Al-Ḥadjdjâdj, rapporte un de ses contemporains : il avait l'air d'un homme perfide, parlait comme un khâridjite et s'emportait comme une brute[3]. » Al-Ḥadjdjâdj, en effet, avait un tempérament bilieux et irascible, un caractère sombre : les auteurs font remarquer qu'il ne riait presque jamais[4].

Dans sa confession au khalife, il avait oublié de parler de son vice le plus notoire, de sa cruauté : il est vrai que ce vice est contenu implicitement dans ceux qu'il avoua, car il en est la conséquence directe. « Il est inouï, raconte Ibn Khallikân, de constater combien de massacres Al-Ḥadjdjâdj a commis, combien de sang il a répandu, combien de tortures il a fait endurer. On raconte que Ziyâd le Bâtard[5] cherchait à imiter le Prince des croyants Omar ibn al-Khaṭṭâb par la fermeté de son gouvernement, par son énergie et sa vigueur, par la sévérité de son administration; mais il poussa l'imitation à l'excès et dépassa les bornes. Or, Al-Ḥadjdjâdj le prit, dit-on, pour modèle; lui aussi, il tua et il extermina[6]. » Selon Mas'oudî,

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 22.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 22. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 463.
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *l. c.*
4. *Agânî*, II, p. 40.
5. Ziyâd, fils naturel de Mo'âwiya I[er] et gouverneur de l'Irâq. Voyez ci-dessus, p. 15.
6. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 358 (Boulâq, I, p. 174).

« il avouait lui-même que sa plus grande jouissance était de répandre le sang et d'entreprendre des choses que nul n'avait osé tenter, dont personne ne lui avait donné l'exemple[1]. » Et l'auteur d'*Al-'Iqd al-farîd* rapporte ce passage d'un de ses sermons : « J'ai pour fouet le sabre, dont le baudrier est à mon cou et la poignée dans ma main; sa lame tranchante devient le collier de ceux que je peux surprendre[2]. »

Les conjectures des historiens arabes portent le nombre des victimes qu'il livra au bourreau — sans parler des soldats qui périrent dans les guerres — au chiffre de 120.000! Cette effrayante hécatombe, quelque énorme qu'elle paraisse, est enregistrée par l'unanimité des chroniqueurs qui ont écrit sur Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof. Il est vrai qu'ils se sont copiés les uns les autres. L'ensemble de leurs voix n'en forme pas moins un témoignage qui a son éloquence et qui paraît moins exagéré quand on sait avec quelle fureur le gouverneur de l'Irâq poursuivit ses ennemis jusqu'à son dernier soupir[3].

Mas'oudì décrit ainsi les prisons dans lesquelles Al-Ḥadjdjâdj entassait ses victimes : « Quand il mourut, ses prisons renfermaient 50.000 hommes et 30.000 femmes; 6.000 d'entre elles étaient entièrement nues. Hommes et femmes étaient enfermés dans une prison commune; aucune toiture ne les protégeait contre le soleil pendant l'été, contre la pluie et le froid en hiver. Il employait encore d'autres supplices que nous avons décrits dans l'Histoire moyenne. On raconte qu'allant un jour en cortège à la prière du vendredi, il entendit du tumulte et en demanda la cause; on lui répondit que c'étaient les prisonniers qui criaient et qui se lamentaient sur leurs souffrances. » Ils se plaignaient surtout

1. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 290.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 188.
3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1123. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 2. Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 382. Yâqout, *Mo'djam*, IV, p. 884. Adh-Dhahabî, *Tarîkh al-Islâm*. Bibl. Bodl., I, p. 652, fol. 170 r°. — Dans Ṭabarî, *l. c.*, nous lisons « 120 ou 130 mille », dans Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 8 v°. simplement « 130.000 ». On lit dans d'autres auteurs qu'Al-Ḥadjdjâdj fit périr 1.600.000 hommes, mais il est évident que l'on comprend dans ce chiffre et ceux qui furent livrés au bourreau et ceux qui périrent à la guerre (Abou-Bakr al-Khoudjî, *Histoire des Abbassides*, fol. 16, et 'Alî ibn Abî-Bakr an-Naschîrî, *Rauḍat an-nâṭhir*, fol. 140).

de la chaleur de ces bouges infects, qui était suffocante. Al-Ḥadjdjâdj, se tournant de leur côté, dit : « Soyez précipités dans le feu de l'enfer et taisez-vous[1] ! »

Notons cependant que plus nous nous éloignons de l'époque d'Al-Ḥadjdjâdj, plus les chroniqueurs grossissent leurs accusations. Sur le nombre des prisonniers délivrés par la mort du tyran, le désaccord est grand parmi les historiens : les uns disent 70.000, d'autres 80.000, d'autres 120.000[2]. L'auteur d'*Al-'Iqd al-farîd* raconte qu'à la mort de l'émir, on trouva dans ses cachots 133.000 prisonniers, dont pas un ne méritait la mort : parmi eux était un Arabe du désert que le gouverneur avait fait enfermer uniquement parce qu'il urinait au pied des remparts de Wâsiṭ[3] ! Bar Hebræus adopte les chiffres de Mas'oudî, mais il aggrave la cruauté du tyran, car il déclare qu'il mourut dans ses prisons 50.000 hommes et 30.000 femmes[4]. Quant à l'ordinaire de ces malheureux, ils avaient pour boisson, s'il faut en croire un récit, de l'eau salée mêlée de cendres[5]. Mais un chroniqueur plus moderne ne s'en tient pas là : il raconte qu'Al-Ḥadjdjâdj « abreuvait ses prisonniers avec des excréments détrempés dans l'urine des ânes[6] ! »

C'est ainsi que plusieurs auteurs ont puisé dans leur imagination ou généralisé des faits particuliers. Au demeurant, il est certain qu'Al-Ḥadjdjâdj était extrêmement dur à l'égard de ceux qui commettaient quelque faute, grave ou légère. Nous le voyons laisser en prison, pendant six longs mois et pour un simple retard, un lecteur du Coran qu'il avait mandé pour éclaircir un passage obscur[7]. — Ayant réclamé à Salîm ibn Ṣâliḥ une somme énorme

1. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 382-383. *Fragmenta Historicorum arabicorum*, I, p. 8. Cf. *Coran*, XXIII, 110.
2. *Fragmenta Historicorum arabicorum*, I, p. 10. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 164. Adh-Dhahabî, *Tarîkh al-Islâm*, Bibl. Bodl., I, 652, fol. 170 r°.
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 124, et III, p. 21.
4. Bar Hebræus, *Histoire abrégée des Dynasties*, p. 195.
5. *Agânî*, XVI, p. 41. Cf. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 412.
6. Abou-Bakr al-Khoudjî, *Histoire des Abbassides*, fol. 16.
7. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 6. Cf. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 393-394.

que cet homme ne pouvait pas payer tout de suite, Al-Ḥadjdjâdj, loin de lui accorder un délai, fit vendre ses biens, ruiner sa ferme et disperser sa famille; puis il vendit Salîm lui-même comme esclave à un notable de Koufa[1]. — Il poursuivit de sa haine mortelle les Banou 'l-Ahtam, dans le Khorâsân. Ces Arabes étaient bavards, mais peu dangereux; Yazîd et son frère Al-Mofaddal avaient constamment refusé de les massacrer. Se voyant en butte à des tracasseries et à des poursuites continuelles, ils finirent par se révolter; Qotaiba les mit en prison et par ordre d'Al-Ḥadjdjâdj, les extermina[2]. — Al-Ḥadjdjâdj avait interdit aux habitants de Wâsiṭ de sortir la nuit dans les rues. Lorsque ses patrouilles lui amenaient des gens ayant enfreint cette ordonnance, il les faisait ordinairement égorger sur-le-champ[3].

Les dernières années du gouverneur de l'Irâq sont les plus remplies d'actes de vengeance. Le pieux 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz avait reçu d'Al-Walîd, son cousin, en 87 (706), le gouvernement de l'Arabie[4]; son administration douce, bienfaisante et populaire contrastait singulièrement avec l'administration intolérante et tracassière du fils de Yousof. Aussi un grand nombre d'habitants de l'Irâq, fuyant la main pesante d'Al-Ḥadjdjâdj, cherchaient-ils un refuge contre son despotisme à la Mecque et à Médine. Cette émigration continuelle l'humiliait et l'irritait : il se plaignit amèrement au khalife de l'asile donné « aux hérétiques et aux séditieux de l'Irâq » dans les Villes saintes; il lui persuada que la politique de 'Omar paralysait les forces du pouvoir et rendait tout gouvernement impossible; il le pressa de remédier à ces graves inconvénients en donnant au prince un successeur. Al-Walîd, à qui les historiens infligent également l'épithète de *djabbâr* (tyran) céda, nous l'avons dit, aux raisons alléguées par son « serviteur » et révoqua son cousin 'Omar. A sa place, et sur la désignation du gouverneur de l'Irâq, il nomma deux gouverneurs dans le Ḥidjâz : l'un à la Mecque, c'était Khâlid ibn 'Abd Allâh

1. *Agânî*, V, p. 163.
2. *Agânî*, XIII, p. 61.
3. Adh-Dhahabî, *Tarîkh al-Islâm*, fol. 170 v°.
4. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1182.

al-Qasrî ; et l'autre à Médine, c'était 'Othmân ibn Ḥayyân al-Morrî (93 de l'hégire = 711 de J.-C.)[1].

Les nouveaux gouverneurs poursuivirent sans pitié les immigrants et menacèrent de mort ceux qui leur offraient un asile. A Médine et dans les environs, 'Othmân se saisit de « tous les gens de l'Irâq », les fit enchaîner et conduire à Al-Ḥadjdjâdj dont les prisons regorgeaient[2].

A la Mecque, les Iraqiens furent sujets à la même persécution. Al-Ḥadjdjâdj, avec la permission du khalife toujours complaisant, demanda à Khâlid de faire arrêter « les hommes de discorde » et de les lui envoyer dans l'Irâq. Les noms de trois d'entre eux nous sont connus. C'étaient : Ṭalaq ibn Ḥabîb qui mourut en route, Modjâhid qui resta en prison jusqu'à la mort d'Al-Ḥadjdjâdj et Sa'îd ibn Djobair[3].

Ce dernier personnage, affranchi noir des Banou Wâliba, branche des Banou Asad[4], était un des hommes qui, de son temps, interprétaient le mieux le Coran[5]. Il avait jadis été préposé par Al-Ḥadjdjâdj à la solde des troupes dans l'armée expéditionnaire de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad et même il avait été chargé, dit-on, de ramener à l'obéissance le général rebelle. Mais, cédant aux promesses et aux menaces, il était entré dans le parti de la révolte[6].

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1254-1255. Cependant, d'après un passage du même auteur, Khâlid fut nommé à la Mecque en 91 (709) (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1230); d'après Wâqidî, dans le même auteur, 'Othmân à Médine en schawwâl 94 = juillet 713 (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1255 et 1258). — Depuis le départ d'Al-Ḥadjdjâdj pour l'Irâq, et pendant qu'il gouverna cette province, les gouverneurs de Médine furent :

En 75, Yaḥyâ ibn al-Ḥakam (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 863);

De 76 à 83, Abân ibn 'Othmân (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 940 et 1127);

De 83 à 87, Hischâm ibn Ismâ'îl al-Makhzoumî (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1172 et 1182);

De 87 à 93, 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1182 et 1255);

En 93, 'Othmân ibn Ḥayyân (Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1255).

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1258.

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1262. Cf. *ibid.*, II. p. 1264, et Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 227.

4. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 227. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 285.

5. Abou 'l-Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 430. Sa'îd ibn Djobair avait eu pour maîtres, dans l'étude du Coran, 'Abd Allâh ibn 'Abbâs et 'Abd Allâh ibn 'Omar. Il laissa un disciple, Abou-'Amr (*Ibid.*).

6. Voir ci-dessus, p. 165.

Après l'écrasement de la rébellion, il avait séjourné quelques mois à Iṣpahân. Comme il était traqué dans cette ville par les satellites d'Al-Ḥadjdjâdj, il était passé dans l'Adharbaïdjân où il était demeuré plusieurs années. Enfin, supportant avec peine le poids d'un long exil, il était allé se fixer à la Mecque, où, sous le couvert d'un pseudonyme, il vivait tranquille en la compagnie de plusieurs anciens rebelles[1].

Pendant qu'on le conduisait de la Mecque à Wâsiṭ, il refusa de profiter des bons offices d'un de ses gardes qui lui offrait les moyens de s'évader. « J'espère obtenir mon pardon, » disait-il. A Koufa, il entra dans sa maison pour voir les siens. Il souriait en pressant contre son cœur une de ses petites filles, lorsque l'enfant, apercevant les chaînes avec lesquelles son père était lié, se mit à pleurer. « Allons ! lui dit Sa'îd, ne tire pas de ceci un mauvais présage, ma chère enfant ! » Mais les larmes qui coulaient de tous les yeux l'émouvaient et le troublaient jusqu'au fond de l'âme; il prit la fuite dans la direction du pont de Koufa, suivi de ses deux gardiens qui, voyant sa douleur, crurent qu'il avait l'intention de se noyer[2].

Il comparut enfin devant le gouverneur de l'Irâq qui l'interrogea[3]: « O Sa'îd ! qu'est-ce qui t'a poussé à te révolter contre moi ? » — « Qu'Allâh protège l'émir ! je suis de ces Musulmans qui tantôt commettent le péché et tantôt font le bien ! » Cet aveu calma le fils de Yousof et dérida son front. Sa'îd tirait déjà un bon augure de ce début, lorsqu'il répondit à une nouvelle question d'Al-Ḥadjdjâdj : « J'étais lié par un serment à 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath ! » A cette déclaration, le terrible émir poussa un rugissement de fureur et il fut pendant un moment en proie à une agitation si vive « qu'une des extrémités de son manteau tomba de son épaule ». « O Sa'îd ! s'écria-t-il, quand je suis arrivé à la Mecque et que j'ai fait mourir Ibn az-Zobair, n'ai-je pas reçu, avec le serment des habitants de cette ville, ton serment de fidélité au Prince des croyants ? » — « Assuré-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1261.
2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1263.
3. Dans le récit de l'interrogatoire de Sa'îd, nous suivons le plus souvent la narration d'Ibn al-Athîr, qui a réuni sur ce sujet presque tous les fragments épars des chroniqueurs.

ment. » — « Puis, quand je suis venu à Koufa pour gouverner l'Irâq et que j'ai fait renouveler le serment de fidélité en faveur du Prince des Croyants, n'ai-je pas reçu ton serment une seconde fois ? » — « C'est vrai. » — « Tu te parjures deux fois envers le Prince des Croyants et tu tiens l'unique serment prêté au tisserand, fils du tisserand[1] ! »

Suivant le *Kâmil* de Mobarrad, Al-Ḥadjdjâdj adressa encore à Sa'îd ibn Djobair les reproches suivants qui n'étaient pas non plus, sans gravité : « Quand tu vins à Koufa où n'habitaient que des hommes de pure race arabe, ne t'ai-je pas créé *imâm* ? » — « C'est vrai. » — « Puis, ne t'ai-je pas nommé cadi ? et, comme les habitants de Koufa protestaient tumultueusement, disant que cette charge doit être réservée aux seuls Arabes, n'ai-je pas ordonné à Abou-Borda, que je nommai à ta place, de ne trancher aucun litige sans t'avoir auparavant consulté ? » — « C'est vrai ». — « Ne t'ai-je pas mis au nombre de mes compagnons de veillée, alors que tous les autres étaient choisis parmi les chefs des Arabes? » — « C'est vrai. » — « Ne t'ai-je pas donné 100.000 dirhems pour les distribuer aux pauvres ? Et puis, t'ai-je demandé compte de l'usage que tu en avais fait ? » — « Cela est juste. » — « Pourquoi donc as-tu pris les armes contre moi ? » Et Sa'îd répondit, ainsi que nous l'avons dit : « J'étais lié par un serment à 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad ibn al-Asch'ath[2]. » Il ressort de cet interrogatoire que Sa'îd avait eu des torts réels à l'égard d'Al-Ḥadjdjâdj, son bienfaiteur. Sa principale excuse, presque la seule, est celle qui nous est signalée par Ṭabari : « On m'a fait violence, » dit-il dans une de ses réponses[3]. La fin et la conclusion du procès furent tragiques. Al-Ḥadjdjâdj ayant demandé son nom à l'accusé. « Je m'appelle Sa'îd ibn Djobair (Heureux fils du rebouteur, » répondit-il. — « Non, reprit le gouverneur, ton nom est Schaqî ibn Kosair (Misérable, fils du casseur). » — « Mon père, mieux que toi, connaissait mon nom. » — « Tu es un misérable et ton père

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1264. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 459. « Le tisserand fils du tisserand, » est un sobriquet qu'Al-Ḥadjdjâdj donne à 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad.

2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 285-286.

3. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1264.

l'était aussi! » — « C'est un autre que toi qui connaît ce qui est caché, » répondit Sa'îd. Al-Hadjdjâdj ajouta: « Je te ferai passer de ce monde dans un feu qui flambe. » — « Si j'avais su, répliqua Sa'îd, que tu en avais le pouvoir, je n'aurais pas adoré d'autre Dieu que toi. » — « Que penses-tu des khalifes? » lui demanda Al-Hadjdjâdj? — « Tu n'es pas leur mandataire. » — « Choisis le genre de mort par lequel tu veux périr. » — « Choisis-le pour toi-même, scélérat! Sache-le bien, quelle que soit la mort que tu m'infligeras aujourd'hui, tu subiras la pareille dans l'autre monde. » Sur un signe de l'émir, on conduisit Sa'îd au supplice. Il s'éloigna en riant. Al-Hadjdjâdj le fit ramener et lui demanda ce qui le faisait rire. Sa'îd répondit: « J'admire ton audace contre Allâh, et la douceur d'Allâh à ton égard. » Le gouverneur ordonna qu'il fût égorgé. Renversé la face contre terre, Sa'îd prononça ces paroles: « Je confesse qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allâh l'unique, qu'il n'a point d'associé, que Mahomet est son serviteur et son envoyé et qu'Al-Hadjdjâdj n'est pas un musulman. » Ensuite, il ajouta: « Allâh! ne permets pas qu'Al-Hadjdjâdj puisse ordonner une autre mort après la mienne! » Et, après avoir été égorgé, il eut la tête tranchée[1]. C'était en l'année 94 de l'hégire (713 de J.-C.), dix ans après la mort de 'Abd ar-Rahmân ibn Mohammad et un an environ avant la mort d'Al-Hadjdjâdj lui-même[2]. Sa'îd ibn Djobair avait alors atteint sa quarante-neuvième année[3].

Selon une tradition, aussitôt après la mort de Sa'îd,

1. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 376-377, trad. Barbier de Meynard. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 459. A l'exécution capitale de Sa'îd, le miracle intervint, de par la volonté des chroniqueurs. Quand la tête tomba, elle dit très distinctement une fois; « *Lâ Ilâh illâ Allâh*, etc. », et indistinctement, deux autres fois (Tabarî, *Annales*, II, p. 1264. Ibn al-Athîr, *o. c.*, IV, p. 459).

2. C'est la date indiquée par Ibn Qotaiba, dans *Ma'ârif*, p. 227; par Tabarî, *Annales*, II, p. 1261; par Mas'oudî, dans *Les Prairies d'or*, V, p. 376; par Ibn Schâkir dans *'Oyoun*, fol. 28 r°. — Nous ne pouvons donc ajouter foi à une tradition d'après laquelle Al-Hadjdjâdj serait mort 40 jours seulement après Sa'îd (Tabarî, *o. c.*, II, p. 1265. Cf. Ad-Dînawarî, *Al-Akhbâr at-tiwâl*, p. 331), ou, selon une autre, 15 jours (Mas'oudî, *o. c.*, V, p. 377). — Ibn Schâkir dans *'Oyoun* (fol. 28 r°) dit: 40 ou 25 jours ou 6 mois. — Muir dans *The Caliphate*, p. 356, dit « deux ans ».

3. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 227.

Al-Ḥadjdjâdj manifesta une agitation étrange; dans son trouble, il se mit à crier comme un fou : « Nos chaînes! nos chaînes! » Ceux qui l'entouraient, s'imaginant qu'il demandait celles de Sa'îd, coupèrent les deux pieds du cadavre à la hauteur des chevilles et prirent les chaînes qu'ils portèrent à leur maître[1]. — La nuit, le gouverneur de l'Irâq était réveillé en sursaut par la vision de sa victime qui tirait les couvertures, le prenait à la gorge, disant d'une voix forte: « Ennemi d'Allâh! pourquoi m'as-tu fait mourir? » Sur quoi, le tyran répondait : « Qu'y a-t-il entre moi et Sa'îd ibn Djobair? Qu'y a-t-il entre moi et Sa'îd ibn Djobair[2] ? »

Al-Ḥadjdjâdj fut-il toujours inexorable? Non. Chose digne de remarque, les écrivains les plus anciens, tels que Ibn Qotaiba, Mobarrad, Ibn 'Abd Rabbihi, Ṭabarî, sont ordinairement assez modérés en parlant de lui. Ils signalent dans sa vie maintes actions nobles et magnanimes qui démontrent que, malgré son humeur irascible et bizarre, il sut pardonner. Ses sentences furent ordinairement sévères jusqu'à la barbarie, elles furent rarement tout à fait injustes[3]. « Il fut le meilleur des hommes pour les sujets soumis, rapporte Adh-Dhahabî ; il fut le plus terrible pour les récalcitrants[4]. » Ces deux lignes contiennent toute la politique d'Al-Ḥadjdjâdj. Il nous faut rapporter ici quelques traits de clémence du gouverneur de l'Irâq.

Le célèbre jurisconsulte 'Âmir asch-Scha'bi[5], un des lecteurs du Coran, personnage très influent, avait pris part à la révolte de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad. Conduit devant l'émir, Asch-Scha'bî refusa d'avouer catégorique-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1265. Cf. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 459; *Fragmenta Historicorum arabicorum*, I, p. 10, et Ibn'Schâkir, *'Oyoun*, fol. 29 r°.

2. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1265-1266. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 377-378. Cf. aussi Ibn al-Athîr, *l. c.*

3. Weil, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 551-552.

4. Adh-Dhahabî, *Tarîkh al-Islâm*, Bibl. Bodl. I, 652, fol. 169 r°.

5. 'Amir asch-Scha'bî, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois dans le texte, fut cadi de Koufa et secrétaire de plusieurs grands seigneurs ou hauts fonctionnaires de l'Irâq. Il mourut en l'an 105 de l'hégire (723 de J.-C.), à l'âge de 77 années musulmanes (*Ma'ârif*, p. 229-230 et 239). Mas'oudî rapporte une curieuse anecdote sur une ambassade qu'Asch-Scha'bî conduisit à la cour de Byzance de la part de 'Abd al-Malik (*Les Prairies d'or*, V, p. 270-271).

ment qu'il se fût rendu coupable d'infidélité ; il répondit aux questions par des réticences et des équivoques. Al-Ḥadjdjâdj toutefois, se contenta de ses demi-aveux et lui laissa la vie[1].

Il épargna généralement les accusés qui citèrent à propos pour leur défense des textes du Coran[2]. D'autres fois, il fit grâce à ceux qui le déridèrent par une réponse habile, spirituelle ou plaisante. « Quand Al-Ḥadjdjâdj riait, dit Mobarrad, il était près de pardonner[3]. »

Un jour, on lui présenta une femme ḥarourite. Al-Ḥadjdjâdj consulta ses compagnons qui furent d'accord pour la faire mourir. Mais, quand elle entendit leur sentence, cette femme se mit à sourire. « Pourquoi souris-tu?» lui demanda le gouverneur surpris. — « O Al-Ḥadjdjâdj ! c'est parce que les vizirs du Pharaon, ton frère, étaient meilleurs que les tiens. Lorsque le Pharaon leur demanda conseil pour savoir s'il fallait tuer Moïse : « Accorde-lui un délai, ainsi qu'à son frère », répondirent-ils. Ceux-ci, au contraire, te commandent de hâter ma mort. » Al-Ḥadjdjâdj se mit à rire et rendit à cette « hérétique » la liberté[4].

Ce fut un solécisme qui sauva la vie au rusé Kothayyir ibn Abî-Kothayyir[5]. « Quel est ton nom ? » lui demanda Al-Ḥadjdjâdj. — « Ibn Abâ-Kothayyir (au lieu de Ibn Abî-Kothayyir) ». Le gouverneur, qui avait demandé des prisonniers sachant s'exprimer avec élégance et correction, s'écria, étonné d'une faute aussi énorme : « Retire-toi ! Qu'Allâh te maudisse, toi et celui qui t'a envoyé[6] ! »

Tantôt, il pardonnait à ceux qui lui faisaient des reproches mérités : « Par Allâh, lui disait un Khâridjite aux compagnons de qui l'émir avait fait trancher la tête, si nous nous sommes distingués par le nombre de nos péchés,

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 24-25. Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1112, et *Agânî*, IX, p. 169.

2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, I, p. 185. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 340-343, 358-359.

3. Mobarrad, *Kâmil*, p. 172-173.

4. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, I, p. 184-185.

5. Poète dont nous trouvons quelques fragments dans l'*Agânî*, I, p. 96, 127, 131.

6. Celui qui avait envoyé Kothayyir ibn Abî-Kothayyir était le préfet de Baṣra, Al-Ḥakam ibn Ayyoub sans doute (Abou-Isḥâq al-Qairawânî, *Zahr al-âdâb*, en marge du *'Iqd*, III, p. 221).

tu ne te distingues point par la générosité de ton pardon! » — « Honte aux cadavres muets qui m'entourent ! s'écria Al-Ḥadjdjâdj en s'adressant à ses officiers : aucun de vous n'a su trouver une si belle parole. » Et il accorda la vie à l'accusé[1].

Tantôt, nous le voyons accorder le pardon au repentir, à la pénitence[2] ou au courage. Il avait ordonné à son lieutenant du Yamâma de lui envoyer pour le faire mourir un brigand terrible, appelé Djaḥdar ibn Rabî'a al-'Okli. C'était « un guerrier brave et valeureux, un champion redoutable, un déprédateur, un poète », au dire d'Al-Abschîhî. Al-Ḥadjdjâdj promit la vie sauve à ce malfaiteur, à condition qu'il terrasserait un grand et fort lion qu'on avait pris dans le district de Kaskar. Djaḥdar, les pieds liés, la main droite attachée au cou, attaqua le fauve à coups d'épée. Il réussit à l'atteindre mortellement. Al-Ḥadjdjâdj émerveillé cria : *Allâh akbar;* et non seulement il rendit à Djaḥdar la liberté, mais il lui laissa le choix de retourner dans le Yamâma ou de demeurer à son service. Le brigand prit ce dernier parti et fut comblé de présents par le gouverneur[3].

Enfin, Al-Ḥadjdjâdj fut accessible aux sentiments de la pitié. 'Abd al-Malik lui avait ordonné de faire mourir Aslam ibn 'Abd al-Bakrî pour des raisons qui nous sont inconnues. L'accusé, en paraissant devant le gouverneur, lui rappela ce précepte du Coran : « O vous qui avez cru, si un homme pervers vous apporte une nouvelle, cherchez d'abord à y voir clair, » etc.[4] et il protesta de son innocence. Puis, il introduisit auprès d'Al-Ḥadjdjâdj vingt-quatre personnes dont il était l'unique soutien : l'une déclara qu'elle était sa mère, l'autre qu'elle était sa tante; celle-ci qu'elle était sa femme, celle-là qu'elle était sa fille, et ainsi de suite. Parmi les dernières, Al-Ḥadjdjâdj remarqua une petite fille qui n'avait pas dix ans : « Quelle est ta parenté avec cet homme? »

1. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, I, p. 184. Voir un exemple analogue dans Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 358 (Boulâq, I, p. 174).
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, I, p. 177. *Agânî*, XVI, p. 41, 44 et 45.
3. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 32 v° et r°. Al-Abschîhî, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, I, p. 683-684.
4. *Coran*, XLIX, 6.

lui demanda-t-il. — « Je suis sa fille (qu'Allâh protège l'émir!). » Et elle se mit à débiter ces vers suppliants :

« O Al-Ḥadjdjâdj! as-tu considéré quelle sera la situation de ses filles et de ses tantes qui le pleureront la nuit entière ?

» O Al-Ḥadjdjâdj! combien de personnes feras-tu périr en le tuant? Huit, dix, deux et quatre.

» O Al-Ḥadjdjâdj! qui tiendra sa place auprès de nous? Sois indulgent, n'augmente pas notre détresse!

» O Al-Ḥadjdjâdj! ou bien accorde-nous généreusement sa grâce, ou bien réunis-nous avec lui dans la mort! »

Cette fois, l'homme au cœur insensible fut ému. « Je jure, dit-il en pleurant, de ne vous traiter jamais avec dureté et de ne pas augmenter votre misère! » Il écrivit une lettre au khalife pour lui raconter cette scène, et il obtint de lui la grâce de l'accusé[1].

Il faut, peut-être, attribuer principalement les massacres et les violences d'Al-Ḥadjdjâdj à son dévouement aveugle à la dynastie des Banou Omayya[2]. Lui-même a eu soin de le faire entendre à ses contemporains. Un jour, à la cour de ʿAbd al-Malik, il rencontra son mortel ennemi, le prince Khâlid ibn Yazîd ibn Moʿâwiya, qui lui dit : « Jusqu'à quand mettras-tu les hommes à la torture, jusqu'à quand durera cette tuerie? » — « Tant qu'il restera dans l'Irâq un homme prétendant que ton père buvait du vin, je ferai taire cet adversaire », répondit Al-Ḥadjdjâdj[3]. Les khalifes abbassides reconnurent eux-mêmes ce dévouement absolu. Al-Manṣour disait à ses courtisans : « Jamais il n'y eut de serviteur plus dévoué que ne le fut Al-Ḥadjdjâdj à la famille de Marwân[4]. »

Cet attachement confinait presque à l'idolâtrie. Quand on examine les croyances religieuses du fils de Yousof, on

1. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 462-463 = ʿ*Oyoun*, fol. 38 r° et v°. Nous adoptons, dans la traduction du deuxième vers, la leçon de ce ms. كم تقتل به, au lieu de celle d'Ibn al-Athîr, لم تقتل به, qui n'offre pas un sens satisfaisant. Cf. Al Abschîhî, *Al-Mostaṭraf*, trad. Rat, I, p. 62. Dans cet auteur, l'accusé pour lequel Al-Ḥadjdjâdj obtient grâce est nommé ʿAbbâd ibn Aslam al-Bakrî.

2. Ibn Schâkir, ʿ*Oyoun*, fol. 37 v°.

3. *Anonyme Chronik*, p 183.

4. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, VI, p. 198.

voit que son culte principal eut pour objet, après Allâh, le khalife régnant. Il le plaçait au-dessus de Mahomet dont le « cadavre était depuis longtemps consumé[1] ». Il attribuait à un souhait bienveillant du khalife le pouvoir d'ouvrir les portes du paradis[2]. Il disait: « Certes, le lieutenant d'Allâh sur la terre est plus grand que son envoyé vers les hommes[3]. » Et, dans une lettre adressée à 'Abd al-Malik il déclarait, à la stupéfaction de ce prince, « que les cieux et la terre ne subsistaient que grâce au khalifat, que le khalife, dans l'estimation divine, était supérieur aux Chérubins, aux Prophètes et aux Apôtres ». Et il défendait sa thèse théologique en disant « qu'Allâh créa Adam de ses propres mains, força les anges à l'adorer, lui donna son paradis pour séjour, puis le fit descendre sur la terre où il le nomma son lieutenant, où il lui envoya, comme ambassadeurs, ses anges[4] ».

Ces étranges opinions du gouverneur de l'Irâq scandalisaient un grand nombre de ses sujets; plusieurs refusaient d'assister aux offices religieux qu'il présidait dans la grande mosquée; d'autres, tout en se joignant à lui, priaient à leur manière[5]. Les habitants de l'Irâq refusèrent de l'accompagner dans un pèlerinage qu'il fit à la Mecque, nous ne savons en quelle année[6]. Un grand nombre d'entre eux le regardaient comme un infidèle et l'accusaient de démolir, pierre à pierre, l'édifice de l'Islâm[7]. Il est qualifié de Harourite et d'Azraqite par l'un de ses contemporains, Manṣour ibn Mahrân, qui étayait ainsi son opinion : « Le Harourite et l'Azraqite te traitent d'infidèle et déclarent licite l'effusion de ton sang, si tu as une opinion contraire à la leur: or, Al-Ḥadjdjâdj était comme cela[8]. » Il regrettait amèrement de n'avoir pu s'emparer de quatre personnages de

1. Voir ci-dessus, p. 69, et Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 23.
2. Voir ci-dessus, p. 270-271.
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 23.
4. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, II, p. 23. A cette époque, le gouverneur de la Mecque, Khâlid ibn 'Abd Allâh al-Qasrî, déclara, lui aussi, que la dignité du khalife Al-Walîd était supérieure à celle du patriarche Abraham lui-même (Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1199).
5. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 22-23.
6. Mobarrad, *Kâmil*, p. 291.
7. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 23.
8. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 22.

l'Irâq, prodigues, orgueilleux ou blasphémateurs, parce qu'il aurait voulu comparaître devant Dieu les mains teintes de leur sang. « Or, ajoute le narrateur, Al-Ḥadjdjâdj s'est oublié lui-même; car il est le cinquième, le plus orgueilleux et le plus impie de tous[1]. »

On lui présenta un jour une femme khâridjite qui se tint debout en sa présence sans lever les yeux: « Regarde donc l'émir », lui dit Yazîd ibn Abî-Moslim. — « Je rougis, répondit-elle, de jeter les yeux sur celui de qui Allâh détourne les regards[2]. »

Al-Ḥadjdjâdj, qui avait pour adversaires les orthodoxes et les hérétiques, était-il donc un rationaliste, un sceptique sans convictions religieuses? Nullement; il montra sa foi musulmane en maintes circonstances de sa vie, il crut certainement à la mission prophétique de Mahomet et à la vérité de ses doctrines. Mais il ne pardonnait pas à l'envoyé d'Allâh d'avoir choisi pour venir au monde une autre famille que celle d'Omayya ou celle de Thaqîf. De plus, à l'époque des Omayyades, il était de bon ton d'afficher, à l'exemple de ces princes, un peu de scepticisme; et puis, il fallait encore louer le souverain régnant; et enfin, Al-Ḥadjdjâdj n'avait pas le tempérament d'un homme réservé, pieux et sage.

En résumé, un juge équitable de la vie et des actions d'Al-Ḥadjdjâdj doit éviter de s'exposer au reproche que le Thaqafite ʿAbd al-Wahhâb adressait avec colère aux ennemis de son fameux compatriote: « Lorsque vous parlez d'Al-Ḥadjdjâdj, disait-il, vous ne mentionnez que ce qu'il a fait de mal[3]. » Mais, il est juste de dire aussi, pour conclure ces appréciations, qu'Al-Ḥadjdjâdj, fils de ses œuvres, eut presque tous les défauts des parvenus: une arrogance pleine de dureté, une ambition excessive, un immense orgueil. Si la maison d'Omayya lui fut redevable; si, pendant vingt ans[4], à une époque troublée et dangereuse, avec l'anarchie au loin, l'in-

1. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 23-24.
2. Mobarrad, *Kâmil*, p. 346, et Ibn ʿAbd Rabbihi, *o. c.*, II, 143.
3. Yâqout, *Moʿdjam*, IV, p. 886.
4. C'est la durée exacte du gouvernement d'Al-Ḥadjdjâdj dans l'Irâq (Cf. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1268, et Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 382).

constance autour de lui, un fanatisme sauvage à ses portes, le fils de Yousof sut maintenir le pouvoir établi et élever l'Empire musulman au faîte de la grandeur; si la sévérité dont il usa pour dompter les éléments de discorde qui l'environnaient, fut souvent assez justifiée pour laisser croire qu'il n'eût pas réussi par la douceur, les défauts, que nous avons signalés, furent aussi très réels et ils forment un contrepoids énorme à de grands et incontestables mérites[1].

Après l'écrasement définitif des Khâridjites et du parti de 'Abd ar-Raḥmân ibn Moḥammad, une âme élevée, plus généreuse que la sienne, se fût appliquée à guérir les plaies saignantes, à faire oublier les jours mauvais, à les oublier elle-même : celle d'Al-Ḥadjdjâdj n'était pas capable d'un tel héroïsme. Le gouverneur de l'Irâq continua de haïr avec violence des peuples qui le détestaient. Quand on l'engageait à chercher les moyens de se faire aimer afin d'être plus sûrement obéi, quand on lui conseillait d'effacer par la modération et par la bonté les rivalités, les jalousies, les griefs réciproques qui existaient entre sa tribu et les tribus de l'Irâq, il répondait qu'il trouvait plus à propos de réduire ses sujets par le sabre[2]. Et, comme ceux-ci, également très entêtés, ne voulaient pas se résoudre à faire taire les premiers tant de vieilles haines, un abîme infranchissable se creusa pour jamais entre eux et leur gouverneur. La réputation d'inhumanité, le sentiment d'exécration qui s'attachèrent au nom d'Al-Ḥadjdjâdj rendirent impopulaire en Orient la dynastie des Banou Omayya, qu'il avait élevée à l'apogée de la gloire, et en préparèrent le déclin et la chute. Al-Ḥadjdjâdj avait travaillé lui-même à la ruine de son œuvre. Les représailles et, bientôt, les révoltes qui suivirent sa mort furent les premiers symptômes de la décadence.

1. Muir, *The Caliphate*, p. 357.
2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, I, p. 187.

CHAPITRE VI

Les derniers jours d'Al-Ḥadjdjâdj. — Sa maladie, ses médecins, sa mort (ramaḍan 95 de l'hégire = juin 714 de J.-C.); son testament. — Mort d'Al-Walîd. — Les représailles: tristes fins de Qotaiba, de Moḥammad ibn al-Qâsim, de toute la famille d'Al-Mohallab.

Al-Ḥadjdjâdj aurait écrit un jour à son lieutenant Qotaiba ibn Moslim : « J'ai considéré mon âge et voici que j'ai déjà 53 ans. Nous sommes nés tous deux la même année; et l'homme qui a marché pendant 50 ans vers un abreuvoir, est bien près d'y parvenir[1]. » Quand il écrivit ces lignes, (s'il les a écrites, c'était probablement en l'année 94[2] = 712 ou 713), le fils de Yousof ressentait déjà, sans doute, les atteintes de la maladie cruelle qui devait mettre fin à sa vie. Cette maladie était un cancer à l'estomac[3].

Le principal médecin attaché à la personne d'Al-Ḥadjdjâdj nous est bien connu : c'était Tiyâdhouq (Theodocus)[4]. Pendant sa jeunesse, il avait été attaché au service des Chosroès; il avait composé plusieurs ouvrages sur la

1. *Agâni*, XVIII, p. 119.

2. En cette année 94 moururent ʿOrwa ibn az-Zobair et ʿAlî, fils d'Al-Ḥosain, fils d'Ali, fils d'Abou-Ṭâlib (Ibn Schâkir, *ʿOyoun*, fol. 29 v°-30 r°).

3. Masʿoudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 377, et Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 363 (Boulâq, I, p. 176). Cependant Bar Hebræus — un médecin — dit qu'Al-Ḥadjdjâdj mourut « de la phtisie pulmonaire » (*Histoire abrégée des Dynasties*, p. 195).

4. Ibn al-Qifṭî, dans son *Tarîkh al-ḥokamâ*, p. 108, et Bar Hebræus, dans son *Histoire abrégée des Dynasties*, p. 194, citent un autre médecin d'Al-Ḥadjdjâdj, qu'ils appellent Thâdoun ou Thâoudoun (Theodunus). « Nous croyons que ces deux noms ne représentent réellement qu'un seul et même personnage, dit L. Leclerc. Il n'est question que de Theodocus, Tiyâdouq, dans le *Fihrist* et chez Ibn Abî-Oṣaibiʿa pour tous les faits qui se groupent sous les deux noms... Nous avons trouvé plus d'une répétition dans le *Kitâb al-ḥokamâ*, notamment à propos d'Oribase. D'ailleurs, ces deux noms peuvent se confondre dans l'écriture arabe. » (L. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, I, p. 82).

médecine, en particulier le *Kitâb al-adwiya* (Livre intitulé : Les Médicaments) et le *Konnâsch kabîr* (Grande Collection). Il avait écrit ce dernier ouvrage pour son fils. Il mourut à Wâsiṭ dans un âge fort avancé (90 de l'hégire[1] = 709). Plusieurs de ses disciples jouirent d'une grande célébrité à leur époque, et quelques-uns vécurent jusqu'au règne d'Al-Manṣour, deuxième khalife abbasside. Il faut citer parmi eux Forât ibn Schoḥnâthâ, qui fut aussi le médecin d'Al-Ḥadjdjâdj[2].

Les ordonnances et les conseils d'hygiène, que Tiyâdouq donnait à Al-Ḥadjdjâdj, ne manquent pas d'intérêt. On rapporte que lorsque le gouverneur éprouvait des tintements d'oreilles et des migraines, ce médecin lui prescrivait de prendre un bain de pieds dans de l'eau chaude et de les oindre avec de la pommade. « Je n'ai jamais vu de médecin plus ignorant que toi, lui dit à ce sujet un eunuque du château : l'émir se plaint d'une migraine à la tète, et tu lui prescris un remède aux pieds ! » — « Tu es toi-même la meilleure preuve de l'excellence de ma prescription, répondit Tiyâdouq, car tu as été mutilé et les poils de ta barbe sont tombés des suites de cette opération. » Al-Ḥadjdjâdj, peut-être parce qu'il avait été un grand mangeur, se plaignait, vers la fin de sa vie, de la faiblesse de son estomac et de la lenteur de sa digestion ! Tiyâdouq lui prescrivait alors de mâcher de l'écorce rouge de pistaches. Ce médecin faisait encore à Al-Ḥadjdjâdj les recommandations suivantes : « N'épouse que des femmes jeunes ; en fait de viande, ne mange que celle qui provient de bêtes jeunes et qui est cuite à point ; ne fais usage de drogues médicales qu'en cas de maladie ; ne mange les fruits qu'à l'époque de leur maturité ; mâche bien les aliments. Le jour, après avoir mangé, tu peux faire un somme sans inconvénient ; mais, si tu prends un repas la nuit, garde-toi d'aller dormir avant d'avoir fait une promenade, ne serait-elle que de cinquante pas. » Il disait encore à Al-Ḥadjdjâdj : « Quatre choses mettent un terme à la durée de la vie : se mettre au bain, le ventre plein ; voir une femme quand l'estomac est surchargé ; manger

1. Ibn Abî-Oṣaibi'a, *Kitâb al-anbâ*, p. 123. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 20 v° et 21 r°.
2. Ibn al-Qifṭî, *Tarîkh al-ḥokamâ*, p. 255. Bar Hebræus, *o. c.*, p. 194.

de la viande séchée au soleil ; boire de l'eau froide à jeun[1].

Il guérit Al-Ḥadjdjâdj d'une manie singulière : le gouverneur avait l'habitude de manger d'une sorte d'argile comestible que l'on appelle ordinairement « terre sigillée[2] »; un jour, il demanda à Tiyâdouq quel remède il pourrait employer pour se corriger d'une manie aussi nuisible à la santé : « La volonté d'un homme tel que toi ! » répondit le médecin. Et les auteurs ajoutent qu'Al-Ḥadjdjâdj se corrigea[3].

Pendant sa dernière maladie, il avait coutume de répéter les vers suivants du poète 'Obaid ibn Sofyân al-'Oklî :

« O mon Maître ! mes ennemis ont juré très positivement que je serai un des habitants de l'enfer.

» N'est-ce point par suite de leur aveuglement qu'ils jurent ? Malheureux ! Quelle opinion ont-ils du Très-Clément qui pardonne tout ! »

Il écrivit au khalife Al-Walîd une lettre pour l'informer de sa maladie et, à la fin, ajouta ces trois vers :

« Lorsque je trouve Allâh content de moi, mon âme en est remplie d'allégresse.

» L'éternité d'Allâh me suffit : je ne place pas mon espoir dans les mortels !

» Ceux qui ont vécu avant nous ont goûté la mort, et nous la goûterons aussi un jour[4] ! »

Le médecin d'Al-Ḥadjdjâdj, désireux de connaître exactement la nature du mal, prit un morceau de viande qu'il attacha à un fil et qu'il introduisit dans l'œsophage du malade; après un laps de temps, il retira le fil et trouva sur la viande une fourmilière de vers qui la dévoraient. Au cancer d'estomac s'ajouta une fièvre froide; bien que des réchauds remplis de charbons ardents fussent placés autour de sa couche et si près de lui qu'ils lui brûlaient la peau, Al-Ḥadjdjâdj n'en

1. Ibn Abî-Oṣaibi'a, *Kitâb al-anbâ*, p. 121-123. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 20 v°-21 r°. Cf. L. Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, I, p. 82-83.

2. D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Hégiage*, et Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, au mot طين.

3. Ibn Abî-Oṣaibi'a, *Kitâb al-anbâ*, p. 122. Cf. Ibn al-Qifṭî, *Tarîkh al-ḥokamâ*, p. 108, et Bar-Hebræus, *Histoire abrégée des Dynasties*, p. 194. Ces deux auteurs attribuent à Thâoudoun le dernier conseil rapporté dans le texte.

4. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, 362 (Boulâq, I, p. 176).

sentait pas la chaleur. Il se plaignit de ses souffrances à Al-Ḥasan al-Baṣrî. Celui-ci, les regardant comme un châtiment de Dieu, dit au patient : « Quand je te défendais d'attaquer les gens de bien, tu persistais ! » — « O Al-Ḥasan, reprit Al-Ḥadjdjâdj, je ne te demande pas de prier Allâh pour qu'il m'accorde des jours meilleurs; supplie-le seulement de se hâter de prendre mon âme et de mettre fin à mes tortures ! » Cette plainte arracha des larmes au compatissant visiteur.

Al-Ḥadjdjâdj souffrit ainsi horriblement pendant quinze jours[1], privé de sommeil et de repos[2]. S'il faut en croire une tradition, quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il dit à un astrologue qui était à son chevet : « Ne vois-tu pas mourir un roi ? » — « Je vois mourir un roi qui s'appelle Kolaib. » — « C'est moi, par Allâh, dit Al-Ḥadjdjâdj ; Kolaib est le nom que ma mère m'avait donné ! » — « C'est toi, en effet », reprit l'astrologue. — « Toutefois, je t'enverrai avant moi dans l'autre monde », ajouta le malade. Et il fit aussitôt trancher la tête du devin[3]. Lui-même expira bientôt après : c'était pendant la dernière dizaine du mois de ramadân de l'année 95 de l'hégire (juin 714 de J.-C.)[4]. Il avait 54 annnées musulmanes, soit moins de 53 ans de notre calendrier[5]. Il fut enterré dans sa ville de Wâsiṭ, où il avait rendu le dernier soupir. De même que les habitants d'Aṭ-Ṭâïf devaient détruire le

1. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 362 (Boulâq, I, p. 176).
2. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 35 r°, et Bar Hebræus, *Histoire abrégée des Dynasties*, p. 195.
3. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 36 r°. Bar Hebræus, *l. c.*
4. Ibn Qotaiba, *Ma'ârif*, p. 182. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1217 et 1268. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 411. *Fragmenta Historicorum arabicorum*, I. p. 10. Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 363 (Boulâq, I, p. 176). Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 35 r°. — Quelques-uns rapportent que la mort d'Al-Ḥadjdjâdj arriva un vendredi, mais aucun des jours indiqués par Ṭabarî ou Ibn Khallikân ne tombe un vendredi, suivant Wüstenfeld, dans son édition d'Ibn Khallikân, n° 148. — D'autres placent sa mort au mois de schawwâl, mais cette opinion est moins commune (Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 461. Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 363. Boulâq, I, p. 176).
5. Aḥmad ad-Dînawarî, *Kitâb al-akhbâr aṭ-ṭiwâl*, p. 331. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1268. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 382. Ibn Khallikân, *o. c.*, I, p. 363 (Boulâq, I, p. 177). — Ibn Qotaiba, dans *Ma'ârif*, p. 182, et Bar Hebræus, dans l'*Histoire abrégée des Dynasties*,

tombeau d'Ibn az-Zobair à la Mecque[1], les Iraqiens rasèrent celui d'Al-Ḥadjdjâdj à Wâsiṭ et y dirigèrent un cours d'eau[2].

Dans son testament, Al-Ḥadjdjâdj affirmait une fois de plus son attachement à la dynastie régnante. Cette pièce débutait par les lignes suivantes qui sont le seul fragment que nous en ayons retrouvé :

« Ceci est le testament d'Al-Ḥadjdjâdj ibn Yousof : il ne connaît que l'obéissance à Al-Walîd ibn 'Abd al-Malik ; c'est en elle qu'il vit, en elle qu'il meurt, en elle qu'il ressuscitera[3]. »

Un sentiment général de joie et de délivrance éclata de toutes parts à la nouvelle de cette mort si désirée. Al-Ḥasan al-Baṣrî se prosterna la face contre terre pour témoigner à Dieu sa gratitude : « Enfin, ô Allâh, s'écria-t-il, tu l'as fait mourir ! fais mourir aussi parmi nous les traditions qu'il a établies[4] ! » 'Omar ibn 'Abd al-'Azîz, qui demandait au ciel de laisser Al-Ḥadjdjâdj mourir de sa mort naturelle, afin que son châtiment fût plus douloureux dans la vie future, se prosterna également en signe de reconnaissance[5]. Il y eut des gens qui pleurèrent de joie[6]. Hind, fille d'Asmâ, qu'Al-Ḥadjdjâdj avait épousée, puis répudiée, vit son corps dans le linceul et dit :

> « O corps enveloppé dans le linceul ! nos cœurs se réjouissent de te voir gisant !

p. 195, donnent à Al-Ḥadjdjâdj mourant 53 années musulmanes seulement (opinion signalée par Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1268). Dans *Fragmenta Historicorum arabicorum*, I, p. 10, et dans *'Oyoun*, fol. 35 r°, on lit aussi 53 ans. Adh-Dhahabî dit 55 ans (*Tarîkh al-Islâm*, Bibl. Bodl., I, p. 652, fol. 170 v°). Al-Ḥadjdjâdj, né en l'an 41, avait bien 54 ans en 95. Voyez ci-dessus, p. 3, note 2.

1. Ibn Djobair, *The Travels* (*Riḥla*), p. 109.

2. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, I, p. 363 (Boulâq, I, p. 177). On a écrit naguère ces lignes étranges : « Les Arabes s'apprêtaient à pénétrer en Chine, lorsque Al-Ḥadjdjâdj fut retenu par la main de Dieu même et *mourut tout à coup, sans que les historiens nous aient rapporté comment il fut frappé, à quelle époque précise et en quelle contrée des immenses possessions qu'il avait conquises ou qu'il gouvernait.* » (*Syrie moderne*, par J. David, p. 141, dans la collection *L'Univers*).

3. Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 38 r°.

4. Ibn Khallikân, *l. c.* Ibn Schâkir, *'Oyoun*, fol. 35 r° et 38 r°.

5. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 25.

6. Adh-Dhahabî, *Tarîkh al-Islâm*, Bibl. Bodl., I, p. 652, fol, 170 v°.

» Tu as été le conjoint d'un Satan maudit; maintenant que tu es mort, ce conjoint t'abandonne[1]. »

Le poète Al-Farazdaq fut un des rares contemporains du gouverneur de l'Irâq qui parurent regretter sa mort.

« Pleurez Al-Ḥadjdjâdj, dit-il dans une de ses *qaṣîdas*, vous dont les larmes coulent sur les malheurs de la religion, vous qui, debout aux frontières, les sauvegardez.

» Pleurez le, orphelins d'une mère qui avait les deux bras puissants et à qui le temps, dans les années stériles, n'a rien laissé de ses biens.....

» Il est mort, le pasteur qui imposait aux hommes leur religion et qui frappait de sa lame indienne la tête de tout récalcitrant!.....

» A la nouvelle de son trépas, les soldats de l'arrière-garde laissés en Transoxiane s'écrient:

» Que nous sommes malheureux! la force de notre armée est anéantie avec celui qui raffermissait nos cœurs dans les dangers[2]. »

Le khalife Al-Walîd manifesta publiquement des regrets, reçut les condoléances d'usage et entendit des élégies funèbres comme celle d'Al-Farazdaq[3], mais ses sentiments étaient ceux de la multitude. Si cette mort lui causa quelque déplaisir, c'est parce qu'elle le mettait aux prises avec des difficultés[4]. Une scène intime, racontée par Ṭabarî nous révèle les dispositions réelles d'Al-Walîd à l'égard du gouverneur de l'Irâq. Un jour, le khalife fut très distrait, paraît-il, en se lavant les mains avant le déjeuner. Son valet, qui n'avait pas le droit de lui parler sans permission, versait toujours de l'eau, et le khalife ne se lavait pas les mains. « Est-ce que tu dors? » dit enfin Al-Walîd au serviteur, en lui aspergeant la figure. Puis, relevant la tête et sortant de son rêve: « Connais-tu, dit-il, la nou-

1. Mas'oudî, *Le Livre de l'Avertissement*, p. 411.

2. Al-Farazdaq, *Diwân*, trad. R. Boucher, p. 635-636 s. La traduction de ces vers a été revue sur le texte arabe, p. 212-213. Après la mort d'Al-Walîd et l'élévation de Solaimân, Al-Farazdaq composa une satire contre Al-Ḥadjdjâdj (Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 25-26).

3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 25.

4. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1272. C'est ainsi que nous interprétons le passage suivant de ce chroniqueur : ثم لم يمت الحجاج حتى ثقل على الوليد

velle que j'ai reçue cette nuit ? » — « Non », répondit le valet. — « Eh bien, Al-Ḥadjdjâdj est mort. » — « Nous sommes à Allâh, et nous retournons à lui ! » dit le serviteur. — « Tais-toi ! reprit le khalife ; crois-tu donc que ton maître pouvait trouver assez de contentement à ne tenir en sa main qu'une pomme odorante[1] ? »

Les Musulmans se préoccupèrent de savoir quel sort Dieu avait fait à Al-Ḥadjdjâdj dans l'autre monde. Ils s'accordaient généralement à déclarer que la malédiction d'Allâh pesait sur lui et qu'il était du nombre des réprouvés. Un homme jura étourdiment de répudier sa femme si le fils de Yousof n'était pas un tison de l'enfer ; mais il fut ensuite très embarrassé d'arriver à la certitude absolue. Hésitant entre son devoir conjugal et son serment, anxieux, il alla consulter un juriste appelé Ibn Schabrama. Cet homme lui répondit : « Si Al-Ḥadjdjâdj n'est pas un des habitants de l'enfer, tu peux bien commettre impunément l'adultère[2] ! » — Un autre vit en songe le gouverneur de l'Irâq et lui demanda des nouvelles de sa destinée : « Autant d'hommes j'ai tués, répondit la vision, autant de fois Allâh m'a fait mourir, et maintenant j'attends la récompense de ceux qui suivent les pratiques du culte unitaire[3]. » — Al-Ḥadjdjâdj apparut aussi à Ḥassân le Nabatéen, qui lui demanda : « Qu'est-ce qu'Allâh a fait de toi ? » — « Cela te regarde-t-il ? » répondit Al-Ḥadjdjâdj. « Et je compris, ajoute Ḥassân, qu'après avoir reçu l'empreinte de son sceau pendant sa vie, nous n'échapperions pas à ses injures après sa mort[4]. »

Terminons le récit de ces songes en rapportant une tradition d'après laquelle Al-Ḥadjdjâdj aurait été enterré vivant. Il était écrit que cet homme serait extraordinaire jusque dans la tombe. On vint annoncer à son secrétaire, Yazîd ibn Abî-Moslim, qu'on entendait l'émir pousser des cris dans le sein de la terre. Escorté de troupes syriennes,

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1272. On sait que les Arabes appréciaient, comme il le mérite, le parfum de ce fruit. La Syrie produit des pommes d'une odeur très agréable. (Cf. Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, au mot تفّاح).

2. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 22.

3. Ibn 'Abd Rabbihi. *'Iqd*, III, p. 25.

4. Mobarrad, *Kâmil*, p. 286.

Yazîd se rendit en personne au lieu de la sépulture de son maître; il aurait entendu lui-même ses plaintes; mais, au lieu de songer à le délivrer, il lui aurait dit : « Qu'Allâh te fasse miséricorde, ô Abou-Moḥammad ! Ne cesse de réciter le Coran jusqu'à ce que tu sois mort[1] ! »

C'est à ce secrétaire qu'Al-Ḥadjdjâdj mourant avait confié l'administration des finances. Il avait laissé à son propre fils, ʿAbd al-Malik, la présidence de la prière publique[2] et à Yazîd ibn Abî Kabscha la direction de la guerre. Al-Walîd confirma ces choix d'Al-Ḥadjdjâdj et laissa en fonctions tous les préfets nommés par lui. Telle était sa satisfaction des services de Yazîd ibn Abî Moslim qu'il disait : « Je l'ai nommé gouverneur à la place d'Al-Ḥadjdjâdj, et je suis comme un homme qui a perdu un dirhem et qui trouve un dinâr. » Cependant, Al-Walîd, redoutant la puissance toujours croissante de Qotaiba, exhorta vivement ce général à suspendre ses conquêtes lointaines et à demeurer uni au pouvoir central[3].

Au reste, Al-Walîd, le conquérant, le despote, le constructeur, le riche, l'heureux, ne survécut au fils de Yousof que pendant l'espace de huit mois. Il mourut le 15 de djomâdâ second de l'an 96 (25 février 715), dans la dixième année de son règne et la quarante-sixième[4] ou la quarante-septième de son âge[5].

Solaimân monta sur le trône le jour même de la mort de son frère Al-Walîd[6]. Quoiqu'il ait laissé après lui la réputation d'un prince clément et généreux, Solaimân fit durement expier aux descendants d'Al-Ḥadjdjâdj, ainsi qu'à Qotaiba et à Moḥammad ibn al-Qâsim, le dessein qu'ils avaient autrefois formé ensemble de l'exclure du trône, au profit de Abd al-ʿAzîz, fils d'Al-Walîd[7].

1. Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 25.

2. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 182-183. Dans Ibn al-Athîr (*Chronicon*, IV, p. 461), ce fils d'Al-Ḥadjdjâdj est faussement appelé ʿAbd Allâh.

3. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1267-1268. Cf. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 183 ; Ibn ʿAbd Rabbihi, *ʿIqd*, III, p. 21 et suiv. et Ibn al-Athîr, *Chronicon*, IV, p. 462.

4. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1269 1270. L'accord est loin d'être parfait sur la durée de la vie d'Al-Walîd. Tel dit 46 ans, un autre 47, un autre 42 (Cf. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1270).

5. Ibn Qotaiba, *Maʿârif*, p. 183.

6. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1281.

7. Ṭabarî, *o. c.*, II, p. 1274-1275.

Le favori du jour, Yazîd ibn al-Mohallab, fut aussitôt nommé gouverneur de l'Irâq (96); Şâliḥ ibn 'Abd ar-Raḥmân, préposé aux impôts de cette province, reçut la mission de mettre à la torture les membres de la famille d'Al-Hadjdjâdj et de les faire périr. Avec l'aide de 'Abd al-Malik ibn al-Mohallab, Şâliḥ exerça des représailles impatiemment attendues de tous[1]. Les femmes et les enfants d'Al-Hadjdjâdj, qui étaient alors en Syrie, tombèrent entre les mains de Yazîd ibn al-Mohallab, le nouveau gouverneur de l'Irâq. Les préfets nommés par le « serviteur » des Banou Omayya furent révoqués. Toutefois sa descendance ne fut pas anéantie. Solaimân avait voulu surtout « épurer » les richesses que la famille du puissant gouverneur avait accumulées[2].

Le préfet de la Mecque, Khâlid ibn 'Abd Allâh, ayant prononcé en chaire l'éloge funèbre d'Al-Hadjdjâdj, reçut de Solaimân l'ordre de le maudire dans la prochaine assemblée religieuse : c'est ce qu'il fit le vendredi suivant[3]!

Les chroniqueurs ne nous signalent qu'un seul homme qui soit demeuré obstinément fidèle à la mémoire d'Al-Hadjdjâdj. Ce fut son affranchi et secrétaire, Yazîd ibn Abî-Moslim. Enveloppé dans la disgrâce commune avec les autres créatures du gouverneur de l'Irâq et conduit, chargé de chaînes, devant Solaimân, il entendit cette question railleuse tomber des lèvres du khalife : « Crois-tu qu'Al-Hadjdjâdj sera précipité dans l'enfer, ou bien qu'il y occupe déjà sa place ? » — « Prince des croyants, répondit Yazîd, ne parle pas ainsi de lui, car il s'est dévoué sincèrement à ta famille, il a versé son sang pour te défendre, protégé tes partisans, intimidé tes ennemis. Aussi, au jour de la résurrection, viendra-t-il à la droite de ton père 'Abd al-Malik et à la gauche de ton frère Al-Walîd. Maintenant, place-le où il te plaira! » — « Sors d'ici et va au-devant de la malédiction d'Allâh! » s'écria Solaimân furieux. Et, se tournant vers les assistants : « Qu'Allâh le confonde! » ajouta-t-il. Néanmoins, admirant la fidélité et la reconnaissance de cet

1. Ţabarî, *Annales*, II, p. 1282-1283. Cf. Mobarrad, *Kâmil*, p. 261.
2. Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 41-42. Cf. Ţabarî, *l. c.*, et ci-dessus, p. 277.
3. Ibn 'Abd Rabbihi, *'Iqd*, III, p. 13-14.

homme [illegible] que la [illegible] gouvernement, il [illegible][1].

Après [illegible] de Solaimân, les événements tragiques se succédèrent sans interruption. Ce prince, redoutant l'ascendant de Qotaiba dans la Transoxiane, lui envoya des lettres dans lesquelles il le traitait avec sa bonté naturelle et déclarait le maintenir à son poste élevé. Mais, quand ces lettres arrivèrent, le général, poussé par la crainte, avait déjà levé l'étendard de la révolte. Désespérant d'obtenir son pardon, il harangua ses troupes pour les déterminer à déposer Solaimân. Son appel ne fut pas entendu. Une fatalité aveugle lui fit alors perdre toute mesure ; dans l'exaspération de sa colère, il prononça un discours satirique, dans lequel il insulta successivement les tribus arabes qui composaient son armée. Cette insigne maladresse lui aliéna tous ses soldats, y compris ses fidèles Yéménites. Wakî' ibn Hassân le Tamîmite, fut choisi pour chef, et il n'eut pas de peine à tailler en pièces la petite troupe de Qotaiba, composée uniquement de ses frères et des gens de sa famille. Le général rebelle, cerné dans sa tente, fut tué et sa tête, avec celles de ses frères, avec celle de 'Abd ar-Rahmân en particulier, fut portée au khalife. Telle fut la fin prématurée et déshonorante du conquérant illustre de Bokhârâ, de Samarcande et de Kâschgar. Sa mort arriva en l'an 96 (715), à Fargâna, sur les frontières du Turkestan chinois[2]. Il avait gouverné le Khorâsân pendant treize années consécutives.

Les talents militaires de ce général excitaient l'admiration des Turcs qui le considéraient comme « le roi des Arabes ». « Les Barbares » ne pouvaient concevoir que ses soldats l'eussent abandonné et mis à mort. « S'il eût été l'un des nôtres et qu'il eût péri pendant qu'il nous com-

1. Mas'oudî, *Les Prairies d'or*, V, p. 404-406. Ce Yazîd ibn Abî Moslim fut nommé plus tard gouverneur de l'Ifrîqiyya, en l'an 101 (720) (Ibn al-Athîr, *Chronicon*, V, p. 58). Il y fut assassiné l'année suivante (102) par les Berbères de sa garde, irrités de ce que, voulant imiter la conduite d'Al-Hadjdjâdj, il les avait fait marquer d'un fer rouge à la main (Balâdhorî, *Fotouh*, p. 231. Cf. Ibn al-Athîr, *o. c.*, V, p. 76).

2. Tabarî, *Annales*, II, p. 1287 s. Cf. Balâdhorî, *o. c.*, p. 421-424. — Ibn Qotaiba (*Ma'ârif*, p. 207), place sa mort en l'an 97; Ibn Schâkir (*'Oyoun*, fol. [illegible] v°), en dhou 'l-hidjdja de l'an 96. Cf. Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, I, p. 609, et Muir, *The Caliphate*, p. 362.

[illegible] — *Al-Hadjdjâdj ibn Yousof.*

mandait, disait un Turc, nous aurions placé son corps dans un coffre et nous l'aurions toujours fait porter à la tête de nos armées, pour lui demander la victoire[1]. »

Le conquérant et gouverneur de l'Inde, Moḥammad ibn al-Qâsim, était à Moltân quand il apprit la mort d'Al-Ḥadjdjâdj. Après la mort d'Al-Walîd, il fut révoqué par Solaimân qui nomma à sa place Yazîd ibn Abî-Kabscha. Moḥammad quitta sa belle province, chargé de chaînes. Les Hindous, dont il avait su se concilier l'affection et l'estime « par la sagesse de son gouvernement et la hauteur de son génie », pleurèrent son départ et son infortune et ils sculptèrent son image à Al-Kiradj[2]. Le général fut jeté dans les prisons de Wâsiṭ, construites pour d'autres par son cousin, mis à la torture avec les membres de la famille d'Al-Ḥadjdjâdj qui était aussi la sienne, et enfin condamné à mort par Ṣâliḥ ibn 'Abd ar-Raḥmân[3], instrument des vengeances du khalife. Le poète Ḥamza ibn Baiḍ[4] dit à ce sujet :

> « Le courage, la générosité, la libéralité étaient l'apanage de Moḥammad ibn al-Qâsim ibn Moḥammad.
>
> » Dès l'âge de dix-sept ans, il fut mis à la tête des armées : que l'exercice du commandement se trouva rapproché du jour de sa naissance[5] ! »

Ḥabîb ibn al-Mohallab reçut le gouvernement de l'Inde après Yazîd ibn Abî-Kabscha qui mourut bientôt. Mais le khalife Solaimân lui-même fut emporté dès l'année 99 (717) par une indigestion d'œufs et de figues, et de nouveau la fortune changea.

'Omar ibn 'Abd al-Azîz, son successeur, disgracia et révoqua à son tour tous les enfants d'Al-Mohallab qu'il appelait « des tyrans » (99=717)[6]. Yazîd ibn al-Mohallab, gouverneur de l'Irâq, jouissait dans sa province d'une immense popula-

1. Ṭabarî, *Annales*, II, p. 1300. Cf. Muir, *The Caliphate*, l. c.
2. La dernière ville conquise par Moḥammad ; il en avait vaincu le seigneur appelé Douhar.
3. Balâdhorî, *Fotouḥ*, p. 440-441. Reinaud, *Journal asiatique*, 4e série, V, *Fragments arabes et persans*, p. 126-127 et p. 176-177.
4. Voyez sur Ḥamza une notice dans l'*Agânî*, XV, p. 15-26.
5. Balâdhorî, *o. c.*, p. 441. — Reinaud, *o. c.*, p. 177.
6. Ibn Khallikân, *Wafayât*, éd. Boulâq, II, p. 404 s. Cf. Abou'l-Fidâ, *Annales moslemici*, I, p. 434 et 438.

rité : il fut jeté en prison. En l'an 102 (720), sous le règne de Yazîd II, il se révolta et périt dans une bataille[1]. Ses frères cherchèrent un asile dans la lointaine vallée du Sind, où ils furent poursuivis et massacrés par ordre du même khalife[2].

En l'espace de quelques années, les illustrations du règne glorieux d'Al-Walîd s'étaient évanouies tristement. Toutes n'avaient pas mérité un si cruel destin, mais les réactions violentes qui suivent ordinairement les époques de tyrannie, confondent dans le parti adverse les innocents et les coupables : une vie d'Al-Hadjdjâdj ibn Yousof ne pouvait se terminer que par une liste ensanglantée.

1. Ibn Khallikân, *Wafayât*, II, p. 408 409.
2. Balâdhori, *Fotouh*, p. 442. Cf. Muir, *The Caliphate*, p. 372 s.

FIN

ADDITIONS ET CORRECTIONS

p. XVII, ligne 13, *lire* Abbassides *au lieu de* Abassides.

p. 1, ligne 14, *écrire* islâm (ce mot désignant ici la religion des Mahométans) *au lieu de* Islâm (l'ensemble des pays musulmans).

p. 3, ligne 29, *lire* 168 v° *au lieu de* 68 v°.

— ligne 14, *écrire Musulmans au lieu de musulmans.*

p. 7, avant-dernière ligne, *écrire Musulmans au lieu de musulmans.*

p. 11, note 2, *écrire* aṭ-Ṭiqṭaqâ, *au lieu de* aṭ-Ṭikṭakâ.

p. 12, note 2, *écrire* Religion *au lieu de* religion.

p. 21, note 1, *écrire Musulmans au lieu de musulmans.*

p. 24, ligne 29, *lire* Kirmân *au lieu de* Karmân.

p. 25, note 2, *lire Revision au lieu de révision.*

p. 26, ligne 12, *lire* Iṣpahân *au lieu de* Ispahân.

— dernière ligne du texte, *lire* Kirmân *au lieu de* Karmân.

— note 1, *lire* aṭ-Ṭiqṭaqâ *au lieu de* at-Ṭikṭakâ.

p. 30, note 1, *lire* Ḥamîda *au lieu de* Ḥomaida.

p. 40, note 3, *écrire* les Deux Akhschab *au lieu de* les deux Akhschab.

p. 44, note, après les mots : « il préférait la mort d'Al-Ḥosain à celle d'Al-Ḥasan », *ajouter* les deux références suivantes : (*Anonyme Chronik*, p. 71 et 73 et Mas'oudî, *l. c.*).

p. 45, ligne 19, *lire* caïd *au lieu de qâïd.*

p. 53, note 3, *lire* الجماعة *au lieu de* الحماعة.

p. 71, note 5, *écrire Proverbia au lieu de proverbia.*

p. 79, note 6, *lire* XIII *au lieu de* XI.

p. 85, ligne 21, *lire* 'Obaid Allâh *au lieu de* 'Abaid Allâh.

p. 94, ligne 10, *écrire* Iṣpahân *au lieu de* Ispahân.

— ligne 22, *lire* Kirmân *au lieu de* Karmân.

p. 107, ligne 11, *lire* je les mettrais *au lieu de* je le mettrais.
p. 120, note 3, *écrire* Iṣpahân *au lieu de* Ispahân.
p. 130, note 2, *idem*
p. 142, ligne 31, *écrire* islâm *au lieu de* Islâm.
p. 154, ligne 24, *lire* les deux Irâqs *au lieu de* les deux Irâq.
p. 167, note 1, *lire* révolte de 'Abd ar-Raḥmân *au lieu de* révolte d''Abd ar-Raḥmân.
p. 189, ligne 11, *écrire* sur le champ *au lieu de* sur-le-champ.
p. 191, ligne 16, *lire* Waqqâṣ *au lieu de* Waqqâs.
p. 207, ligne 24. — Sur le conseil de mon savant maître, M. Hartwig Derenbourg, j'ai remplacé la leçon de Yâqout *Aḍmâr*, qui ne donne aucun sens, par le mot *Al-Miḍmâr*, (hippodrome) qui offre un sens excellent.
p. 217, note 2, *lire* رحله *au lieu de* زحله.
p. 224, ligne 11, *supprimer* [un Yéménite]
p. 234, ligne 25, *lire* Maslama *au lieu de* Moslâma.
p. 235, ligne 25, *lire* Wakî' *au lieu de* Waqî'.
p. 238, ligne 24, *lire* vallée du Fargâna *au lieu de* vallée de Fargâna.
p. 245, ligne 17, *lire* Bodail ibn Ṭoḥfat al-Badjalî, *au lieu de* Bodail ibn Ṭoḥfa al-Badjalî.
p. 250, ligne 23, *lire* Abbassides *au lieu de* 'Abbassides.
p. 256, ligne 17, *lire* 'Âṣim ou, *au lieu de* 'Âṣimou.
p. 258, ligne 4, *lire* Khâlid ibn Yazîd ibn Mo'âwiya *au lieu de* Yazîd ibn Khâlid ibn Mo'âwiya.
p. 272, ligne 22, *lire* petit-fils *au lieu de* fils.
p. 280, ligne 27, *lire* Ḥâni *au lieu de* Hânî.
p. 281, ligne 10, *écrire* Prince des croyants *au lieu de* Prince des Croyants.
p. 295, ligne 19, *idem*
p. 307, ligne, 31, *idem*
p. 319, lignes 3 et 5, *idem*
p. 336, ligne 27, *idem*

INDEX

(Les noms géographiques sont en italiques)

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

Al-Ḥadjdjâdj dans l'Irâq. — Guerres contre les Khâridjites; Al-Ḥadjdjâdj, malgré ses fautes, rétablit et consolide par les armes l'unité « religieuse » du khalifat. — Par ses lieutenants, il termine les conquêtes de l'Islamisme en Orient. — Son influence sur les progrès des armes musulmanes en Occident. — Apogée de la puissance des Omayyades.

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

LIVRE TROISIÈME

Réformes et administration d'Al-Ḥadjdjâdj. — Ses relations avec les khalifes, avec les poètes. — Sa vie intime. — Son caractère : conséquences irréparables de son extrême sévérité. — Sa mort.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE DE E. BERTRAND.